

Ivan Chamiakine



La marchande  
et le poète

«YOUNATSTVA»

\* БЕЛАРУСКАЯ АПОВЕСЦЬ \*

**ІВАН ШАМЯКІН**

**Гандлярка  
і паэт**

**А П О В Е С Ц Ъ**

Пераклад на французскую мову  
М. ДЗЕШАВІЦЫНА

**МІНСК  
«ЮНАЦТВА»  
1983**

\*NOUVELLE BIELORUSSE\*

**IVAN CHAMIAKINE**

**La marchande  
et le poète**

NOUVELLE

Traduit du biélorusse par  
M. DECHEVITSYNE

MINSK  
«YOUNATSTVA»  
1983

Texte français rédigé par  
N. TCHERNENKO

Couverture par  
V. MICHCHENKO

© «Мастацкая літаратура», 1976.  
Traduction en français et couverture.  
© Editions «Younatstva», 1983.

# I

Le père d'Olga était un corroyeur, issu d'une famille de corroyeurs héréditaires minskoïes. Artisans avant la Révolution, ils sont devenus ouvriers sous le pouvoir soviétique.

Dès son enfance, Olga n'aimait pas beaucoup son père, peut-être, parce que revenu chez lui, le soir, il sentait mal. Mais elle avait peur moins de lui que de sa mère, car il ne la battait jamais, ne la grondait presque pas, et, en général, il était un homme doux, bon, il ne buvait pas comme ses collègues, si ce n'était que pour une fête, ou quand il y avait du monde chez eux qu'il se permettait de s'envoyer un petit verre, mais il était toujours en règle, il haïssait les ivrognes, il prit en grippe son fils aîné quand celui-ci s'était adonné à ce maudit poison.

Mikhaïl Lénovitch était respecté à la Komarovka <sup>1</sup>, mais on disait que le bien-être de la famille, même l'aisance, assez importante pour ces temps-là, l'aisance, enviée par les voisins, n'était pas fondée sur le salaire du corroyeur, bien qu'il fût un bon spécialiste, mais sur le travail et le commerce de Lénovitchikha, la mère Christia, doyenne, non élue, mais reconnue de toutes les marchandes de la Komarovka. Même les miliciens

---

<sup>1</sup> Un quartier de Minsk où se trouve le plus grand marché de la ville (N.d.T.).

avaient peur d'elle, elle régalaît avec largesse ses amis, elle pouvait engueuler non seulement au marché, mais dans toute la ville, celui qui tâchait de léser ses intérêts personnels ou les intérêts de la „corporation des marchandes“.

La maison des Lénovitch, située dans une ruelle calme, très sale au printemps et en automne, ne paraissait pas plus belle que les autres maisons du quartier, quartier de constructions anciennes, particulières; c'était une maison de bois comme les autres, qui avait quelque chose du style rustique. Mais ce qui crevait les yeux c'était les biens qui s'y trouvaient: meubles, modernes de l'époque, tapis aux murs, vêtements dans les trois armoires qui ressemblaient à des containers, vaisselle, une machine à coudre, deux bicyclettes, deux samovars, sans parler de ce qui se trouvait dans deux grandes caves et au grenier. Tout ceci avait été amassé par Lénovitchikha, grâce a son travail, son adresse commerciale. „Si on vivait au salaire de mon vieux, on serait mort de faim“, disait-elle avec vanité à ses voisines, après avoir bu un coup. Elle buvait plus souvent que son mari: soit pour graisser la patte à quelqu'un, soit pour se réchauffer en hiver ou en automne quand les doigts devenaient de bois et ne pouvaient plus compter la monnaie qu'il fallait donner à l'acheteur. Mais elle travaillait comme une esclave: dès l'aube jusqu'à la nuit tombée. Ils avaient un bon potager, quelques vingt ares. En principe, la Komarovka était célèbre pour ses potagers non seulement avant la guerre, mais bien longtemps après la guerre, jusqu'à ce que les bâtiments à plusieurs étages n'eussent occupé la place des petites maisons de bois.

La mère Christia faisait son économie au niveau des réalisations d'agronomie suprêmes. A l'époque peu de monde possédait des serres, mais elle, elle en avait. Au printemps, elle était la première à

étaler sur son comptoir le radis et la laitue, ensuite venaient les concombres, les pommes de terre, les tomates. Il n'y avait que les pommes qu'elle ne pouvait vendre la première, elle ne savait pas bien les cultiver. Elle avait ses clients, et même Yakoub Kolass <sup>1</sup> était parmi eux, elle le disait souvent avec fierté. Mais ce n'est pas seulement dans son potager qu'elle travaillait ou au marché qu'elle passait des heures entières. Des soucis l'attendaient à la maison: deux porcelets grognaient toujours dans la porcherie, l'un, plus grand, l'autre, plus petit, on tuait le premier et on en achetait encore un, et ainsi de suite, sans intervalles; des poules gloussaient, des dindes bredouillaient, et, plus tard, quand la radio chercha à persuader les kolkhoziens de s'occuper de l'élevage des lapins, Lénovitchikha en prit et fut bientôt convaincue que cette bête était avantageuse du fait qu'elle se reproduisait vite et grandissait vite; mais, il faut l'avouer, on n'aimait pas trop le lapin à l'époque. „Vous n'y comprenez rien“, disait-elle à ceux qui lui demandaient: „Eh, bonne mère, ce n'est pas du chat?“ Parfois elle ne s'arrêtait pas de les accuser d'arriération, et leur disait ses quatre vérités: „Bête que tu es, tu ne mérites que du chat!“ Ensuite elle eut la possibilité de vendre ses lapins dans un réfectoire rue Pouchkine où elle prenait d'habitude des reliefs pour les porcelets; les étudiants souffriront tout, on ne mangeait pas à sa faim avant la guerre.

Lénovitchikha aimait ses enfants et avait pitié d'eux à sa manière, c'est-à-dire, elle n'existait, elle ne travaillait que pour eux, pas pour elle; ce n'est que pour une fête qu'elle se parait et ses voisins crevaient d'envie, en la voyant, mais les jours de

---

<sup>1</sup> Yakoub Kolass (1882—1956), écrivain, poète du Peuple de Biélorussie (N.d.T.).

semaine il n'y avait aucune différence entre elle et les autres femmes de la Komarovka. C'était pour eux, pour ses enfants, qu'elle tâchait d'amasser le plus de biens. Pour le reste, elle était impitoyable: elle faisait travailler ses enfants dès qu'ils se mettaient à marcher. Le premier souvenir d'Olga venait du coq qui l'avait renversée quand elle donnait à manger aux poules. Quel âge avait-elle donc, si un coq avait pu la renverser? Trois ans, peut-être, pas plus.

Il n'y avait pas beaucoup d'enfants dans leur famille, seulement trois. La fille aînée était morte de scarlatine, il restait deux fils et une fille, Olga était la cadette. Evidemment, la vieille Lénovitchikha aimait le plus sa fille unique. Mais elle ne la gâtait pas, au contraire, sans doute qu'on lui avait lavé la tête plus souvent qu'à ses frères. Ceux-ci quittèrent assez tôt le nid paternel, et Olga y resta; même quand elle se maria, on ne l'emmena pas quelque part ailleurs, mais le gendre vint vivre dans la maison. Jusqu'au jour du mariage d'Olga, Lénovitchikha ne se gênait pas de „promener“ sur elle une houssine, une tige ou son tablier, ou tout ce qui lui tombait sous la main; la vieille avait la langue bien pendue et même les chevaux au marché rougissaient en l'entendant parler. Les voisins rigolaient: „Christia enguirlande les siens.“ Mikhaïl lui reprochait: „Tu n'as pas honte!“ Mais tout de suite après chaque querelle Christina se vantait de sa fille: „Elle est tout mon portait, la canaille.“ Ses fils étaient feuilles détachées, sa fille — non. Elle avait rêvé qu'ils resteraient auprès d'elle, qu'ils multiplieraient les biens amassés par son travail de forçat. Non, cette perspective ne les avait pas séduits. Il est vrai que l'aîné, Kazimir, eut sa part et resta le plus mécontent. Mais Lénovitchikha ne lui pardonna point de s'être marié avec une femme divorcée, et d'être parti vivre

chez elle, à la Storojovka <sup>1</sup>. Le cadet, Pavel, ayant terminé sa classe de septième, partit quelque part à Saratov pour entrer dans une école militaire. Le père en fut content, mais peu nombreux étaient ceux qui faisaient état de lui, et la mère, elle dit que son fils était un imbécile, ne lui donna pas d'argent pour son voyage. Le père, en cachette, fit tout le nécessaire, l'équipa et l'accompagna à la gare. Mais quand trois ans plus tard, Pavel revint lieutenant, Lénovitchikha, portant sa meilleure robe, fit le tour de presque toute la ville avec son fils: que tout le monde la voie! Elle alla même à l'Opéra, où elle n'avait jamais mis le pied auparavant. Et tout le temps que son fils resta chez elle, Lénovitchikha se promena au marché comme une riche cliente pour attraper les regards envieux et flatteurs de ses amies.

Jusqu'à la classe de septième Olga fut une bonne élève, mais en huitième, quand elle commença à penser aux garçons, elle apporta de mauvaises notes. Lénovitchikha aurait voulu que sa fille entrât dans la science, qu'elle fût une personne cultivée; les temps avaient changé, les enfants de beaucoup de ses voisins de la Komarovka recevaient l'instruction supérieure. Est-ce que ses enfants étaient pires? Elle tâcha de forcer Olga à être plus appliquée par le même moyen éprouvé: à l'aide d'une houssine ou de la ceinture du père. Rien n'aida; de l'opiniâtreté, Olga en tenait de sa mère; après avoir terminé sa classe de huitième, elle quitta l'école. Puis, pendant une année elle s'occupa de commerce à côté de sa mère, ensuite elle trouva un emploi dans le dépôt de tramways.

A dix-huit ans elle se maria avec Adam Avsiouk, un wattman. Le gendre plut à la vieille Lénovitchikha bien qu'il fût presque un vagabond: il était

---

<sup>1</sup> Un quartier de Minsk (N.d.T.).

arrivé chez eux avec une petite malle. Mais il était gai, tout travail lui convenait, il n'avait même pas honte de vendre des poules, des choux, du porc. Quelques traits de son caractère étaient proches à ceux de Lénovitchikha, c'est pour cela qu'ils s'étaient liés d'amitié. Cependant, ivre, il devenait méchant, se fourrait dans des bagarres, revenait ensuite les yeux pochés. Ce que n'aimait pas beaucoup le vieux Lénovitch c'était qu'un wattman fût souvent ivre-mort. „Comment transporteras-tu demain tes passagers? Tu peux avoir un accident. Si j'étais votre chef, je ne permettrais pas à des types comme toi de s'approcher du wagon.“

Pour une coïncidence, cela en fut une. Une coïncidence inattendue, on aurait dit fatale. Par une sombre matinée de novembre, quand les flocons de la nouvelle neige tombaient, le vieux corroyeur ne put pas se fourrer dans un wagon bondé, il s'accrocha au marchepied, tomba, qui sait, l'avait-on poussé sans intention ou non, il tomba sous les roues du tram qui lui coupait les jambes; le lendemain il mourait à l'hôpital.

Ce n'était pas le wagon conduit par Adam, mais les habitants de la Komarovka se répétaient des médisances les plus invraisemblables et atroces, ces médisances, comme des vagues, parvinrent jusqu'aux oreilles d'Olga, de son mari, de la vieille Lénovitchikha et leur causèrent une douleur aiguë.

On aurait dit que les Lénovitch ne s'éprouvaient pas un amour profond ou un attachement particulier. Christia parlait de son mari d'un ton de condescendance sceptique, elle ne demandait presque jamais son avis sur ses affaires commerciales. L'autorité de la mère était reconnue par les enfants, le père se trouvait toujours dans l'ombre. Mais le père disparu, et la maison devint délaissée, les traits de la vieille Lénovitchikha se creusèrent,

elle s'apaisa, perdit tout intérêt pour ce qu'elle avait amassé: lits nickelés, armoires polies, pelisses naphthalinées ne possédaient plus leur éclat d'attraction. Maintenant elle attendait avec impatience qu'Olga lui apportât un petit-fils ou une petite-fille; elle n'aimait pas le fils de Kazimir et de sa femme, cette divorcée, on ne sait pas pour quoi, ce petit-fils lui semblait étranger.

Mais ce qui n'intéressait plus la mère, vieillie après la mort de son mari, renaissait, revivait, avec force et énergie juvéniles, chez Olga. Elle ne travaillait plus au dépôt et elle se chargea de la plupart des fonctions de sa mère quant au commerce du monde végétal et animal qui poussait. Il se peut qu'il y eut une seule différence entre elles: Olga n'était pas aussi obstinée que sa mère, tous les travaux pénibles restaient pour Adam. Mais au marché, on aurait dit, elle se conduisait d'une façon plus habile, avec plus d'adresse et en même temps avec plus de prudence, elle tenait compte des changements de la situation: l'hiver dur et maigre de 1939/40, l'hiver de la guerre contre la Finlande qui n'était pas à comparer aux temps de la Nep <sup>1</sup>, où sa mère, jeune et pleine de forces avait fait épanouir son talent de commerce. Même dans ces conditions difficiles les marchandes de la Komarovka reconnurent vite la jeune Lénovitchikha en tant que leur chefesse. Elle hérita de sa mère son surnom: Lénovitchikha, bien qu'elle fût Avsiouk. Lénovitchikha la jeune. On aurait dit que la vieille Lénovitchikha avait perdu ce surnom connu par toute la Komarovka. La vieille n'était plus que Christia ou Kryssia, à la manière polonaise, parce que Lénovitch avait passé pour un catholique, bien qu'il ne fût jamais allé à l'église catholique

---

<sup>1</sup> Nouvelle politique économique, établie provisoirement en Russie Soviétique en 1921 (N.d.T.).

et se fût marié a l'église orthodoxe: Christina provenait d'une famille orthodoxe.

Christina ne sut attendre sa petite-fille. Au printemps, quand on commença à planter les légumes, elle sortit pour retourner le sol des plate-bandes, car Olga, enceinte, ne pouvait pas le faire, et s'affaissa dans un sillon. Une voisine vit à travers la clôture sa position peu naturelle et donna l'alarme. Olga accourut, mais la mère était morte. „Une mort légère, disaient ses voisines et ses amies, en s'essuyant les larmes. Elle est morte là où elle avait travaillé toute sa vie, sur notre terre de la Komarovka.“

En juillet Olga donna naissance à une fille qu'elle appela Svétlana: ce prénom était à la mode. Après l'apparition de l'enfant Olga ressembla davantage à sa mère: par son obsession, son énergie, par sa persévérance qui frisaient l'insolence, surtout s'il fallait faire valoir ses intérêts. Oh! pour son intérêt, pour une plumule, elle était prête à vous égorger! Avsiouk, dont le portrait était au Tableau d'honneur au dépôt de tramways, se sentait souvent mal à l'aise à cause de la conduite de sa femme, il essayait de l'amener à la raison: „Olia, ce n'est pas bien. A l'heure actuelle ce n'est pas le sens de la vie. Zentchyk, notre secrétaire du Parti, m'a parlé et il m'a proposé d'adhérer au Parti...“

Mais dans ses rapports avec son mari, Olga avait pris tout de sa mère. Dans son dépôt de tramways il pouvait, il devait même travailler en stakhanoviste <sup>1</sup>, adhérer au syndicat, au Parti, n'importe où, pour ne pas être devancé par les autres, mais ici, à la maison, c'était elle qui était la maîtresse absolue et elle faisait ce qui lui plaisait, à elle, ce qu'elle croyait nécessaire pour le bien-être de la

---

<sup>1</sup> Travailleur augmentant le rendement du travail par sa propre initiative (N.d.T.).

famille, de sa fille, des enfants qu'ils auraient encore. Donc, qu'il ne se trouve pas sur son chemin, s'il voulait vivre dans un accord parfait avec elle. Ce fut les paroles qu'elle dit à son mari, elle ne les dit pas d'une façon grossière, comme l'avait fait sa mère, mais d'une manière plus douce et délicate. Mais la fermeté des paroles fut la même. Adam n'était pas aussi ferme. Ivre, il pouvait la frapper, lui faire un bleu sous l'oeil, mais ensuite, s'étant dégrisé, il demandait pardon, souvent à genoux. D'ailleurs, ce fut Olga qui l'avait forcé une fois, du vivant de sa mère, à tomber à genoux et à jurer de ne jamais plus la frapper. Bientôt il manqua à sa parole, mais depuis il savait comment qu'il pouvait se racheter, amadouer sa femme: se mettre à genoux et jurer. Olga aimait ce genre de spectacle.

Au mois de mai, encore avant la guerre, Adam fut appelé à une période d'entraînement militaire. Olga resta avec sa petite, sans se soucier de quoi que ce soit: tout avait été planté dans le potager, elle n'avait qu'à porter au marché les radis, les laitues, les oignons. Le travail n'était pas difficile, d'ailleurs il faisait beau et Olga prenait avec elle sa petite Svétlana qui avait déjà dix mois. C'est ainsi qu'elle apportait au marché dans la voiture d'enfant sa fille et des radis. Olga comprit que l'enfant l'aidait pas mal dans son commerce: les intellectuels ne passent pas sans s'intéresser à la jolie petite fille aux joues roses et à sa mère non moins charmante, alors ils achètent sans marchander, payent ce qu'on leur dit et, parfois, ils refusent de prendre la monnaie. Olga, fidèle à sa mère, ne trompait jamais ses clients, mais si quelqu'un ne pouvait pas détacher ses yeux d'elle et devenait généreux, elle acceptait ses kopecks. Elle croyait que les intellectuels gagnaient leur argent sans beaucoup de peine: l'un n'avait ja-

mais tenu un outil plus lourd qu'un stylo, l'autre faisait marcher sa langue devant les étudiants et voilà, on lui met des centaines dans sa patte, tandis qu'elle, qui ne se sépare de la pelle et de la pioche de tout le printemps, elle est obligée d'aller au marché avec son enfant, ce ne serait pas mal de prendre un kopeck de plus pour son travail. En général, les intellectuels étaient ses clients les plus agréables, chacun éveillait sa curiosité: quel est cet homme? où travaille-t-il? Elle était avenante avec ses clients, pleine de tact. Quant aux femmes à l'aspect intellectuel, elle ne les aimait pas, elle les considérait aussi femmes qu'elle-même l'était, leur parcimonie et leur avarice l'agaçaient, il y avait celles qui marchandait une trentaine de minutes pour un kopeck. Elle était grossière avec ces femmes, leur disait „tu“, et même elle n'avait pas honte de les envoyer au diable et alors ses voisines de comptoir se tenaient les côtes: „La voilà, Lénovitchikha! Comme sa mère!“

La guerre ne fit pas peur à Olga, elle ne pensa même pas tout de suite à son mari et à son frère. Tout d'abord elle se rappela que sa mère lui avait dit que la hausse des prix des vivres pendant la guerre serait considérable. Elle supputait déjà le prix qu'elle proposerait quand dans huit jours, dimanche prochain, elle porterait les premiers concombres provenant de ses serres, elle était sûre que ses concombres seraient les premiers à la Komarovka, car il n'y avait qu'un vieillard près du marché de Tchervène qui possédait une serre semblable à la sienne et feu sa mère lui avait fait concurrence, mais la mère avait pris en même temps des leçons de chez lui.

Il est vrai qu'au deuxième jour de la guerre quand ses voisines faisaient leurs adieux à leurs maris et fils près de la porte du commissariat mi-

litaire, Olga pleurait avec elles: Adass et son frère Pavel, lieutenant, étaient dans l'armée et, qui sait, peut-être, étaient-ils déjà au front?

Les premiers bombardements de Minsk l'effrayèrent beaucoup, elle eut peur pour sa fille: où se cacheraient-elles? Mais après avoir observé les objectifs bombardés — chemin de fer en premier lieu, état-major de la région militaire, centre de la ville où se trouvaient les bâtiments administratifs — elle se dit que les bombes n'étaient pas trop dangereuses; dans sa cour il y avait une cave cimentée où on gardait pendant l'hiver des pommes de terre, des tonneaux de concombres et de choucroute, pour la famille et pour le marché, elle pourrait s'y cacher pendant les bombardements: la guerre ne durerait donc pas jusqu'à l'arrivée de l'hiver.

Quelques jours après elle se fourrait elle-même sous les bombes, et tout cela à cause de son avidité. Elle avait entendu les cris des garçons:

— On pille les boutiques à la Komarovka! et ils y coururent, des adultes s'y précipitèrent, eux aussi. Evidemment, cette nouvelle ne put pas laisser Olga indifférente. Elle porta sa fille chez Maryla, sa voisine, une boiteuse, et courut sur la place du marché, entourée de toutes sortes de boutiques, de kiosques, „points de commerce“, comme on les appelait à l'époque. Mais quand elle arriva tout avait été volé, on était en train d'achever le pillage d'une quincaillerie. Un homme à face rouge, au nez pelé et rebutant qu'Olga ne connaissait pas, mais qu'elle avait vu plusieurs fois ivre au marché, avait sorti du magasin tout un tas de pots de fer, de casseroles, une dizaine de haches, des scies, des poignées, des pelles, des gonds. Maintenant il gardait toutes ces choses en attendant que quelqu'un vienne l'aider à porter tout cela chez lui. Dans la boutique même, il n'y avait

presque plus rien, une lampe, une assiette. Furieuse d'être arrivée en retard et d'avoir perdu un butin si coûteux, furieuse de tous ceux qui chipaient, volaient, pillaient, Olga s'en prit à l'homme qui avait dévalisé la moitié de la boutique. A propos, elle le fit pour se justifier moralement, parce qu'elle avait été élevée dans l'esprit de ne pas toucher au bien d'autrui: c'est-à-dire qu'elle ne volait pas le bien de l'Etat, mais elle le prenait à celui qui avait pillé.

— Eh, mufle, partage tout ça avec les autres, lui dit-elle et elle se mit à mettre de côté certaines choses.

— Va t'en!... Ne touche à rien!

Mais elle l'envoya sur les roses.

— Toi, mufle, tu es trop collant. Tu me connais. Toute la milice est à moi et je t'ai vu encadré de deux miliciens...

— C'est fini, ta milice. Elle a tourné les talons. Rattrape-la près de Moscou.

Olga fut stupéfaite et effrayée beaucoup plus qu'elle ne le fut sous les bombes. Elle se troubla pour un instant et faillit oublier ce qu'elle avait mis de côté, prête à renoncer. Mais tout de suite une idée lui vint: si c'est vrai qu'il n'y a pas de milice, il n'y a pas de pouvoir, elle ne sera pas la dupe, elle ne bâillera pas aux corneilles à cause de sa conscience, à l'heure où les autres font leur pelote. Dès le banc d'école elle avait entendu dire que tout le bien appartenait au peuple. Et si c'est au peuple que tout appartient, se disait-elle, cela veut dire que c'est à elle. Est-ce qu'elle n'est pas du peuple? Est-ce qu'ils n'ont pas travaillé pour le bien de l'Etat, sa famille, elle-même? Est-ce qu'elle flânait dans les rues de Minsk? Non! Ce soûlard, évidemment, connaissait bien la jeune Lénovitchikha, bien qu'il jurât comme un charretier en la menaçant de lui casser les jambes, mais

il dut quand même lui céder une certaine partie de son butin, et justement, de ces dix pelles ou de cette douzaine de pots, il s'en fichait.

Olga porta sa prise de fer chez elle, demanda à la voisine de surveiller encore sa fille et s'élança à la recherche d'un nouveau butin. Il faut profiter du moment favorable! Il lui semblait qu'elle avait perdu son temps en se cachant dans la cave.

Elle se précipita dans la rue Sovetskaïa, parce que ce n'était que là, sur l'artère centrale, qu'on pourrait savoir ce qui se passait dans la ville. Au centre et près de la gare des maisons étaient en flammes, résultat des bombardements du matin. Il est vrai, on ne voyait pas de miliciens. Une unité militaire passa, un régiment, des soldats exténués, couverts de poussière, certains avaient des bandages ensanglantés à la tête, aux bras. Est-ce possible qu'ils quittent la ville! Les rumeurs sur l'offensive allemande étaient les plus incroyables et contradictoires: les uns disaient que les Allemands étaient tout près de Minsk, les autres — qu'ils avaient contourné Minsk et occupé Borissov, Léna Borovskaïa, une amie d'école d'Olga, une ouvrière à l'imprimerie Staline, prouvait avec chaleur que c'étaient des espions fascistes qui répandaient ces bruits sur la défaite de l'Armée Rouge près de Grodno et Baranovitchi. Que nos troupes battaient en retraite, on pouvait, en effet, le comprendre en écoutant la radio, jamais on n'avait dit qu'elles attaquaient, mais toujours qu'elles menaient des combats acharnés. On n'entendait pas le combat près de Minsk, il n'y avait que des bombardements cruels ou encore la nuit passée on avait entendu des coups de fusil et de pistolet quelque part à la Bolotnaïa stantsia.

Olga avait pitié des soldats. Elle avait pitié des femmes qui étaient comme ses clientes, et qui se traînaient maintenant avec leurs enfants

et leurs baluchons. Mais quand elle vit trois voitures passer en coup de vent, la colère l'envahit.

— Ils détalent, les chefs, dit avec méchanceté un homme qui se tenait à côté d'Olga à l'entrée de la Maison de la Commune, bâtiment à cinq étages. Et il chanta avec une raillerie offensante: „Nous ne voulons pas un pouce de sol étranger, nous ne céderons pas un pied du nôtre...“

Olga rit en l'entendant et siffla après les voitures, elle siffla bravement, comme un gamin, ce qu'elle n'avait pas fait depuis l'école. Mais quand ce type, chauve, pas encore vieux, bien rasé, parfumé, en chemise propre, brodée de bleuets, qui l'avait prise, peut-être, pour sa complice, essaya de lui parler, d'un air de confiance, la riposte d'Olga lui fit sortir les yeux de la tête.

Elle regardait les réfugiés, certains d'entre eux, à en juger par leur aspect, étaient arrivés de loin, et sa colère contre ceux qui détalaien en voitures augmenta encore plus. Une colère étrange et terrible. Et à côté de cette colère Olga sentait naître en elle un désir fou, un désir inconnu jusqu'alors, une force sauvage, née pour casser, détruire, briser, brûler tout ce qui portait le nom de propriété du peuple. Il est vrai qu'Olga retint cette force pour qu'elle ne se déchaînât pas, mais elle l'orienta vers ce qui lui était propre, vers ce qui l'intéressait, en pensant que si ceux qui étaient au pouvoir, s'ils s'enfuyaient, et elle, elle ne pensait pas à s'enfuir, parce qu'elle n'avait pas où s'enfuir, alors qu'elle restait propriétaire ici, et tout le bien lui appartenait et à ceux qui étaient comme elle. Sûre qu'elle ne fut pas seule à être si raisonnable, que les autres n'étaient pas bêtes non plus, elle continua ses recherches d'un profit. Bientôt, elle trouva. Dans la rue Kouïbychev on pillait un magasin de comestibles, mais pour le moment d'une façon timide: on venait d'arracher

une grille et d'enlever une fenêtre qui donnait sur la cour; quelques jeunes gens parmi lesquels elle reconnut un jeune homme de la Komarovka, transmettaient à la chaîne des caisses où se trouvaient des bouteilles de vodka et de vin. Ils ne laissaient pas approcher les femmes qui, probablement, vivaient dans la maison, et celles-ci prenaient à la dérobée des bouteilles dans les caisses sorties. Olga voulut pénétrer dans le magasin par la fenêtre mais on ne la laissa pas passer. Un homme ivre leva la main sur elle. Alors elle prit un bout de tuyau rouillé qui traînait dans la cour, courut dans la rue et frappa sur la vitrine. Le gros verre sonna et se brisa. Elle sauta dans le magasin et se coupa les pieds, d'autres femmes ne se hasardèrent pas à la suivre tout de suite. Même les hommes qui pillaient déjà dans le magasin, bien qu'ils eussent bu un coup, furent décontenancés par cette conduite courageuse, jusqu'à ce que celui qui était de la Komarovka ne leur eût crié :

— Tiens, c'est Lénovichikha!

Cela leur en dit long, et elle fut non seulement admise à la bande, mais en devint le chef; si la milice les avait arrêtés à ce moment-là, tous ces braves l'auraient montrée du doigt, sans doute: c'est elle qui était la première! Olga le sentait, le comprenait et ne voulait appartenir à aucune bande, elle détestait ces ivrognes, les méprisait, parce qu'elle les prenait pour des malfaiteurs qui ne pensaient qu'à se soûler. Elle se justifiait, se disait qu'elle ne prenait que ce qui lui était dû, le bien du peuple, elle en avait besoin non pas pour boire, non pas pour s'amuser, mais pour nourrir son enfant, pour se nourrir, autrement qui prendrait soin d'elle si son mari était au front et son frère aussi. Son expérience commerciale lui disait qu'il se pouvait qu'à l'avenir ce vilain tas de bouteilles, maudit par beaucoup de femmes, serait

un des produits le plus précieux. C'est pourquoi, comme les hommes, elle saisit tout d'abord une caisse de bouteilles et la posa sur ses épaules. Des femmes et des enfants pénétraient déjà par la vitrine et Olga comprit qu'avant qu'elle ne portât la caisse jusque chez elle, il n'y aurait plus rien dans le magasin. Et des choses, il y en avait! Qu'est-ce qu'elle pourrait bien prendre encore? Elle essaya de lever encore une caisse de conserves de poisson, mais comprit qu'elle ne pouvait pas porter deux caisses à la fois. Un sac demi-plein de macaronis lui tomba sous les yeux, plus facile à porter. Non, c'est peu. Elle peut mettre encore des bonbons, des bâtons de chocolat dans sa blouse, dans les poches. Elle fourra des bonbons partout d'où ils ne pouvaient pas tomber, même dans ses manches. Elle sua sang et eau avant d'arriver chez elle par cette chaleur de juin. Et tout de suite après elle se précipita vers le magasin.

Les portes étaient déjà enfoncées, mais les femmes quittaient le magasin les mains vides. Olga entra en courant sans beaucoup réfléchir sur la conduite des autres et fut très surprise de voir deux miliciens. Elle demeura stupéfaite d'effroi. L'un d'eux, un adjudant, le pistolet au poing, mais la main baissée, et il leur disait d'une voix calme et fatiguée:

— Citoyens! Circulez, ou je tire. Ma foi, je tire...

Les hommes, bien qu'ils fussent soûls, eurent peur du pistolet, ils s'étaient entassés comme des veaux, juraient, piétinaient le verre brisé, ne sortaient pas de crainte de tourner le dos à l'arme, mais n'attaquaient pas les miliciens. C'est justement cette hésitation des gardiens de l'ordre public qui indigna Olga: donc, le pouvoir qu'elle respectait, s'écroule, pourquoi ces deux andouilles disent des balivernes? Elle s'élança, se plaça devant

les pillards, tira fortement sa blouse à boutons-pression (pour mieux donner à téter à l'enfant); la blouse se déboutonna.

— Tire! tue les tiens, salaud! Tes chefs ont tourné les talons et ils t'ont envoyé pour garder tout ça. Pour qui? Pour les Allemands? Pour Hitler? Eh, les gars! Si ce n'est pas un Allemand déguisé?

La bande encouragée chahuta avec indignation:

— Parle encore, canaille! Tu ne sais que „je tire“... On t'en fera voir des vertes et des pas mûres! Tu oublieras qui tu es!

L'adjudant, tout pâle, se mit à reculer derrière le comptoir, plus près de la porte donnant sur la cour, son camarade qui n'avait pas sorti son pistolet de l'étui, fit une grimace et lança à Olga avant de sortir:

— Boutonne-toi, donc, la buse.

Olga, sans faire attention au milicien et à la bande qui avait repris ses sens grâce à son attaque, s'approcha du comptoir, saisit une caisse de conserves que quelqu'un avait laissée, et prit encore une dame-jeanne avec de l'huile.

Elle sortit d'un pas sûr, elle marchait fermement, mais dans la rue il lui sembla qu'une bouche de pistolet visait sa tête. Une sueur glaciale lui coula dans le dos, ses jambes s'engourdirent. Elle savait que si elle regardait en arrière et voyait le pistolet, il lui arriverait quelque chose de terrible, de honteux. Les voix salutaires des femmes qu'elle n'osait pas regarder, on ne sait pas pourquoi, furent portées à sa connaissance comme dans un cauchemar: „Les uns peuvent tout, les autres rien. La même bande. Cette marchande est de mèche avec la milice depuis longtemps. ses nichons pour tout le monde, une dévergondée...“

Ce ne fut que dans une ruelle déserte qu'elle regarda en arrière. Personne ne la suivait pas, il n'y avait qu'une vieille qui se dépêchait à sa ren-

contre et qui lui demanda d'une façon étrange, comme on le faisait avant la guerre: „Où est-ce qu'on donne ça?'

Olga s'affaissa sur le sable, s'assit comme une poule, rit méchamment, elle voulut crier à cette femme qui venait de passer: „Grouille-toi, vieille badaude, on t'y fera la nique!“ Elle eut assez de forces pour se soulever et s'asseoir sur la caisse, la couvrir avec sa jupe. Les mots lui restèrent dans la gorge, ils s'étaient collés à sa bouche desséchée. Elle ne comprit pas tout de suite pourquoi il n'y avait personne autour, jusqu'à ce qu'elle n'entendit des avions. Ils volaient très bas, noirs, croix jaunes sur les ailes, semblables à des dragons d'un conte d'épouvante ou d'un cauchemar. Olga se pelotonna, attendant avec terreur que les bombes tombent. Mais elle ne pensa pas à se cacher, parce qu'il aurait fallu courir chez des inconnus. Et avec ce butin dans une cour inconnue? Elle n'avait pas honte de ceux qui avaient pillé avec elle, des miliciens, mais elle avait honte de ceux qui se cachaient quelque part dans leurs potagers, elle ne pouvait pas apparaître devant eux avec sa prise, il aurait fallu tout leur expliquer. Elle ne pensa même pas à laisser dans la rue la caisse et la dame-jeanne. On bombardait en dehors de la ville, on attaquait une cité militaire ou un centre de radio.

Il lui sembla que son butin était devenu plus lourd, elle eut de la peine à le porter chez elle. Tout de suite elle prit son enfant dans ses bras, la serra contre sa poitrine, l'embrassa, en pleurant de joie et d'extase, sur ses petites joues, mains, jambes, potelées et dodues. La petite riait gaie-ment, heureuse de cette caresse maternelle, et se plaignait en sa langue d'enfant employant des mots drôles que la grand-mère l'avait portée dans une cave noire et humide. La mère Maryla qui avait vécu dans la pauvreté, mais qui avait eu

ses propres joies, comprit la conduite d'Olga, comprit ce qu'elle avait pu éprouver au magasin ou sous les bombes (en se trouvant dans une cave on ne sait jamais où tombent les bombes, tout près ou bien loin). Elle dit, en montrant les conserves, ce qu'Olga avait réfléchi dans la ruelle, les avions au-dessus de sa tête:

— Elle sera orpheline à cause de ton avarice. Qu'est-ce que je ferai avec elle?

— Je ne sortirai plus, l'assura Olga. Que tout aille au diable! J'ai eu une peur bleue. Y a un milicien qui tirait. Il lui semblait maintenant que le milicien avait tiré sur elle. Et encore que les avions volaient très bas et touchaient presque les cheminées. Où sont donc nos canons? Et nos troupes?

Bientôt tout le quartier savait que Lénovitchikha avait apporté chez elle du bien pillé. Il y avait ceux qui avaient envié son agilité: „Ah, cette femme, rien ne lui fait peur: ni la guerre, ni l'enfer“, d'autres l'avaient blâmée: „Une insatiable! Même pendant la guerre elle veut faire sa pelote. Elle finira mal, celle-ci!“

Léna Borovskaïa arriva et se mit à lui reprocher en amie:

— Olga! A quoi as-tu la tête? Bête que tu es! Ne sais-tu pas que tu seras fusillée selon la loi martiale? On fusille toujours ceux qui vont à la maraude.

Olga, qui venait d'assurer non seulement la mère Maryla, mais, tout effrayée, s'était dit à elle-même, au nom de sa fille, de ne jamais plus refaire cela, fut fâchée par les propos de Léna:

— Qui est-ce qui me fusilleras? C'est toi?

— Non. Le pouvoir soviétique. L'armée.

— Où est-il, ton pouvoir? Et l'armée... Nous sommes ici mal à propos... Et les imbéciles comme toi, tes komsomols, criaient „hourra“ et chantaient

qu'ils écraseraient l'ennemi sur son territoire. L'ont-ils écrasé? L'armée me fusillera? Qu'elle arrête l'Allemand, alors je ne pillerai pas! Va, écoute: on dit que demain ils prendront Minsk... Pour qui donc gardez-vous ce bien?

— Qui le dit? Des espions? Des sème-la-peur? Qui écoutes-tu, Olga? Léna se sentit vexée aux larmes, elle eut peur: qu'est-ce qui se passe donc? D'où elle a tant de méchanceté, son amie d'école? Qui était son amie? Une ennemie? D'une famille de koulaks <sup>1</sup>? Ce n'est pas en vain qu'ils avaient fait du commerce. En voilà une tigresse, blanche de fureur.

— Les Allemands ne prendront pas Minsk! Ils ne passeront pas! Ils ont les bras trop courts! cria Léna avec une ferme assurance.

— Eh, ma chérie, leurs bras sont trop longs. Ne passes-tu pas tout ton temps dans la cave? Tu n'entends rien, tu ne vois rien.

— Et je ne cours pas piller des magasins.

— Ne me reproche pas ça! Pas de reproches! Je pense à mon enfant. Ce n'est pas toi qui va y penser.

Leur querelle fut affreuse, comme cela arrive entre deux femmes. Olga jurait comme un charretier, employait des gros mots, Léna n'y était pas habituée bien qu'elle habitât à la Komarovka, elle sortit, tout humiliée, se mit à courir, en sanglotant comme une petite. Olga ne se sentit pas soulagée. Léna l'avait mise hors d'elle, elle avait ravivé ses plaies. Olga devint encore plus furieuse, mais elle ne comprenait pas contre qui: contre Hitler, contre l'Armée Soviétique, contre Léna, ou peut-être contre elle-même, contre sa peur et son désespoir? Peu à peu la peur céda sa place à un courage hardi, elle sentit une passion l'envahir, une passion

---

<sup>1</sup> Riche paysan propriétaire en Russie exploitant le travail d'autrui (N.d.T.).

de chasseur qui braque une bête féroce, encore une fois le désir du risque la poursuivait. Elle ne pouvait plus rester chez elle, une force inconnue, une certaine protestation d'âme, ou une simple avarice que les gens avaient encore reproché à sa mère, la poussaient dans la rue, à la recherche d'un butin ou des nouvelles.

Le soir, après l'orage, elle sortit de nouveau. Elle était sur ses gardes, comme un chat qui sait, qui sent la présence des chiens; il lui semblait que tout était tendu, crispé, même le ciel couvert de nuages et de fumée provenant des incendies éteints par une averse d'été. On sentait une odeur nauséabonde de brûlé, on aurait dit que c'étaient des animaux qui avaient péri dans cet incendie ou un magasin de lainages qui avait brûlé. La fumée ne montait pas dans le ciel, mais rampait tout bas, pénétrant dans les rues et ruelles. La ville s'était tapie, s'était vidée, on voyait parfois surgir un homme, éveillé, lui aussi, sur ses gardes, comme elle. Même dans les rues Sovetskaïa et Pouchkine où tout avait été toujours en mouvement, où, dès le début de la guerre, des chars et des camions n'avaient cessé de passer avec fracas, faisant trembler les alentours, il n'y avait ni véhicules, ni hommes. Un bruit sourd provenait de loin, quelque part de la route de Logoïsk. On aurait dit que l'orage s'approchait de nouveau. Olga ne savait pas que ce n'était pas à l'Ouest, près de Dzerjinsk, ou près de Rakov, mais au Nord, près d'Ostrochitski Gorodok, que les soldats et les officiers de la 100e division menaient leur dernier combat acharné pour Minsk en vue d'arrêter la colonne de chars allemands qui se frayait un passage sur la grande route de Moscou achevant ainsi l'encerclement de la ville.

Les rues désertes faisaient peur à Olga et elle était déjà sur le point de rentrer. Mais la vue des

enfants l'encouragea: dans une petite ruelle, derrière le cimetière catholique, quelques garçons construisaient un barrage sur un ruisseau formé par la pluie, ils tâchaient de résister à la poussée des eaux impétueuses qui descendaient de la rue Dolgobrodskaja. Les enfants semblaient confirmer que la vie allait son train, qu'elle n'avait pas cessé, que rien ne pourrait l'arrêter. Donc, elle devait vivre, élever sa fille. Pour cela il fallait avoir du pain ou de l'argent. Elle venait de penser au pain et elle le vit, pas dans son imagination, mais en réalité. Un homme et une femme traînaient une brouette, chargée de sacs de farine, ce n'était pas de la farine de seigle, mais de la farine blanche, de la farine de blé, elle le comprit par leur aspect, ils étaient couverts d'une poussière de moulage fin, sans doute, ils avaient dû porter d'abord leurs sacs sur le dos et maintenant ils ressemblaient à des meuniers.

Olga s'élança vers eux:

— D'où tout cela?

Ils répondirent simplement, sans rien cacher:

— Fabrique de panification. Dépêche-toi, tu pourrais en avoir.

Olga oublia tous les dangers qu'elle venait de courir dans les rues désertes, elle ne fit même pas attention à la canonnade qu'on entendait déjà du côté de Jdanovitchi.

La porte de l'usine était grand ouverte. Ce n'est pas de la peur qu'elle éprouva dans les ateliers vides, à grands tamis et brassoirs morts, mais de la terreur. Les jeux des enfants l'avaient encouragée, ici elle ressentit ce que la guerre avait apporté de plus terrible: la base de la vie s'était figée, la cuisson du pain avait cessé. Ça sentait la farine, la pâte aigre, les fours étaient encore chauds, ça sentait le pain, mais il n'y avait pas de pain, quelques miches écrasées par des bottes

sacrilèges gisaient dans la boue et la poussière. Pas une âme. Olga ramassa deux de ces miches, enleva le sable, les essuya avec son fichu. A ses vingt ans elle savait le prix du pain, peut-être, même mieux que certains adultes, bien qu'elle se souvînt qu'il y avait toujours chez eux au moins une entame de pain, même au début des années trente quand les cartes d'alimentation avaient été mises en usage; le père touchait son pain avec ses cartes reçues à l'usine, la mère en faisait avec de l'herbe, comme elle avait plaisanté elle-même, en portant des légumes au marché.

Elle était déjà sur le point de s'enfuir avec ces miches, car elle éprouvait de la terreur se trouvant au milieu de cette blancheur immense et de ces carreaux salis par une foule de gens qui venait d'y passer après la pluie. Peut-on souiller ce lieu sacré! Mais tout à coup elle entendit une rumeur sourde provenant de la cour et elle y courut, ranimée par une présence humaine. Il est vrai, dans un coin éloigné de la cour, près du magasin, il y avait du monde; une file muette s'était formée, personne ne pillait le magasin, quatre hommes, dont deux en uniforme de soldat, distribuaient du pain. Olga se calma tout de suite, elle oublia même sa colère contre le pouvoir, parce que les deux hommes en civil avaient l'aspect, des voix de chef, bien qu'ils fussent blancs de farine. Ils donnaient un sac à chacun, pas plus. Un homme essaya d'en recevoir davantage; un des soldats sauta à bas de l'estrade et le mena du côté de la palissade. Tous se turent, ils croyaient que l'homme allait être fusillé. Olga voulut s'élancer à son secours, elle méprisait ceux qui regardaient en silence le meurtre. Qui est-ce qui a le droit de tuer un homme qui a demandé du pain? Mais le soldat épaula son fusil et tout naturellement, même avec gaieté, botta l'homme. Tous rirent, évidemment que les gens eurent plus de confiance et

d'estime à l'égard de ceux qui distribuèrent de la farine. Quand ce fut le tour d'Olga, le gros chef s'étonna, en voyant ses bras occupés, car elle serrait toujours contre sa poitrine les deux miches écrasées:

— Tu pourras porter ce sac?

— Et qui donc ne le porterait pas? demanda Olga en guise de réponse.

— C'est vrai, consentit le chef et d'un mouvement léger il mit un sac au bord de l'estrade de déchargement cimentée. Olga serra les miches sous le bras, se tourna de dos, saisit le sac de ses deux mains, le leva sans peine. Elle marchait lestement. Il y eut quelques personnes qui lui demandèrent, comme elle l'avait fait auparavant, „d'où tout cela?“ On lui avait dit la vérité, elle ne la dit à personne, parce qu'elle avait décidé de revenir à la fabrique. A quoi bon le crier sur tous les toits? Pour que toute la ville y accoure? Cette nouvelle serait connue beaucoup plus vite que par la radio, beaucoup plus vite que le signal de l'alerte aérienne. Elle pensa à l'alerte, elle aurait voulu entendre le hurlement des sirènes, que tous se cachent dans leurs abris, leurs caves, que se dispersent ceux qui étaient près du magasin; il y resterait encore de la farine pour elle, autrement ces écorcheurs voleraient tout, avec leur brouette, ils avaient emporté deux sacs. Et si elle y revenait encore une fois?

Tout de même le sac était lourd, au-dessus des forces que possède une femme. A la maison, elle le jeta par terre, et tomba, épuisée, sur le canapé, elle ne bougea pas pendant quelques minutes, elle ne se précipita même pas vers sa fille qui l'appelait, qui tendait ses bras vers elle. Olga ne vit pas la mère Maryla qui hochait la tête d'un air réprobateur; celle-ci ne lui dit rien, car elle comprenait que tous les reproches seraient vains.

Mais Olga n'avait pas le temps de rester sur le canapé. Elle se ressaisit et courut à la remise où se trouvait une brouette à roues en caoutchouc faite jadis par son père pour faciliter à la mère le transport au marché des légumes et de la viande de porc. En passant, elle prit une grosse toile pour couvrir le butin, pour ne pas montrer à tout le monde ce qu'elle allait apporter.

En passant avec sa brouette près de la maison des Borovski, elle se souvint de sa querelle du matin avec Léna, elle en éprouva une sorte de remords envers son amie, quelque gêne pour son avarice: elle n'avait parlé à personne de la farine qu'elle s'était procurée, nombreux sont ceux qui ont plus qu'un enfant et leurs pères sont au front. Elle raisonna qu'il serait bête de le claironner, mais qu'il vaudrait mieux de le dire à Léna; c'est ainsi qu'elle ferait la paix avec son amie et lui montrerait qu'elle ne lui gardait pas rancune. Encore, Olga, voulait-elle acquitter sa conscience: elle n'avait pas gardé le butin pour elle seule, elle en avait parlé aux autres.

Elle entra en courant dans la cour des Borovski, mais, sans passer directement à la maison, elle se fraya un chemin parmi les lilas, reçut un paquet de rosée dans la figure, atteignit la fenêtre. Elle frappa. La mère de Léna apparut.

— Léna!

Léna sortit, les yeux rougis par les larmes.

— Qu'est-ce que tu chiales? Qu'est-ce qui s'est passé?

— Mon Dieu, tu ne sais pas ce qui est arrivé!

„Tiens, maintenant c'est Dieu“, pensa Olga avec méchanceté.

— On distribue de la farine à l'usine de panification. Allons! Tu bayes toujours aux corneilles. On donne ce qui nous appartient.

Léna tressaillit d'une façon étrange, comme si

elle eut peur et elle jeta un regard sur Olga qui la rendit presque malade; on aurait dit que c'était sa faute à elle, à Olga, que la vie, si habituelle pour Léna, s'écroulait. Mais tout de suite elle devint furieuse contre ce sentiment. Et sa vie, à elle, ne s'écroulait-elle pas? Et c'était plutôt la faute de ceux qui, comme Léna, avaient crié l'invincibilité.

— Tu n'y vas pas? Imbécile! Reste, chiale après les tiens! Ils ne penseront pas à toi! Furieuse, Olga cracha sur le lilas où la rosée était devenue comme des gouttes de sang sous les rayons du soleil couchant qui apparaissait à travers les nuages et la fumée.

On n'entendait plus la canonnade qui avait tonné pendant une demi-heure quelque part du côté de Zaslavl. Un bourdonnement venait du côté de Logoïsk, un bourdonnement étrange, sourd, comme si c'était un incendie de forêt.

Il y avait plus de monde dans les rues qu'au-paravant, tous se pressaient sans savoir où, dissimulant le vrai but de leur sortie. Dans la rue Gorki Olga vit trois chevaliers en cabans de cosaque aller à un train d'enfer. Tout à coup un chevalier s'arrêta court et faillit l'accrocher. Elle eut peur. Mais le cosaque lui cria:

— Ne va pas à la chaussée de Moscou! Va à la route de Moguilev... et il détala pour rattraper ses camarades.

Olga fut touchée par ce souci, son coeur battit, sa gorge se serra: les nôtres se retirent. Mais une minute après elle pensa que le soldat l'avait prise pour une réfugiée. Elle était mécontente d'elle-même: pourquoi n'avait-elle pas eu l'idée de prendre la brouette. Elle aurait pu emporter beaucoup de choses de ce magasin-là! La couvrir avec la grosse toile. Personne n'aurait arrêté une réfugiée.

Evidemment, on avait déjà distribué toute la farine. Quelques individus, hommes et femmes, couraient par ci, par là, pénétraient dans les magasins, les ateliers, jetaient des coups d'oeil dans les fours refroidis. Une vieille avait rempli de pâte aigrie deux seaux rouges de sapeurs-pompiers. Olga n'en fut pas séduite, cette pâte suffirait pour une ou deux journées au cochon. Fallait-il risquer?

Les hommes avaient brisé une caisse de levain sec pour l'abandonner ensuite. Le levain ne les intéressait pas, ils ne comprenaient pas sa valeur. Olga attendit jusqu'à ce qu'ils se soient éloignés et ramassa le levain. Puis, dans un coin, elle trouva du sel, déversé de sacs déchirés, sali par des bottes. Elle se rappela qu'il y avait deux ans, quand l'Armée Rouge était entrée dans la Biélorussie de l'Ouest sa mère et ses voisins achetaient avant tout du sel, l'apportant dans des sacs. Elle avait déjà pas mal de sel à la maison, mais néanmoins, elle se mettait à genoux, ramassait le sel à pleines mains jusqu'à ce qu'elle ne fût effrayée, comme tous les autres, par le tir d'une mitrailleuse. On tirait tout près, peut-être à Vessélovka? Quelques-uns abandonnèrent leur butin. Olga ne le fit pas, elle courut, en poussant sa brouette avec le sel et le levain. Mais tout près de sa maison elle fut détroussée par trois bandits. Bien habillés, complets noirs, le parler des gens cultivés, dépourvu de gros mots. Mais dès qu'elle se mit à pleurnicher, comme le font les femmes, un bandit lui montra son revolver et la menaça:

— Tais-toi ou on te couchera sous la palissade. Alors tu verras... Sois contente qu'on n'ait pas le temps.

Malgré tout son courage et l'amour du risque elle avait peur surtout d'être déshonorée, elle avait moins peur de la mort que du déshonneur.

— Et pourquoi donc vous prenez ce mélange de sel et de sable et le levain?

— Tout sera bon pour nous, répondirent les bandits et roulèrent la brouette non dans une ruelle déserte, non dans une cour, mais dans la rue Sovetskaïa. Il s'en suit qu'ils n'avaient peur de rien ni de personne.

Cela se passa quand le jour n'était pas encore tombé et que les voisins, bien sûr, regardaient par les fenêtres. Mais Olga n'espérait pas voir quelqu'un sortir pour la défendre, il n'y avait que le cosaque qui aurait pu la protéger, celui-ci qui lui avait indiqué le chemin qu'elle devait prendre. „Et qu'est-ce qu'il y aura la nuit?“ pensa-t-elle pour la première fois, c'est terrible de savoir que la ville et ses habitants n'ont plus de pouvoirs au-dessus, qu'on ne peut plus se plaindre, qu'il n'y a personne pour y chercher la protection et la grâce.

Le lendemain les Allemands entraient dans Minsk. „Huit jours n'ont pas encore passé après le début de la guerre“, se dit Olga, déjà sans méchanceté contre l'armée où servaient son mari et son frère. Elle ne comprenait pas ce qui était arrivé. Elle en avait peur non seulement pour elle, pour son enfant, mais pour quelque chose de plus grand, peut-être pour tout le pays et pour la vie dans le sens le plus large du mot. Mais ce sentiment était encore vague, imprécis, elle ne pouvait en saisir le sens. Quant à ce qui se passait dans le pays, sur le front, dans le monde, elle en avait une notion primitive, celle de la Komarovka. Elle ne savait non plus comment Minsk avait été défendu, comment les hitlériens l'avaient occupé. Hier elle avait peur de l'anarchie, elle n'aimait pas le désordre, mais en même temps, elle pensait qu'il serait

bien, par ce bruit et ce remue-ménage, de regagner un magasin ou un dépôt.

Quand elle était petite, le sujet principal des discussions que menaient ses parents et ses voisins, était l'occupation de Minsk par les Allemands, ensuite par les Polonais dans les années dix-huit — vingt. Il y avait eu des actes de violence, des outrages, des fusillades, mais toujours les simples gens avaient tout supporté. C'est pourquoi maintenant elle croyait, avec sa jeune crédulité, qu'elle, Lénovitchikha, comme sa mère, qui avait de la poigne et de l'adresse, qu'elle supporterait tout, les Allemands et le diable.

Naturellement, elle avait peur ce premier jour: „comment sont-ils, ces Allemands, comment se comporteront-ils?“

Par cette chaude journée de juin les habitants de la Komarovka ne quittaient pas leurs maisons, ou, plutôt, leurs forteresses, cours et potagers, ils échangeaient tout bas quelques mots par-dessus les haies. On attendait. Olga ne se hasarda à sortir non plus.

Les Allemands apparurent à midi: des motocyclistes passèrent, casques verts, manches retroussées, mitraillettes au cou. Ils roulaient lentement, sans soulever la poussière. Au bout de la rue ils tirèrent. On eut peur. Mais bientôt on transmit par-dessus les haies que les Allemands avaient tiré sur des poules qui s'agitaient dans le sable. On se dit cette nouvelle le coeur léger comme si on en était content. La nouvelle rendit Olga gaie et la calma. Il est vrai que la nuit ne fut point calme, plus mouvementée que celle qui avait précédé l'entrée des Allemands: on entendit le tir plusieurs fois, tout près à la Komarovka, et au petit matin l'usine „Oudarnik“ prit feu. Elle était tout près, on ne dormait pas, on était sur ses gardes avec des seaux d'eau, on veillait à ce que des tisons et des

étincelles ne missent pas le feu à ce quartier de bois. On ne pourrait pas éteindre l'incendie, le corps de sapeurs-pompiers n'arriverait pas à temps. Mais les prières des vieux n'étaient pas vaines, Dieu s'avéra bienveillant à l'égard des habitants de la Komarovka.

Le lendemain tout fut calme de nouveau. Un représentant du nouveau pouvoir apparut: un policier, brassard noir fixé à la manche d'un clair complet. Il passa, comme si c'était à l'enterrement. Il accrocha un ordre en biélorusse où les pouvoirs allemands garantissaient la sécurité à tous les habitants, leur accordaient des droits, mais ils ordonnaient de rendre les armes, les postes de T.S.F., les voitures, les motocycles et de reprendre leurs anciennes occupations, ils menaçaient de fusiller ceux qui désobéiraient.

Olga lut plusieurs paragraphes sans attention, mais elle en retint un, celui concernant le droit au commerce. Elle décida de jouir de ce droit. Ce n'était pas la cupidité qui l'y poussait, elle comprenait que tout simplement elle allait échanger un cheval borgne contre un aveugle, mais c'était la curiosité qui la poussait, le désir de savoir ce que c'était que ce nouveau pouvoir, comment il était.

Elle prit des oignons, des radis, des laitues, coupa des branches de lilas et des pivoines et... se dirigea vers le marché, il est vrai qu'elle surmontait sa peur, ses jambes fléchissaient. Les voisins qui ne détachaient pas le regard de la rue, furent très étonnés quand ils la virent porter un panier avec des légumes et des fleurs. Cette nouvelle se répandit à travers les palissades, comme c'était le cas de l'occupation de Minsk: „Lénovitchikha est allée au marché!“ Les uns faisaient l'éloge à son courage. Les autres l'injuriaient: „Putain! Elle veut flatter les fascistes. Tu vois, elle porte des

fleurs. Celles-ci, c'est comme de la merde; elle flotte toujours, sous n'importe quel pouvoir"

Olga arriva au marché et... fut un peu étonnée et désenchantée de ne pas être la première: il y avait quelques personnes sur la place du marché. Ce qui l'étonna surtout, ce n'était pas de voir ses anciennes amies, mais des gens qui n'avaient pas fait de commerce auparavant, mais qu'elle connaissait parce qu'avant la guerre ils avaient toujours battu le pavé aux alentours. En un instant elle se mit à les haïr, non pas parce qu'ils étaient ses concurrents, mais comme ses ennemis secrets, qui s'étaient effacés jusqu'à ce moment précis, et maintenant ils étaient sortis les premiers. Ce n'était pas son cas: elle avait fait du commerce dimanche passé quand la guerre avait commencé, elle faisait la même chose aujourd'hui, après que le monde, comme disait la mère Maryla, fut tombé les quatre fers en l'air. Et voilà que ces punaises qui avaient quitté leurs trous, se précipitèrent vers elle en signe de reconnaissance pour son autorité au marché. Elle apprit qu'on pouvait bien profiter des appartements de ceux qui avaient quitté la ville, que les Allemands fermaient les yeux sur cela. Ce furent un petit vieux aux cheveux blancs, vêtu d'un costume de toile propre, et sa fille ou sa belle-fille, maigre comme un hareng saur, d'une quarantaine d'années, qui lui racontèrent tout cela. Ils avaient apporté au marché de belles fleurs, les Lénovitch n'en avaient jamais eu comme celles-ci, la mère d'Olga savait tout cultiver, sauf les fleurs.

Olga avait entendu jadis, de son père, peut-être, que ce petit vieux était de souche allemande. Elle devina qu'eux-mêmes, ces Allemands russifiés, avaient peur de fureter dans des appartements, c'est pourquoi ils voulaient l'inciter, qu'elle attrape une balle allemande. Olga écumait de colère

contre eux, mais elle se taisait, comprenant qu'il valait mieux ne pas les toucher.

Naturellement, il n'y avait pas d'acheteurs. Quel est cet imbécile qui aurait eu l'idée de venir au marché ces jours-ci? Les gens avaient peur de sortir dans la rue. Mais Olga finit par voir ceux qu'elle attendait avec inquiétude et curiosité, les Allemands. Ils étaient six, en uniforme noir qu'elle n'avait jamais vu. Plus tard, Olga apprit que c'était la gendarmerie militaire, les S.S. Vite, ils entourèrent le comptoir où se trouvaient les premiers marchands. Le petit vieux aux cheveux blancs, comme un saint d'icône, parla allemand. Il les aurait salués, se dit Olga. Ensuite il offrit des fleurs à un Allemand qui portait une cocarde sur la casquette, un officier, probablement.

Deux Allemands s'approchèrent d'Olga, la louèrent:

— Handel? Gut.<sup>1</sup>

Olga eut un sourire forcé. Un Allemand prit un radis, l'essuya avec son mouchoir blanc, le radis croustilla. L'autre ne regardait pas les radis, mais il promenait ses yeux sur Olga, d'une façon blessante, on aurait dit, un Tsigane qui achète une jument et qui est sur le point de la saisir et de la forcer à montrer les dents pour calculer son âge. Le premier, qui avait pris un radis la loua encore:

— Gut!

L'autre rit, il remarqua que ce n'était pas le radis gut, mais Frau gut, il donna à Olga une petite tape sur la joue, ensuite sur l'épaule, et si ce n'était pas le comptoir, il serait descendu plus bas. Oh, si quelqu'un des siens lui avait fait cela, elle lui aurait flanqué une gifle! Olga pouvait sortir une plaisanterie, elle pouvait permettre à un gars de sa connaissance de la serrer dans ses bras, Adam en

---

<sup>1</sup> Commerce? Bien. (all).

avait été toujours jaloux, mais permettre de la taper, comme une jument sur la croupe... Ça non!

L'officier s'approcha et dit quelque chose d'un ton sévère, le soldat remit le radis à sa place et recula. Le petit vieux au visage d'icône accourut, il traduisit:

— Monsieur l'officier voudrait que madame lui offre des fleurs.

— Monsieur l'officier peut en acheter, monsieur est riche, madame est pauvre, elle a des enfants à nourrir, répondit Olga d'un air sérieux, sans sourire.

Le petit vieux fit de grands yeux, il n'osait pas traduire ces mots. Mais l'officier fixa ce folks-deutsch de la sorte que celui-ci comprit: on lui ordonnait de tout traduire avec précision. L'officier aura décidé que cette jeune Russe avait dit quelque chose d'insultant pour la Grande Allemagne ou sur le Führer. Le vieux traduisit et l'officier rit. Puis il dit quelques mots aux soldats. Alors celui qui avait mangé un radis mit tout en tas, les radis et les oignons, tandis que celui qui lui avait donné une tape sur la joue prit les fleurs.

„Salauds, bandits, voleurs!“ pensa Olga, mais elle décida de se taire; elle se consola du fait que bien qu'ils fussent des pilleurs, ils n'étaient pas aussi terribles qu'on l'avait dit les premiers jours de la guerre. On pouvait vivre.

D'ailleurs, l'officier, sans se presser, tira sa bourse et lui tendit un papier — de l'argent étranger.

Le vieux sembla s'envoler de joie, on aurait dit qu'un nimbe apparaissait au-dessus de sa tête.

— Monsieur l'officier a été généreux envers madame, dit-il. Madame doit le remercier.

— Merci, prononça Olga.

Le vieux traduisit ce „merci“ par une vingtaine de mots, il regardait l'officier dans les yeux d'un air flatteur.

Quand les hitlériens furent partis, il s'extasia:  
— Quels hommes, ces Allemands! Quelle culture!

„Où est-elle donc, cette culture? se dit Olga. Fous le camp, vieux salaud!“ Mais elle n'osa pas fouetter d'un gros mot ce larpin comme elle l'aurait fait auparavant.

Quand elle se précipitait à la maison, ce papier de dix marks d'occupation, un prix tout à fait négligeable, comme elle l'apprit plus tard, lui brûlait la paume. Olga ne l'avait pas caché dans sa blouse comme elle l'avait toujours fait, cela aurait signifié, l'attouchement de la patte d'un soldat étranger à son corps. Elle avait voulu même le jeter. Mais, élevée dans l'esprit de l'économie, elle s'était retenue: maintenant c'était de l'argent, il fallait en savoir, il fallait s'y habituer. Pourtant, pendant toute la journée le souvenir de sa première rencontre avec les occupants, de ce commerce avantageux lui souleva le coeur, comme si elle avait vendu sa conscience et non pas des légumes. Elle éprouvait sans cesse le sentiment d'avoir trahi quelqu'un ou quelque chose, mais ce sentiment, elle ne savait pas le définir avec exactitude. Cela la mettait en colère. Depuis son enfance ce sentiment de colère qu'elle éprouvait se transformait presque toujours en rage. Elle se rappela ce que le vieux lui avait dit à propos des appartements vides et elle décida de risquer le coup encore une fois, mue plutôt par une protestation incompréhensible que par son avarice.

Elle fit sa première sortie dans la maison où avaient habité les officiers de l'état-major de la région; les familles des militaires se seraient enfuies. Quelqu'un y était passé avant elle, mais quand même elle trouva dans des commodes pas mal de linge de lit, des vêtements d'enfants, des fourchettes, des cuillers, tout lui convenait.

Dès qu'elle fut sortie d'un appartement au deuxième étage, elle rencontra dans l'escalier des Allemands: quatre hommes, pas jeunes, fourriers, peut-être, qui ouvraient les portes des appartements, se disputaient. Ses jambes fléchirent. Elle se fichait dans le pétrin! Dès la première fois. Qu'il en crève, le vieux qui l'avait incitée. Elle se rappella ce que lui avait dit Léna Borovskaïa: „On fusille toujours ceux qui vont à la maraude.“ Pour eux, c'est facile. Ils te descendront ici et c'est tout, qui est-ce qui les jugera, même personne ne saura où elle a péri. Personne n'aura pitié d'elle, c'est elle-même qui s'y est fourrée. Il est vrai, elle avait son passeport sur elle, elle l'avait pris à tout hasard, elle avait longtemps réfléchi s'il fallait le prendre ou non, un passeport soviétique, mais elle avait décidé qu'un document qui confirmerait qu'elle était une Minskoïse, ne serait pas de trop. Elle attendait, n'osait pas bouger, attendait les Allemands qui montaient. Elle avait préparé son passeport. Elle ne se plaignait pas, elle se disait sans pitié: c'est bien fait pour toi, imbécile. Elle avait pitié de Svéta. Qu'est-ce qu'elle deviendra? Kazimir est bon, il ne l'abandonnera pas. Mais, pauvre orpheline, elle devra vivre chez la belle-soeur d'Olga. Ce sentiment d'inimitié, Olga l'avait hérité de sa mère.

Les Allemands s'approchèrent, un d'eux lui demanda quelque chose en allemand. Elle ne comprit rien, fit des signes de la tête. Les Allemands rirent, la contournèrent et entrèrent dans l'appartement qu'elle venait de quitter. Ils ne s'étaient même pas intéressés à ce qu'elle avait dans son panier, évidemment, ils avaient cru qu'elle habitait ici et qu'elle déménageait. Justement ce qu'ils voulaient: chasser les habitants de la maison. Quoi qu'il en fût, après cette rencontre Olga devint plus courageuse et pendant deux jours de

suite elle allait d'appartement en appartement possédée de l'insolence des maraudeurs. Elle prenait tout ce qui lui tombait sous la main. Il y avait un ordre de rendre les postes de T.S.F., et elle traversa presque toute la ville pour apporter chez elle de la rue Révolutionsnaïa un poste enveloppé dans un drap. Avec quelques risque-tout, comme elle, Olga fouilla dans des maisons démolies par les bombardements. Dans une cour la bombe avait renversé un camion, le chauffeur tué restait au volant. Ils y trouvèrent de l'argent soviétique et des timbres. Le corps puait, il se décomposait vite par cette chaleur, mais Olga y vit un étui à pistolet et, à l'insu de ses „compagnons“ (nettoyeurs, comme s'était nommé l'un d'eux) elle coupa l'étui de la ceinture et le cacha dans son panier, dans des coupons de drap. Elle comprenait bien que si les Allemands examinaient son butin, ce qu'ils faisaient de temps en temps, et s'ils trouvaient le pistolet, ils ne lui feraient pas grâce. Mais la tentation fut trop grande. Peut-être, ce ne fut pas le pistolet qui l'attirait, mais l'étui jaune, la fille d'un corroyeur savait bien le prix d'un bon cuir. Ou peut-être, il y avait en elle quelque chose d'une écolière ou même d'un garçon: pourquoi laisser un tel joujou? Aucun garçon de la Komarovka ne l'aurait laissé et Olga avait toujours eu une pétulance de garçon. On pouvait encore penser qu'il y avait quelque chose de plus sérieux qui naissait en elle: et si elle avait besoin d'un pistolet dans cette existence inconnue qui s'ouvrait devant elle?

Un événement l'obligea à cesser ses sorties. Dans les ruines d'une grande maison rue Komso-molskaïa, les Allemands avaient tiré sur eux d'une mitrailleuse. Sans prévenir. Sa compagne, une femme âgée de la Storojovka, poussa un cri et tomba, la tête contre une brique. Olga roula en bas sur

les marches de l'escalier, comme une inanimée se cogna la tête, s'égratigna les genoux. Rampant sur le ventre, comme un chat blessé, elle quitta cette maison funeste.

C'est donc ça, les Allemands! Ils peuvent ne pas faire attention quand tu portes un poste et ils peuvent, par exemple, commencer à tirer tout simplement, pour s'amuser. D'ailleurs, cette même journée, il y eut encore un avertissement: sous les yeux d'Olga, dans le quartier de la Némiga, on tua un vieux Juif; vêtu d'un costume, taché de graisse, il portait une valise neuve en cuir, qui ne convenait point à son aspect, à sa pauvreté. Deux hitlériens en uniforme noir s'approchèrent de lui, l'un le prit par la barbe sans rien dire, tira son pistolet, l'appuya au cou du vieux, fit feu tout droit dans la pomme d'Adam. Olga vit le sang jaillir et faillit perdre connaissance. Evidemment, après cela il lui fallait jeter au diable tous les chiffons, il n'y avait que des chiffons ce jour-là, il n'y avait plus rien de bon, et courir chez elle, chez Svéta, et vivre comme Léna Borovskaïa, comme les autres voisins qui ne sortaient pas, qui attendaient... Puis elle raisonna comme une petite bourgeoise: donc, c'est un Juif, les Allemands n'aiment pas les Juifs, et elle est une Biélorusse, elle ne fait rien de mal, comme si elle savait que ce vieux-là avait fait quelque chose de mal.

## II

— Des draniks <sup>1</sup>! Qui veut des draniks? Des draniks chauds! criait Olga, battant des mains et dansant sur place de froid. Mais par cette froide journée personne ne se jetait sur ces friandises.

---

<sup>1</sup> Crêpe de pomme de terre (N.d.T.).

Ce n'était plus comme auparavant quand on s'était mis à vendre des produits préparés d'avance et que l'on pouvait manger au marché. La faim, la meilleure économiste, avait dicté à ceux qui avaient quelque chose à vendre, la façon la plus avantageuse de le faire. Avant la guerre on ne vendait pas de produits cuits ou frits, on n'en avait pas besoin. Qui est-ce qui aurait voulu manger au marché? Un ivrogne, peut-être. Il est vrai, la mère d'Olga lui avait dit que sous la Nep, ici, au marché, il y avait des réchauds à braises où on rôtiissait des saucissons, on faisait des crêpes et d'autres plats à manger... Mais à l'époque il y avait des produits d'alimentation, et les nepmans trouvaient le moyen d'attirer des clients... Maintenant, sous l'occupation, ce commerce n'était dû qu'à la famine. Olga fut parmi les premières de comprendre ce qu'il fallait aux gens qui erraient au marché et qui jetaient des regards affamés sur un chou. Si quelqu'un lui avait reproché de plumer les affamés elle lui aurait craché dans la figure. Non, elle les aidait, elle faisait du bien, qu'ils la remercient d'avoir des pommes de terre, d'avoir fait des provisions de farine et d'huile. D'ailleurs, on pouvait vendre tout cela, sans sortir de sa maison, maintenant, on s'arrachait tout cela des mains, et on disait merci. Quant à elle, elle faisait des draniks, elle achetait du bois ici même, au marché, elle y passait des heures, transie de froid. Elle ne pensait pas qu'elle ne pouvait plus vivre sans commerce, que le commerce était devenu une nécessité pour elle, le sens d'existence. La nature des personnes primitives, même des bandits et des bourreaux est telle qu'ils cherchent toujours une justification noble à tous leurs actes. Ils les expliquent par quelques grandes idées, ou par le désir de vivre, de ne pas mourir de faim, par la nécessité de nourrir ses enfants, etc.

Olga ne s'inquiétait pas de voir que ses draniks laissaient tout le monde indifférent: sa marchandise ne se gâterait pas, elle la vendrait. La faim assaisonne tout, comme on dit.

Il y avait peu de monde au marché ce jour-là. Le froid était devenu intense. C'était encore tôt pour les grands froids, on n'était qu'à la mi-octobre, auparavant c'était le temps d'or de l'arrière-saison. Et aujourd'hui, malheureusement, il gelait dès le matin. Encore avant-hier, on se chauffait sous un soleil avare d'automne, et aujourd'hui on voyait des nuages sombres chargés de neige passer dans le ciel. Il grésillait. Plus tard, les nuages se dissipèrent, le vent se mit à souffler, soulevant le sable et le jetant aux yeux. On n'était pas à son aise, on avait le cafard, on tombait dans l'angoisse. Le marché était désert ce qui s'expliquait par la rafle de la veille, organisée par la police et la S.D.<sup>1</sup> qui avaient saisi des suspects. Cela ne plut pas à Olga. S'ils le font souvent, quel est ce sot qui ira au marché et que deviendra donc le commerce libre déclaré par le nouveau pouvoir? Elle n'avait pas peur pour elle, elle avait des connaissances à la police et même parmi les Allemands, il est facile de lier connaissance si tu as des choses à offrir, alors ils deviennent collants comme de la glu.

Un homme de haute taille s'approcha, la moustache courte bien coupée, vêtu d'une façon étrange: un vieux chapeau froissé et une pelisse neuve, rouge, brodée de fils jaunes. Son aspect n'étonna pas Olga: il y en avait beaucoup qui s'habillaient comme ça — mi-ville, mi-village. Mais elle jeta un regard envieux sur sa pelisse: la broderie était celle d'un vêtement féminin, ces galons, à quoi lui

---

<sup>1</sup> Sigle de l'all. Sicherheitsdienst. Service de la Sûreté en Allemagne nazie (N.d.T.).

servaient-ils, à cet homme, cela lui conviendrait mieux, à elle.

— Alors, ces draniks, c'est à combien, ma belle?

— Trois marks la paire.

— Tiens, ils sont mordants, ceux-là.

— On peut les mordre, voilà, pourquoi ils sont mordants.

— Toi, tu es gaie, de bonne humeur.

— Et pourquoi dois-je être triste?

— C'est vrai, pourquoi être triste, si on fait du commerce.

Il faillit chanter ces mots et ce ton offensa Olga.

Mais elle avait appris à se taire. On pouvait sauter sur un agent. Elle se retint et dit d'une façon peu méchante:

— Viens à ma place, sous ce froid... Et les pommes de terre, il faut les acheter, les apporter en ville...

L'homme rit:

— Si tu veux, je serai ton homme. Ton intendant.

— Eh, vous êtes nombreux à faire des avances. J'ai mon mari.

— Je n'ai pas de veine, clappa-t-il

— Veux-tu des draniks?

— Je n'ai pas encore gagné pour en acheter.

— Tu peux vendre ta pelisse.

— Et moi, qu'est-ce que j'aurai? L'hiver approche.

— Je te donnerai une capote. Un kilo de lard. Un litre d'eau-de-vie. Et encore tu mangeras comme quatre.

Il siffla gaiement et dit avec ironie:

— Le prix est bon.

— Est-ce que ce n'est pas assez?

— C'est pas lourd. Mais pour le moment je n'ai pas besoin de capote. Il fronça le sourcil: bonne chance, marchande!

Olga n'aimait pas ce mot: marchande. Faire du commerce, ce n'est pas honteux. C'est un travail qui n'est pire qu'un autre, lui avait dit sa mère. Olga le croyait aussi, mais le mot même était blessant, c'était comme un juron sous les bolchéviks.

Fédor Droutka, un policier de sa connaissance, s'approcha.

„Il s'amène, le parasite, on ne se passe pas d'eux“, se dit Olga, mais sans méchanceté, parce qu'elle le prenait pour un homme bon, ce Droutka; il n'était ni effronté, ni rafleur, il était affable, bon, et surtout, jeune et beau. Olga n'aimait pas les vieux. Mais la douceur de Droutka l'obligeait à se mettre sur ses gardes.

— N'as-tu pas gelé?

— N-non.

— Ton sang bout. Et moi, je suis tout à fait transi, je ne peux pas remuer les doigts. D'où vient-il, ce froid? C'est tôt encore.

Olga soupira furtivement, car elle savait ce qu'attendait le policier quand il disait qu'il était transi. Elle se pencha sous le comptoir, et, sans sortir du panier, couvert de toile, une bouteille, elle versa du liquide dans un quart et le tendit à Droutka. Celui-ci regarda tout autour, comme s'il avait honte, les voisines se détournèrent, comme si elles ne savaient pas qui régalaît monsieur le policier. Et monsieur, très habilement, d'un seul coup, versa la moitié de ce liquide puant dans son gosier et se figea, comme saisi d'un signal de l'alerte lointaine, puis il poussa un cri de triomphe:

— Ça y est, canaille, jusqu'aux entrailles! Feu! Flamme!

Olga, pendant qu'il buvait, se disait: „Lampe, brûle-toi!“ Mais, flattée par l'éloge, elle rit; c'est vrai, elle n'avait jamais été avare, il lui était toujours agréable de régaler quelqu'un.

Elle déploya une vieille couverture, prit à la fourchette deux draniks et se dit de nouveau : „Tiens, happeur, mange un morceau.“

Le policier fourra les deux draniks dans sa bouche, les avala presque sans mâcher. Encore un éloge :

— Tout est bon chez toi, Olga. Tu es une bonne ménagère. Prends-moi comme mari.

Olga cria avec gaieté à une voisine :

— Avez-vous entendu, mère Stépha ? Encore un. J'ai de la chance. Et, s'adressant au policier : il y en avait un avant toi, si tu l'avais vu, ce monsieur qui voulait être mon homme. Oh là là ! Pour un homme, c'en était un ! Et la pelisse qu'il portait !

Droutka fronça le sourcil.

— Ne choisis pas de ces messieurs. Choisis un moujik, comme nous.

— Quelles bêtises que tu dis là ? Elle a son mari, à elle, intervint en faveur d'Olga sa voisine.

— Où est-il, son mari ? l'eau-de-vie lui monta à la tête et Droutka, devenu rouge, eut un sourire flatteur ; il voulait en boire encore ; il piétina quelques instants devant Olga, puis, sans extorquer, il s'en alla pour chercher d'autres marchandes qui payaient leur tribut de la même façon en nature liquide.

— Voilà, ils en ont pris l'habitude, fit Stépha dès que le policier fut parti.

Quelque temps après, ensemble, quatre marchandes expérimentées, discutaient la valeur du pot-de-vin qu'il fallait donner à la police et à la patrouille allemande, à qui et combien, pour donner la même ration, avoir la même tactique.

Intéressée par la discussion, Olga ne vit pas Léna Borovskaïa apparaître devant son comptoir, ou peut-être, elle ne la reconnut pas tout de suite quand celle-ci s'approcha, elle n'y fit pas attention.

Depuis leur discorde au début de la guerre elles ne se parlaient pas et ne se voyaient que de loin.

Léna avait un vieux manteau, trop mince pour le temps qu'il faisait, sa tête était enveloppée dans un châle à carreaux comme un plaid, chaud, mais démodé, on en portait comme ça avant la Révolution. Il est vrai, que maintenant, sous l'occupation, aucun vêtement n'étonnait personne, parce qu'on avait sorti des coffres de vieilles pelisses, des redingotes, des sarafanes<sup>1</sup>, de longues chemises, des armiaks<sup>2</sup>, on en portait, on en vendait, on en changeait contre des denrées. Mais ce châle faisait paraître Léna plus vieille, la transformait en une vieille femme. Olga fut même décontenancée quand elle vit Léna, elle remarqua que Léna avait maigri, sa figure s'était allongée, avait jauni, son nez était devenu plus long, elle avait les yeux cernés, ses yeux bleus jadis, si jolis. Par orgueil, Olga ne la salua pas, elle attendait que Léna la saluât la première.

Léna ne lui dit pas bonjour, elle lui sourit en amie avec sa bouche exsangue, en signe de réconciliation, elle fit une grimace et se plaignit :

— Il f-fait f-froid.

C'en était assez. Olga eut pitié de son amie, bien qu'auparavant elle eût blâmé sa famille : „Ils sont bêtes, les Borovski. Comme des enfants. Tous sont à la maison, le vieux, la mère et les frères. Ils ne font rien pour ne pas avoir faim.“

— Veux-tu un dranik? demanda-t-elle contre toute attente.

— Oui, répondit Léna tout simplement.

Elle mordillait, se chauffait les mains avec le dranik chaud, le savourait comme une friandise.

---

<sup>1</sup> Vêtement ancien de femmes russes; aujourd'hui robe sans manches (N.d.T.).

<sup>2</sup> Manteau de bure de paysan russe (N.d.T.).

Ses yeux ternes, immobiles se ranimèrent, on y vit le bleu d'autrefois. Olga dégelait, contente de voir son amie d'école qui était venue la première après leur querelle et qui lui souriait si gentiment.

— Encore un dranik?

— Oui, si tu n'as rien contre.

— Pour toi, non.

— N'as-tu pas peur de rester sans pommes de terre?

— Non.

— Tu es prévoyante.

— Je n'ai pas bayé aux corneilles. Ce fut un reproche adressé aux Borovski, mais Léna ne le comprit pas ou, peut-être, elle décida de ne pas prêter attention à ces reproches, ou bien la famine lui avait donné à réfléchir: il fallait vivre autrement. En tout cas Olga était de plus en plus contente de voir Léna devenir plus accommodante, obéissante, de constater qu'elle avait perdu sa fierté de komsomol qu'elle avait à l'école et à l'imprimerie, où elle avait travaillé, la fierté qu'elle avait au début de la guerre.

— Tu ne veux pas rentrer? demanda Léna, après avoir mangé encore deux draniks d'une façon plus pressée que les deux draniks précédents.

Olga devina que Léna voulait lui dire quelque chose qu'elle n'osait pas le faire ici, au marché.

— Tu as raison, quel est donc le commerce par ce froid! L'explication d'Olga étonna ses voisines; Olga plaça la casserole avec les draniks dans le panier, mit le panier sur son dos, fourra à Léna le sac de toile cirée où se trouvaient l'eau-de-vie et la betterave à sucre.

Droutka qui n'avait pu tirer profit de personne revint vers Olga et vit qu'elle allait partir; désenchanté, il les suivit quelque temps, bouche bée.

A cause du policier qui les suivait, à une certaine distance, il est vrai, ou à cause de la boue qui avait

dégelé pendant la journée et qui obligeait l'une à marcher dans les pas de l'autre, mettant les pieds sur les mêmes briques ou planches, elles se taisaient. Ce n'est que quand elles se trouvèrent dans leur rue, sablonneuse et sèche, qu'elles marchèrent côte à côte et regardèrent en arrière: le policier ne les suivait plus, il lui restait encore un peu de fierté pour ne pas les accompagner jusqu'à la maison afin de recevoir un verre d'eau-de-vie.

Olga demanda:

— Que fais-tu, Léna?

— Je travaille.

— Où?

— A l'imprimerie.

— Allemande? Olga fut très étonnée.

— Mais il faut vivre.

— Ça, c'est vrai! Olga faillit crier de joie. Il faut vivre! Et tu m'as reproché.

Léna ne répondit rien à propos de ses reproches, elle ne dit pas que même maintenant elle désapprouvait son amie. Léna demanda tout à coup:

— Ecoute, veux-tu bien prendre un homme du camp de prisonniers de Drozdy?

— Comment le prendrai-je?

— Comme mari. Il y a pas mal de femmes qui se sont mariées de cette manière...

Olga savait que des Minskoises et certaines femmes des villages suburbains avaient racheté leurs maris, faits prisonniers, qui avaient eu la chance de se trouver non loin de leurs maisons, d'autres avaient racheté des étrangers, des hommes qu'elles ne connaissaient pas. Olga était allée à Drozdy, à Stépianka, à Borissovo à la recherche de son Adam. Si la rançon était bonne, les Allemands rendaient les simples soldats, faits prisonniers, mais pas les commissaires.

— J'ai un mari. Que diront mes voisins?

— Tu n'as qu'à le racheter et le faire sortir du camp, ne t'inquiète pas du reste.

— Bon, que les sentinelles me tuent. On dit qu'ils ont déjà tiré sur des femmes. Tu y laisses ta tête, tu ne sais même pas pour qui.

Léna s'arrêta et força Olga à s'arrêter; ayant mis sur son bras le sac de toile cirée, elle se cramponna aux revers du manteau d'Olga, un éclat apparut dans ses yeux, ses joues devinrent couleur ponceau comme chez un malade.

— Olga, nous avons besoin de cet homme.

— Qui en a besoin? Toi? Prends-le.

— Le peuple... le peuple en a besoin, chuchota Léna d'une voix entrecoupée.

— Oh! ma chérie, rit Olga avec allègement. Tu veux que je me fasse du mauvais sang pour le peuple! Lui, il ne se soucie pas de moi...

Léna l'attira contre elle et chuchota avec ardeur:

— Olga! C'est impossible... on ne peut pas... ne pas penser au peuple. Un jour il faudra faire le bilan. Nos enfants nous demanderont... ce que nous avons fait pour nous libérer de cette invasion... Tu veux que ta Svéta grandisse dans l'esclavage. Et en général, grandira-t-elle? Tu n'as pas encore compris ce que c'est que le fascisme!

— Si je suis en vie, ma fille grandira. Et si je suis pendue comme ceux-là, dans le square, personne ne pensera à mon enfant. Personnel!

— Je ne t'oblige pas à adhérer aux partisans. Je te prie de sauver un homme...

— De ton homme, je m'en fiche!

— Ah! Olga, dit Léna, en la poussant légèrement, avec chagrin et déception. Puis elle se tourna et courut vers la palissade comme si elle avait eu peur ou avait voulu trouver un refuge des regards étrangers.

„Va t'en...“ voulut crier Olga et ajouter un

gros mot. Mais Léna s'éloignait lentement, petite, voûtée comme une vieille avec ce châle démodé, et Olga eut tout à coup pitié d'elle. Et d'elle-même. Et encore de son amitié envers Léna, parce qu'elle comprenait que si ces mots lui avaient échappé, elles se seraient séparées à jamais, elles seraient devenues des ennemies jusqu'à la fin de leurs jours. Des ennemis, en ce moment-là, il y en avait beaucoup. Mais ce n'étaient pas seulement ces raisons qui l'avaient arrêtée. Il y en avait beaucoup d'autres. Une vague de sentiments tout à fait contradictoires l'envahit. Tout le reste de la journée, pendant qu'elle mettait de l'ordre dans la maison, elle tâchait de mettre de l'ordre dans ses idées, dans son coeur. C'est vrai, est-ce que ces étrangers, en uniforme vert et noir, parlant une langue étrangère, est-ce qu'ils sont ses amis? Alors pourquoi donc avoir des ennemis parmi les siens? De cette ordure, il n'en manque pas, les policiers, ils sont comme des animaux féroces. Ne va-t-elle pas s'attacher aux policiers bien qu'elle ait dû parfois les régaler? Mais à qui va-t-elle s'attacher? A ceux à qui Léna est attachée. On dirait que cette komsomol possédée soit liée aux diversionnistes, aux partisans qui sont ici, à Minsk, et dont les actions sont sur toutes les lèvres, tandis que les Allemands publient leurs ordres, en menaçant de mort tous ceux qui aident les partisans, ils ont déjà pendu quelques hommes dans le square près de la Maison de l'Armée Rouge, coupables ou innocents, on ne sait pas, peut-être ce n'était que pour faire peur. Non, elle ne fera pas route avec Léna. Mais en même temps, pour la première fois, Olga fut étonnée de la trempe de ceux qui, comme les Borovski, supportaient le froid et la faim, qui ne s'étaient pas inclinés, qui n'avaient pas plié l'échine; cet étonnement n'avait rien d'un esprit petit bourgeois, elle ne les critiquait pas, elle ne leur cassait pas

du sucre sur le dos, au contraire, Olga éprouvait du respect à l'égard de ces gens. Les connaître, et on peut les aimer, s'éprendre d'eux, les suivre les suivre jusqu'à la mort. Elle aurait préféré se quereller avec Léna, avoir le coeur gros, mais après vivre en paix, sans connaître aucun Borovski, sans avoir peur. D'ailleurs, on peut vivre sous les Allemands, si on n'est pas bête, il y a plus de possibilités de développer le commerce que sous les Soviets. On peut avoir sa boutique. Entre autres, c'était son rêve, d'avoir une boutique, c'est pourquoi elle accumulait les marks; ne pas souffrir comme au marché de froid et de peur, rester au chaud en pesant et en mesurant ce qui est permis de vendre, entendre dire avec respect: „Madame Lénovitchikha...“

Cette nuit-là, la décision d'Olga ne fut dictée ni par le respect à l'égard des gens comme Léna, ni par l'engouement pour eux. Il y avait autre chose. Olga pensait que les policiers venaient la voir de plus en plus souvent, et, en état d'ébriété, ils l'obsédaient de leurs caresses ignobles. Elle réussissait à se défendre contre eux, parfois elle consentait à un baiser comme espoir pour quelque chose de plus sérieux, parfois elle donnait une gifle ou un coup de poing: ne touche pas à ce qui ne t'appartient pas. Mais à côté des policiers il y avait les Allemands qui y venaient et qui la dévoreraient des yeux avides. Ceux-ci ne feraient pas de cérémonies, ils la deshonoreraient aux yeux de l'enfant et de la vieille Maryla, ils saliraient son âme, la décrieraient dans toute la ville. Elle avait peur de tout cela plus que de la mort. Pourquoi donc ne se prendrait-elle pas un mari? Il y avait des femmes qui l'avaient fait bien que leurs maris soient au front, comme celui d'Olga. S'il y a un homme dans la maison, et surtout s'il se nomme mari, on n'osera pas l'obséder. Adam? Et

quoi, quand il reviendra (mon Dieu, quand est-ce que cela arrivera!) elle lui avouera tout. Qui sait, il ne faudra pas avouer. Sans doute, Léna avait pour devoir de sauver non pas n'importe qui, mais, évidemment, un commandant ou un commissaire, un communiste, un homme qui soit déjà en âge. Comme ça, même s'il vivait chez elle, il ne porterait pas atteinte à son honneur. Et si elle ne résistait pas, si elle tombait dans le péché, que ce soit avec un seul homme, avec le sien, d'un commun accord.

Qui sera cet homme, qu'est-ce qu'il fera, une fois libéré, Olga n'y pensait pas, elle n'anticipait pas sur l'avenir.

Les fascistes ne cachaiient pas les camps de prisonniers, au contraire, sciemment, pour faire peur, ils les disposaient là où on pouvait les voir bien, à côté des routes, des chemins de fer. Le camp de Drozdy avait été installé les premiers jours de l'occupation, à quelques deux kilomètres de la ville, à côté du village de Drozdy, sur la rive opposée de la Svislotch, la rive gauche, entre deux tertres, l'un était couvert de pins comme dans un cimetière, l'autre était nu comme la main. Au sommet de ces tertres il y avait des tours de garde, d'ici on voyait tous les alentours, on voyait chacun sur un champ désert d'automne qui s'y approchait.

Léna Borovskaïa y était allée quelques fois, elle savait d'où, de quel côté on laissait s'approcher des barbelés, elle avait des connaissances parmi les gardiens, si on peut nommer connaissance ces quelques Allemands qui savaient que cette jeune femme cherchait son frère, car on lui avait dit que son frère pouvait être au camp. D'un côté les Allemands étaient crédules, ils croyaient qu'elle cherchait son frère, mais de l'autre côté ils se moquaient de sa naïveté: évidemment, son frère pourrait bien se trouver ici, mais il est possible qu'il fût depuis

longtemps dans une fosse commune, où personne ne le trouverait, ni sa soeur, ni sa mère, ni le tribunal de l'histoire.

Olga et Léna suivaient un sentier situé à côté d'une route couverte de gravier. Ce sentier avait été pratiqué par les Minskois, il conduisait à la partie arrière de l'enceinte du camp, à cette „porte“ conventionnelle où les femmes reconnaissaient les leurs. Ici elles s'approchaient des barbelés, ici on permettait aux prisonniers de se rassembler. Ici on dispersait ces rassemblements plus rarement qu'à la porte principale qui se trouvait près de la grande route. La garde le faisait, évidemment, pour dissimuler des yeux du haut commandement le trafic de prisonniers. Mais les Allemands aimaient l'ordre même pour violer la consigne: ici on ne pouvait que reconnaître le sien, quant à parler à sa libération, il fallait aller au bureau de contrôle, en faisant un grand détour par le champ, c'est là qu'on pouvait parler au commandement du camp. La garde n'aimait pas que les gens s'acheminent le long des barbelés, elle tirait sans prévenir ou elle lâchait des bergers sur ceux qui le faisaient. Les Minskoises le savaient, elles savaient, toutes ces lois non-éditées. Quant aux hommes, il était assez dangereux pour eux d'apparaître dans ces lieux, parce que les fascistes s'en méfiaient.

Après des jours secs et froids quand la terre était gelée, l'automne revint avec sa boue, la terre dégela. Les flocons de neige se mêlaient aux gouttes de pluie. Il faisait du vent. Le vent flagellait les visages, la neige humide les aveuglait, pénétrait au-dessous des châles, s'accumulait dans les cols. Les femmes, essoufflées à cause du vent et de la neige, suivaient le sentier, l'une après l'autre, Olga marchant sur les traces de Léna. Elles ne se parlaient pas. De quoi parleraient-elles? Hier, chez Léna, elles avaient tout soupesé. Olga

avait été excitée, plutôt réjouie de sa décision inattendue, si audacieuse. Cette décision même, celle de prendre un homme chez elle, l'avait nettoyée de toutes les saletés qui se collaient chaque jour provenant de son commerce, imprégné de tromperies, d'entente avec les policiers et les Allemands. Mais la neige, le vent et la pluie avaient refroidi ses émotions d'hier, émotions chaudes et sincères. Olga marchait tout irritée, furieuse contre sa sottise, pourquoi avait-elle consenti? furieuse contre Léna qui s'était imposée. Y a-t-il peu de femmes dans la ville? Elle n'avait qu'à s'adresser à quelqu'un d'autre! A la sortie de la ville, la Storjovka passée, où la patrouille avait regardé d'une manière chicaneuse leurs papiers — passeports soviétiques enregistrés à Minsk et estampillés par les Allemands à la municipalité de la ville, Olga dit à Léna:

— Je vois, tu me trâines au gouffre.

Léna qui savait bien le naturel de son amie, habituée à ses changements d'humeur, fut effrayée et la pria:

— Oletchka, nous sauvons un homme de la mort. Cela ne vaut-il pas la peine? Tu es croyante. Jésus-Christ a souffert pour les gens, il nous a dit d'en faire autant.

— Toi, tu n'es pas croyante.

— Si, si, Oletchka. Maintenant tous le sont. Léna ne contrariait point son amie pour l'amadouer, pour ne pas lui permettre de revenir sur sa décision et de rentrer.

Le sentier glissant les conduisit sur un tertre. Maintenant elles devaient descendre pour traverser un creux et après sur le penchant de l'autre tertre où il y avait des pins, à s'approcher de cette porte conventionnelle près des barbelés où la garde permettait aux femmes, non sans profit, de chercher leurs maris parmi les prisonniers.

A travers la brume neigeuse elles virent qu'il y avait beaucoup d'hommes travaillant dans le creux, blanches comme des revenants, on aurait dit qu'ils volaient dans l'air, de loin, on ne pouvait pas comprendre ce qu'ils faisaient. Mais plus près, au pied du tertre où les deux femmes s'étaient arrêtées on voyait se dessiner nettement des silhouettes noires comme si la neige fondait sur elles, armées de mitraillettes, des chiens noirs, grands, aux oreilles dressées, aux oreilles qui entendent l'homme de très loin.

Les femmes ne passèrent pas inaperçues. Tout de suite deux Allemands épaulèrent leurs mitraillettes, mais, ils ne tirèrent pas, car ni Olga, ni Léna n'entendirent des coups. Elles se courbèrent et coururent non pas dans le sentier, mais sur le champ labouré, s'enfonçant dans le sol ramolli, comme si, en passant par ce champ, il était plus facile de se sauver. Elles auraient entendu le souffle difficile des bergers, le souffle qu'ils ont en poursuivant un lièvre, mais, peut-être, ce n'était que le sifflement du vent ou les battements de leurs coeurs.

Plus tard Olga ne put pas s'expliquer pourquoi elles n'avaient pas couru sur leurs pas, vers la ville, mais s'étaient précipitées du côté de la rivière, il se peut que c'était à cause des buissons, des saules dénudés sur la rive la plus proche, et sur la rive opposée — des maisons où vivaient des gens. Non, elle n'avait pas le désir de se cacher quelque part ou de courir aux gens. Tout simplement, elle avait suivi Léna. Et celle-ci, possédée, aurait usé de finesse, elle savait, elle avait prévu: si elles s'étaient approchées de la ville, il aurait été impossible de faire revenir Olga, de la persuader de recommencer. Quand elles se sentirent en un lieu sûr, car tout était calme, et une neige humide s'était remise à tomber, on ne

voyait rien à cent pas, Olga dit avec obstination et même avec colère :

— Toi, ma chère amie, tu peux faire comme tu veux, tu es libre comme l'air, mais moi, je vais me sauver, j'ai une enfant à la maison.

Mais Léna intercédait pour cet homme inconnu avec une telle chaleur, comme si c'était son père, qu'Olga consentit de nouveau à prendre la route où passaient des gens et des autos et à aller à la porte principale où venaient tous ceux qui n'étaient pas au courant de l'existence de la porte conventionnelle.

Olga s'apaisa quand elle vit qu'elles n'étaient pas seules : une dizaine de femmes s'attroupait derrière une baraque construite après sa dernière visite ici. De l'autre côté de l'enceinte de barbelés on voyait à peu près deux centaines de prisonniers, revenants horribles, enveloppés dans des capotes, salopettes ouatinées déchirées, couvertures, sacs. Ils se tenaient debout à trois pas des barbelés et personne n'osait franchir cette bande étroite de terrain, personne ne pouvait tendre la main pour prendre un morceau de pain ou une pomme de terre. On voyait deux morts sur cette bande terrible. Sur le dos de l'un, sur sa vareuse couverte de neige blanche, ce malheureux n'avait rien de plus chaud sur lui, une tache de sang fraîche rougeoyait. On l'aurait tué récemment. Peut-être, à cause de cela, quelques femmes reculaient, effrayées, et disparaissaient sans qu'on s'en aperçût.

Un Allemand allait et venait, le col de sa capote relevé, les revers de son bonnet rabattus, impassible à tout ce qui se passait. D'une démarche majestueuse il enjambait les morts comme si ce n'étaient pas des cadavres, mais des rondins. Ses mains gantées reposaient négligemment sur la mitrailleuse, on aurait dit qu'il se promenait,

mais en réalité il observait attentivement tous les mouvements des prisonniers et des femmes. On ne pouvait rien transmettre sous peine de mort, mais au moins on pouvait se parler. Il se peut que le gardien comprenait le russe. Et s'il ne parlait pas russe, sans doute qu'il y avait bien un agent parmi les prisonniers. Les commandants des camps ne défendaient pas à l'époque ces étranges rendez-vous des prisonniers et des femmes, c'était, peut-être, non seulement pour vendre avec profit quelques hommes à leurs femmes ou mères authentiques, ou à celles qui se nommaient femme ou soeur, mais aussi pour pouvoir accumuler des informations et pour montrer à la population ce grand nombre de prisonniers, pour montrer aussi ce qu'étaient devenus les soldats de l'Armée Rouge, obéissants à la vue d'une bouche de mitraillette allemande, pour faire courir les bruits les plus invraisemblables.

Olga fut frappée par ce mur immobile de revenants; ce n'était que l'éclat de leurs yeux, un éclat fiévreux et ardent qui prouvait qu'on avait affaire à des êtres vivants. En août, quand elle s'y était rendue pour la première fois, la conduite des prisonniers était autre: affamés, épuisés, blessés, ils se précipitaient aux barbelés, arrachaient des mains de femmes ce qu'elles avaient apporté, ils criaient, gémissaient, pleuraient, juraient, maudissaient les Allemands, le Dieu, le diable...

Et ceux-ci se taisaient, il n'y avait que leurs yeux qui parlaient.

Ce n'est pas tout de suite qu'Olga vit, derrière ce mur d'êtres vivants et à côté d'eux, sur toute la surface du camp blanchie de neige, des gens qui étaient couchés. D'abord elle pensa: „Pourquoi leur a-t-on ordonné de se coucher?“ Puis elle vit que la neige ne fondait pas sur leurs mains, leurs têtes découvertes; ils étaient morts. Evidemment, ils étaient morts de froid. Le froid avait été si

intense les nuits précédentes, cette dernière nuit il avait beaucoup plu et neigé. De l'autre côté du camp, là où elles avaient voulu s'approcher, des milliers d'hommes travaillaient, ils élargissaient le camp, construisaient des baraques. On voyait des revenants semblables à ceux d'ici qui chargeaient des cadavres enneigés sur des camions.

Olga qui n'avait peur ni de sang, ni de morts, fut terrifiée et elle faillit perdre connaissance pour quelque temps. En tout cas, il y eut bien une minute qu'elle ne vit rien, n'entendit rien, devant elle une brume était apparue, pas une brume blanche, neigeuse, mais une brume rouge de sang et verte.

Et après... après elle voulut absolument sauver au moins un de ces malheureux.

Léna courut vers les barbelés et cria:

— Avsiouk! Y est-il, Avsiouk? Appelez-le, s'il vous plaît. Sa femme est venue le chercher. Sa femme! Monsieur le chef! Frau! Femme! Adam!

Le gardien fit semblant de ne rien entendre, il n'y fit pas attention, mais quand Léna saisit les fils de fer il pointa sa mitrailleuse sur elle et dit, comme s'il eût tiré une rafale:

— Zurück!

Quand Léna avait crié „Adam“ Olga comprit que celle-là appelait son mari, le mari d'Olga; elle fut étonnée que Léna s'était entendue sur cela avec le prisonnier sans lui demander son accord, comme si elle savait d'avance que ce serait Olga qui prendrait cet homme et non pas une autre. Voilà pourquoi elle l'avait priée avec tant d'insistance. Si c'était quelque part ailleurs, cette ruse de Léna l'aurait mise en colère, mais ici Olga restait indifférente car maintenant elle voulait que Léna trouvât cet homme.

Les prisonniers se taisaient. C'étaient des nouveaux qui ne connaissaient pas les anciens pri-

sonniers et qui n'avaient pas encore assimilé les lois secrètes du camp, la solidarité des prisonniers. Personne n'avait bougé pour aller chercher Avsiouk.

Léna allait le long de l'enceinte et criait déjà un autre nom, celui de Kharitonov, peut-être, le vrai nom de cet homme; désespérée, les larmes aux yeux, elle pria quelqu'un de lui chercher Vladimir Kharitonov.

Olga, s'approchant des barbelés, regardait deux prisonniers. Ils étaient à trois pas d'elle, immobiles, comme tous les autres, ils ne se ressemblaient point, bien qu'en général les prisonniers se ressemblent comme des frères. Un homme de haute taille, d'une trentaine d'années, envahi par une barbe noire, regardait avec espérance, avec prière, avec l'avidité d'un affamé et avec la foi que lui seul eût le droit de vivre, d'être sauvé. Son voisin, plus petit, amaigri, était très jeune, un adolescent, il n'avait pas encore de barbe, et à cause de cela son visage jauni luisait. Ses yeux brillaient d'une ardeur étrange, de loin on voyait qu'ils étaient bleus. Il n'avait aucune espérance dans le regard, mais une sorte de curiosité enfantine, même joyeuse, comme s'il eût vu, eût découvert un monde tout à fait nouveau, d'autres gens qu'il n'avait jamais espéré voir, et cette découverte lui avait donné une grande joie avant sa mort. Il toussa avec peine, des larmes étincelèrent, et ses joues devinrent rougeâtres comme celles d'un malade. En toussant, il porta sa main aux lèvres, comme s'il se trouvait dans une compagnie de femmes et avait honte de sa faiblesse, puis il rajusta le chiffon noir tordu à son cou de la même façon comme il l'avait fait, peut-être, avec le cache-nez le plus chic. Après qu'il avait eu toussé et eu honte pour sa toux, Olga ne faisait que le regarder, elle ne voyait personne d'autre.

— Femme, prends-moi, je sais tout faire, je suis menuisier, serrurier, cordonnier, prononça le barbu d'une voix sourde, enrouée dès que le gardien se fut éloigné.

Mais Olga savait déjà qu'elle ne pourrait prendre que l'autre, celui qui toussait et qui luisait comme une relique et qui, bien sûr, ne passerait pas encore une nuit dans cet enfer froid. Elle lui demanda du regard: dis quelque chose, un mot, au moins. Il dit:

— Ne me prends pas. Je ne sais rien faire. Je suis faible.

Alors elle cria, comme si elle avait repris ses sens, et le gardien, perdant son calme, se retourna brusquement:

— Adass! Adassetchka! Mon chéri! Qu'est-ce qui t'est arrivé? Mon pauvre malheureux! Et ta fille qui t'attend! puis elle le montra au gardien (Léna le lui avait appris): Monsieur, monsieur, mari. Mon mari!

Léna accourut, elle était allée assez loin. Mais quand elle vit qu'Olga montrait un homme, elle la regarda d'un air incompréhensible, étonné, apeuré et même méchant: pourquoi brouillait-elle tout leur plan?

Le jeune homme en fut confus, il recula même comme s'il voulait se cacher derrière le dos des autres. Mais le barbu lui vint en aide, il se mit à le tirailler comme pour le réveiller, lui donner des tapes, et l'autre ne faisait que des grimaces malades.

— Réjouis-toi! Diable! Ad-dass! Avsiouk! Tu en as de la veine!

Quant à Olga, elle retrouva immédiatement son énergie habituelle, son adresse, son agilité et son audace, tout ce qui avait fait sa gloire parmi les marchandes de la Komarovka. Sans prêter attention à Léna, déconcertée et apeurée, elle commença

à agir comme son amie lui avait dit. Elle courut au contrôle pour appeler le chef.

Un Allemand sortit, il parlait russe avec un accent polonais. Elle lui expliqua qu'elle avait trouvé son mari, et se mit à prier de le laisser partir, elle lui montra son passeport et l'estampille de mariage faite à l'office de l'état civil.

— Commissaire?

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur le chef, lui, un commissaire? Il n'a terminé que quatre classes. Il était conducteur de tramway. Puis elle s'avisa: il ne fallait pas parler du travail d'Adam, car si on le lui demandait à ce malheureux, il ne dirait pas la même chose et le mensonge serait découvert, cela pouvait lui jouer un mauvais tour, à lui et à elle. Elle se mit à répéter que son mari travaillait à l'usine comme un ouvrier, elle ne savait pas pourquoi, mais elle était sûre qu'il était un citadin, donc, il aurait dû travailler à l'usine. Elle disait, en pleurant, que ses parents étaient morts avant la guerre et qu'elle était restée seule avec une petite enfant. Puis, elle se lamenta: Qui va la nourrir, ma petite orpheline?

L'Allemand l'écoutait avec patience, attentivement, il la regardait fixement, peut-être, voulait-il comprendre si elle disait la vérité ou si elle le trompait. Il l'écouta et conclut:

— On ne peut pas. Il a combattu contre l'armée allemande et il doit en porter la responsabilité.

— Mais l'a-t-il voulu? On l'a forcé. C'est Staline qui a fait ça! Olga en avait assez entendu au marché, elle savait ce que c'était que la propagande fasciste, transmise par les haut-parleurs et elle savait comment gagner les bonnes grâces des hitlériens. Mais rien ne pouvait influencer ce gardien, aucune parole, il voyait chaque jour des milliers de morts et il tuait, sans doute, ou envoyait des gens à la mort. Ou, peut-être, il marchandait,

haussait le prix, car il regardait avec curiosité le panier recouvert d'une serviette. Quand il se retourna, prêt à partir, Olga tomba à genoux, tout à coup, et se lamenta à haute voix, comme se lamentent les femmes quand elles pleurent un mort. Cette action fit son effet. Le gardien la conduisit dans une baraque; dans une pièce où chauffait un poêle de fonte et où on étouffait, il la présenta à son chef, tout en suif, en lui expliquant en quelques mots, comme le font les militaires, la demande d'Olga. Ensuite, rejetant le ton militaire, ils discutèrent quelque chose et rigolèrent, l'oubliant.

Olga se tenait sur le seuil et attendait avec crainte. La peur la prit quand le gros se tourna vers elle, ôta son ceinturon, enleva sa tunique et ne garda qu'une chemise brune serrée par des bretelles contre ses seins gros comme ceux d'une femme.

Les idées d'Olga s'entremêlaient fébrilement dans sa tête, elles tournaient et ne trouvaient pas d'issue. Si elle allait se défendre, cela signifierait la mort, ceux-ci n'étaient pas des policiers auxquels elle aurait pu donner un coup de poing ou faire une promesse vague. Serait-elle deshonorée pour sauver un homme? Et comment reculer? Comment se sauver?

Il lui semblait qu'un morceau de coton sec restait dans sa gorge et qu'elle ne pouvait pas l'avaler. Le poêle fumait, la tête lui tournait à cause de cette fumée et de cette chaleur. Olga pensa que ce serait bien si elle perdait connaissance. Peut-être que cela arrêterait ces hommes, au moins, elle ne verrait rien, elle ne ressentirait rien. Elle ferma les yeux, sur le point de s'affaisser. Mais rien de terrible n'arriva, son sort fut favorable. Elle entendit les mots qu'elle connaissait: „Was ist hier?“ et ouvrit les yeux.

Le fasciste était devant elle et montrait le panier de son gros doigt.

Olga, réjouie, se pencha sur le panier, rejeta la serviette et en sortit une bouteille de vodka, elle l'agita et montra l'étiquette:

— Moskovskaïa!

— Oh, Moskovskaïa! le gros saisit la bouteille, s'approcha de celui qui parlait russe et lui expliqua pendant longtemps quelque chose avec gaieté, tournant la bouteille entre ses doigts et répétant „Moskau“ ou „moskovski“, presque en russe, sans accent.

Olga, devenue plus hardie, s'approcha de la table tachetée d'encre et se mit à sortir de son panier du lard, du saucisson, du fromage, des crêpes de farine de blé qu'elle avait faites le matin.

Le gros contourna la table, comme un chat, regarda les friandises, se lécha les babines sensuellement, mais tout de suite fit une grimace et secoua la tête.

— Ce n'est pas assez, dit l'interprète.

Olga fouilla dans sa blouse, en tira un foulard, le dénoua avec les dents et offrit deux pièces d'or, deux ducats, frappés sous le tsar.

Les yeux de l'Allemand s'illuminèrent. Il saisit l'or, se précipita vers sa tunique qui se trouvait sur une chaise, tira ses lunettes d'une poche et examina pendant longtemps les pièces, en silence, sans rire. Ensuite il s'adressa à l'interprète, en lui criant quelque chose comme s'il jurait.

— Ce n'est pas assez, répéta l'interprète.

„Que vous en creviez, canailles insatiables, qui ne croient ni en Dieu, ni au diable, vous torturez des gens et vous voulez encore en profiter“, se dit Olga et montra ses mains pour prouver qu'elle n'avait plus rien.

— Ce n'est pas assez, menaça l'interprète.

Olga comprit qu'ils avaient déjà une riche expérience et savaient tirer profit de ce commerce d'hommes. Mais elle aussi, elle savait marchander, elle savait beaucoup de secrets, les plus fins secrets du commerce. Elle réfléchit: que pourrait-elle proposer encore? Elle eut une idée et „s'en réjouit“: fit un clin d'oeil au gros. Elle déplaça son châle et enleva ses boucles d'oreilles, en or. Ces boucles, elle ne les portait pas non seulement sous l'occupation, mais avant la guerre, elle les mettait rarement pour les fêtes. Mais au marché elle avait appris l'avarice des Allemands, leur ruse commerciale, c'est pourquoi elle avait pris ces boucles après avoir consulté Léna dans le cas où on demanderait un prix plus élevé: regardez, je vous donne le dernier ce qui me reste.

Le gros fasciste cacha vite les boucles d'oreilles dans la poche où il avait caché les pièces d'or, dans sa poche intérieure, la boutonna et serra par les bretelles pour bien sentir l'or sur sa poitrine. Il s'apaisa, il savait que la femme n'avait plus rien de précieux. Mais il demanda un document. Olga lui tendit son passeport.

L'interprète inscrivit dans un livre son nom et prénom, demanda le prénom de son mari, regarda la page où il y avait les estampilles soviétique et allemande sur l'enregistrement. Sur ces entrefaites, le gros prit le panier et se mit à y ranger ce qu'il y avait sur la table.

„Ils ne veulent ni lard, ni crêpes, ils n'ont besoin que d'or“, se dit Olga et se réjouit qu'il resterait quelque chose, les denrées étaient plus chères que l'or, son avarice se fit savoir un peu: elle avait payé trop cher pour on ne sait qui, même pas pour l'homme qui était si nécessaire à Léna Borovskaïa. Et pourquoi que cet adolescent l'avait attirée? Pourquoi elle avait voulu le sauver? Que va-t-elle faire de lui? De l'autre, Léna en aurait

pris soin. Et celui-ci, elle ne le prendrait pas. Elle n'en avait pas besoin, de ce maigrichon, cet enfant imberbe. Evidemment, Léna et ses amis voulaient prendre un commandant ou un commissaire, quelque grand chef bolchévik.

Mais Olga chassa tous ces doutes. Léna serait mécontente? Qu'elle le soit. Elle-même maintenant était dans l'embarras. Ça va, pourvu que ce soit son plus grand embarras.

Non, l'Allemand ne lui avait pas rendu les denrées. Il avait tout pris, le panier, la serviette et l'avait caché derrière l'armoire. Olga fut même contente de constater que ce gros parasite était avarice. Elle comprit tout à coup à quel point elle était meilleure qu'eux, ces étrangers, qui criaient à tue-tête qu'ils étaient une race suprême. Les voisins, les connaissances, y compris les Borovski, avaient accusé feu sa mère d'avarice. Le vieux Borovski avait dit un jour: „Pour un kopeck Lénovitchikha aurait vendu sa mère.“ Mais Olga pensa que son avarice à côté de la rapacité de ces pillards insatiables, qui gagnaient sur le sang et la mort des autres, ce n'était qu'un rien, une faiblesse humaine inoffensive, et elle se sentait bien d'avoir fait cette action. A quoi bon réfléchir sur ce qui allait se passer demain? Ce qui importait, ce qu'elle avait fait une bonne chose aujourd'hui, sans ménager ses denrées, ni son or, sans rien craindre, et tout ça pour sauver un homme. Il est vrai que cette bonté avait nettoyé son âme, elle l'avait élevée au-dessus de la boue où elle barbotait chaque jour, à cette boue, elle s'y était habituée, luttant pour une vie prospère. Maintenant elle n'avait qu'une seule crainte, elle avait peur que les gardiens qui lui avaient pris la rançon ne lui donnent pas le prisonnier: on peut s'attendre à tout quand on affaire aux fascistes.

On le lui donna. Une demi-heure après l'interprète faisait sortir le jeune homme de la baraque. Il le poussa si fort que le pauvre tomba dans la boue, aux pieds d'Olga. Peut-être, était-il de mauvaise humeur parce qu'il libérait une victime ou parce que la rançon pour le prisonnier était basse.

Olga se mit à genoux devant le prisonnier, lui essuya le visage avec son châle et l'embrassa sur sa bouche chaude. Il était vraiment malade, tout en fièvre. Il se cacha le visage dans l'épaule d'Olga et pleura, sourdement, en tressaillant convulsivement.

— Il ne faut pas, mon chéri, il ne faut pas, murmura Olga. Allons-nous en le plus vite possible!

Lui-même, il voulait s'éloigner de ce camp horrible où, il le savait, il le sentait, la mort l'attendait, une nuit froide très proche, lui, qui était épuisé, malade. C'est pourquoi il se leva, agile comme un homme bien portant. Mais Olga, prudente et rusée, ne lui permit pas de courir. Elle prit son bras et le mena par une route boueuse, endommagée par les camions. Mais quand ils s'éloignèrent et ne virent plus ni les baraques, ni les barbelés cachés derrière le tertre, ne pouvant plus tenir, ils quittèrent la route où passaient non pas des gens, mais des Allemands, des fascistes, et ils coururent sur le champ boueux, sur la dépression, sans comprendre que le risque était encore plus grand, que la mitrailleuse de la tour de garde pouvait leur tirer dessus. Olga, qui était toujours raisonnable, oublia tout à ce moment-là, elle oublia qu'ils seraient obligés de revenir sur la route, passer par les postes allemands et voir un nombre infini d'Allemands. Mais elle n'avait pas peur de ceux qui étaient en ville, et au marché, elle n'en avait pas peur du tout, c'est plutôt les policiers qui la plumaient, elle savait s'entendre

avec les Allemands, leurs propres lois la protégeaient, elle était une commerçante; ce mot, elle l'avait entendu d'un Allemand qui parlait russe et qui s'occupait de l'ordre au marché, ce mot lui avait plu, beaucoup mieux que le mot, comme il lui semblait plus grossier „la marchande“ qui l'humiliait.

Le jeune homme n'avait plus de forces, il trébucha. Quand Olga se précipita pour l'aider, il lui demanda d'un air fautif:

— Excusez-moi. Permettez-moi de m'asseoir. Il la regarda de ses grands yeux bleus et le coeur d'Olga se serra: „Il me demande „Permettez-moi.“ Mon chéri, qui peut te permettre ou ne pas te permettre si en réalité tu n'as plus de forces!“

— Il y a une petite meule là-bas, il y a de la paille, dit Olga. Elle l'aida à se lever et, le prenant par les épaules, le conduisit vers la meule couverte d'une mince couche de neige. S'asseyant, il lui expliqua toujours de cet air fautif:

— J'ai de la peine à respirer, vous savez. L'air me manque. Puis il sourit avec tristesse. Un homme manque d'air dans toute cette vaste étendue. Un paradoxe.

Olga ne comprit pas le dernier mot, un mot savant, sans doute. D'ailleurs, elle fut confuse voyant qu'il avait de l'esprit, qu'il était intelligent. D'habitude ces hommes-là ne lui plaisaient pas. Maintenant elle réfléchissait: comment allait-elle s'adresser à lui? Lui dire „tu“ ou „vous“? Elle voulait simplifier leurs relations. Avec les autres, elle avait un moyen sûr: une plaisanterie grossière. Mais comment pouvait-elle plaisanter avec lui?

La neige qui tombait s'était transformée en pluie, une pluie drue et fine. Le jeune homme était assis sur la neige, la neige fondait sous lui, mais il semblait qu'il ne ressentait pas l'humidité. Dans

des conditions normales, cela aurait été l'objet d'une plaisanterie. Mais Olga pensa, que maintenant, mouillé jusqu'aux os, en fièvre, il ne ressentait rien, ni humidité, ni froid, absolument rien. Elle eut froid, bien qu'elle se fût réchauffée par cette course à travers le champ, elle grelotta.

L'adolescent épuisé ferma les yeux, chancela, comme s'il s'endormait; Olga eut peur qu'il ne mourût ici, dans ce champ, lui qui venait de s'échapper de l'enfer.

— Es-tu là depuis longtemps?

— Hein? il tressaillit stupidement, avec effroi, mais se remit aussitôt. Non, pas depuis longtemps, trois jours. Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'étaient ces jours. On m'a fait prisonnier il y a vingt jours... Près de Viazma. Toute notre rédaction. Nous avons été encerclés. Vassili Pétrovitch s'est brûlé la cervelle. Et nous... moi, je n'ai pas pu, vous savez, je n'ai pas eu le courage... poltron. Je me haïs pour cela. J'ai voulu vivre... je suis jeune. Moi, je n'ai pas le droit de vivre comme ça. Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai éprouvé pendant ces semaines... Il est impossible de le raconter.

Le mot „rédaction“ frappa et étonna Olga, mais elle était contente de l'entendre parler d'une manière cohérente, sans délirer, non, il ne mourra pas, pourvu qu'ils se trouvent à la maison, elle saura le réchauffer et le bien nourrir.

— Comment t'appelles-tu?

— Moi? on aurait dit que cette question lui avait fait peur, il réfléchissait comme s'il se souvenait de son prénom, et Olga en fut inquiète: se sent-il bien? — Aless... Sacha. Maman m'appelait Sacha, et à l'école on m'appelait Choura. Mais vous pouvez m'appeler Aless. Et mon nom est Chpak. Il ne savait pas pourquoi, mais il ne lui avait pas dit son vrai nom — Gaponioug —

peut-être, ne l'aimait-il pas, ce nom, il dit son nom de plume.

— Est-tu d'ici?

— Comment comprenez-vous „d'ici“? On aurait dit qu'il avait encore peur, ses yeux brillants observaient attentivement Olga.

— Aless, c'est en biélorusse. D'ailleurs, tu parles comme chez nous.

— Je suis de la Polésie.

Olga eut un sourire:

— J'ai de la chance: mon mari, il est de là-bas, lui aussi. Mais il est quelque part au front.

Aless se troubla, l'ayant entendu dire „j'ai de la chance“ qui se rapportait à son mari et à lui. Où est-elle donc, cette chance? Mais le fait que son mari fut au front, les rapprochait sur un certain point. Peut-être, à cause de cela qu'il demanda:

— N'avez-vous pas de pain? Si j'en mangeais un morceau... j'aurais plus de forces, vous savez.

Olga passa ses mains gelées sur ses poches. Il n'y avait rien. Comment avait-elle pu oublier qu'elle rentrerait chez elle avec un homme affamé, exténué? Qu'est-ce qu'il penserait d'elle? Elle ne savait pas pourquoi, mais il lui était très important de produire une bonne impression. Elle expliqua:

— Les fascistes maudits m'ont tout pris. Comme des loups. Quant aux denrées, ils les ont prises et le panier avec, tout jusqu'à la dernière miette. Et même de l'or.

En entendant le mot „or“ le jeune homme fit de grands yeux. Olga, ne pouvant plus se retenir, elle avait sa logique, sa mesure des valeurs, et, ce qui est plus important encore, son langage de marchande, continua:

— J'ai payé en or pour toi. Tu crois qu'ils t'auraient permis de partir comme ça? Compte dessus! Ces écorcheurs!. Ils savent tirer profit de tout!

Le trouble d'Aless fut encore plus grand, l'éclat de ses yeux s'éteignit. Il était mal à l'aise de voir cette femme qui avait payé en or pour lui, qui était si misérable et si épuisé.

— Pourquoi? murmura-t-il.

— Quoi pourquoui? Olga ne comprit pas sa question

— A quoi bon vous avez fait ça? je ne sais rien faire.

— Tu apprendras, conclut Olga avec certitude. Quand on a des mains et une tête. Quand on a faim, on apprend tout.

Olga aurait craché à la figure de celui qui lui eût dit que ces mots faisaient souffrir le jeune homme pas moins que le froid et la faim. Mais c'était vrai. Il s'était habitué aux tourments physiques, il comprenait leur caractère inévitable: il avait lui-même écrit des articles sur les atrocités fascistes, au camp il était prêt à la mort, il ne voyait pas d'autre issue. Mais être vendu à cette femme, jeune et belle, pour de l'or, il n'aurait pu le rêver, ni l'inventer. Là-bas, au front, il n'aurait jamais cru que les Allemands vendaient des prisonniers aux femmes. Il est vrai, au camp il avait appris qu'il arrivait quelquefois qu'on rendît un prisonnier à sa femme ou à sa mère. Mais il n'avait pas de femme, sa mère était loin. Mais il n'avait jamais entendu dire qu'on pût vendre un prisonnier à une femme étrangère.

Evidemment, quelqu'un d'autre à sa place aurait pris ce salut pour un vrai bonheur. Lui aussi, il s'en était réjoui. Mais sa joie avait disparu dès qu'il entendit les paroles d'Olga, de nouveaux tourments d'âme apparurent. Auparavant il avait été en proie à ses rêves nobles et maintenant il se voyait vendu comme un esclave de l'Antiquité. Qui sait, peut-être, que cette „patricienne“ le revendrait avec profit.

On ne sait pas comment aurait continué leur conversation si Léna ne les avait pas trouvés. Elle accourut, tout essoufflée et s'en prit vivement à Olga :

— Tu l'as mis sur le sol gelé! Toi-même tu ne t'es pas assise. Tu en aurait chauffé, de la place avec ton gros... Léna, qui se caractérisait toujours par la délicatesse et la bonne de sa conduite, ne se gêna pas de dire des mots grossiers devant ce jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Elle le souleva, ce qui rendit Aless encore plus confus.

Olga comprenait la cause de cette méchanceté, elle n'en fut point offensée, elle rit et lui demanda avec douceur :

— Ne te fâche pas, Lénotchka. L'autre n'y était pas. Et celui-ci, il m'a plu! Regarde, comme il est, il rougit à chaque mot comme une jeune fille.

Léna, sans écouter, sans répondre, prit le prisonnier par le bras et ils se dirigèrent du côté de la ville, sur le sentier bien connu. Olga n'aima pas cette prise désinvolte, on aurait dit que c'était Léna qui l'avait racheté; Olga ressentit son sentiment familier, son sentiment de propriétaire: ne touche pas à mon bien! Mais elle comprenait qu'il était bête de se quereller devant ce jeune homme, elle ne savait pas pourquoi, elle voulait paraître bonne, belle.

— As-tu au moins donné à manger à cet homme? continua Léna d'un ton sévère.

— Mais ils m'ont tout pris, les salauds. Et le panier. Et la serviette.

Alors Léna s'arrêta et sortit une entame chaude de pain et un oignon qu'elle avait cachés sous son châle.

L'adolescent, oubliant les tourments moraux qu'il venait d'éprouver et sa bonne éducation, arracha le pain des mains de Léna et enfonça

avidement ses dents blanches dans la croûte. Il avalait sans mâcher.

— Mange de l'oignon, dit Léna. Il y en a beaucoup de vitamines.

Il le mordit et de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Les femmes comprenaient que ces larmes n'étaient pas dues seulement à l'oignon, on ne pleure pas comme ça, en mangeant de l'oignon. Pour lui, ce serait plus facile de se dire que les femmes croyaient que ces larmes provenaient à cause de l'oignon. Il essaya même de sourire. Elles tâchaient de ne pas le regarder manger; on sait que ce n'est pas toujours bien beau de voir manger un homme affamé.

Léna soupira avec peine.

Jalouse, Olga se reprochait de ne pas s'être montrée aussi pratique que Léna, celle-ci n'avait pas oublié de prendre à manger pour le libéré, autrement elles ne l'auraient jamais conduit jusqu'à Minsk; la distance de Drozdy à la Komarovka n'était pas petite.

Aless, essoufflé par la nourriture, comme s'il venait de faire un travail dur, demanda à Léna:

— Tu as cherché quelqu'un d'autre?

Léna fit oui de la tête.

— On a fusillé six hommes dans la matinée. Devant tous. On a dit qu'ils avaient voulu s'enfuir...

De nouveau, la jalousie toucha le coeur d'Olga: ils se sont si vite liés d'amitié, Léna et cet adolescent, racheté par elle, Olga. Ce petit intellectuel, il lui dit „tu“ comme à une vieille connaissance.

### III

Dans la cuisine Olga tapa ses bottes gelées l'une contre l'autre pour en abattre la neige, puis elle souffla sur ses mains. Sans ouvrir la porte de la

chambre, pour ne pas faire prendre froid à l'enfant (Olga entendait que Svéta s'était approchée de la porte et l'appelait) elle dit à haute voix pour que son locataire l'entendît :

— Pour un hiver, c'en est un. Quand je pense que le froid est venu si tôt. Malheureusement...

— Pourquoi malheureusement? demanda Aless et appela la petite: Svétik, viens ici. Il y a un croque-mitaine, le Père Gel qui te gèlera ton petit doigt.

Mais la fillette frappait à la porte et criait:

— Donne, donne! ce qui signifiait: donne-moi maman!

Olga se tut, resta immobile, les bras en l'air: elle venait de commencer à dénouer son châle et prêta l'oreille. Ce n'était pas sa fille qui avait attiré son attention. Il lui sembla que la voix d'Aless ne venait pas de l'endroit où il devait se trouver, de la chambre à coucher de ses parents où il y avait un large lit en bois, qui occupait la moitié de la petite pièce. La voix était plus proche, elle venait de la „salle“, comme on avait baptisé la première pièce où se baladait Svéta.

Olga ôta son manteau refroidi, ouvrit avec précaution la porte de la salle et ne prit pas Svéta dans ses bras, comme elle le faisait d'habitude, parce qu'elle fut très étonnée. Le malade se tenait debout, il était en train de se raser, devant la glace d'une grande armoire. Son uniforme militaire, déchiré, sale, elle l'avait fait bouillir pour tuer les poux, elle l'avait lavé, repassé quand Aless était sans connaissance et l'avait vendu, à son insu, au marché aux puces. Elle avait décidé qu'il n'en aurait plus besoin, de plus, c'était dangereux de le porter en ville, en même temps ça lui faisait de la peine de jeter l'uniforme: tout était utile. Quand il se mit à se rétablir, elle lui donna des

vêtements de son mari, mais il ne les avait jamais mis devant elle.

Maintenant il se tenait debout devant la glace, chaussé de souliers jaunes, en pantalon noir d'Adam, en chemise blanche, trop grande pour lui, il semblait qu'il n'y avait pas de corps au-dessous de la chemise, rien que de l'air. On aurait dit qu'il était transparent, qu'il émettait un rayonnement autour de la chemise, autour de son visage d'une pâleur mortelle, au-dessus de ses cheveux blonds. Si ce n'était pas le vieux rasoir, le rasoir de son père, qu'il avait dans la main, Olga qui avait pour lui un grain de piété, aurait cru voir un ange sans corps qui avait pris l'image de l'homme qu'elle avait sauvé. Elle ne comprit pas tout de suite que cet aspect divin était dû non seulement à ce qu'il avait maigri, à ce qu'il était devenu sec, mais aussi à ce que la lumière du jour pénétrait dans la chambre à travers les rideaux de tulle. La nuit il avait neigé et gelé. Un hiver inattendu au début de novembre. La neige avait couvert la terre, sa noirceur d'automne. Dès le matin il sembla à Olga que la neige avait couvert toute la boue, toute la saleté, toute la terreur que les hommes avaient créées. C'est pourquoi la victime de cette terreur avait un aspect angélique.

Aless lui sourit d'un air confus et fautif.

— Excuse-moi... j'ai pris le rasoir sans... ta permission, il lui disait „tu“, mais on aurait dit que chaque fois il avait de la peine à le prononcer.

Voyant qu'il s'était levé, Olga s'inquiéta, s'alarma.

— Pourquoi t'es-tu levé? C'est tôt encore pour toi. Si faible... Tu aurais pu perdre connaissance... et tu tiens un rasoir... si tu étais tombé... L'enfant est tout près...

— Mais non, ça ne fait rien, tu vois, je me

tiens debout. C'est vrai, d'abord la tête m'a tourné.

— Qu'est-ce qui t'a obligé à te lever?

— Mais c'est une fête aujourd'hui, Olga Mi-khaïlovna.

— Quelle fête?

— Comment „quelle fête“? le jeune homme s'étonna, demeura interdit. La fête du Grand Octobre... L'idée ne lui était même pas venue qu'un Soviétique, où qu'il se fût trouvé: au front, sous l'occupation, dans un camp de prisonniers — ait pu oublier cette fête. Il fut bouleversé quand Olga fit „Bah!“ d'un ton indifférent et s'occupa de la petite, la prit dans ses bras, la fit se moucher dans le bas de sa jupe.

Olga ne voyait pas Aless à ce moment-là. Il restait immobile, laissant tomber la main où il tenait le rasoir, pâle, à bout de forces tout à coup, le sang lui monta à la tête, ses oreilles se mirent à bourdonner. Non, il eut assez de forces pour mettre le rasoir sur la table, à côté de la soucoupe où il y avait un petit morceau de savon et un badigeon savonné. Ses joues creuses, de pâleur transparente, s'enflammèrent d'un feu maladif, qui n'était pas rouge, mais violet.

— C'est impossible, Olga... Impossible!

Elle avait déjà oublié et ne comprit pas tout de suite:

— Qu'est-ce qui est impossible?

Aless fit un pas vers elle, fit un geste comme s'il voulait la gifler, mais il ne fit que toucher doucement la petite.

— Il est impossible d'oublier ce qui nous est le plus cher. Notre fête la plus grande et... tout, les combats de nos pères... Impossible. Les meilleurs représentants de la classe ouvrière... ont donné leur vie... Lénine... Que nous restera-t-il, donc? Pour quelle cause allons-nous combattre le fascis-

me? Quelle arme prendrons-nous?... Que lui restera-t-il, si nous oublions tout, il montra Svéta et celle-ci, qui croyait qu'il l'appelait, lui tendit les mains, prête à quitter sa mère.

Olga demeura stupéfaite. Des paroles comme celles-ci, elle en avait entendu, mais personne n'en avait jamais prononcé comme lui, cet adolescent malade, d'une façon si passionnée et ardente. Le plus souvent elle avait entendu ces paroles prononcées du haut d'une tribune ou par la radio, mais lui, il parlait à elle seule, il tremblait de fièvre, il s'enflammait, sa voix vibrait jusqu'aux larmes. Elle comprit encore autre chose dans ce qu'il disait: il lui reprochait la vie qu'elle menait, son commerce. Ces reproches, elle les avait entendus dans ce „impossible“ répété plusieurs fois. Qu'est-ce qui est impossible ou possible? Olga se mit en colère pour un instant: c'était toute sa récompense pour ce qu'elle avait fait pour lui? Moucheron que tu es! Elle voulut couper net: „Va t'en, avorton! Pourquoi les tiens ne t'ont pas sauvé? Pourquoi ont-ils tourné les talons, pourquoi ont-ils abandonné le peuple dans son malheur?“

Mais il continuait à parler aussi ardemment. Non, il ne lui reprochait rien, il la priait, la suppliait de comprendre qu'il était impossible de vivre comme elle vivait, qu'on ne pouvait pas courber l'échine et attendre qu'on te mette un collier au cou, il répéta les paroles de Dolores Ibaruri qu'il était préférable de mourir debout que de vivre à genoux. Olga se rappela d'avoir entendu ces mots à l'école quand les fascistes avaient attaqué le peuple espagnol. Ces mots, bien qu'ils eussent été souvent répétés, ne l'avaient pas émue à l'époque, mais maintenant, prononcés, par l'homme qui venait de fuir la mort, ils la touchèrent, d'une façon nouvelle, étrange. Bien sûr, les fas-

cistes n'étaient pas humains, ils étaient des brutes, elle ne voulait pas non plus vivre tout le temps sous l'occupation. Elle ne voulait pas que sa Svéta, quand elle serait grande, fût emmenée à l'étranger, comme une esclave, collier au cou... Elle pensait: non! Mais que notre armée les écrase, sans l'armée personne ne pourra rien leur faire. Les mots d'Aless la touchèrent encore parce que leur ardeur le mit à bout de forces, il chancela, il serait tombé si elle ne l'avait pas saisi.

Tenant l'enfant dans un bras, de l'autre elle prit Aless par les épaules et le conduisit vers son lit.

— Oh, malheur! Je t'ai bien dit de ne pas te lever. Tu vois, de nouveau tu as de la fièvre. Et avec ce corps, où peux-tu avoir de la fièvre?

Aless, obéissant, se coucha, il lui jeta un regard, pas comme les autres, un regard fautif, et lui dit:

— Excusez-moi, de nouveau il lui dit „vous“.

Olga s'était habituée à ses excuses, mais cette dernière la rendit perplexe plus que toutes les autres. Sans trouver la réponse, elle demanda, en riant:

— T'es-tu rasé au moins?

Aless, <sup>à</sup>fatigué, ne fit que fermer les yeux.

— Et moi, je croyais que tu ne terasais pas encore. C'est pour ça que je ne t'avais pas donné de rasoir. Il me semblait que rien ne poussait. Rien que du duvet. Tu t'es rasé, tu es devenu plus beau. On pourrait te marier...

L'éclat de ses yeux s'éteignit. Il n'était pas d'humeur à rire. Olga s'effrayait toujours quand elle voyait que l'éclat fiévreux de ses yeux disparaissait, comme s'il était mort.

Olga lui ôta les souliers, il ne résista point.

— Je t'aide à enlever ton pantalon?

— Non... non... Mais non!.. Je le ferai moi-même.

Olga se souvint de sa confusion quand il était revenu à soi et avait compris que pendant plusieurs jours elle l'avait soigné comme une infirmière soigne un malade à l'hôpital. Cette pudeur touchait Olga et elle lui permit avec indulgence, comme à un enfant :

— Bon, comme tu veux. Repose-toi. Je te couvre d'une couverture. Il ne fait pas si chaud que ça chez nous pour rester en chemise... après cette fièvre... Je te donnerai un chandail d'Adam, puisque tu te lèves déjà.

Le fait que le jeune homme fut tombé malade le premier jour de sa libération (sans doute, qu'il était déjà malade au camp, mais il avait rassemblé toutes ses forces pour tenir bon, car celui qui tombe malade, meurt) d'une certaine façon fut bénéfique pour tous les deux, pour Olga et pour lui. Comme on dit : à quelque chose malheur est bon. Ce jeune homme si malade (couché sous la couverture, il ressemblait à un adolescent) avait passé quatre jours sans connaissance, s'était habitué à vivre chez elle, tout à fait naturellement, sans s'en apercevoir. Droutka qui avait fait un saut chez elle, ces jours-là, pour lever son tribut habituel (un verre d'eau-de-vie), avait vu la mort au chevet du malade, cette mort, qui, en réalité, était en permanence auprès de lui. Le policier ne s'était même pas intéressé aux détails, satisfait par une courte explication : „Mon neveu est venu du village et est tombé malade. Je crains que ce ne soit le typhus“. Ayant entendu le mot „typhus“ le policier avait quitté la maison sans essayer de flirter avec Olga.

Il est vrai, les voisins se transmettaient en secret qu'Olga avait pris un soldat de l'Armée Rouge, qui était mourant, c'est pourquoi les Allemands l'avaient jeté en dehors du camp, prends qui le veut, (on croyait encore à un minimum de

traits humains chez les Allemands) et que maintenant elle soignait cet homme, qui était près de la mort, comme si c'était son propre enfant.

Il y avait ceux qui ne l'avaient pas cru tout de suite, d'autres en avaient été étonnés, quelques-uns avaient fait l'éloge d'Olga, ils disaient qu'ils s'en doutaient depuis longtemps, qu'Olga avait hérité la noblesse d'âme, pas de sa mère, mais de son père, que le vieux corroyeur Lénovitch avait vécu sa vie, conscience tranquille, jamais il ne s'était occupé ni de commerce, ni de fourberies, il avait toujours tâché d'aider les gens. En tout cas, l'action d'Olga lui fut bénéfique, elle la réhabilita en quelque sens aux yeux de ceux qui lui lançaient dans le dos quand elle se rendait au marché, chargée de baluchons: „Marchande! Putain des Allemands!“

C'est vrai que si elle avait amené chez elle un homme en bonne santé, on ne sait pas ce qu'on aurait pu dire et croire. Personne n'aurait pensé qu'elle avait sauvé un prisonnier pour des raisons d'ordre patriotique. Mais dans ce cas-là, on lui avait cru parce que la mère Maryla avait raconté un peu partout quel était l'état de l'adolescent et ce que faisait Olga pour le sauver.

Olga avait honte d'y penser, mais en réalité il arrivait que la maladie d'Aless l'aida. Peut-être à cause de cela Olga voyait naître en elle un sentiment d'affection étrange et de reconnaissance à l'égard du jeune homme. Tout allait très bien comme s'il lui apportait du bonheur. Elle avait dit tout simplement à Droutka qu'il était son neveu, à cause de la visite inattendue du policier; effrayée, elle n'avait pas voulu lui avouer qu'elle avait sauvé ce jeune homme du camp. Elle en avait parlé à Léna, et deux jours après celle-ci lui apportait un certificat de médecin attestant qu'Alexandre Lénovitch, de la région de Sloutsk, avait

été à l'hôpital, souffrant d'une maladie inconnue, écrite en latin. Maintenant Olga devait dire à tous que c'était son neveu, qu'il avait été placé dans un hôpital pour les civils, et que, les grands froids venus, l'hôpital n'étant pas chauffé, il avait attrapé encore une pneumonie striduleuse. Tel fut le diagnostic établi par un médecin qu'Olga avait fait venir: pneumonie, affaiblissement total, dystrophie.

Une fois Droutka lui demanda au marché:

— Eh bien, ton neveu? Guéri?

— Pas encore guéri, mais, Dieu merci, ce n'était pas le typhus, mais une pneumonie.

Cette même journée, trois policiers se traînèrent chez Olga pour lever leur tribut. Ils regardèrent Aless, qui avait déjà repris connaissance, mais, affaibli, il ne pouvait pas prononcer un mot, ils l'encouragèrent:

— Ça ne fait rien. Tu t'en tireras. Remets-toi. Nous te prendrons à la police. Nous avons besoin d'hommes.

Olga, joyeuse, les régala avec largesse. Ils burent un petit coup, mais ils ne l'importunèrent pas: ils avaient eu honte, parasites, de se montrer insolents aux yeux du malade, ils n'avaient pas honte de la mère Maryla, par contre, mais ce malade les intimidait. Cela plut à Olga et un brin de bonté, d'estime, de sympathie s'ajouta à l'égard du malade.

Elle fut étonnée de son ardeur quand il avait parlé de la fête et de sa réaction susceptible par rapport à elle, parce qu'elle avait oublié cette fête pour lui la plus grande et la plus chère. Elle en fut surprise et émue.

D'ailleurs, ce ne fut pas la première ni la dernière fois qu'il l'étonna. Il y avait quelques jours quand il s'était un peu remis, quand son regard était redevenu normal, et qu'il n'était plus le

regard d'un être de l'autre monde, Olga lui demanda, entre autres, comme on demande à tous les malades quand on s'aperçoit qu'ils guérissent:

— Veux-tu encore quelque chose? Dis-moi, ne te gêne pas, Sacha.

Il réfléchit un instant.

— Des livres. En as-tu?

— Des livres?

Elle fut très étonnée. Elle n'osait pas croire qu'un homme qui venait de fuir la mort pût avoir comme premier besoin l'envie de lire.

Olga n'avait pas de livres, il ne lui était resté que l'Évangile de sa mère qu'elle ne pouvait pas, évidemment, proposer à Aless, il serait offensé, étant un komsomol, sans doute. Tous les manuels, toutes les revues qu'il y avait dans la maison, elle ne les avait pas cachés, elle les avait brûlés: fuyons la tentation — les Allemands auraient pu l'importuner. Il y avait des choses beaucoup plus précieuses qu'elle avait dû enfouir, par des nuits obscures, dans le potager ou cacher dans les caves.

Du reste, Aless ne dit rien, mais elle lut dans son regard de l'étonnement: pas un seul livre dans la maison. De cet étonnement, elle en fut même un peu vexée: figurez-vous, ce bonheur, les livres!

— Et qu'est-ce que tu veux? demanda-t-elle.

— J'aimerais bien de la poésie. Oeuvres classiques. Du Pouckine. Du Lermontov. N'aies pas peur pour la littérature classique, ils ne t'importuneront pas.

Olga parla du désir d'Aless à Léna et de nouveau fut piquée au vif: Léna n'en fut point étonnée, comme si elle savait d'avance que le jeune homme n'aurait pas d'autres désirs.

Un ou deux jours après Léna apportait un livre, un gros volume avec une couverture improvisée en carton jaune où il était écrit d'un crayon à encre: „Alexandre Blok“.

Le nom de l'écrivain ne disait rien à Olga.

— Il est un Allemand, ou quoi? demanda-t-elle à Léna

— Mais non, il est des nôtres, un Russe. Mais un symboliste, répondit Léna.

Olga se rappela qu'en huitième classe, le professeur de littérature, un poète lui-même, leur avait parlé à propos de quelques symbolistes, mais le temps passa, il y eut beaucoup d'autres événements dans sa vie, elle oublia tout, symbolistes, réalistes, c'étaient des paroles vaines pour elle.

Aless dormait quand Léna apporta le livre. Le soir, avec une certaine solennité, comme un cadeau d'anniversaire, Olga lui remit le livre.

La couverture le troubla, mais dès qu'il eut ouvert le livre, il rayonna de joie, comme s'il avait rencontré un bon et ancien ami.

— Blok! Mon Dieu! Blok. Edité avant la Révolution. Je vous remercie.

Cette joie plut à Olga, elle ne dit pas que c'était Léna Borovskaïa qui avait apporté le livre, qu'il croie que c'était elle, Olga, qui avait choisi ce qu'il aimait le plus, qu'elle n'était pas une marchande illettrée, qu'elle se connaissait en livres. Plus tard, il l'étonna encore plus.

Il y avait trois jours, quand le froid piquait dur, elle accourut du marché, toute gelée, pour donner à manger à Svéta et à lui. Pour ne pas dépenser de l'argent elle se passait maintenant des services de Maryla. Bien qu'Aless se levât très peu il pouvait remplacer une bonne, il jouait avec Svéta, elle grimpait sur le lit, il avait assez de forces pour lui changer la culotte.

Ce jour-là Olga vendait de la betterave à sucre, des restes, ce qu'elle n'avait pas réussi à vendre, elle le confia à sa voisine; les marchandes, comme les membres d'une corporation, avaient leur propre solidarité et assistance mutuelle. Mais tout de

même elle se dépêchait, elle avait laissé au marché des baluchons, des sacs, il fallait les prendre; la journée de novembre n'est pas longue, bientôt la police allait disperser la foule, et sa voisine de marché habitait une autre rue, loin de chez elle.

Aless mangeait sans son aide, assis sur le lit, Olga avait placé des oreillers sous son dos pour qu'il fût à son aise.

Elle donna à manger à sa fille et au porcelet qu'elle cachait dans une petite porcherie installée derrière des piles de bois fendu, elle se faisait du mauvais sang pour lui: si les Allemands ne le prenaient pas (c'est pour cela qu'elle amadouait les Allemands et les policiers), les siens pouvaient bien le voler: il y avait beaucoup de monde qui souffrait de faim dans la ville.

Elle jeta un coup d'oeil dans la chambre à coucher de ses parents pour enlever l'assiette et vit qu'Aless lisait, oubliant le repas. Elle lui reprocha:

— Tu lis toujours?

Il la regarda de ses yeux humides et demanda tout à coup:

— Viens ici. Je vais te lire des vers. Ecoute que c'est beau.

— Pas la peine, dit-elle.

— On ne peut pas vivre... Olga devina ce qu'il avait voulu dire, mais il ne le dit pas et se reprit: — Je pense bien, tu n'as plus de jambes... Je ne sais pas quand tu te reposes. Même pour manger tu ne t'asseois pas.

Cette demande inattendue, ses soins, sa manière de lui dire „tu“, pour la première fois, si simplement, comme il l'avait dit à Léna dès leur première rencontre, émurent Olga, un sentiment d'inquiétude et de joie l'envahit. Obéissante, elle s'assit sur le lit, à ses pieds, et posa ses mains rudes, rouges de froid sur les genoux, comme le font des paysans.

D'abord il lisait des vers d'amour, en les cherchant partout dans le livre.

Pour qui as-tu gardé ton innocence  
Et ta fierté?

Au début ces vers ne touchèrent pas Olga et elle pensait avec une polissonnerie rustaude: „Tu vois, ça file un mauvais coton et ça pense encore à l'amour.“ Mais ensuite il arriva quelque chose d'incroyable. Les vers, comme la chaleur de la maison ou d'un bon vin, commencèrent à adoucir son âme figée, faisant revivre ses souvenirs d'enfance; elle se souvint de tous les siens, de ses parents, jamais elle ne s'en était souvenue, de tous, à la fois: de ses parents morts, son père et sa mère. Adass, Pavel qui étaient au front (sont-ils vivants?), Kazimir qui travaillait chez les Allemands et qui l'avait grondée pour avoir pris un prisonnier, lui avait dit que si les Allemands allaient lui serrer les pouces, qu'elle ne compte pas sur son aide, elle lui avait répondu qu'elle ne compterait jamais sur lui, elle savait très bien qu'il ne l'aiderait pas... Une tristesse l'envahit. A cause des vers ou des souvenirs? Il lui était difficile de comprendre toutes les associations compliquées que la musique de la poésie avait fait naître en elle. Jamais elle n'avait ressenti des sentiments de ce genre, ses émotions changeaient aussi vite que dans un rêve; elle était habituée à ce que ses émotions aussi bien que ses points de vue fussent stables, constants et ici, tout à coup, tout s'était mélangé, comme si tout avait bouilli dans la même chaudière, il y avait des choses qui apparaissaient à la surface pour disparaître ensuite: une tristesse vague, une inquiétude, une joie incompréhensible, une douleur aiguë, une crainte...

Elle fut terrifiée en entendant Aless lire tout bas:

Un garçon pleure. Un bossu se traîne à peine  
A travers les champs éclairés de la lune.  
Un être cornu, velu et borgne  
Rit de cette bosse ronde du côté de la forêt.

Elle s'imagina un monstre velu allait apparaître pour annoncer la fin du monde. La poésie avait fait renaître en elle des notions religieuses qui avaient sommeillé jusque-là dans son âme. A côté de ces associations religieuses, des associations laïques surgirent: bien que le livre fût vieux par son aspect, peut-être, cet homme, ce poète, était un prophète qui scrutait l'avenir. N'avait-il pas vu le monstre d'aujourd'hui quand un enfant pleurait et que le vent se taisait et que la trompette était trop près, mais on ne la voyait pas dans les ténébres. On ne la voyait pas. Qu'elle sonne le plus vite possible!..

Et puis, il y avait des choses tristes et claires, comme si Aless parlait de ce qui le touchait, que la route était difficile et longue, que son cheval était las, il râlait, et personne ne savait où se trouvait le havre; mais quelque part au loin, de l'autre côté de la forêt, on entendait chanter une chanson, et on reprenait son souffle; s'il n'y avait pas eu de chanson, le cheval serait tombé et ne serait jamais arrivé à destination, et maintenant il arriverait. Où? Pourquoi faire? N'importe. Pourvu qu'on ait foi. En quoi? Elle ne savait pas bien elle-même en quoi devait-elle avoir la foi, jusqu'à cette minute elle n'y avait pas pensé sérieusement. Et ces vers, si étranges, peu compréhensibles, l'avaient fait réfléchir. En réalité, en quoi ou en qui devait-elle avoir la foi? En Dieu? En Staline? En ce trompette inconnu qui donnerait le signal pour faire lever le peuple?

Elle avait dû prononcer quelque chose ou elle avait réfléchi à haute voix, ou bien son regard était devenu inhabituel, parce qu'Aless tout à

coup cessa la lecture et l'examina attentivement

— Lis, Sacha, dit-elle, remuant les lèvres qui s'étaient desséchées comme si elle avait de la fièvre.

— Tu aimes ça? demanda-t-il avec joie.

Olga tressaillit: sa conduite était si étrange et si innabituelle! C'est lui qui pouvait se passionner pour la poésie, un jeune homme intelligent, sa mère était une institutrice, tandis qu'elle, non, c'était drôle, dans sa situation, d'être profondément émue par ces vers. Tiens, ils l'avaient troublée à faire vibrer son âme, elle avait même failli pleurer. Non, cette veulerie n'était pas pour elle, il aurait suffi de faire preuve de quelque faiblesse et on était prêt à te dévorer, parce que c'étaient des loups qui l'entouraient, et on apprend à hurler avec les loups, à montrer ses dents comme elle le faisait avec les policiers, non, elle ne devait pas voleter et chanter comme un rossignol.

— Et lui... quoi, il était croyant? demanda-t-elle tout à coup.

— Qui?

— Mais ce... Blok.

Aless fut confus: il ne s'attendait point à ce que cette femme fît cette conclusion étrange après sa lecture.

— Cela dépend... Il y en avait beaucoup à l'époque qui étaient croyants... Mais Blok a approuvé la Révolution.

— Alors, tu vois: ce croyant a bien écrit, lui dit-elle d'un ton édifiant comme une mère se serait adressée à son fils ou une institutrice à son élève.

— Mais, vous savez, objecta Aless timidement, ce n'est pas tout à fait comme ça. Beaucoup de grands écrivains, non seulement de notre siècle, quand la radio a été inventée et que l'homme a pris l'envol vers le ciel, mais ceux qui vivaient

auparavant... au Moyen Age, par exemple, ils étaient des athées convaincus.

— Qui?

— Incroyants. Cervantes... Burns... Voltaire.

— Lis encore quelque chose, dit-elle, mettant fin à cette énumération des athées. Tu lis bien. Tu as une bonne voix. Comme celle d'une jeune fille.

— C'est de faiblesse.

— Tu as de la peine à lire?

— Non, non, je n'ai pas de peine, on aurait dit qu'il était effrayé et il se mit à feuilleter le livre en cherchant ce qu'il lui lirait encore; évidemment, il voulait trouver quelque chose qui aurait pu la toucher. Pourquoi s'était-il arrêté sur ce poème? Il n'aurait pas voulu qu'Olga fût convaincue que Blok était un homme pieux. Ou peut-être, il lui sembla que ce serait notamment ce poème qui lui ferait comprendre qu'il ne s'agissait pas de mots, ou même de sujet, les grands maîtres d'autrefois prenaient souvent leurs sujets dans la Bible, mais en réalité, ils reflétaient leur époque et les gens qui les entouraient. Dans ce poème c'était la même chose: l'ange-gardien, c'était un être vivant, une femme. Il lut quelques lignes avec les yeux, remuant des lèvres, ensuite il avala avec peine sa salive sèche. Olga regardait son cou, si mince et si blanc, on aurait dit qu'il était transparent et qu'on pouvait voir sa façon comment qu'il avalait sa salive, comment qu'il prononçait chaque mot, ces sons ronds, aigus, légers, lourds...

Il lisait et tout à coup il s'arrêta net, hésitant, ou, peut-être, un spasme lui avait serré la gorge.

Ces premières lignes, Olga les écouta d'un air indifférent, elle l'encouragea d'un sourire, ce qui signifiait: lis plus loin. Quelque chose, comme un

bloc de glace remua dans son âme quand il lut toujours à voix basse:

Pour ce qu'une vie longue nous est destinée,  
Même pour ce que nous sommes mari et femme!

Écoutant ces lignes, ils pensèrent à l'avenir proche et inconnu, qui les attendait, ce à quoi elle avait pensé et s'était inquiétée, sans savoir quel serait l'issue de son action irréfléchie. Ce jeune homme, qui deviendra-t-il dans sa maison quand il se serait remis?

Elle tressaillit en entendant sa voix qui résonnait comme si elle était sortie du dessous l'oreiller, elle résonna d'une manière décisive et coléreuse:

Pour ce que tu n'aimes pas ce que j'aime,  
Pour ce que je pleure les mendiants

et les pauvres,

Pour ce que nous ne pouvons pas vivre  
en bon accord,

Pour ce que je veux tuer et je n'ose pas  
le faire:

Me venger des lâches, vivant sans lumière,  
Qui ont humilié mon peuple, qui m'ont humilié!

„Mon Dieu! se dit Olga. Mais il parle de nous, de lui et de moi... c'est nous qui raisonnons différemment... et voulons vivre différemment...“

Pour un moment elle sourit, pensant que tout cela était écrit dans un livre. Ne serait-ce pas lui, qui avait écrit tout ça pendant qu'il restait seul? Cette idée la troubla, et lui fit peur, elle ne savait pas pourquoi. Elle regarda en arrière, la fenêtre un poirier avec des feuilles noircies, froissées, rares, soudées par la gelée aux branches. Et lui, empourpré, ne voyait rien autour de lui, il avait tout oublié, et sa voix, qui n'était point du tout celle d'une jeune fille, cette voix faible, devenait plus forte à chaque mot, rien n'aurait pu l'arrêter. Ce n'est qu'en prononçant „je t'aime aussi pour

ma faiblesse“ qu’il poussa un sanglot. Il l’aime pour sa propre faiblesse... C’est vrai: cela arrive. Les femmes lui avaient bien dit: le faible est plus fidèle en amour. Mais il souffre d’être faible et malade.

Pour terminer il éleva la voix, mais elle faiblissait quand même à chaque question posée:

Qui appelle? Qui pleure? Où allons-nous?  
Tous les deux — indissolubles — unis  
pour toujours!  
Ressusciterons-nous? Périrons-nous?  
Mourrons-nous?

Il avait envie de pleurer, c’est pourquoi il ferma les yeux. Le livre tomba sur sa poitrine recouvert d’une seule chemise blanche. Les battements de son coeur étaient fréquents, Olga le voyait sur le pouls de son cou, mince comme un fil.

Elle prit le livre avec prudence, mais il se ferma, et la femme, ouvrant le livre, ne put plus trouver la poésie, elle ne risquait pas de le feuilleter avec bruit, elle n’osait pas rompre le silence, parce que dans ce silence il y avait quelque chose de secret, d’énigmatique, d’incompréhensible, mais de désirable. Auparavant, quand le malade était encore faible et avait peine à parler, ils avaient passé souvent des heures en silence; mais quand il ne dormait pas, Olga ne prêtait pas attention à ce silence: elle marchait avec bruit, grondait, parlait de la maladie, du temps, qu’il faisait, des nouvelles qu’elle avait entendues au marché, elle croyait que cette activité était profitable au malade. Et maintenant, elle comprenait par son coeur qu’il n’avait pas besoin de ce silence de cette solitude, mais de sa présence discrète. Elle-même avait besoin de se taire après avoir entendu cette poésie. Quelles sont les paroles? En principe, elle retenait tout avec facilité, mais maintenant elle ne pouvait plus se souvenir d’une seule ligne de cette

chanson ou prière merveilleuse, elle ne se souvenait que du sens de mots, elle percevait leur musique, cette musique se faisait entendre dans sa tête, dans son coeur.

Elle regarda tout autour: pourquoi n'entendait-on pas Svéta? Elle fut très étonnée de voir sa fille dormir dans la salle sur une couverture doublée d'ouate, à la même place où elle venait de jouer avec des cubes en bois. Le fait que sa fille se fût endormie n'étonna pas Olga, un enfant est toujours un enfant, parfois on n'arrive pas à le coucher, parfois il s'endort tout à coup. C'est la pose de la fillette qui l'étonna: elle s'était endormie assise, la tête sur son grand ours, en peluche déteinte. Olga avait apporté cet ours au début de la guerre, elle l'avait pris dans un appartement, mais il ne lui plaisait pas, elle ne savait pas pourquoi; Svéta, au contraire, l'aimait bien. Avec une crainte superstitieuse elle se dit: n'a-t-il pas endormi la petite avec cette prière? Ses voisins du marché lui avaient parlé de ces contes de ces livres magiques dont chaque mot a une force miraculeuse: ils ensorcellent, attirent, soignent et guérissent les plaies. C'est pourquoi elle pensa: ce livre, n'est-il pas de ce genre? Pendant ces quelques trois jours qu'il avait ce livre il avait repris des forces. Il n'a mis qu'une demi-heure pour l'ensorceler.

Il fallait mettre Svéta dans son landau. Elle approcha la voiture du lit pour qu'il la berçât si la petite se réveillait. Maintenant il fallait courir au marché pour reprendre ses baluchons et ses sacs, mais elle ne pouvait bouger, car Aless était toujours couché, les yeux fermés, épuisé par cette lecture magique.

Ensuite sa main transparente se mit à chercher le livre sur la poitrine, il n'avait pas senti quand Olga avait pris le livre. Il ne le trouva pas, en

fut étonné, ouvrit les yeux et regarda Olga d'une manière fautive et confuse.

Elle lui dit comme à un enfant :

— Dors.

— Non, je ne pourrai pas m'endormir.

— Tu vas bercer Svéta. Tu vois où elle s'est endormie, Olga alla prendre sa fille.

Tout le reste de la journée, toute la longue soirée d'automne, la nuit, Olga pensa à la poésie, elle vit en rêve ce qu'elle n'avait jamais vu : une demeure somptueuse et claire, un palais ou un temple, beaucoup de monde, tous avaient les mêmes livres qui ressemblaient à des bréviaires, tous murmuraient de belles paroles, elle seule n'avait pas de livre, elle était offensée par un inconnu qui avait distribué les livres et ne lui en avait pas donné. Cet affront la tourmentait ; elle tâchait de saisir avidement les mots qu'elle connaissait, elle aurait bien voulu les répéter, mais un nouveau tourment : elle ne pouvait pas les répéter, car elle n'en avait retenu aucun. Elle se frayait un passage à travers cette foule de gens à livres et Le cherchait, car elle savait : si elle Le trouvait, elle se rappellerait tous les mots sans lesquels elle ne pourrait plus vivre ; IL apparaissait pour un moment dans la foule pour disparaître ensuite, il ne se cachait pas, mais fondrait ou se couvrirait d'une brume blanche. Et après elle vit Droutka qui l'étreignait et exigeait son amour et la menaçait, si elle ne lui cédait pas, de la dénoncer aux Allemands pour avoir caché chez elle un prisonnier et qu'ils seraient pendus, tous les deux, au marché de la Komarovka.

Elle se réveilla en sursaut. Son cœur battait très fort. Mais elle se rappela que ce n'était qu'un rêve, et en fut réjouie ; elle fit la nique à Droutka, convaincue tout à coup que dès maintenant les brigues de tous les droutkas seraient vaines non

seulement parce qu'Aless vivait dans sa maison, mais aussi parce qu'elle avait retrouvé une nouvelle force qu'elle ne connaissait pas avant.

Le matin, quand Aless dormait encore, Olga prit tout doucement le livre et trouva „L'ange-gardien“. Elle le lut une fois, puis le relut deux fois... Elle ferma le livre et resta contente qu'elle avait retenu presque toute la poésie, elle y jeta encore un coup d'oeil et l'apprit par coeur, à l'école elle n'y avait pas toujours réussi. Il est vrai, elle était heureuse comme un enfant d'avoir une bonne mémoire, de savoir que ce terrible rêve ne s'était pas exaucé, qu'il n'existait aucune magie, que c'était un livre comme un autre.

Le lendemain, en se chauffant au marché près d'un réchaud, elle proposa à ses amies de commerce: „Voulez-vous que je vous récite une poésie? Je m'en souviens depuis l'école.“ — „Vas-y, Olga, réjouis-nous, notre âme en fondra, autrement elle restera soudée aux côtes.“ Ses amies ne comprirent pas le sérieux des mots qu'elle prononçait avec une émotion manifeste, elles rirent, une femme dit que seul un homme qui n'avait pas de forces viriles avait pu l'inventer. Olga lui garda rancune, il lui sembla que les marchandes offensaient Aless qui était malade. Après elle fut apeurée quand Réguina, une Polonaise, la plus âgée des marchandes, lui eut demandé en secret tête à tête:

— C'est lui, le tien, qui a écrit ça?

— Non, pas lui. C'est... Blok...

— Quel bloc? Qu'est-ce que tu racontes? et elle conseilla, lui inspirant encore de la crainte: — Idiote, ne récite à personne ta poésie. En voilà une qui se produit au marché. Fais attention, tu lui jouerais un mauvais tour, et à toi aussi, cela finira par la corde. Maintenant les gens sont plus mauvais que des chiens. On lâche un mot et le vent en corne...

Léna Borovskaïa vint, elle avait maigri pendant cette semaine qu'elles ne s'étaient pas vues, ses vêtements ne correspondaient plus à ceux d'une jeune fille: bottes de soldat en cuir artificiel, une couverture sur la tête au lieu d'un châle, mais le manteau était le même, doublé de vent. Vraiment, ce n'était pas une jeune fille, mais une vieille femme. Elle aura échangé son châle blanc d'angora contre des denrées. Tout le monde sait que quand on a faim, on ne ménage rien, ce n'est plus le temps de penser à sa toilette. Olga s'était convaincue qu'il valait mieux de ne pas parler vêtements et denrées parce qu'on se mettait en colère et on devenait furieux. C'est pour ça qu'Olga fit semblant de ne pas s'intéresser aux chaussures et aux vêtements de Léna, à son aspect. Aussi, n'exprima-t-elle pas de joie à la vue de son amie. Elles se saluèrent avec réserve. D'abord elles regrettèrent de voir l'hiver venir si tôt cette année. Ensuite Léna qui n'était pas d'accord dit:

— Mais en revanche les fascistes sauront ce que c'est que l'hiver russe. Ils ne se promènent plus dans la rue, mais courent en sautillant comme des chiens. C'est fini, ils ne font plus de l'épate.

Olga demanda comment se portaient les parents de Léna. Celle-ci s'assombrit et répondit, presque avec un reproche:

— Tu pourrais venir les voir. Ma mère parle souvent de toi.

Olga se dit que non, elle n'irait pas chez les Borovski, les visites de Léna lui étaient suffisantes. D'ailleurs, il valait mieux en finir avec cette amitié, pour sa sécurité, la sécurité de l'enfant et la sécurité d'Aless qui était attiré par cette komso-mol. Se quereller avec elle, ou quoi? Mais pas ici, ce serait mieux de le faire au marché, par exemple, pour qu'on les vît. Bien que Léna l'eût conduite au camp, l'eût aidée avec le certificat de médecin,

eût encore fait beaucoup de choses Olga n'aimait pas qu'elle vînt voir Aless, par contre, celui-ci était toujours content de la voir, tous les deux, ils étaient plus proches l'un de l'autre qu'Olga et lui. Pendant ces quelques jours l'influence extraordinaire de la poésie, qui avait adouci son âme, s'affaiblit, et de nouveau elle redevint la Lénovitchikha des vieux jours qui s'aimait comme elle était, bien qu'elle sût que beaucoup de gens l'avaient baptisée avec dureté pour son caractère de louve. Mais cela ne la touchait presque pas. Elle croyait qu'elle ne pourrait vivre sans malheur qu'en restant telle qu'elle était, fût-ce une louve.

Les propos d'Aless concernant la fête et le plus cher pour lequel il ne fallait pas ménager sa vie, l'avaient élevée pour un instant au-dessus de sa vie quotidienne, dure et sordide. Mais ces propos lui avaient fait peur. La crainte la saisit dans la cave où elle était descendue pour chercher des provisions pour le dîner, c'était ici qu'elle avait caché ses objets les plus précieux. Ce jour-là, l'apparition de Léna ne lui plut pas. Quand Léna, ayant dit quelques phrases pour respecter les convenances, se dirigea vers la chambre, pour le voir, sans doute, Olga s'indigna, écumant de colère. En voilà une qui fait la patronne ici! Tu vois ça, un vrai inspecteur! Elle aurait pu au moins demander la permission ou inventer quelque chose: à propos, comment se porte Svéta? Olga attendit une minute pour s'apaiser, car, en vérité, elle ne voulait pas montrer le pire de son caractère, elle ne voulait pas se quereller avec Léna devant lui. Elle voulait être bonne à ses yeux.

Léna était près de lui, assise sur le lit, à ses pieds, comme Olga était assise quand il lui avait lu des vers. Cette intimité provoqua un éclat de jalousie dans le cœur d'Olga: „Tu vois, où elle

est assise! Comme chez elle!“ Puis elle vit que le jeune homme avait les larmes aux yeux et elle en fut étonnée. Un Homme pleure? Qu'est-ce que Léna lui a dit? Quels secrets peuvent-ils avoir!

Elle s'en prit à Léna d'un air railleur mais elle avait une expression dure et froide qui ressemblait à un vent d'automne:

— Tu viens ici et tu détraques les nerfs à un malade! Nous en avons assez, de nos propres malheurs, on ne va pas pleurer sur les tiens. Tu peux pleurer toi-même, dans ton oreiller, si tu veux, pour avoir un poids de moins sur le cœur. Maintenant on ne montre pas ces larmes aux autres. Il fait froid. Elles géleraient...

Léna connaissait la jeune Lénovitchikha mieux que les autres, encore à l'école elles s'étaient querellées beaucoup de fois et s'étaient réconciliées, Léna s'était habituée à ne pas prêter une attention particulière à ce qu'Olga disait, parce que celle-ci lançait les mots avec une facilité de marchande, comme quand elle pesait et donnait la monnaie. Mais ces mots, bien qu'ils ne fussent pas très grossiers, décontenancèrent et offensèrent la jeune fille, son visage rougit, elle ne savait pas ce qu'elle devait répondre, le ton qu'elle devait choisir. Il ne s'agit pas de se quereller! Ou de s'humilier devant la marchande! Mais on ne peut pas se taire. Aless lui vint en aide, avec une simplicité et une naïveté d'enfant, il avoua:

— Léna ne parle pas de ses malheurs. Elle a apporté de la joie. Elle m'a félicité à l'occasion de la fête, elle a souhaité la victoire. C'est pour ça que je suis profondément ému. Ne faites pas attention à mes larmes. Je suis sentimental.

Il ne dit pas le principal, ce qui l'avait fait pleurer de joie: Léna avait dit qu'hier, à Moscou, une séance solennelle où Staline avait pris la parole avait eu lieu.

Ses propos réconcilièrent les deux femmes. Léna fut contente qu'il n'eût pas dit le principal, ce qu'elle lui avait communiqué en secret, tout bas; il consentirait à combattre et ferait preuve de ses qualités de militant clandestin. Quant à Olga, elle fut contente de son ingénuité d'enfant et de sa franchise. En se souvenant de ce qu'il avait dit à propos de la fête, elle crut que le fait même d'être félicité à cette occasion l'avait ému, et la pureté exprimée dans les vers, les paroles concernant la Patrie et la Révolution l'avait assainie, une lumière était apparue dans son âme, comme si une chandelle de fête y avait été allumée. Il est vrai, elle éprouva de la jalousie: elle-même, elle avait oublié leur fête (elle pensa „leur“, comme si elle était d'un autre monde), tandis que Léna, cette desséchée, qui n'avait que la peau et les os, elle ne l'avait pas oubliée, elle était venue exprès, pour le féliciter; donc, c'est cela qui les liait, les attirait. Et cette idée calma Olga: c'est cela qui les attire, rien d'autre. Etranges. Des enfants. C'est dangereux maintenant. Mais ce qui est dangereux attire souvent les enfants. Elle-même, n'avait-elle pas risqué quand elle l'avait pris du camp et l'avait fait loger chez elle? Pour du risque, c'en était! Olga, affranchie des mauvaises idées et des mauvais sentiments, propres aux femmes, se réjouit tout à coup, elle voulut faire quelque chose d'extraordinaire, de bon. Elle proposa:

— Savez-vous? Célébrons cette fête, comme avant la guerre. Faisons un repas majestueux. Et buvons un bon coup! Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai?

— Moskovskaïa, dit, en riant nerveusement Aless, content de l'élan, du sentiment de la solidarité d'Olga.

Olga le menaça du doigt.

— Chut! Moulin à paroles! Moskovskaïa, cela va

sans dire, et elle ajouta en murmurant d'un air énigmatique: Du champagne soviétique.

— Mon Dieu! Y a-t-il quelque chose que tu n'aurais pas? Léna avala sa salive d'affamée.

— J'ai tout ce que vous voulez. Autrement, je ne serais pas Lénovitchikha, Olga tourna sur un pied d'un air espiègle.— Allons, tu vas m'aider. Et toi, ne te lève pas, attends qu'on t'appelle, ordonna-t-elle à Aless.

#### IV

La largesse d'Olga, toujours inattendue, et son avarice, plus permanente, mais non moins incompréhensible, étonnaient toujours Aless. Elle avait du pétrole à lampe dont elle avait fait provision au début de la guerre, elle s'était approvisionnée de tout ce qui aurait plus tard un prix exceptionnel. Mais elle ne permettait à personne de consumer le pétrole, même, à lui, son hôte, qui aurait aimé lire le soir. Elle lui trouvait et apportait des livres, mais, pas de pétrole, elle lui ordonnait comme un adjudant sévère: „Dors!“

L'énergie électrique ne parvenait qu'au centre de la ville, dans les établissements administratifs, à la gare, dans les maisons où s'étaient installés les Allemands. La périphérie vivait dans l'obscurité n'utilisant que des lampes à pétrole ou de petites torches faites de copeaux. Les soirées de novembre sont longues. Le sommeil ne vient pas très tôt. Le soir, le cerveau est excité plus que jamais, par les impressions de la journée, les souvenirs, les idées, un courant infini d'idées remplit la tête. L'oreille est plus fine dans l'obscurité. Il semblait à Aless entendre toute la ville: non seulement le sifflement des locomotives lointaines, le bruit d'un camion nocturne ou d'un char, des coups de feu, des cris, un bruit de pas, mais

aussi ce que peu de personnes percevaient: des cris de douleur, des gémissements, des pleurs, des sanglots, des râles, un rire de fou, des malédictions et le tapage ivre des tueurs. Le poète l'entendait par son coeur. S'il avait vu et entendu tout cela, en réalité, il aurait eu le coeur encore plus gros.

Dans la chambre voisine, de l'autre côté de la cloison en planches, Olga ne dormait pas, elle se tournait et se retournait, poussait des soupirs plus souvent qu'elle ne le voulait, arrangeait la couverture du lit où dormait sa fille. Ses soupirs émouvaient et inquiétaient Aless. Il ne pouvait pas encore comprendre cette femme. Pourquoi l'avait-elle sauvé? Pourquoi le soignait-elle avec cet entêtement? Quand et quel prix demandera-t-elle pour ce qu'elle a fait pour lui?

Jeune romantique, qui n'avait plus peur après ce qu'il avait enduré, il ne pouvait pas s'imaginer que la peur dominait tout par ces longues soirées et nuits sans sommeil, toutes les émotions d'Olga. La peur étouffait tous les autres désirs et réflexions, les aurait enfermés dans une petite cellule étroite où ils palpitaient, se débattaient comme des oiseaux et ne pouvaient sortir. Auparavant, elle n'avait jamais éprouvé cette peur, cela était arrivé après la célébration de la fête d'Octobre. Ce sentiment l'envahissait quand elle se couchait et elle se tourmentait des heures entières, tout épuisée, jusqu'à ce qu'un sommeil angoissant ne la gagnât. Le jour se levait et toutes ses angoisses de la nuit, si elles ne lui semblaient pas drôles, étaient du moins trop exagérées. Pendant la journée Olga vivait sa vie habituelle, une vie active, une vie efficace. Cette vie, c'était son seul salut. Elle pensait moins à la richesse, mais elle ne voulait pas souffrir la faim comme les Borovski; elle était certaine que la sécurité dépend du bien-être, on

graisse la patte à l'un, on donne à boire à un autre. Par ces soirées elle aurait bien voulu rester plus longtemps près d'Aless, l'entendre lire et expliquer les vers qu'il lisait, l'entendre parler... Mais premièrement, elle économisait le pétrole... Non, elle le trompait et se trompait elle-même, son avarice n'était qu'un camouflage. La cause en était autre. Elle avait peur après avoir entendu les mots concernant la Patrie, le peuple, leur immortalité, la victoire qui ne manquerait pas de venir, tôt ou tard... Elle avait peur parce qu'elle ne pouvait plus ne pas l'écouter, ne pouvait plus le faire se taire, lui dire de ne pas répandre „la contagion bolchéviste“, elle ne pouvait plus le regarder avec un sourire moqueur: que le petit garçon s'amuse, puisqu'il n'a pas d'autres joies. Non, il la forçait à écouter sérieusement, avec émotion, et elle avait peur, comprenant inconsciemment dans son for intérieur que cela pouvait mettre fin à sa vie habituelle, rompre son équilibre d'âme. Ensuite elle prit cette peur pour un châtiment de Dieu, châtiment qui s'était effondré sur elle à cause de sa vie inique, ses actes irraisonnés, ses réflexions coupables. Elle s'était habituée à ce sentiment, il était devenu naturel à son état. Et si un soir la peur l'avait abandonnée, Olga aurait eu peur encore davantage.

Ils étaient couchés dans des pièces contiguës, chacun plongé dans ses réflexions et, sans doute, ils entendirent en même temps, le bruit d'une voiture qui entrait dans leur ruelle, où, même pendant la journée, les voitures ne passaient pas souvent. Oui, c'était une voiture, elle s'approchait lentement, elle glissa sur une flaque gelée et le moteur hurla, en réveillant tous ceux qui dormaient à cette heure tardive.

Olga, plus morte que vive de peur, pria pour que la voiture passât plus loin. Qu'ils s'arrêtent

près des Koudlatch, non, on dirait qu'ils ont passé la maison des Koudlatch... près des Katzman... mais les Katzman sont au ghetto depuis septembre... Qu'ils s'arrêtent où ils veulent, mais pas à côté de chez elle.

Les faisceaux de lumière tombèrent sur les fenêtres de la salle. La voiture s'était arrêtée près de la porte.

Olga sauta du lit, une seule idée dans la tête: cacher Svéta! Mais où la cacher? Il vaut mieux de laisser l'enfant en paix. Elle s'arrêta, troublée, sur le pas de la porte de la chambre à coucher, en chemise de nuit, l'oreille tendue: que vont-ils faire, par quoi commenceront-ils? On n'entendait pas les soldats sauter sur le sol, frapper à la porte. D'où sauteraient-ils, d'ailleurs? Il était clair que c'était une voiture. Mais le fait que ce n'était qu'une voiture, une auto d'officiers, lui inspira encore plus de crainte. Que voulaient-ils? Qui voulaient-ils? Ce malheureux malade qui venait d'échapper à la mort avec peine?

Dès l'automne 1940 Aless avait servi dans l'artillerie, et dès le début de la guerre il passa à la rédaction d'un journal où il avait publié des vers. Pendant les alertes d'instruction il savait être habillé le premier et sortir dehors le premier. Cette habitude militaire lui était restée ici, chez Olga: dès qu'il s'était rétabli il posait toujours ses vêtements civils près de son lit pour pouvoir s'habiller très vite dans l'obscurité. Il ne savait pas pourquoi il le faisait, il comprenait qu'il serait pratiquement impossible de s'enfuir ou de se cacher face à un événement. Tout simplement, il voulait aller au-devant du danger et même de la mort habillé, pour que rien n'humiliât sa dignité humaine.

Ils n'eurent pas le temps de frapper à la porte et il était déjà debout, tout habillé. Il était sûr

qu'ils étaient venus pour le chercher. Cela ne lui fit pas peur. Mais il regrettait à en pleurer de n'avoir pas eu le temps de faire quelque chose. Eût-il tué un fasciste au moins! Oh! s'il avait une grenade ou un pistolet! Non, il n'aurait rien fait ni avec une grenade, ni avec un pistolet, ni avec une mitraillette: il y avait une femme et un enfant dans la maison... L'enfant! Il ne fallait pas l'oublier! Il ne lui restait qu'encourager Olga et la remercier. Qu'elle le regarde et qu'elle parle après du courage des soldats soviétiques qui vont au-devant de la mort! En tout cas, il ne fera voir sa faiblesse à personne, ni à elle, ni aux ennemis!

Il entra dans la salle et vit la silhouette blanche de la femme. Ils ne devaient pas la voir en cette tenue-là!

— Habillez-vous, Olga Mikhaïlovna.

Pendant qu'il allumait la lampe, elle jeta sur ses épaules un vieux manteau et restait debout, sur le pas de la porte, pieds nus, ébouriffée. Il devina qu'elle protégeait l'enfant. Comme un oiseau. Il en fut ému. S'ils touchent à l'enfant, il se jettera sur eux et les mordra. Il regretta qu'il n'eût pas posé une hache tout près. Auparavant Olga la mettait sur une chaise près de la fenêtre, pour se défendre contre les bandits, comme elle disait. Il lui avait dit: maintenant il n'y a que des bandits armés de mitraillettes, il est impossible de se défendre avec une hache.

— Merci, Olga Mikhaïlovna, il devait le dire absolument, sans cela il ne pourrait quitter la maison, Donnez-moi quelque chose à me mettre dessus, quelque chose de vieux, dont vous n'avez pas besoin.

Elle poussa un sanglot. On frappa à la porte de la maison, il était impossible qu'Olga n'eût pas fermé la porte bâtarde; donc, quelqu'un avait sauté par-dessus la clôture. Elle était prête à leur

ouvrir, Mais Aless l'arrêta, prenant soin de ses pieds:

— Chaussez-vous, et il leur cria: Ein moment! parce qu'ils frappaient déjà avec leurs bottes ou avec les crosses de leurs armes de sorte que les carreaux tintaient.

Aless retira le verrou et ils poussèrent la porte avec force, la porte l'atteignit dans les jambes, dans les genoux, il faillit perdre connaissance de douleur. Ils étaient trois. Mais ils ne le saisirent pas, ils se précipitèrent à l'intérieur. Pour quelque temps il resta seul dans le corridor. On ne voyait personne devant le perron, le moteur vrombissait calmement dans la rue. L'idée lui vint de sortir, de se précipiter dans le potager, de pénétrer dans une autre cour... Non, il ne pouvait pas le faire, l'abandonner seule, pour qu'ils la bafouent, la torturent, elle et son enfant pour sa fuite.

Il les suivit et entra dans la salle éclairée d'une lampe. Tous les trois portaient des manteaux noirs en cuir à cols en fourrure, de hautes casquettes, croix gammée sur la cocarde, ils étaient de haute taille, jeunes, beaux, comme s'ils avaient été triés sur le volet; se trouvant encore au camp, Aless était étonné et même offensé de constater que les fascistes étaient souvent beaux, ce qui ne coïncidait pas avec leur aspect moral et leur conduite. L'un d'eux tenait un pistolet, il menaçait Olga et répétait un seul mot:

— Gold! Wo ist Gold? Gold!

C'était un mot bien connu, mais que signifiait-il, Aless ne réussissait pas à s'en souvenir.

Olga se tenait toujours sur le pas de la porte, barrant le passage de la chambre à coucher où était restée Svéta. Elle tenait son manteau des deux bras, les mains sur la poitrine. Elle n'avait pas eu le temps de se chausser et maintenant elle se tenait debout, pieds nus. Aless jeta un regard sur

es pieds et leur pâleur qui manquait de naturel l'étonna. Est-ce que les pieds peuvent devenir pâles de peur? Sa figure n'était pas aussi blanche, seulement la bouche était livide, Olga remuait des lèvres sans émettre un son. Elle haussait les épaules, sans comprendre ce qu'on lui voulait.

Pendant ce temps, deux fascistes ouvrirent la grande armoire à glace et se mirent à examiner ce que la famille avait amassé durant des années: manteaux, pelisses, complets, blouses, linge. Ils fouillaient d'une façon professionnelle, comme le font les espions ou les cambrioleurs; ils retournaient les poches, tâtaient les coutures, jetaient tout sur le plancher. Celui qui tenait le pistolet, ramassait les choses de valeur et les mettait sur la table.

„Gold? Gold? tâchait de se souvenir Aless. Je crois que c'est de l'argent. Quel argent? Pourquoi ont-ils besoin d'argent? C'est une absurdité“, il pensait avec crainte que tout s'était embrouillé dans sa tête, comme dans un terrible rêve et s'il était arrêté, il ne supporterait plus les tortures parce qu'il n'était pas complètement rétabli.

Olga, sa stupeur passée, quitta son poste sur le pas de la porte, se précipita vers la commode où il y avait de la vaisselle, sortit un paquet de documents qui se trouvaient dans un saladier en porcelaine, et les montra au fasciste qui tenait le pistolet, elle lui expliquait à haute voix, courageusement, comme elle l'aurait fait au marché, qu'elle avait tous les papiers nécessaires: un certificat pour son neveu qui venait de quitter l'hôpital, un permis de faire du commerce, un reçu sur les impôts payés; elle montrait du doigt les sceaux allemands sur les papiers.

— Voilà, que Monsieur regarde! Tout y est selon la loi! Selon la loi allemande! J'aime l'ordre allemand! Gut deutsche!

Ces paroles firent peur à Aless beaucoup plus que l'apparition des fascistes. Qu'est-ce qu'elle dit? Peut-on le sauver à ce prix? C'est de la trahison. Il ne veut pas être sauvé à ce prix! Il voulut leur crier en face quelque chose d'autre: „Hitler Kaputt! Vive Staline!“ Mais de nouveau il se dit qu'Olga voulait non seulement le sauver, mais elle voulait sauver sa vie et celle de son enfant, en premier lieu, c'est pourquoi elle avait le droit de recourir à tous les moyens possibles et il était obligé de se taire. L'hitlérien regarda un papier, on aurait dit qu'il en fut un peu étonné:

— Handel?

— Oh oui, monsieur l'officier! Handel! Handel! Je ist Handell!

Mais les papiers les intéressaient peu. Ils cherchaient autre chose.

En leur montrant ses papiers, Olga oublia un moment son manteau; il s'ouvrit et on put voir une chemise de nuit peu transparente, en tissu indien, bordée de dentelles, à l'encolure et en bas. A travers la dentellerie d'en haut on pouvait voir son gros sein, il n'y a pas si longtemps de ça elle avait allaité son enfant. L'un de ceux qui fouillaient, cessa sa besogne et braqua ses yeux avides sur le sein.

Aless qui suivait attentivement tous les mouvements des fascistes, vit tout de suite ce regard brillant, rapace. L'Allemand cessa de fouiller et, marchant sur les vêtements qui traînaient, s'avança vers Olga. Durant ces brefs instants Aless vécut la plus grande terreur de sa vie, et il eut un élan de fermeté, un élan téméraire et noble: la protéger, au prix de sa vie, défendre sa dignité. Si on la touche, il se jettera comme un tigre, il ne démordra pas! Non, il vaudrait mieux arracher le pistolet de celui qui regarde les papiers et ne prête aucune attention au sein d'Olga. Oui, on ne peut

la sauver qu'en s'emparant du pistolet, pas autrement! Aless s'avança vers la table, simultanément avec l'hitlérien, mesurant chaque mouvement. Mais celui-ci montra du doigt, au-dessus de la table, le sein et cria:

— Or!

On ne sait pas pourquoi la vue d'un sein de femme rappela à l'Allemand le nom de la chose à cause de laquelle ils avaient fait cette incursion. Celui qui avait le pistolet, s'anima:

— Oh, oh, or! Wo ist or?

— Ha, de l'or! Vous avez besoin d'or? se réjouit Olga d'avoir enfin compris ce qu'ils voulaient, elle rejeta même le pan du manteau mais, se rappelant brusquement qu'elle n'avait dessous qu'une chemise, elle le ferma vite, le boutonna et leva le col. Mais il fallait le dire tout de suite. Qui sait ce que vous voulez!

Elle se pencha, ouvrit le tiroir du bas de la commode, y prit une boîte en carton, la plaça sur la table et se mit à en sortir des cuillers d'argent, des fourchettes, des petites cuillers dorées, des bagues, des broches, toutes sortes de menus objets. Les trois Allemands s'étaient penchés dessus, ils soupesaient chaque objet, l'approchaient de la lampe, supputaient sa valeur et menaient une discussion ardente.

Aless, à bout de forces, laissa tomber les bras: Olga ne serait plus en danger. Les écoutant parler, il ne saisissait que des mots à part, avec ses connaissances d'allemand acquises à l'école, d'ailleurs, il ne tendait pas l'oreille pour les comprendre. Tout était trop compréhensible! En fin de compte, ce serait un cas rare et plutôt heureux, heureux pour lui et pour Olga, si les hitlériens en restaient là, ne faisant qu'un vol ordinaire.

Mais leur avidité, leur insatiabilité n'avaient pas de limites. Bien sûr, ils ne crurent pas qu'Olga

avait tout déballé. Ils exigèrent encore, répétant à deux, le troisième se taisait, préférant agir :

— Or. Wo ist or?

— Nitz niéma, monsieur. Wschistka, leur expliquait Olga, en polonais, sans savoir pourquoi, elle leur montrait ses doigts sans bagues, ce qui devait signifier qu'elle n'avait plus rien. Ils continuèrent les recherches. Ils sortirent tout de l'armoire, de la commode, éventrèrent le canapé, se précipitèrent dans la chambre à coucher. Olga essaya de les devancer pour prendre Svéta qui dormait, ils lui barrèrent la route.

— Enfant! J'ai mon enfant là-bas! leur expliquait-elle avec angoisse.

— Kinder, dit Aless.

Ils le regardèrent sans comprendre, plutôt étonnés qu'il eût prononcé un mot en allemand. Mais ils comprirent. Il leur restait encore quelque sentiment humain: ils permirent à Olga de prendre l'enfant de son berceau. La petite se réveilla et pleura. Olga appuya la tête de l'enfant contre son épaule, elle tâcha de faire de la sorte que Svéta ne vît pas ses hommes terribles qui mettaient tout sens dessus dessous. Elle sortit avec la petite dans la salle, elle voulut s'éloigner de ce chaos, se sauver à la cuisine, mais on ne le lui permit pas, elle entendit le mot qu'elle connaissait bien: „Halt!“

Heureusement, l'enfant se rendormit. La chaleur de la petite, son souffle calmèrent Olga: de nouveau elle était sûre que tout s'arrangerait. Avare comme elle le fut, il y avait des moments quand elle ne ménageait rien, aucun bien. Mais par ces moments elle ne se ménageait non plus. Maintenant tout se passait autrement: elle observait tranquillement ce chaos, cruel, pire qu'un incendie, elle ne faisait que prier Dieu pour qu'ils ne les touchassent pas, Aless, elle-même, sa fille. Pour la première fois, elle avait réuni dans son coeur, pas

dans son esprit, les trois êtres en un seul. Jamais elle n'avait ressenti cette union d'âme, même avec le père de sa fille; il est vrai, que dans leur vie avant la guerre, jamais ils n'avaient été autant menacés.

Quand ils fouillaient dans la cuisine, ils le faisaient à la hâte; celui qui avait le pistolet, regardait sans cesse sa montre, le klaxon de la voiture venait de retentir, leur supérieur aurait donné le signal. Mais quand ils trouvèrent l'orifice qui donnait accès à la cave creusée dans la cuisine, ils se mirent sur leurs gardes comme des chiens courants, jacassèrent en leur langue, en décidant, évidemment, qui se hasarderait à y pénétrer. Le fasciste aux yeux rapaces jeta un coup d'oeil sur Olga disant qu'elle devait descendre la première et lui, il la suivrait. Ils avaient des lampes de poche qu'ils avaient allumées dans la chambre à coucher; une fois dans la cuisine, ils ordonnèrent à Aless de prendre la lampe à pétrole qui se trouvait dans la salle. Pendant tout le temps qu'ils furetaient dans les buffets, jetaient des coups d'oeil dans le fourneau, Aless tenait la lampe, ce qui lui donnait la certitude d'avoir quand même une arme à la main.

Il mit la lampe sur le fourneau et, sans attendre l'ordre, descendit dans la cave. Quand l'intérieur fut éclairé d'en haut il fut étonné de la grandeur de la cave et de la quantité de tonneaux de chêne — il y en avait près d'une douzaine, tonneaux contenant plusieurs seaux, ça sentait bon la choucroute, le fenouil, la feuille de chêne, mais aussi ça sentait le caveau, le pourri, quelque chose d'âcre comme de l'ammoniaque qui faisait pleurer les yeux.

L'hitlérien qui se taisait toujours le suivit et lui ordonna d'incliner un tonneau, mais Aless ne réussit même pas à le déplacer. L'Allemand regardait avec mépris ses efforts, puis il repoussa

brutalement le jeune homme, le coup fut si fort qu'Aless se cogna la tête contre le mur cimenté de la cave. Sans le moindre effort, d'un mouvement, l'Allemand renversa le tonneau avec des cornichons, la saumure coula sur les pieds d'Aless, des cornichons tombèrent sur le plancher en béton, crépitèrent sous les bottes du fasciste, il en écrasait exprès, avec plaisir.

Aless restait debout, appuyé contre le mur, tout en sueur de douleur et de faiblesse, les poings serrés d'une colère impuissante.

L'Allemand inclina un autre tonneau, sans le renverser, peut-être, parce qu'on lui avait dit quelque chose d'en haut — on le pressait, sans doute — ou parce que sa lampe avait illuminé tout à coup trois bouteilles de vodka et des conserves cachées dans un coin derrière les tonneaux. Peut-être, pour la première fois au cours de l'opération, il cria avec joie :

— Oh! et il cacha les bouteilles dans les poches de son pantalon et de sa capote. Il prit cinq boîtes de conserves. Il ordonna à Aless de prendre le reste.

Outre la vodka et les conserves, les fascistes prirent des fourchettes, des couteaux, des porte-verre, des essuie-mains brodés, du linge de table — des nappes et des serviettes — amassées par Olga les premiers jours de la guerre, toutes les pelisses, même les plus usées, le manteau de la vieille Lénovitchikha en renard roux, le renard argenté d'Olga, une pelisse d'enfant qu'Olga avait échangée récemment contre des comestibles avec une réfugiée affamée. Tout ce qui avait de la valeur. Olga tâcha de recouvrer la pelisse d'enfant, elle la regrettait le plus, car elle l'avait souvent admirée, l'avait essayée à Svéta, la pelisse lui était encore grande, mais Olga voyait déjà sa fille plus grande, avec cette pelisse, noire comme du charbon, bordée en bas de blanc comme le font les peuples du Nord;

ces pelisses, Olga les avait vues sur les images des livres ou au cinéma. Mais en guise de réponse, le chef, qui avait caché le pistolet, sûr de sa sécurité, prononça un discours hargneux. On pouvait comprendre ce qu'il disait, car il avait prononcé plusieurs fois le mot „or“, sans doute, il menaçait: pour ne pas avoir donné tout leur or, elle et son mari doivent être punis plus sévèrement que par la simple confiscation d'objets pour la grande armée de führer.

Si ce n'était pas l'enfant dans ses bras, Olga aurait été plus persistante, désespérée, elle aurait pleuré, en tout cas, elle aurait versé des larmes, elle le faisait et cela l'aidait dans ses rapports avec les siens. Mais ses mots réveillèrent Svéta, ce que n'avaient pu faire les paroles étrangères, allemandes, hautes, terribles, et Olga dut chanter une berceuse insolite:

— Fais dodo, ma petite. Fais dodo, mon petit chat. Tous les chats font dodo, et les souris, et les enfants... Il n'y a que les tigres... à deux pattes... qui ne dorment pas. Sehr gut, monsieur le chef. Je ne regrette rien. Que vous en creviez. Que mon bien vous reste dans le gosier. Sehr gut.

— Sehr gut! approuva le chef et donna un coup de poing dans le ventre d'Aless, il est vrai, sans force, mais pour montrer à Olga en riant qu'il fallait mieux nourrir son mari: évidemment, celui qui était descendu dans la cave lui avait dit que le Russe n'avait pas pu déplacer un tonneau. Ou, peut-être il avait dit qu'il y avait beaucoup de choucroute dans la maison et il conseilla de donner à Aless de la choucroute. Finalement, ils voulaient plaisanter. Ils voulaient être généreux. Les plus généreux. Ils croyaient l'être. Les plus raisonnables. Le principal et le plus „généreux“ caressa même la tête de l'enfant, les cheveux soyeux et blonds de Svéta. Son mouvement, sa

main tendue tout à coup, firent peur à Olga et à Aless. Mais il la caressa avec douceur et dit quelque chose à propos des Allemands et des Biélorusses, à propos des Aryens. Ne voulait-il pas prouver que les Biélorusses appartenaient à la race aryenne? Il aurait recherché l'amitié? Il était un politicien, cet Allemand. Aless comprenait les mots politiques, les mots des journaux mieux que les mots de la vie quotidienne. Avant de partir ce „politicien“ prononça encore un discours où on pouvait entendre le mot „danke“; bien sûr, il ne les remerciait pas, l'intonation était autre, il leur aurait conseillé de les remercier, ses compagnons et lui, pour avoir pillé d'une façon si bonne et si paisible. Et Olga répéta:

— Danke, danke, monsieur le chef. Que tes enfants en jouissent, qu'ils se couvrent d'escarres.

Quand les Allemands furent sortis et que la voiture fut partie, encore plus vite qu'elle n'était arrivée, faisant du bruit sur le sol gelé, Aless et Olga se turent pendant un long moment. Ils se tenaient debout, sans se regarder, comme si quelqu'un d'eux eût été coupable de tout ce qui s'était passé. Mais maintenant, sorti indemne, Aless ne reconnaissait plus ses torts, si, après cette intrusion, il avait été saisi et emmené avec eux, il se serait cru fautif: l'idée d'avoir fait malheureuse la femme qui l'avait sauvé l'aurait tourmenté.

Non, Olga ne se taisait pas, tout doucement, avec une tendresse particulière, elle berçait l'enfant, sa berceuse n'avait pas de paroles, c'était un air éternel, connu de toutes les mères du monde, la musique de son âme.

Personne n'était allé pour fermer la porte bâtarde ou la porte de la maison. A quoi bon? Il n'y aura plus de pillards.

La petite s'était rendormie et Olga la porta dans la chambre à coucher où elle se remit à chanter la

berceuse. On entendait le grincement habituel du berceau de bois à bascule.

Sortie de la chambre à coucher, Olga lui demanda, presque à haute voix, montrant les objets qui traînaient dans la salle:

— Qu'est-ce que cela signifie donc?

Il répondit d'une voix coléreuse:

— Le fascisme! C'est le fascisme! Et vous... vous avez voulu vivre à côté de lui... faire du commerce! Maintenant vous voyez... voyez? Mais ce n'est que... ce n'est rien... Un petit cambriolage! Si vous aviez vu ce qu'ils font là-bas!... Non! Il faut les battre, battre! Que la terre brûle sous leurs pieds! Comme l'a dit Staline...

Il faillit crier ces derniers mots. Olga se précipita tout à coup vers lui, saisit sa tête, ferma sa bouche avec ses mains et chuchota d'un ton non moins coléreux:

— Tais-toi! Tais-toi! Vermine! Un dégénéré bolchéviste! elle le repoussa avec force.

Cette volte-face, si inattendue, abasourdit Aless. Il savait son état d'esprit, il savait qu'elle n'était pas la meilleure citoyenne soviétique, qu'elle était une marchande, une petite bourgeoise, mais en même temps ses actes tels que son rachat, ses soins inhabituels d'infirmière quand il était malade, la célébration de la fête d'Octobre l'étonnaient, il ne les comprenait pas. Mais ce „un dégénéré bolchéviste!“ il ne s'y attendait pas, il ne pouvait pas le placer dans n'importe quelles contradictions, de son caractère, elle humiliait le meilleur de sa vie. S'il avait son vêtement, si ce n'était pas la nuit quand on n'irait pas loin sans ausweiss il quitterait sans tarder cette maison.

Olga comprit que le coup porté était trop fort, elle pensa encore que lui, ayant été offensé, pourrait quitter la maison, elle eut peur. Sans souliers, elle n'y prêta pas attention, elle sortit en courant

pour fermer la porte bâtarde, puis elle ferma les portes du corridor et de la cuisine.

Elle rentra et se mit à ranger les objets, mais on aurait dit qu'elle le faisait malgré elle, comme si elle ne savait pas comment ranger tout cela après cette incursion. Ou, peut-être, elle s'était penchée pour ne pas voir les yeux d'Aless. Lui, il se taisait aussi, parce qu'il ne savait pas ce qu'il pouvait dire après ses propos offensifs. Puis, quand tout à coup Olga s'assit sur un tas d'habits et pleura, cachant le visage dans une robe froissée, il eut pitié d'elle: au bout du compte, il ne doit pas oublier qu'elle est une femme simple, peu consciente, ce serait bien de développer les meilleures qualités de son caractère.

Aless s'approcha d'elle et lui dit d'un ton paisible:

— Il ne faut pas pleurer, Olga Mikhaïlovna. Pourquoi êtes-vous affligée? Qu'est-ce que vous avez perdu? Des pelisses? Des cuillers? Est-ce la tragédie des millions d'hommes? Ils perdent leurs fils, leurs parents...

Elle montra son visage, leva les yeux et dit, sans méchanceté:

— Ne piétine pas sur les habits.

Oubliant tous ces chiffons sur le plancher, il avait marché, sans le vouloir, sur une blouse. Il s'avisa de son erreur, se troubla, faillit avoir peur:

— Excusez-moi.

Olga poussa un soupir.

— Je t'ai pris, c'est mon malheur.

Encore un coup, non moins douloureux, réponse à sa tentative de rapprochement, il avait voulu lui faire comprendre que malgré ses propos offensants il l'estimait toujours... On peut pardonner „vermine“ à une femme coléreuse et apeurée. Mais ses paroles, énoncées d'un ton calme, que lui,

un prisonnier, c'était son malheur, ce n'était plus un outrage, mais c'était une forme délicate, impitoyable: „Va t'en d'ici, de ma maison!“

Bon, il fallait s'y attendre aussi. Il lui savait gré: elle l'avait sauvé d'une mort douloureuse, lui avait donné un mois de vie et de confort. Maintenant il devait penser à lui-même. A proprement parler il n'avait qu'une seule préoccupation — regagner les rangs, de trouver sa place dans la lutte contre le fascisme. Maintenant, quand il avait repris des forces, qu'il était en liberté, ce serait facile à le faire. Comme on dit, il y a de braves gens partout. Il y en a pas mal à Minsk, de ces braves gens. On l'aidera.

Il recula doucement d'un pas et dit:

— Excusez-moi. Demain matin je m'en irai. Je vous remercie.

Olga ne lui répondit pas tout de suite. Elle se leva, prit le tas d'habits dans ses bras et le jeta sur la table. Puis tout à coup elle se tourna de son côté et le regarda de ses yeux secs et ardents, sans aucun trouble, sûre d'elle, autoritaire, elle était redevenue la même qu'Aless avait observée durant tout un mois après qu'il eut repris ses sens.

— Où est-ce que tu iras donc? Tu n'iras nulle part! Je ne te laisserai pas partir!

Elle ne pensait pas, elle ne pouvait pas s'imaginer que ces bonnes paroles porteraient la blessure la plus forte et la plus douloureuse au jeune homme, qu'elle l'outrageait d'une façon la plus humiliante. Il voulut crier: „Tu crois que si tu as payé en or pour moi, je suis ton esclave à vie?“ Mais elle le devança et demanda d'une voix presque menaçante:

— Tu veux aller chez Léna Borovskaïa?

Aless se troubla, il est vrai, tout d'abord il s'était souvenu de Léna, en pensant à ceux qui l'aideraient.

— Qu'est-ce que vous dites!... Pourquoi chez elle? Qu'est-ce que j'y ferai?

Alors l'extraordinaire arriva; lui, un poète, un créateur, il n'y avait jamais pensé bien qu'il eût donné libre cours à sa fantaisie lors de ses nuits blanches. Olga se jeta vers lui, serra sa tête dans ses bras, le baisa sur le front, les joues, la bouche, tout ne chuchotant:

— Je ne te laisserai pas partir! Je ne te donnerai à personne! Je t'aime! Je t'aime, mon petit imbécile... Je n'ai pas aimé mon mari comme...

Il n'aurait pas pu l'imaginer, non seulement pour lui, mais pour le héros de son futur poème qu'il allait écrire après la guerre s'il restait en vie. Il est vrai, il réfléchissait parfois avec angoisse: cette marchande pratique, ne voulait-elle pas se l'approprier comme son bien particulier? Cette idée le préoccupait un peu: d'ailleurs, elle avait du charme et il aimait l'enfant. Mais cette perspective le faisait rire, il était sûr qu'il tiendrait bon face à n'importe quelle tentation pareille, qu'il aurait assez de forces et de caractère parce que ce n'était pas le moment de penser à cela.

Les baisers inattendus d'Olga, sa déclaration d'amour après tout ce qui était arrivé, ainsi que ses propos cruels, le rendirent confus, comme un écolier, il ne pouvait pas prononcer un seul mot, il ne savait que dire ni que faire dans cette situation. Comment ferait-il preuve de sa force et de son caractère sans blesser, sans offenser la femme? Lui dirait-il qu'il ne l'aimait pas et qu'il ne l'aimerait jamais? Était-il franc? Ne la trompait-il pas, ne se trompait-il pas? Lui dire qu'en ce moment il ne fallait pas penser à l'amour? Elle ne comprendrait pas. Lui, il était sûr que même la guerre ne pouvait pas étouffer les meilleurs sentiments humains, les plus nobles et les plus beaux. Mais il ne pouvait pas se laisser attendrir, par les baisers

d'une femme, il n'en avait pas le droit! Il fallait rester un homme!

— Olga Mikhaïlovna! S'il vous plaît, il ne faut pas. Je vous en prie... C'est déplacé, tout ça. Non, bien sûr, je vous remercie. Mais faisons plutôt ce que nous devons faire, il faut mettre de l'ordre...

Peut-être, eut-elle honte de son élan inattendu. Elle recula. Sans le regarder. Elle poussa un gros soupir, puis elle s'assit sur le matelas éventré du canapé, serrant son manteau contre elle, comme si elle avait froid. Il se tenait debout devant elle, la regardant attentivement pour la première fois, auparavant il n'avait jamais osé le faire, il craignait qu'elle pût avoir une mauvaise idée. Enfin, il voulait comprendre cette femme, énigmatique pour lui dès le moment quand leurs regards s'étaient croisés à travers les barbelés du camp, cette femme, pleine de contradictions à merveille, il avait vécu vingt ans, mais il n'avait jamais rencontré autant de contradictions dans un caractère humain. Vingt ans, cela veut dire quelque chose quand l'homme croit avoir connu tous les mystères du monde. Qu'est-ce qu'elle est? Qui est-elle? Une marchande? Une bourgeoise? Ou, peut-être, porte-t-elle le titre d'Homme et de Mère à la fois? Lui, romantique sublime, voulait toujours écrire ces deux mots avec des lettres majuscules, les prononcer d'un ton sublime.

Il est clair qu'en la regardant Aless ne pouvait pas répondre à toutes ces questions, mais il se disait, avec une émotion nouvelle, inconnue jusque là, qu'Olga était vraiment belle (il s'en était aperçu auparavant, mais ce n'était pas dans une situation aussi concrète, dans ce mélange d'idées et d'impressions). On peut s'éprendre d'une femme comme elle. Puis il se rappela que ce luxe et cette insouciance n'étaient pas pour lui, il pourrait

échouer dans la médiocrité mesquine et bornée des petits bourgeois, tandis qu'il devait lutter, se venger, il n'avait qu'un sort: périr dans la lutte, il n'y avait rien d'autre à faire.

Olga, qui avait baissé la tête, regarda l'armoire, se vit dans la glace et rit:

— Regarde comment je suis! Comme un épouvantail! Je ne me souviens plus quand j'ai mis ce manteau. Le col relevé... C'est comme ça que je t'avoue que...

Elle s'arrêta court, sans parler de son aveu. Et tout de suite elle troubla Aless par une autre chose. Elle se leva brusquement, ôta son manteau, il est vrai, elle lui avait tourné le dos, elle mit sa plus belle robe verte, en la prenant parmi celles qu'elle avait mises sur la table.

Pendant qu'elle se changeait, Aless ne la regardait pas. Quand il leva la tête, il la vit, vêtue d'une belle robe, chaussée de souliers à talon haut, faisant un noeud de ses cheveux, comme si rien ne s'était passé et qu'elle allait faire une visite. Ce changement, cette transformation étrange de son visage, de ses mouvements le troublèrent davantage.

— Tu crois que je regrettais mon bien, que c'est à cause de cela que j'ai pleuré? Non, je ne suis pas si bête qu'ils l'ont cru et que tu le crois, toi aussi. Tout le meilleur, je l'ai enfoui et je ne sais même pas si je le trouverai après. L'argent, l'or, les meilleures pelisses. Tenez, scélérats, criait-elle, s'adressant à la fenêtre, en faisant la nique. Je n'ai pas tout caché, on ne m'aurait pas cru. Ces voisins, comme des chiens, flairaient toute la vie pour savoir ce que les Lénovitch avaient acheté. Il y a, je crois, ceux qui ont donné une liste complète aux Allemands. C'est pourquoi je n'ai pas tout caché. Il faut avoir quelque chose pour une rançon. Qu'ils en crèvent, de vieilles pelisses,

ces scélérats! Et on crie encore: ils sont cultivés, ces Allemands! Pillards! Brigands! elle le dit sans cette méchanceté qu'aurait voulu entendre Aless, elle le dit comme elle l'aurait fait au marché, un torrent de paroles, mais elle le dit sans cette haine qu'il éprouvait; auparavant elle avait injurié les fascistes, elle avait injurié les policiers en face, elle leur avait crié qu'ils étaient des ivrognes, des écorcheurs, coureurs de jupons, mais ceux-ci ne faisaient que rigoler, ou ils la menaçaient sans méchanceté de la mettre en prison pour cette insulte portée aux pouvoirs, mais, expliquaient-ils, ils ne le faisaient pas parce qu'ils avaient pitié de son enfant. Aless ne lui répondit rien.

Son silence piqua Olga au vif.

— Mais qu'est-ce que tu fais, on dirait Saint-Makar? Viens ici, asseyons-nous, pleurons ou rions, comme on voudra. Elle se rassit sur le canapé, puis, voyant son incertitude, elle rit: Viens ici. Assieds-toi. N'aie pas peur. Je ne te mordrai pas.

Ce serait bête de ne pas accepter, Aless s'assit à côté d'elle.

Elle parla, d'un autre ton, sans enjouement, d'un ton sérieux, confiant, à voix basse:

— J'ai pleuré de peur. Si tu savais comme j'ai tremblé. Pendant tout le temps qu'ils cherchaient, mon âme était ici, elle toucha le talon de son soulier. Jusqu'à ce que je n'aie compris qu'ils n'étaient pas de la Gestapo. Ils étaient du camp, de ce gros verrat qui avait pris de l'or pour toi, il avait inscrit mon adresse... Tiens, ils ont attaqué la vodka, ces scélérats. S'ils étaient plus expérimentés dans les perquisitions, ils auraient pu trouver, tu sais... C'en serait fait de nous! Olga se pencha et lui souffla à l'oreille: Un poste de radio... Et un pistolet.

— Tu as un pistolet? Où tu l'as pris?

— Plus bas! Sur un mort au début de la guerre.

Jamais le coeur d'Aless ne battit aussi fort et avec tant de joie: ni quand Olga l'avait échangé et qu'ils avaient couru à travers le champ pour quitter le plus vite possible ce lieu horrible, ni durant la célébration de la fête d'Octobre quand elle avait fait un dîner, ni quand Léna Borovskaïa lui avait dit en secret qu'il y avait des communistes et des komsomols dans la ville qui s'organisaient pour la lutte, ce n'était ni pendant cette nuit quand Olga lui avait fait sa déclaration d'amour inattendue et qu'elle lui avait qu'elle ne le donnerait à personne. Jamais son coeur ne battit si fort et avec tant de joie. Cela était dû à la nouvelle qu'il y avait un pistolet dans la maison.

## V

Après cette perquisition Olga devint plus animée, plus raisonnable, ses craintes avaient disparu, maintenant elle faisait du commerce avec plus d'activité. Mais ses procédés dans le commerce avaient changé. Observant la vie quotidienne et le marché, elle réfléchissait à l'avenir, elle comprenait qu'en hiver et au printemps les comestibles, le pain, la pomme de terre, la betterave à sucre, sans parler du lard, auraient un prix particulier. Douée d'un esprit de commerce, elle se débrouillait non seulement dans la conjoncture du marché, comme disent les économistes, mais elle savait faire des pronostics. Il est possible que cette incursion de nuit des fascistes, les fouilles effectuées à la recherche de l'or, leur joie à la vue de la vodka et des conserves la poussèrent à réviser sa propre politique commerciale. La conversation qu'elle avait eue avec Aless, sa déclaration avaient une certaine importance, elle espérait avoir un nouveau bonheur de femme. Bref, maintenant elle ne portait que rarement des produits au marché, elle

ne le faisait que pour se faire rappeler, pour qu'on ne l'oubliât pas, pour soulager son coeur avec ses anciennes amies. Elle fréquentait plus souvent maintenant le marché aux puces. Elle vendait et elle achetait. Elle achetait des objets de valeur, petits, en or et en argent qu'on pouvait cacher facilement. Elle achetait plus souvent des produits qu'elle n'en vendait. Elle ne le faisait pas au marché. Elle allait dans les villages proches; là, elle échangeait des blouses, des chemises, des jupes, du sel contre du jambon, du lard, du gruau moulu dans des mortiers.

Elle aimait cette large activité commerciale. Cette activité était plus variée, elle exigeait plus d'inventions; Olga éprouvait plus d'emballement, elle travaillait du cerveau, elle calculait toujours mentalement où elle pouvait acheter, vendre, revendre avec plus de profit. Elle aimait le marché aux puces que sa mère n'avait pas voulu reconnaître, celle-ci disait qu'il n'y avait que deux espèces humaines qui s'y baladaient: des escrocs et des sots. Maintenant, sous les Allemands, l'indigence et la faim avaient forcé à s'y rendre tous ceux qui ne savaient pas avant la guerre où il se trouvait, ce marché „où on plume“. On se perd dans la foule, à ce marché. Mais on voit plus rarement des policiers, et on paie moins souvent la rançon. Des policiers cessèrent leurs visites dès qu'elle quitta sa place habituelle à la section alimentaire du marché de la Komarovka. Au marché aux puces les gens étaient plus hardis, ils s'exprimaient plus librement, on pouvait y apprendre beaucoup plus de nouvelles sur tout ce qui se passait dans la ville, sur les avis allemands, et même sur les siens, où et comment combattaient-ils.

C'était intéressant aussi d'aller dans les villages, de parler aux paysans, bien que ce fût plus dangereux et que les exactions fussent plus grandes:

les soldats allemands montaient la garde aux postes de contrôle, il était plus difficile de s'entendre avec eux. Une fois Olga leur proposa un morceau de lard, mais ils prirent sa musette et la poussèrent grossièrement, les butors. Mais ce danger avait quelque chose de nouveau, il l'attirait. Olga aurait pris part à une activité plus importante qu'un échange ordinaire, elle aurait fait son petit exploit. En tout cas, elle parlait discrètement à Aless de ses succès au marché aux puces, une dizaine de mots, entre autres, elle savait qu'Aless n'aimait pas beaucoup son activité, mais elle lui parlait volontiers, avec des détails de ses tournées dans les villages.

Son aveu, fait par cette nuit-là, n'était pas l'objet de leurs conversations. Olga faisait preuve de plus de pudeur féminine qu'auparavant. Elle devint plus attentive quant aux désirs d'Aless. Elle lui apportait des livres. Elle en achetait sans ménager son argent. Une fois elle lui apporta „Le Chemin des tourments“ d'Alexis Tolstoï. Aless fut étonné et apeuré apprenant qu'elle l'avait acheté au marché. Qui aurait pu le vendre? Quelqu'un qui ne comprenait pas ce que c'était que ce livre? Un patriote qui aurait lancé un défi à l'ennemi? Ou un provocateur qui avait dû filer l'acheteur du livre?

Souvent elle apportait de la poésie, elle savait qu'il aimait beaucoup les vers. On aurait dit que maintenant elle les aimait aussi. Très souvent, le soir, elle lui demandait de lui lire du Blok, du Lermontov, du Koupala, du Bogdanovitch. Sans ménager le pétrole à lampe. A propos, ce fut Léna qui apporta un livre de Bogdanovitch, et Olga devint jalouse, presque méchante, voyant que ce petit bouquin lui avait causé plus de joie que certains grands livres, à belles couvertures qu'elle lui apportait, que ce bouquin lui avait causé autant

de joie que le livre de Blok. Parmi les livres qu'elle lui avait apporté ce fut plutôt un volume de Lermontov qui l'avait autant réjoui. Olga se souvenait du temps de l'école de quelques lignes de „La mort du poète“. Elle les récita:

Le poète est tombé, prisonnier de l'honneur,  
Tombé calomnié par l'ignoble rumeur,  
Du plomb dans la poitrine, assoiffé  
de vengeance;  
Sa tête est retombée en un mortel silence.

Aless en fut très touché. Elle fut contente de voir ses larmes. Après Aless l'observa plusieurs fois, sans qu'elle s'en aperçût: le matin elle prenait des livres de poésies, et, pieds nus, dépeignée, en chemise de nuit, elle se mettait à lire des vers comme une prière, elle remuait des lèvres, puis elle fermait le livre, levait la tête et prononçait des lignes à voix basse; si elle ne réussissait pas à les retenir, elle jetait un coup d'oeil dans le livre. Et plus tard, dans la journée ou le soir, s'affairant dans la cuisine, elle chantait tout bas, sur un air qu'elle avait composé elle-même, certaines lignes:

Dans mon pays il a y une source  
D'eau vive;  
Ce n'est que là que je peux me libérer  
De ma douleur.

Ou encore, couchant la petite, elle chantait comme une berceuse, les vers qu'Aless avait récité de mémoire, mais, bien sûr, ce n'était pas pour l'enfant, mais pour faire plaisir à Aless:

Quelle paix dans les cieux, toute chose  
est sereine!  
La terre se repose en son éclat bleuté...  
Pourquoi ce mal de vivre, alors, et cette peine?  
Faut-il encore attendre ou faut-il regretter?<sup>1</sup>

Au choeur de l'école elle avait chanté „Zorka Vénéra“. Mais elle ne savait pas, ne se rappelait

---

<sup>1</sup> Traduit par Charles Dobzynski (N.d.T.).

pas, que c'était Bogdanovitch qui avait écrit cette poésie. Elle fut intéressée par le sort du malheureux poète dont Aless lui avait longuement parlé. Il faut dire que cette introduction l'avait initiée à la poésie de Bogdanovitch, au livre apporté par Léna qui avait causé à Aless plus de joie que ses livres à elle, à Olga. Quand il eut lu la poésie „Zorka...“ Olga eut le sentiment de rencontrer une amie d'école et elle lui chanta cette chanson. Aless fut touché. Il semble, que c'est précisément à ce moment-là qu'il lui dit :

— Tu dois faire tes études, Olga. L'aveu de la fameuse nuit avait un résultat agréable, maintenant il lui disait toujours „tu“, ce qui les rapprochait en quelque sorte, malgré leur réticence et indifférence apparentes.

— Quand ferai-je mes études? Maintenant?

— Pas maintenant, bien sûr. Après la guerre. Pourquoi ne l'as-tu pas fait avant la guerre?

Olga devint sérieuse, elle se fâcha.

— Tu peux bien le dire, ta mère est une institutrice. Et ma mère est une marchande de la Komarovka. Et après la guerre... Mon Dieu, c'est vrai, tu n'es pas de ce monde, on dirait un ange. Tu ne sais pas ce qu'il y aura après la guerre?

— Et qu'est-ce qu'il y aura?

— La famine. L'indigence. On ne songera pas aux études.

— Nous vaincrons, il n'y aura ni faim, ni indigence!

— Nous vaincrons... C'est à savoir! Les Allemands sont près de Moscou. Tous les haut-parleurs crient au marché qu'on prendra Moscou demain...

— Et quand même nous vaincrons! ses joues devinrent roses, ses yeux brillèrent, la voix trembla. N'as-tu pas foi en notre victoire?

Olga savait que sa réaction était douloureuse

quant à ces conversations. Une fois des policiers étaient venus chez elle, ils avaient bu dans la salle, ils avaient crié qu'Hitler ferait bientôt kaputt à Staline. Après cette visite Aless eut de la fièvre, il délira, Olga eut peur qu'il ne tombât encore une fois malade.

— Si, je le crois bien.

En principe, elle tâchait de ne pas prononcer des mots qui auraient pu l'offenser, le blesser, elle reconnaissait toujours ses torts pour lui avoir crié : „Vermine!“

Aless ne crut pas Olga quand elle lui dit qu'elle était sûre de notre victoire, il tâchait de la convaincre avec ardeur qu'il était impossible de vivre sans cette foi, que s'il la perdait, il ne pourrait vivre une seule journée, il ne s'accrocherait pas à la vie, car la vie, piétinée par une sale botte allemande, n'avait pas de sens, comme n'avait pas de sens la cause qui lui était chère, pour le triomphe de laquelle il vivait.

Olga était toujours apeurée de ses propos, plutôt pas de ses propos, mais de l'ardeur avec laquelle il les prononçait. Elle ne le contredisait pas. Elle ne lui demandait même pas de ne pas en parler à quelqu'un d'autre. Sa force morale la subjuguait. Olga sentait que le pouvoir qu'elle avait exercé quand il était malade disparaissait petit à petit, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire qui le faisait maître, non pas de ses biens, elle ne le craignait pas, mais de ses idées, de ses sentiments, cela lui faisait peur; chose étrange: sa résistance devenait de plus en plus faible. Étaient-ce les vers qui l'avaient ensorcelée, qui l'avaient bercée? Ce n'était pas par hasard qu'elle se disait que le premier livre à couverture improvisée, apporté par Léna, avait de la magie.

Parfois elle accourait du marché, contente d'une vente ou d'un achat réussis, pleine d'énergie juvé-

nile, pétillante de santé, elle voyait qu'il y avait de l'ordre dans la maison, Aless, guéri, était devenu une bonne ménagère, en tout cas il savait mieux veiller sur l'enfant que la mère Maryla, Olga éprouvait alors le désir de lui faire quelque chose d'agréable. Elle prenait sa fille, valsait avec elle, sautillait d'une jambe sur l'autre, en chantant:

Je suis une jeune kolkhoziennne...

D'abord, Aless se mit sur ses gardes: ne se moquait-elle pas de la vie radieuse qui avait donné de l'inspiration au grand poète, et à lui, jeune poète et combattant. les forces pour ne pas se plier sous l'orage de l'intempérie de la guerre? Mais Olga répéta cette chanson à maintes reprises, sans ironie, sincèrement, avec l'intention de le réjoir. Vraiment, il fut heureux de l'audace d'Olga pour avoir chanté cette chanson. Enfin, convaincre, mater son caractère, c'est déjà beaucoup, car le combattant puise ses forces dans le chant, son moral dépend de ce qu'il chante. C'est ainsi que disait le rédacteur de leur journal d'armée, Gavron, ancien commissaire de bataillon. Il s'était brûlé la cervelle pour ne pas se faire prisonnier au moment où la rédaction avait été encerclée par les Allemands. Aless, témoin de sa mort, considérait ce fait comme preuve de courage qui lui avait manqué, c'est pourquoi depuis il éprouvait des tourments d'âme au camp, et ici, chez Olga, durant sa maladie. Maintenant il avait changé d'opinion, ses tourments avaient diminué, et il se demandait qui aurait tiré profit s'il avait pourri dans la terre? Les Allemands? Et comme ça il pouvait encore faire la guerre. Même s'il ne devait tuer qu'un seul fasciste, il valait la peine de vivre et de supporter tous les tourments, lutter jusqu'au dernier soupir.

Sa vie était tout à fait autre que celle d'Olga. Devenu bonne d'enfant, il se préparait à une autre

action, il voulait rester fidèle au serment prêté l'année précédente. Il trempait son credo, ses idéaux nobles, il les trempait de la sorte pour que rien ne pût les ébranler, ainsi que sa volonté, pour ne pas reculer à la vue de la mort, des mitraillettes ennemies le visant, de la potence. Pour s'endurcir, il usait de tous les moyens: la poésie, en premier lieu, ses idées, ses rêves, le souvenir de sa mère, les soins donnés à l'enfant dont le père était dans l'Armée Rouge, son amour pour la petite; cet amour pour l'enfant matérialisait son amour pour la vie, les gens, lui rappelant le sens de la lutte et le sens des sacrifices dans cette lutte. Il y avait une chose qui portait préjudice à cette formation morale, c'étaient les contradictions qui existaient dans ses rapports et ses sentiments à l'égard d'Olga. Il comprenait qu'il n'avait ni le temps, ni le savoir pour la rééduquer, il aurait voulu la voir changer, la détourner du commerce, de l'accumulation des biens. Le sens de la propriété, l'avidité sont les survivances les plus stables. Une fois, Olga, dans un moment de sincérité, lui avoua qu'elle voulait ouvrir une boutique, les Allemands le permettaient volontiers. Comment lui prouver qu'elle devrait répondre devant la loi soviétique? Qui as-tu aidé? Qui as-tu nourri ou as habillé? Les tiens ou l'ennemi?

Passant des nuits blanches, il réfléchissait à des dizaines et des centaines de variantes: comment adhérer aux rangs des combattants. D'abord, le plus souvent il traversait la ligne du front, puis, après une discussion avec Léna, il se reliait aux partisans, combattait dans la clandestinité à Minsk. Parfois, plein d'orgueil, il se voyait grand héros, insaisissable, mais tout de suite après il se ravisait et se moquait sans pitié de sa fantaisie. Sa vie de soldat ne lui avait-elle pas prouvé que ce n'était pas simple de devenir un héros dans

cette guerre? En général, ce n'était pas à la gloire qu'il devait rêver, mais à la réalisation consciencieuse de son devoir militaire.

La déclaration d'amour d'Olga, le fait qu'elle avait un poste de T.S.F. et un pistolet commencèrent à exciter de nouveau sa fantaisie échauffée et impatiente. Parfois Olga était pour lui une personnalité énigmatique, par exemple, une militante clandestine de haute classe, chargée par les nôtres d'accomplir une mission. Mais, toute réflexion faite, il se disait que ce n'était qu'une bêtise: la vie des Lénovitch avant la guerre ne s'accordait pas au fait que la jeune femme avec l'enfant fût chargée d'une mission clandestine. Ses opinions n'y correspondaient point, ainsi que son caractère peureux. Un soir, après avoir couché Svéta, la petite n'avait pas envie de dormir, elle faisait des caprices, et qu'ils restèrent tous les deux, ressentant une certaine gêne, Aless demanda tout bas:

— Est-ce qu'il fonctionne?

— Qui?

— Mais le poste.

— Oui, je crois.

— On va écouter Moscou?

Olga fit de grands yeux.

— Alors quoi, imbécile, tu t'ennuies sans potence?

En voilà une „militante clandestine“!

Il n'osa pas lui demander où était caché le pistolet, bien que cette arme, plus que tout autre chose, l'eût privé de sommeil. Il le voyait déjà, ce pistolet, il en ressentait le froid de la poignée, il caressait le canon de métal oxydé. Quand il restait avec la petite, il ne se décidait pas à le chercher: il se disait que c'était malhonnête de fouiller dans la maison d'autrui; tout ce qu'il pouvait faire c'était de jeter un coup d'oeil dans

l'armoire ou dans les tiroirs de la commode et des tables. Resté seul, il n'était jamais descendu dans la cave, mais il arpentait les chambres, s'arrêtait près des coins où il était possible de cacher un petit objet, marchait, plus souvent qu'il ne le fallait sur une planche de bois qui craquait et faisait ressort. Quelque chose de suprasensible lui suggérait que l'arme était à proximité, cela l'émouvait. Il savait que les femmes pouvaient cacher les choses tout près, d'une façon simple, mais rusée, tandis que les hommes cachaient très loin, mais leurs cachettes étaient plus faciles à découvrir. Olga avait caché le pistolet quelque part tout près, elle le lui avait dit, elle avait avoué la peur qu'elle avait éprouvée quand les Allemands avaient cherché de l'or. Donc, le pistolet était quelque part par ici, elle n'aurait pas eu peur si elle l'avait enfoui quelque part dans le jardin ou dans l'étable.

Il était sûr, il ne savait pas pourquoi, que tout à fait par hasard, à un moment précis, de la même manière inattendue comme apparaissent les images poétiques, viendrait l'inspiration et il devinerait où était caché le pistolet. Il s'en armerait. Il tuerait son premier fasciste. Il en serait fini avec ses tourments à cause de ce que durant les trois mois passés au front, les mois d'une retraite terrible et honteuse, lui-même, personnellement, n'avait même pas tué un seul fasciste; il avait été encerclé trois fois et jamais il n'avait tiré à bout portant, pour voir tomber un ennemi, voir que c'était notamment sa balle qui avait tué un d'entre eux.

Resté seul, il écrivait des vers, il s'était mis à le faire à peine rétabli, quand il n'était pas encore sûr qu'il survivrait. Il voulait que quelque chose restât après sa mort; d'ailleurs, étant prisonnier, il avait perdu tout ce qu'il avait écrit. Évidemment, ce que les Allemands saisissent disparaîtra sans

laisser de trace. Il n'écrivait pas pour la grande littérature. Il pensait à sa mère, il fallait qu'elle sache de quoi il vivait durant ses derniers jours.

Il écrivait ses vers dans un cahier d'écolier qu'il cachait sous son matelas. Les hitlériens avaient renversé son lit, heureusement, le cahier n'avait pas attiré leur attention, ils auraient pu savoir sa colère et sa haine. Après cette visite il apprit les vers par coeur et brûla le cahier dans le poêle, pour ne pas jouer un mauvais tour à Olga. Le désir de laisser après sa mort des vers médiocres (il n'avait pas d'illusions quant à leur valeur), maintenant cela lui paraissait naïf. Pendant le temps de sa maladie il était devenu beaucoup plus viril et endurci qu'il ne l'avait été au camp. Ses idées, ses aspirations étaient autres. Mais il ne pouvait pas se passer des vers, son coeur brûlait de désir d'écrire.

La seule chose qu'il prenait sans demander la permission à Olga, ce fut des bouts de papier: des feuilles d'un manuel déchiré, d'un vieux cahier, des lambeaux de tapisserie. Il y notait les vers qu'il faisait. Puis il les apprenait par coeur et brûlait les bouts de papier. Sans laisser de traces. Ce n'est que Svéta qui en parlait parfois à sa mère, en montrant le poêle du doigt:

— Ch — ch...

Mais Olga ne comprenait pas, elle croyait que sa fille lui demandait d'allumer le feu.

Il aurait bien voulu sortir, se promener dans la rue, pour donner de la force à ses jambes amollies. Olga ne lui permettait pas de sortir, elle avait peur qu'une fois sorti, il ne reviendrait plus. Bien sûr, il aurait pu sortir sans sa permission mais pour le faire il lui fallait demander un pardessus. Enfin le jour vint où Olga lui donnait la pelisse de son père. Elle lui permit de sortir, en le priant de ne pas quitter leur rue.

Il sortit un soir, avant le couvre-feu. La ville s'était couverte d'une brume froide. Les arbres s'embellissaient de givre qui couvrait les branches. Aless aimait le givre, il écrivait beaucoup de cette beauté d'hiver. La fumée montait au-dessus des cheminées des maisons de bois de la Komarovka, comme dans un village, il en fut profondément touché. Il se souvint d'une ligne de Griboédov „La fumée de la Patrie nous est douce et agréable“. Il est vrai, elle était douce, cette fumée, elle sentait bon, même celle venant des maisons où on se chauffait à la tourbe.

Mais cette beauté paisible et ce calme lui firent peur. Ce n'était pas le silence, mais le fait de l'avoir admiré, d'y avoir cru. Il humait avidement l'air froid comme s'il venait de sortir d'un sous-sol, il le humait profondément et en avait le vertige. Surmontant sa faiblesse, il marcha le long de la rue. La marche fit reculer sa faiblesse. Il se dit tout de suite: „Où est la maison de Léna Borovskaïa?“ Après la visite des fascistes Léna ne venait plus chez eux. C'est notamment aujourd'hui qu'il voulait lui parler, bien qu'il ne sût pas ce qu'il pouvait lui dire, mais il était sûr que leur causerie rendrait tout plus clair. Quand il fut de retour il eut une grande envie de demander à Olga où habitaient les Borovski, mais il n'osa pas le faire et commença de loin:

— Pourquoi est-ce que Léna ne vient plus?

— Tu languis après elle? demanda Olga avec ironie, toujours sur ses gardes, puis elle lui expliqua sévèrement: Elle n'est pas d'humeur à s'amuser, elle doit gagner sa vie, sa famille souffre la faim.

Mais il eut de la chance. A sa troisième sortie il rencontra Léna dans la rue. Il faisait plus froid que d'habitude, le ciel était devenu pur, à l'Ouest il était recouvert d'une rougeur funèbre, la neige

craquait sous leurs pieds. La joie de Léna fut naturelle et sincère.

— Tu sors déjà? Que c'est bien!

Auparavant ils avaient parlé comme deux anciens amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, qui avaient quelque chose à se dire, maintenant cette rencontre inattendue les rendit confus, ils ne savaient pas par quoi ils devaient commencer. Leur causerie prit son cours naturel quand Léna lui demanda ce qu'il allait faire, où voulait-il travailler, le métier qu'il avait appris. Elle devint triste ayant appris qu'il ne possédait aucun métier, il n'avait pas eu le temps de le faire: étudiant de troisième année d'un institut pédagogique, il fut appelé sous les drapeaux. Mais elle se réjouit dès qu'il eut dit qu'il avait travaillé dans une rédaction militaire.

Elle lui proposa:

— Viens chez nous, à l'imprimerie. Je vais parler au chef d'atelier. Il est bon, notre Hans.

— Votre Hans? Bon? fit Aless d'un ton douteux et éveillé.

Léna le comprit et dit, en souriant:

— Nous l'avons surnommé Ivan Ivanovitch. Cela lui plaît. C'est vrai, il est bon et... confiant. C'est bien qu'il soit confiant.

Aless qui savait ce que c'était une imprimerie pouvait s'imaginer comment pourrait-on profiter de la confiance du chef allemand. Peut-être, s'était-il imaginé beaucoup plus que ne pouvaient le faire Léna et ses amis en ce moment-là.

Il regarda en arrière et demanda tout bas:

— Les nôtres, comment vont-ils?

Léna poussa un soupir:

— On n'a pas de nouvelles depuis huit jours.

Aless comprit son soupir de regret et tout à coup il prononça d'une façon inattendue pour lui-même:

— Il y a une personne qui a un poste de radio.

— Olga? devina Léna, car ce jeune homme, qui venait de sortir dans la rue après s'être rétabli ne pouvait connaître personne d'autre. Ses yeux brillèrent d'un éclat où on pouvait lire beaucoup plus qu'une simple curiosité. — Et vous l'écoutez?

— Tu parles! Si Olga osait l'écouter...

— Oh, Olga peut faire des choses tout à fait imprévues.

— Mais pas une preuve d'héroïsme.

Aless lui parla dans quelles circonstances Olga lui avait dit qu'elle possédait un poste de radio. Il ne dit rien quant au pistolet.

Le chef du groupe avait prévenu qu'il fallait être prudent dans les rapports même avec ce prisonnier: il avait quitté le camp sans trop de peine. Mais Léna ne pouvait y consentir, car elle savait toute la gravité de sa maladie, elle l'entendait, à peine repris ses sens, lui demander d'une voix faible: „Les nôtres, comment sont-ils?“ Elle se souvenait de la joie qu'il avait exprimée quand elle l'avait félicité à l'occasion de la fête d'Octobre et qu'Olga avait proposé de célébrer cette fête. C'est pourquoi, sans trop de ruse de conspiration, elle lui dit:

— Il faut prendre le poste.

— Comment?

— Réfléchis. Ce sera ta première mission de combat.

Léna ne pouvait pas s'imaginer toute la gamme d'émotions qui avait envahi Aless après ses mots „mission de combat“, car ces mots lui découvraient quelque chose. En son nom, Léna ne l'aurait pas dit. Il y a quelque temps elle lui avait dit qu'il y avait dans la ville des gens, des communistes, prêts à commencer la lutte. Donc, elle parlait de la part de ces gens, qu'il chargeaient de cette mission. Il devait absolument remplir cette mission! Dès

le premier abord le devoir ne lui sembla pas trop compliqué: s'il réussit à demander bien à Olga... Mais Léna l'avait prévenu qu'il ne devait pas dire à Olga qui l'avait chargé de prendre cette radio et ce serait encore mieux de ne pas lui dire qu'ils s'étaient vus; s'il réussit à avoir le poste, quelqu'un d'autre viendra le chercher. Il comprit maintenant que la mission n'était pas si facile et si simple que ça.

Il se sentait à son aise de parler avec Léna, comme s'il parlait à sa soeur. Bientôt ils se dirent adieu.

— Il ne faut pas qu'on fasse attention à nous. Ces cancanières de la Komarovka sont bavardes comme des pies. Et Olga est jalouse. Elle ne permettra à personne de convoiter ce qui lui appartient, comme elle croit. Léna eut un sourire forcé, sérieux, pour montrer qu'elle ne plaisantait pas.

Aless se troubla, comme une jeune fille, il lui sembla que Léna avait appris la conversation qu'il avait eue avec Olga après cette perquisition de nuit.

Il se proposait de parler à Olga le soir même. Mais elle revint, après sa sortie commerciale, maussade, de mauvaise humeur. Auparavant, il aurait tâché de la mettre en belle humeur. Maintenant leurs rapports étaient devenus plus compliqués. Après cette fameuse conversation il se sentait éveillé et peureux. Il avait peur de la force d'Olga et de sa faiblesse, à lui; c'est pourquoi il était inquiet et confus beaucoup plus qu'auparavant quand il était malade. Comment commencerait-il la conversation à propos du poste? Il devrait y avoir un autre contact d'âmes. Quel contact? Comment le régler? Ce n'est que vers le soir suivant qu'il lui sembla qu'Olga fût de bonne humeur, un peu fatiguée, mais douce. Toute la journée il se disait qu'il n'avait plus le droit de remettre sa conver-

sation, qu'on avait besoin du poste non pas pour s'amuser, mais pour lutter, et, quand il s'agissait de la lutte, chaque heure avait de l'importance, sans parler des jours.

Le soir, au moment du souper, Olga regarda attentivement son visage et demanda :

— Pourquoi as-tu mauvaise mine? Rien que tes yeux qui brillent. Je te nourris pas assez, ou quoi? Mange davantage.

— Merci. Je mange assez.

— Tu penses toujours, tes idées te travaillent.

— C'est vrai, consentit-il, comprenant tout de suite qu'il pourrait faire un pont pour passer au sujet.

Olga soupira, devinant, peut-être, le cours de ses réflexions. C'était déjà quelque chose.

— Je pense beaucoup... Mais maintenant je pense à ce que tu as...

— Quoi donc?

Il jeta un regard en arrière, sur une fenêtre sombre, comme s'il donnait à comprendre ce qu'il allait dire.

— Pourquoi tu caches toutes ces choses? Encore une perquisition... on mettra tout sens dessus dessous et on trouvera. Tu sais les ordres allemands à ce sujet-là. On ne fait grâce à personne. Et tu as une enfant... Se perdre à cause de son avarice...

Il n'aurait pas dû parler de son avarice. Olga se rejeta en arrière, aspira fortement, ses narines se gonflèrent d'une manière rapace. Mais elle demanda d'un ton calme :

— Qu'en ferai-je?

Aless avait prévu cette question, il y avait des réponses. Il avait une variante de lui proposer de vendre le poste. Léna trouverait un acheteur. Mais tout à coup il comprit que cette ruse était déplacée. Ce n'étaient que la sincérité, une confiance abso-

lue, qui pourraient influencer cette femme, la conquérir. C'était son avis.

— Il y des gens qui ont un grand besoin du poste.

Un rictus étrange fit son visage laid, on aurait dit qu'elle eût voulu sourire, mais qu'elle n'avait pas pu le faire, son sourire se figea. Elle se leva doucement, comme si elle eût ressenti une douleur et demanda tout bas :

— Qui... qui en a besoin? Léna?

— Pas seulement elle... Ce n'est pas pour écouter de la musique.

Enfin, un sourire méchant rompit ce masque laid. Olga cria :

— Ah, vous vous êtes bien abouchés! Sorti deux fois dans la rue, et voilà, on se rencontre, on s'entend... Ne vient-elle pas chez toi, quand je ne suis pas là? Si je la surprends, je lui en ferai voir de belles, Olga se déchaîna, faisant la nique, se tournant du côté de la fenêtre noire, beaucoup plus furieuse qu'elle ne l'avait été quand elle maudissait les Allemands. Attrape! Tu ne verras pas ce poste! je le briserai! brûlerai! enfouirai!.. Je ne le lui donnerai pas! Elle perdra la tête sans mon poste! En voilà une militante! Je vois maintenant pour qui elle milite!

Aless fit un saut de son côté, saisit son épaule, la secoua, chuchota avec colère :

— Tais-toi! Vite! Tais-toi! Contre qui cries-tu? Pourquoi cries-tu? Les gens ne se prodiguent pas... Ils veulent savoir la vérité pour la dire au peuple. Ils veulent aider l'Armée Rouge. Tu as dans l'Armée ton mari, ton frère. Et toi... à quoi penses-tu? A ton bien? A ton ventre? Une vraie bourgeoise!

Il le dit et... se troubla, il comprit qu'il avait trop dit, il se tut, attendant qu'Olga lui vida son sac... Mais elle se taisait. Elle le regardait de ses

yeux grands ouverts où on ne lisait ni de la méchanceté, ni de l'indignation, mais plutôt de l'étonnement. Il eut de la peine à respirer. Cette explosion avait brûlé les forces qu'il n'avait pas encore beaucoup. Il baissa la tête et dit tout bas :

— Nous n'avons pas besoin de ton poste, on s'en passera.

Il sortit de la cuisine et alla dans sa chambre sans lumière. Il s'assit sur le lit. Son coeur battait fort, la tête lui tournait. De nouveau, comme après la perquisition, quand elle avait crié „Vermine!“, il se dit qu'il devait quitter cette maison, s'il avait un peu d'orgueil. Mais de nouveau c'était le soir, bien que ce ne fût pas aussi tard qu'autrefois, les patrouilles étaient surtout vigilantes à cette heure-ci. On ne sort pas sans laisser-passer... Et encore le vêtement... Il serait obligé de s'adresser à elle... Peut-être, pour faire un saut chez les Borovski, il n'aurait besoin ni de laisser-passer, ni de vêtements chauds. Mais où était leur maison? Quelque part dans une ruelle à côté, mais il ne savait ni le nom de la ruelle, ni le numéro de la maison, il n'avait pas eu le temps de le demander à Léna, il n'avait pas osé le demander à Olga... Sans doute, pas tout le monde avait un laisser-passer. Mais dans ce cas-là il fallait bien connaître la ville et avoir un objectif sûr, une adresse sûre pour savoir où aller. Lui, il ne connaissait pas la ville, et, sans compter Léna Borovskaïa, il n'avait pas une seule connaissance qui eût pu l'abriter par cette nuit d'hiver. Seules la Gestapo ou la police auraient pu l'„abriter“.

Il se tourmentait non seulement au sujet du tragique de sa situation, de sa dépendance servile et honteuse, mais au sujet des paroles blessantes qu'il venait de prononcer. Malgré tout, il devait lui être reconnaissant. Ce n'est pas de cette manière qu'il s'était représenté leur séparation. Il s'était

imaginé qu'il lui ferait un salut, lui baiserait les mains, lui dirait des mots peu ordinaires. Et ce qu'il venait de dire! Il ne pouvait pas s'imaginer qu'Olga n'eût pas été blessée par ses paroles acerbes et coléreuses.

Mais c'était ainsi. Olga, habituée dans son entourage du marché, à des expressions plus cinglantes ne fut point offensée par ses propos, par les reproches qu'il lui avait jetés. Elle ne pense qu'à son ventre? Et qui est-ce qui n'y pense pas? Combien qu'il y en a, des saints comme lui? Leur vie est courte par ces temps cruels. Comme celle des papillons. Ce n'est que sous son aile de bourgeoise qu'il peut vivre plus longtemps. Elle y pensait toujours. Son explosion l'avait même réjouie. Quand il l'avait saisie par l'épaule, l'avait secouée, lui avait parlé avec colère. Peut-être, pour la première fois, elle comprit qu'elle avait affaire à un homme.

Puis elle se souvint qu'il lui avait dit, après la perquisition, qu'il partirait le lendemain, et elle eut peur. Elle comprit tout à coup: ce n'est pas lui qui l'avait offensée, mais c'est elle qui avait offensé ses aspirations et ses sentiments nobles. Il pourrait la quitter. Elle en avait peur. L'idée de son départ lui donnait des frissons pendant la nuit. Elle avait peur de rester seule. De subir encore des importunités insolentes des policiers... Mais pas seulement pour cela. Le principal était, peut-être, ce qu'à côté de lui elle s'était sentie plus riche et... plus pure. La pureté morale. Auparavant elle ne pensait qu'aux biens qu'on pouvait acheter ou vendre, il y avait les biens moraux qu'on ne pouvait acheter pour aucun argent, on vivait mieux avec ses biens, toute la vie prenait un autre sens. Maintenant elle regardait autrement son commerce, les comestibles, les objets de valeur, elle se disait qu'elle ne serait pas seule à en avoir besoin, à assurer les besoins de sa fille, comme l'avait

imaginé la vieille Lénovitchikha. Pour le moment elle ne se figurait pas nettement qui en aurait besoin et pour quelle raison, mais on aurait dit que ces réflexions la faisaient plus pure et plus riche. Et tout cela, tout cela provenait de ce jeune homme malade. De ses vers. De ses paroles nobles sur la Patrie. De ses élans qui, dès le début, l'avaient fait rire: tiens, bien que tu aies vingt ans, tes idées sont celles d'un garçon... tu t'es gavé de livres, mais tu ne connais pas la vie, tandis qu'elle, la vie, elle est tout à fait autre que dans tes livres. Donc, il s'en suit que cette vie livresque, inventée, comme elle croyait, cette vie l'attirait par quelque chose. Peut-être, elle n'était pas si inventée? Peut-être, il faudrait vivre autrement? Non, Olga ne rêvait pas, sans doute, à changer sa vie en ce moment, tant que la guerre durait. Elle n'avait pas à souffrir la faim comme les Borovski et à faire mourir de faim son enfant. Mais Olga réfléchissait souvent à unir l'un et l'autre, ses affaires commerciales et l'extraordinaire, le calme de leurs soirées. Elle voulait qu'il lui lût de sa voix douce, tremblante d'émotion quelque chose comme:

Mes camarades et frères!  
Si la Patrie, notre mère,  
Est à bout de forces, en luttant contre  
le malheur,  
Aurons-nous assez de courage pour lui  
donner nos vies, pour tomber,  
sans plaintes, ni pleurs?!

et qu'elle restât auprès de lui, une joue posée sur sa main, qu'elle regardât son visage pâle, son aspect vraiment angélique, et qu'elle eût envie de pleurer à cause des paroles compatissantes d'un poète, à cause de son admiration devant lui, à cause de sa crainte pour lui... à cause de tout à la fois.

Non, il faut qu'elle soit sincère à l'égard d'elle-même: elle pensait non seulement à leur affinité

morale, mais à celle d'un autre genre... Elle n'eut pas honte de lui dire qu'elle l'aimait, qu'elle ne le donnerait à personne. Cet amour ne ressemblait guère à celui pour Adam avant son mariage et après, quand ils étaient ensemble. Ce nouvel amour ressemblait à celui de Blok qu'ils avaient lu tous les deux; maintenant elle lisait du Blok toute seule, le matin, elle ne voulait pas qu'Aless la vît, elle ne savait pas pourquoi, elle avait honte. Il n'y avait que sa jalousie qui était la même, la jalousie qu'elle avait éprouvée à l'égard de toutes les femmes qui ne pouvaient parfois détacher leurs yeux de son Adam. Une fois elle avait battu une receveuse de tramway après l'avoir vue oublier de vendre des tickets et de caqueter à côté d'Adass. Puis elle avait déclaré à la direction du parc de tramways pour que cette receveuse ne fût plus désignée avec son mari, car elle ne voulait pas qu'il se trouvât en prison, qu'il eût une vie humaine sur sa conscience, elle en avait assez que son père avait trouvé la mort sous les roues d'un tramway.

Clga ne voulait pas reconnaître qu'il pourrait exister d'autres genres de rapports entre un jeune homme et une jeune femme ou une jeune fille. C'est pourquoi elle ne pouvait pas croire que Léna, venant chez Aless, le rencontrant dans la rue, poursuivait d'autres buts. Elle croyait que n'importe quelle femme, quel que fût son poste, quelle que fût son occupation ne voyait en un homme qu'un mâle.

Elle était sûre: Léna était liée à ceux qui avaient fait sauter un café pour les officiers dans la rue Komsomolskaïa, qui avaient mis feu à un dépôt à la gare des marchandises, qui étaient mentionnés dans des ordres allemands — saisis, fusillés — mais cette certitude ne diminuait point sa jalousie. Plutôt au contraire: elle pensait que si Aless

brûlait d'envie d'y participer, la communauté de leurs opinions et de leurs aspirations ne ferait que les rapprocher.

Elle resta longtemps dans la cuisine, attristée, maudissant son mauvais caractère et son sort d'orpheline.

Entrant dans la salle elle demeura un moment devant le rideau de peluche verte qui servait de porte de sa chambre. Elle voulait qu'Aless lui répondît. Mais il se taisait, on ne l'entendait pas, il s'était tapi. Elle poussa un gros soupir et se dirigea chez elle. Sans doute, elle ne pouvait pas s'endormir. Elle se tournait et se retournait, elle soupirait pour qu'il l'entende, il comprendrait qu'elle se tourmente, il était bon, doux, il se laisserait fléchir, il aurait pitié d'elle.

Après son aveu qui avait rendu confus le jeune homme, Olga brûla plusieurs fois de venir chez Aless la nuit. Mais chaque fois elle se retint. Pas parce qu'elle avait honte. Non. Elle n'avait jamais honte de prendre ce qui lui appartenait, comme elle le croyait. Elle avait honte d'une autre chose. Elle avait juré de ne pas faire le premier pas, de ne pas perdre son orgueil de femme. Faire de la sorte pour qu'il vînt le premier. Ce n'était que dans ce cas-là, se disait-elle, qu'elle aurait un bonheur complet.

Mais maintenant, quand elle vit apparaître le danger que le lendemain il pouvait la quitter à jamais, qu'il irait chez Léna! elle n'était plus d'humeur à réfléchir sur cela, elle devait se hasarder à faire l'impossible pour se l'attacher, à elle, pour toujours. Auparavant, elle se disait avec beaucoup d'assurance qu'aucun homme ne résisterait à son charme. Mais quant à lui, elle n'en était pas sûre. Il était inhabituel, obsédé par une idée. Bien qu'il fût guéri, il était encore faible, il n'avait pas encore repris toutes ses forces.

A minuit, l'entendant se tourner et soupirer — il ne dormait pas, il se tourmentait, le pauvre! — Olga se hasarda.

Elle était en chemise de nuit, pieds nus. Lui, il était couché sur le lit, sans avoir défait les draps, sans se déshabiller. Olga se troubla pour un instant. Mais elle avait froid aux pieds. D'ailleurs elle ne renonçait jamais à ce qu'elle s'était proposée de faire. Elle se glissa sous une partie de la couverture ouatinée sur laquelle il était couché.

Aless s'écarta, mais il ne se leva pas, il ne dit rien. Sa conduite encouragea Olga. Elle attendait qu'il parlât le premier, qu'il lui dît un mot, tout serait clair. Mais il se taisait, il ne respirait même pas. „Il a peur“, se dit Olga et tout à coup elle devint gaie, elle eut envie de rire.

— Tu m'en veux?

— Non. A cause de quoi?

C'était bien qu'il parlât, mais c'était mal qu'il crût qu'il ne valait même pas la peine d'être furieux contre elle.

— Je t'aime.

Il ne répondit pas. Olga dont l'amour-propre fut touché dit quand même avec ironie:

— Dis-moi, es-tu un homme ou non?

— Je ne prends jamais ce qui ne m'appartient pas.

Alors elle se mit sur le côté, se souleva, se pencha au-dessus de son visage, sentit sa bouche proche, lui murmura:

— Mais ce n'est pas à un autre... c'est à toi!.. Tout est à toi ici! Mon chéri, mon amour, mon petit bêta! Mon petit sot d'agneau. N'aie pas peur. Aime moi — je te donnerai tout! — elle serra sa bouche contre la bouche d'Aless pour ne pas l'entendre dire qu'il n'avait besoin de rien. Elle l'embrassa avidement, avec ardeur.

Puis il y eut une nuit très courte, sans sommeil.

Ils parlaient sans cesse. Comme s'ils se fussent dépêchés de se dire tout ce qu'ils n'avaient pas pu se dire durant tout un mois passé sous le même toit. Bien sûr, il n'avait pas la force d'Adass. Mais il avait quelque chose d'autre, ce qu'elle n'avait pas connu: une douceur inhabituelle dans ses paroles et dans ses baisers, une émotion passionnée, en le serrant contre elle, elle percevait sa respiration et les battements de son coeur.

Aless lui avoua qu'il n'avait connu aucune femme, qu'elle était la première; Olga en fut touchée, son amour et sa joie devinrent plus grands; tout ce qui était arrivé lui semblait si pur, si innocent, qu'elle n'en était point tourmentée, qu'elle ne se sentait fautive ni envers Adass, ni envers sa fille. Lui, il sentait ses torts. Il le dit. Olga lui répondit en l'embrassant:

— N'y pense pas, cela ne vaut pas la peine. Ce n'est pas ta faute. C'est la mienne. Je suis une pécheresse... Mais je n'ai pas peur du péché car je t'aime.

Elle essaya de le persuader de rester tranquille, de ne pas se fourrer dans la lutte, de passer la guerre chez elle, elle lui donnerait tout ce qu'il fallait pour être heureux. Elle le dit et perçut tout de suite son éveil discret et... son éloignement: elle venait de le sentir très proche par tout son corps et tout à coup elle le sentait s'éloigner bien qu'il n'eût pas bougé de place, il se figea dans son immobilité. Elle se ravisa et jura de ne plus en parler, que tout aille son train. Pour le rapprocher, elle dit:

— Quant au poste... c'est vrai, nous, on n'en a pas besoin, puisqu'on ne peut pas l'écouter. Que Léna le prenne... Mais qu'elle ne dise pas d'où ça vient...

— Elle ne dira rien. Léna ne dira rien, chuchota-t-il ardemment avec volubilité.

— Tu le dis, comme si tu la connaissais dès sa plus tendre enfance. Je la connais mieux, dit-elle, entre autres, sans insistance, bien contente que sa jalousie d'autrefois s'effaçait. D'où elle viendrait, cette jalousie, si le jeune homme lui appartenait et elle savait qu'il était un véritable agneau.

Mais en même temps ce doux garçon devint son maître, elle lui donnait tout, elle lui dévoilait tous ses secrets. Elle lui avoua même où elle avait caché le pistolet. Elle le dit d'elle-même. Une vieille icône dans la cuisine. Feu sa mère y avait fait une cachette pendant la première guerre, quand les pouvoirs changeaient deux fois par an.

Ils vinrent chercher le poste de radio avec un camion dont la cabine et les ridelles étaient peinturlurées à la manière allemande. Le camion fit peur à Olga. Elle venait de rentrer du marché aux puces où elle avait eu la frousse: les Allemands y avaient fait leur première rafle. Ils avaient encerclé tout le marché et puis ils ne les laissèrent sortir que par trois „portes“. Ils firent le contrôle des papiers, des objets personnels, ils fouillèrent dans les poches. Olga n'avait pas peur d'être arrêtée. Pourquoi l'arrêterait-on, une marchande que toute la police connaissait et même quelques-uns des gendarmes allemands?! Mais elle craignait perdre ce qu'elle avait réussi à gagner. Ce jour-là son commerce avait bien marché. Elle avait vendu du sel, de la farine, du lard. Elle avait vendu tout cela pas pour des marks, elle avait peu de confiance en les marks d'occupation, mais pour des bagues en or et une montre. Ce qui importait pour sa quiétude, de quoi elle était sûre, c'était de ne pas être trompée, elle savait qu'on ne lui avait pas glissé du cuivre fourbi au lieu de l'or: deux jours auparavant elle avait conclu un marché avec un vieux professeur à pince-nez doré qui avait besoin

de denrées pour soigner sa femme malade. Attendrie par son manque d'esprit pratique, elle lui avait donné encore une livre de millet, bien qu'elle pût s'en retenir. Sa bonté fut récompensée: pour le reste de lard et de millet elle recevait un coupon de drap fin, merveilleux. Puis elle eut encore de la chance. Le bel homme moustachu qu'elle avait connu en automne lui tomba sous les yeux. En automne il portait une pelisse de bonne qualité, brodée de fils dorés et aurait voulu devenir son mari. Maintenant il ne ressemblait presque plus à un homme à marier: il avait maigri, sa moustache avait poussé et pendait comme celle d'un vieillard, on aurait dit qu'elle était roussie; il portait une salopette ouatinée crottée, un bonnet de lièvre pelé sur sa tête. Mais il avait dans ses mains la même pelisse qui attirait cette fois-ci non pas par sa broderie dorée, mais par son lainage épais. Peut-être, avait-il fixé un prix exagéré, car tous les acheteurs éventuels se détachaient de lui tout de suite. Le coeur d'Olga bondit: la voilà, la chance commerciale, elle ne la trahissait pas aujourd'hui; il y avait deux mois cette pelisse avait attiré son attention, elle brûlait d'envie de l'acheter, et la voilà, elle venait elle-même dans ses mains. Peut-être, la pelisse ne faisait pas trop partie de ses calculs commerciaux, mais le fait que l'objet qui lui avait plu, lui tomba sous les yeux, l'obligeait à l'acheter absolument. Il fallait montrer à ce monsieur orgueilleux qui était le maître ici, dans ce tourbillon humain, lui, délavé, ou elle, les joues toujours roses. Elle pensa avec enjouement: „Tu vas voir qui est le carassin ici, et qui est le brochet.“

— Tu la vends?

Il la reconnut aussitôt et se mit à rire:

— Et toi, ma belle, tu es partout. Où sont donc tes draniks?

— Il n'y a pas de bois pour les faire, sourit Olga.

— Dommage. Je mangerais bien aujourd'hui un dranik chaud.

L'homme avala sa salive et piétina de froid.

Sur ces entrefaites, Olga déploya la pelisse et siffla comme un garçon: le devant de la pelisse, avec sa broderie rouge et dorée, était salie, comme si on eût chargé du bois ou on eût rampé.

— Monsieur a fait baisser le prix.

— Je te dirai un moyen pour la nettoyer.

— Tu aurais mieux fait de la nettoyer toi-même.

— Je n'ai pas le temps.

— Monsieur est occupé.

— C'est ça.

Olga lui rendit la pelisse, faisant comprendre qu'elle ne s'y intéressait pas beaucoup dans ce cas-là. Elle plaignit comme une vieille connaissance, sans ironie:

— Tu as tort de ne pas me l'avoir vendue autrefois. J'aurais bien payé.

Mais il était évident qu'il ne voulait pas prendre ce ton sérieux en parlant à la jolie marchande et il faisait toujours le bouffon.

— Si tu avais consenti à me prendre avec...

Olga se souvint d'Aless, de ses caresses extraordinaires, de ces émotions, à elle, et elle rit gaiement en regardant sa moustache rousse.

— Si Monsieur n'avait pas cette moustache. J'ai peur des moustachus.

— Pour une femme comme vous on sacrifie sa tête, pas seulement sa moustache.

— C'est trop tard maintenant.

— Pas possible! Quelqu'un a eu de la chance! Je vois que ma moustache m'a joué un mauvais tour Et moi, qui espérais...

Olga se dit que la pelisse, telle qu'elle était, se-

rait bien pour Aless. Après sa pneumonie il avait besoin de vêtements chauds. Qu'elle soit sale, c'était même mieux, on lui prêterait moins d'attention. Aless, dans son état, devrait passer inaperçu. Elle reprit la pelisse, tâta le lainage.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Et qu'est-ce que tu me donnes?

— Du lard. De l'eau-de-vie.

— Des marks. J'ai besoin de marks. Je veux m'acheter une fabrique.

— Monsieur est gai.

— Je vois que Madame n'est pas triste, non plus.

Malgré sa gaieté il tenait ferme, ne voulait pas baisser le prix d'une dizaine. Olga pensa, mécontente: „Tiens, il marchande mieux que nous, les habituées du marché“.

Mais encore une fois elle eut de la chance pour avoir payé en marks. Elle avait gardé une bouteille d'eau-de-vie qui lui permit d'éviter la rafle. Elle donna cette bouteille à un policier de sa connaissance et celui-ci la fit sortir par un trou dans la palissade en planches, un trou que seuls les policiers connaissaient. Chacun gagnait quelque chose dans ce désordre: les Allemands tiraient de leur côté, les policiers — du leur, aux frais de ceux qui, comme Olga, devaient payer une rançon. Bien sûr, on ne l'aurait pas arrêtée, on laissait partir ceux qui avaient leur ausweis, sans oublier de vider les musettes et même les poches de beaucoup d'entre eux. Il y avait des ordres et des décrets qui déterminaient les objets qu'on pouvait vendre et les objets prohibés. Ces ordres et ces décrets se contredisaient souvent. Si ce n'était pas la S.D. qui profitait de ces contradictions, mais c'était ceux qui l'aidaient, c'est-à-dire, les soldats des troupes de protection et les policiers qui savaient en tirer le profit. Au cours des rafles ils pillaient

sans vergogne ceux qui leur paraissaient suspects ou ne le paraissaient pas. Personne ne s'en plaignait pas. A qui s'en plaindrait-on? Contre qui? Il valait mieux se sauver.

Olga rentra contente chez elle: elle avait fait de très bonnes affaires, meilleures qu'elle ne s'y attendait, elle avait évité la rafle sans trop de pertes. Elle parlait en riant à Aless de la pelisse, de son ancien possesseur. Ensuite, elle se reprit et demanda tout bas, d'une voix inquiète:

— Ils ne sont pas encore venus?

— Non.

Olga ne fut pas trop contente quand Léna lui avait dit qu'on viendrait chercher le poste dimanche: il serait plus simple, se disait-elle, si Léna le transportait chez elle un soir: les patrouilles étaient rares dans les rues de la Komarovka.

L'apparition du moustachu qui lui avait vendu, trois heures auparavant sa pelisse, sautant de la cabine du camion, apeura beaucoup plus Olga que la vue du camion allemand qui venait de s'arrêter près de sa maison. L'homme entra hardiment, avec bruit, comme un tailleur ambulancier, ce n'est qu'en ouvrant la porte qu'il demanda poliment:

— Vous permettez?

Il vit Olga, s'étonna, fit de grands yeux, braqua a moustache sur elle, poussa un petit rire:

— En voilà une rencontre! J'ai de la chance.

Mais il vit devant lui non pas une marchande gaie, mais une maîtresse de maison, qui avait un air inquiétant et soucieux; cet aspect sévère d'Olga l'obligea à baisser la tête confusément et à prononcer tout bas le mot d'ordre:

— Bien le bonjour de Faïna. Elle m'a prié de prendre sa valise.

— Le neveu, comment va-t-il?

— Petka? Il marche déjà.

Aless qui connaissait d'après les romans des

mots d'ordre compliqués, pleins d'un sens profond, fut étonné d'entendre ce mot d'ordre sous forme de dialogue ordinaire, il lui avait semblé naïf et non-professionnel, cette idée l'obséda dès que Léna lui eut dit le mot d'ordre. Il n'aima pas beaucoup le rire du moustachu qui donnait à comprendre qu'il était une connaissance d'Olga. Mais le moustachu lui plut en tant qu'homme. Par son sentiment particulier de soldat, Aless vit un commandant volontaire, expérimenté et il pensa que c'était le chef même du groupe clandestin de militants, personne d'autre, d'ailleurs, il se l'était imaginé comme ça.

Aless fit un pas en avant, tendit la main:

— Bonjour, camarade, sa voix trembla d'émotion.

— Bon — jour, prononça le moustachu d'une voix traînante ce qui ne devait pas signifier une formule de politesse, mais que la journée était vraiment bonne; il serra la main faible, enfantine d'Aless de sorte que celui-ci faillit pousser un cri de douleur. L'homme, dont les yeux brillaient gaiement, expliqua pourquoi que cette journée était bonne: — J'ai vendu avec profit ma pelisse à une dame.

L'ayant entendu, les craintes d'Olga s'envolèrent, sa confusion inhabituelle qui l'avait rendue engourdie disparut; une joie légère et simple l'envahit, elle partit d'un grand éclat de rire et lui dit comme à sa vieille connaissance:

— Vieux moulin à paroles, tu m'as fait peur.

— Vieux? Madame Lénovitchikha, faites-moi grâce! Ne me portez pas au rang des vieux. Si les jeunes filles le savaient...

Aless aurait voulu que cet homme prononçât des paroles particulières, sérieuses, pleines de noblesse, concernant la lutte. Mais celui-ci faisait toujours le bouffon, riait les dents au vent. Ce qui ne plut

pas au jeune homme, c'était qu'Olga et ce moustachu s'étaient rencontrés et qu'Olga lui disait „tu“.

— Camarade, Aless essaya de changer le cours de la conversation.

— Evsey. Je m'appelle Evsey. Ce prénom ne convient ni à monsieur, ni au camarade. Evsey, tout simplement...

Aless comprit que l'homme qui s'était fié à eux, évitait en même temps une conversation sérieuse. Pourquoi? En qui n'avait-il pas confiance? En Olga? Ou, peut-être, en lui, ancien prisonnier? Sa captivité était jusqu'à présent comme une flétrissure qui lui faisait mal et que tout le monde voyait.

Il aurait bien voulu rester avec ce moustachu tête-à-tête pour lui dire franchement, comme un homme, qu'il était un komsomol, un jeune poète, qu'il était prêt dès aujourd'hui à adhérer au groupe de militants clandestins et à accomplir n'importe quel devoir.

Olga montra où était caché le poste: au grenier, dans un tas de vieilles chaises, de matelas, de baquets, de casseroles, de chiffons. Il fallait y monter avec Evsey. Mais il fallait qu'il se mît quelque chose sur le dos, autrement Olga ne le laisserait pas sortir. Olga eût lu ses réflexions, elle saisit la pelisse qu'elle venait d'acheter et la jeta sur ses épaules. Elle dit au moustachu:

— Montons chercher la valise.

Aless éprouva le même sentiment qui l'avait blessé au coeur quand il avait entendu Olga dire à l'homme „vieux moulin à paroles...“ Il devina le nom de ce sentiment et il eut honte de ces sottises bornées qui rendaient communes ses émotions et ses idées, qui envahissaient son esprit et son âme par ce temps-là.

Tout le temps qu'Olga „déterrait“ le poste,

Evsey inspectait le grenier, puis il regarda par une lucarne, par une autre, comme s'il eût choisi un poste d'observation ou eût étudié le secteur de tir. Il regardait avec une attention particulière, avec curiosité, comme un enfant, les cours les plus proches, la perspective des rues tortueuses, tâchant de garder dans sa mémoire où se trouvait une ruelle de passage ou une impasse. Puis il s'adressa gaiement à Olga qui enveloppait le poste dans un morceau de grosse toile :

— Vous avez une hauteur qui domine ici, encore la teille est moelleuse.

Olga ne comprit pas les rapports qui existaient entre la hauteur et la teille. Ici, au grenier, face à cet inconnu mystérieux, occupée à une besogne qui méritait la prison ou la potence, elle perdit de nouveau sa pétulance et son enjouement. Elle parlait à voix basse, étouffée. Ce n'était plus de la peur qu'elle éprouvait, mais quelque chose de nouveau, plein de sens incompréhensible comme le mystère du mariage religieux ou de la communion.

— Il est chétif, ton locataire. Faible. Comme un enfant.

— Mais il a une grande force d'âme.

— Oh ! C'est vrai, on peut l'envier. On lui fait des éloges. Bon, on verra.

Alors elle se retourna et le pria, elle ne s'y attendait même pas :

— Ne l'impliquez nulle part. Est-ce que vous avez besoin de lui ? C'est vrai, il est un enfant. Je vous donnerai encore quelque chose... elle voulut dire — un revolver — mais elle s'arrêta court, peut-être, parce qu'il n'avait exprimé ni étonnement, ni aucun autre sentiment, il ne l'avait même pas regardée, occupé par le poste, vérifiant si celui-ci était bien enveloppé. Ensuite il saisit sans peine cette charge lourde et se dirigea vers l'escalier.

Olga le suivit. Il l'attendait dans le cagibi sous l'escalier, regardant d'une manière chicaneuse cet emballage qui lui semblait peu solide. Il demanda un sac, y mit le poste, y fourra des chiffons pour que les angles de poste ne ressortissent pas.

— Dis aux voisins que tu as vendu... Qu'est-ce que tu peux bien vendre?

— Des pommes de terre, des betteraves à sucre... De la laine. J'ai de la laine.

Il sembla envieux:

— Tu es riche.

Olga se souvint qu'il avait avalé sa salive en parlant des draniks. Il fallait le nourrir, mais en même temps elle ne voulait pas qu'il restât plus longtemps chez elle. Tu as reçu ce que tu as voulu, va t'en et que le bon Dieu te bénisse comme on dit. Mais elle proposa quand même:

— Il n'y a pas de draniks, mais il y a des pommes de terre chaudes, avec du lard, dans le four.

Evsey rit:

— Une pelisse ne suffira pas pour payer le camion, avec précaution, il chargea le poste sur son dos.

Olga le suivit dans la rue et se figea, étourdie: un soldat allemand était au volant du camion.

Evsey mit le sac à côté du chauffeur. Une idée invraisemblable lui passa comme un éclair dans la tête. Même cette réponse „une pelisse ne suffira pas...“ l'épouvanta: c'est un risque fou que d'embaucher un Allemand!

Elle ôta brusquement la pelisse, la lui tendit:

— Et la pelisse? Tu as failli l'oublier.

Il se troubla pour un instant. Puis il saisit la pelisse, la jeta sur le poste, poussa un rire.

— Merci, ma soeur, il sauta sur le marchepied, s'assit sur le siège et ferma la portière avec bruit.

Le camion partit.

Les jambes d'Olga fléchirent, elle ne put pas bouger de place jusqu'à ce qu'elle ne sentît qu'Aless se tenait derrière elle. Elle se fâcha quand elle vit qu'il était sorti sans pardessus, nu-tête.

— Tu es comme un enfant! Pire que Svéta, elle ferma brusquement la porte bâtarde et le poussa vers la maison: — Tu veux encore tomber malade? Bête que tu es!

Dans l'entrée, Aless se tourna vers elle et, comme s'il fût vraiment gelé, il lui demanda d'une voix tremblante:

— Tu as vu? Un Allemand!

Elle comprit que le chauffeur allemand avait fait peur à Aless, comme à elle, dès le début. Le goût du risque prenant le dessus, elle loua, à part soi, la ruse de cet homme, brave et gai:

— N'aie pas peur. Il a bien fait. Le chauffeur ne s'intéressera pas à ce qu'il transporte, les patrouilles n'arrêteront pas un camion militaire.

— D'où est-ce que tu le connais?

Olga le poussa dans la cuisine, et, se trouvant dans la chaleur, rit avec joie:

— Mon Dieu, tu es donc jaloux!

Il se troubla, rougit.

Elle l'embrassa, la baisa sur la bouche, sur le front.

— Que je t'aime! Sacha, mon chéri. Je n'ai jamais aimé personne autant que toi! Tu m'as ensorcelé, comment? Et l'autre, le moustachu... Je lui ai acheté la pelisse. Si tu l'avais vu marchander! Pour chaque mark. En voilà, un marchand! Et je lui ai rendu sa pelisse! Il l'avait vendue pour payer le camion!

Son rire devenait moins bruyant, elle parlait d'une voix sérieuse, le regardant dans les yeux, le tenant par les épaules, elle avait peur de le lâcher, comme si, faisant ce geste, elle le perdrait à jamais, ses baisers étaient nerveux, ardents. Puis,

tout à coup, elle se tourna vers l'icône où elle cachait le pistolet et se signa.

— Oh, Sainte-Vierge, je me suis libérée d'un fardeau; je respire l'air frais. Cette radio, peste d'elle! elle prononça, en menaçant on ne sait qui:— Maintenant, c'est fini! Fini! Cette maudite Léna, cette partisane qui aime le risque, elle n'entrera plus ici. C'est fini! C'est fini! Ne me dis rien! Rien! Je ne peux pas t'entendre! elle ferma ses oreilles avec les mains bien qu'Aless ne prononçât rien. J'ai une enfant! Mon petit grain! Ma petite goutte de sang! Ma petite orpheline!

Elle s'assit sur un tabouret de cuisine et fondit en larmes.

— Non, je ne veux plus! J'en ai assez! Assez! Que faites-vous avec moi? Vous n'avez aucune pitié.

Cette crise, Aless la vit pour la première fois; il se tenait près de la porte, regardait Olga sans parler, il se disait qu'il était difficile de comprendre cette femme, donc, il ne savait pas ce qu'il devait lui dire, devait-il l'embrasser, la caresser, la calmer de cette façon? Il fit un pas vers elle, mais Olga se serra, se ferma les oreilles, secoua la tête:

— Non, non! Je ne veux pas! Je ne peux pas! Ne me touchez pas! Ne me touchez pas!

Il pensa alors qu'il serait mieux de ne pas la toucher, de ne pas l'entraîner dans la lutte, qu'elle était incapable de lutter, de prendre part à la lutte, où participaient Léna, le moustachu, où il allait s'engager... La mission du poste lui avait donné le droit de penser que les militants l'avaient pris dans leurs rangs. Mais en même temps son coeur se serrait, comme jamais auparavant, en pensant qu'il serait obligé de quitter cette maison, de quitter celle, qui avait beaucoup fait pour lui, dont la proximité lui avait rendu la joie de vivre, maintenant ce n'était plus une simple re-

connaissance qu'il éprouvait à son égard, mais ce dont il avait beaucoup lu et beaucoup écrit... Il l'aimait. Il était si content de le savoir! Mais aurait-il le droit d'aimer maintenant, de lier son destin à celui de cette femme... d'une femme mariée qui avait... ce genre d'idées?

Aless ne comprenait pas Olga, elle même ne se comprenait pas ce jour-là. Elle savait pleurer, elle aimait le faire. Mais le plus souvent elle avait pleuré pour son profit. Autrefois elle avait pleuré devant ses parents. Devant Adass, devant les autres elle avait pleuré à chaudes larmes et les plus insensibles voyaient leur coeur s'adoucir. Et ici? Que recherchait-elle? Voulait-elle conquérir le jeune homme? Elle l'avait fait. Une conquête totale. Sauf une chose... Quand il était question de faire la guerre aux Allemands, son âme douce devenait de pierre. Donc, qu'est-ce qu'elle recherchait? Qu'il tînt sa promesse, qu'il la quittât, plein de reconnaissance et d'amour, comme il l'avait dit! Mais elle ne le voulait pas. Elle en avait peur. A quoi bon proférer des menaces que tout finirait avec ce poste? En réfléchissant, elle observait avec attention la conduite d'Aless. Elle comprenait qu'il était mieux de se calmer, mais elle ne pouvait pas retenir ses larmes. Durant toute sa vie, à moins que ce ne fût pas à l'enterrement de sa mère, elle n'avait jamais pleuré si amèrement. Svéta se réveilla, entendit sa mère pousser des sanglots, et, apeurée, cria à pleine voix.

Aless fut le premier à se précipiter vers l'enfant.

## VI

Non, rien ne se passa après cette histoire du poste. Les craintes d'Olga étaient vaines: C'est en vain aussi qu'Aless espérait que le poste lui servirait de laisser-passer dans l'organisation clan-

destine. Personne ne l'invitait nulle part. Personne ne le chargeait d'une nouvelle mission. Léna, elle aurait pu le faire, mais elle n'apparaissait pas. Aless avait appris son adresse et vint chez elle deux ou trois fois. Il fut reçu par une vieille, la mère de Léna, qui était polie, mais toujours sur ses gardes; bien qu'elle devinât tout de suite qui il était, elle demanda: „Tu es le neveu d'Olga?“ Elle le demanda sans ironie, d'un ton sérieux, bien qu'elle sût, sans doute, où Olga avait trouvé ce „neveu“. Elle ne faisait que confirmer la légende témoignée par les papiers qu'Olga s'était procurés. Quand il vint pour la deuxième fois la vieille lui dit avec empressement: „Léna n'est pas chez elle“. Aless comprit que quelque chose avait eu lieu, il pensa à Olga, à ses pleurs et ses cris, à ses menaces de ne plus laisser entrer la „partisane risquée“... Olga, n'avait-elle pas piqué par hasard une crise de nerfs ici, chez les Borovski?

Il se sentait tout à fait bien portant et fort, de jour en jour il se tourmentait au sujet de sa situation, que par ce temps de guerre il était au chaud, mangeait bien, sous l'aile d'une bonne femme, tandis que des millions de jeunes comme lui menaient des combats. Tout récemment encore, quand nos troupes s'étaient repliées jusqu'à Viazma, il rêvait, pendant des heures, à son exploit, l'exploit qui glorifierait son nom, à titre posthume, soit, et... ferait un tournant dans le cours de la guerre. Maintenant, après tout ce qu'il avait éprouvé, il ne se les mettait plus en tête, ses rêves d'enfant. Ayant appris toute la terreur de la guerre, ayant vu la force de l'ennemi, il comprenait qu'aucun exploit, le plus extraordinaire fût-il, de n'importe quel superhéros n'influerait le cours de la guerre. Pour le faire, il ne fallait qu'exterminer le plus possible de fascistes. N'importe comment. Par n'importe quels moyens. Il se tourmentait de ne pas en avoir

tué au moins un seul. Jamais sa balle n'avait atteint un ennemi.

Sa première sortie en ville, au centre du marché, à la rue Sovetskaïa, rendit Aless stupéfait, habitué au calme et à la dépopulation des ruelles de la Komarovka. Qu'ils étaient nombreux, les ennemis! Soldats, officiers, agents de police, camions, voitures... A chaque pas. Non, ce ne fut pas la quantité qui l'avait rendu stupéfait. La peur devant la quantité, devant ce matériel qui avait fait tant de malheurs les premiers jours de la guerre, il l'avait dominée encore au front, près de Smolensk, à côté des combattants du régiment qui avait repoussé cinq ou six attaques de chars allemands en une journée. Il était arrivé au régiment, envoyé par la rédaction, et pour la première fois il vit des Allemands tout près, il vit leurs chars. Lui-même, il ne tirait pas, ce serait naïf de tirer sur des chars, un revolver à la main, mais il aidait les infirmiers à soigner les blessés. Le rédacteur fut mécontent après avoir lu ce qu'il avait écrit une fois rentré de la première ligne du front. Et lui, il était content de ne pas avoir eu peur, de ne pas avoir pensé à la mort, de ne pas s'être planqué à l'arrière. Il avait essayé d'écrire que chaque soldat pouvait surmonter ces tourments... Mais le rédacteur avait rayé sans pitié toute cette „philosophie“, le rédacteur voulait voir des faits d'héroïsme, mais il y en avait peu, car il n'avait pas eu le temps de noter les noms des soldats, le rédacteur avait dû prendre les noms mentionnés dans les rapports des commissaires Est-ce que c'étaient des soldats qui étaient tombés sous ses yeux, ou bien ceux qu'il avait aidé à emporter du champ de bataille? Mais cette méthode d'interpréter les faits ne l'avait pas indigné; ce jour-là il avait non seulement dominé sa peur, mais il avait modifié le sens même de l'exploit à la guerre.

Non, ce ne fut pas la quantité d'Allemands dans les rues de Minsk qui le frappa, mais leur sérénité, leur certitude, leur vie bien réglée. Et encore, quelques-uns de nos gens qui les servaient. Bien sûr, il ne considérait pas que la vie devait s'arrêter; pour vivre, il fallait travailler pour les occupants. Il n'était pas frappé par la conduite de ceux qui travaillaient dans les usines ou au chemin de fer, mais il était frappé par la façon même de servir messieurs les officiers. Il atteignit la gare, où, comme toujours, par ce temps de guerre encore plus, il y avait beaucoup de monde. Il y vit une catégorie de serviteurs qu'il n'avait rencontré que dans les livres: garçons-porteurs, cireurs de bottes. Ils étaient nombreux. Certains d'entre eux étaient non seulement porteurs, mais ils jouaient encore le rôle de charretier. Sur leurs luges, sur leurs charrettes ils transportaient les bagages des officiers et des soldats à n'importe quel bout de la ville. Quelques-uns offraient leurs services en parlant avec volubilité en allemand.

Il vit des jeunes femmes, dont la conduite, leurs avances faites aux officiers, ne dissimulaient point leur occupation. Tout ceci le frappa beaucoup, lui causa une douleur non moins aiguë que celle qu'il avait éprouvée, étant témoin, au camp des prisonniers de guerre, de la trahison de quelques anciens soldats de l'Armée Rouge. La conduite de ces garçons, écoliers soviétiques d'hier, de ces jeunes filles, héroïnes de ses poésies de romantique sublime qu'il avait composées tout récemment, le frappa. Sa jeunesse, ses années de vie d'étudiant avaient coïncidé avec les années de vigilance et de méfiance, il croyait qu'il y avait pas mal d'ennemis autour, d'agents de la bourgeoisie et du fascisme allemand. Mais jamais il n'aurait cru par ces temps-là que quelqu'un de ses amis d'école ou d'institut était devenu valet des fascistes. Ses rêves! Les

rêves de tous ses amis! N'importe qui aurait préféré la mort si on l'avait forcé à transporter les bagages d'un officier étranger, d'un ennemi, d'un occupant. D'où étaient-ils venus, ceux-ci? Ce n'était pas de force qu'il avaient échoué jusqu'ici. D'abord, il essaya de parler aux garçons. Ceux-ci, attirés par l'intérêt qu'il leur témoignait, finirent, après avoir entendu ses questions, par se mettre sur leurs gardes et s'éloigner. En réfléchissant, il pardonna avec clémence les fautes des enfants, même, il eut pitié d'eux, il se dit avec douleur que bientôt ils allaient se transformer en pousse-pousse et qu'ils transporteraient non seulement des bagages. Mais il ne put pas justifier la conduite des femmes. Il les châtiait d'un châtiment suprême.

Le lendemain il alla sur la Place de la Liberté devant la Direction de la police. Il voulait voir les visages de ceux qui avaient consenti à travailler dans cette institution d'occupation, les visages des traîtres, découverts, manifestes. Qu'est-ce qu'on lisait sur leurs visages? Ils finissaient leur travail à la tombée du jour, une courte journée d'hiver. Le temps était serein, le ciel d'hiver avait des reflets rouges, il voyait leurs visages et il était persuadé que c'étaient des ennemis jurés: il n'avait rien lu sur leurs visages, ni peur, ni repentir. Ils sortaient par groupes, hommes et femmes, ils se parlaient gaiement, ils riaient. Il est vrai qu'en se dispersant, ils se dépêchaient, pressaient le pas. Ils avaient peur. De quoi? De la nuit? De l'approche du couvre-feu? Mais chacun d'eux avait, bien sûr, un laissez-passer spécial.

Les Allemands quittaient la Direction séparément. Officiers. „Instructeurs“, se dit Aless.

Ils ne se pressaient pas. Ils se sentaient maîtres à cette heure, car la nuit n'était pas encore tombée.

Plus tard Aless ne put même pas se rappeler

pourquoi, avec quelle intention, dans quel but initial, il avait suivi cet Allemand. Sans doute, sans aucun but. Rien que de la curiosité: où irait-il, cet Allemand où habitait-il? Peut-être, parce que cet Allemand, pas comme tous les autres, avait admiré le ciel. Il sortit dans la rue seul et il demeura quelques minutes sur le perron, puis s'arrêta sur la Place et regarda en arrière, il regarda les couleurs du ciel qui étaient très vives du côté où le soleil venait de se coucher.

Aless fut choqué à l'idée que, peut-être, cet Allemand pouvait être un poète. Il n'avait pas le droit d'admirer notre ciel!

L'Allemand était jeune, de haute taille, beau, un Aryen typique, il portait une capote gris souris à un col de fourrure d'où sortaient les pattes d'épaules d'ober-lieutenant, une casquette haute à cocarde, dans une main il tenait une grosse serviette jaune.

Peut-être qu'Aless l'avait suivi, parce que l'Allemand avait passé près du lui sans lui prêter aucune attention, il ne l'avait même pas regardé. Pourquoi? Méprisait-il tout le monde? Était-il absorbé par ses pensées? Était-il sûr qu'ici, dans cette ville étrangère, rien ne le menaçait? Avait-il pris Aless pour un employé de la Direction?

L'officier se dirigea vers la rue Internationalnaïa pour descendre ensuite, par une pente raide, vers la rue Prolétarskaïa. Le trottoir de bois s'était couvert de glace et l'Allemand le quitta, il marchait entre le trottoir et le pavé, sur la neige qui était moins piétinée, qui était moins glissante.

Aless marchait sur le trottoir. Les planches gelées grinçaient, piaillaient, criaient à voix différentes. Mais pas une fois l'officier ne se retourna, cette polyphonie le laissait indifférent. Pour lui, c'était tout à fait naturel que dans une ville quelqu'un puisse marcher derrière lui, ou

devant lui. Dans la rue Prolétarsakaïa il y avait plus de monde, les trottoirs asphaltés avaient été raclés par les concierges. L'Allemand passa par le pont qui traversait la Svislotch et monta la rue Zamkovaïa.

Ce n'est qu'ici, à la montée, qu'Aless sentit à quelle vitesse marchait l'Allemand; épuisé après sa maladie, Aless avait l'haleine courte, le sang battait à ses tempes.

La nuit descendait, la flamme du coucher du soleil s'était éteinte, les étoiles apparaissaient.

Prenant un sentier pratiqué sur le terrain vague près de l'édifice sombre du Théâtre d'Opéra, l'officier se retourna pour la première fois. On aurait dit que quelque chose le tourmentait, car il s'arrêta comme s'il attendait le jeune homme. Aless comprit qu'il ne devait pas s'arrêter, il s'approcha du même pas régulier, quitta le sentier avec déférence, et, passant près de l'officier, il le salua:

— Guten Abend, Herr Officier.

L'Allemand répondit:

— Guten Abend, il ajouta encore quelques mots, mais Aless ne le comprit pas, néanmoins, il fit semblant de comprendre ce que l'officier lui demandait et il dit: Moi, je, nach Haus. Frau... Ma femme m'attend...

— Oh, femme! dit l'Allemand et termina, évidemment, sa réplique par quelques railleries, car il rit lui-même.

Aless vit un sentier, moins battu, qui conduisait vers des maisons incendiées près de la Svislotch, il le suivit, en descendant vivement la pente.

Le lendemain Aless attendait devant la Direction la fin de la journée de travail. Le temps avait changé durant ces vingt-quatre heures: il ne gelait plus, le ciel était couvert de nuages, une neige

fine tombait. La nuit descendait plus vite. Les employés de la Direction se séparaient avec plus de hâte, on entendait moins de plaisanteries, peu de rires. Les traîtres ne se sentaient pas en paix, ils ne se voyaient pas maîtres dans la ville. Et lui, le vengeur, à son grand étonnement, il ne s'inquiétait pas. Il se promenait sur la Place, les mains dans les poches, vêtu du pardessus d'Adass, un pardessus grand et long. Il y avait quelques jours qu'il avait mis ce pardessus, tourmenté par des remords, évoquant dans son esprit l'homme qui faisait quelque part la guerre pour de bon, il éprouvait du mépris à l'égard de lui-même: il avait trouvé protection auprès d'une femme mariée, il portait les chaussures et les vêtements de son mari... Maintenant Aless n'y pensait plus; le pardessus était bon pour lui, pas trop lourd, mais chaud, il y avait de grandes poches, il était neuf, fait d'un drap solide, il lui donnait l'air d'un homme aisé. Et qui est-ce qui est aisé maintenant? Celui qui travaille chez les Allemands! C'est encore à la maison qu'Aless avait pensé que les vêtements du soldat de l'Armée Rouge serviraient à une cause juste. Ils sont nécessaires, comme l'arme d'un employé des postes soviétiques qui avait été tué par une bombe allemande.

En se promenant sous les fenêtres de la Direction de la police Aless ne pensait point qu'il pouvait paraître suspect s'attardant sur la Place après que les employés fussent partis. Il commença à se tourmenter, voyant que l'officier ne sortait pas, qu'il restait dans son bureau plus longtemps qu'hier. Les calculs d'Aless se basaient sur la ponctualité allemande. Ce n'est qu'un Allemand qui pouvait revenir chez lui de la même façon qu'il l'avait fait hier. Evidemment, il avait pris sa famille avec lui, il avait occupé le meilleur appartement, il s'y était installé pour toujours,

c'est pourquoi il admirait le ciel au-dessus de la ville.

L'officier ne sortit pas seul, il était accompagné de deux hommes, un militaire en uniforme de S.S., et un civil. Aless eut peur: n'allaient-ils pas faire le chemin ensemble, tous les trois? Non, le S.S. et le civil, ayant dit adieu à l'officier, se dirigèrent du côté de la Némiga<sup>1</sup>. Et celui-ci demeura quelques minutes sur le perron, et, tout en mettant ses gants, il admirait le tourbillon des cristaux de neige qui couvraient les arbres du square.

Ce ne fut que maintenant qu'Aless s'aperçut que les arbres, couverts de neige, étaient vraiment beaux. Et de nouveau, il fut choqué qu'un fasciste, un occupant admirait cette beauté. L'indignation le tira de son calme, étrange, sans pensées, figé. Il comprit tout à coup que ce calme existait indépendamment de lui, et que lui-même, son cerveau, son coeur étaient très tendus attendant le moment pour lequel il avait tant enduré, auquel il s'était préparé non seulement pendant ces dernières vingt-quatre heures... Au diable toutes les digressions, toutes les analyses de ses sentiments et de son âme! Elles sont à la base des craintes, de l'incertitude, du divorce entre la raison et la volonté.

Il restait dix, quinze minutes au maximum, avant l'épreuve, une épreuve décisive, importante. L'officier marchait vite, il avait de longues jambes, un sportif, peut-être. Mais que se passait-il? Pourquoi avait-il changé de direction? Il avait pris la rue Léninskaïa, et se dirigeait vers la rue Sovetskaïa. Ici, au centre, dans les bâtiments restés intacts après les bombardements et les incen-

---

<sup>1</sup> Un quartier de Minsk (N.d.T.).

dies, il y avait des magasins, des cafés, beaucoup de monde dans la rue, sans doute, que c'étaient ceux qui n'avaient pas peur du couvre-feu. S'il entre dans un café d'officiers ou dans un cinéma, tout échouera.

Aless ne pouvait pas se résigner à l'idée qu'il devait vivre encore une heure ou deux, ou, plus encore, une nuit, sans exécuter son plan. Il avait tout préparé et tout calculé dans les moindres détails. Et l'ennemi, un ennemi concret que le commandement suprême, qui était sa propre conscience, lui avait ordonné d'abattre, était à quelques pas devant lui, marchant, la tête haute, sûr de son impunité. Il était impossible d'ajourner le châtiment, même pour vingt-quatre heures. Il avait l'impression que non seulement son sort, à lui, sergent Gaponioug, dépendait de la peine que devait subir cet étranger, mais aussi qu'en dépendrait le sort de l'armée et du peuple.

Aless qui craignait que l'officier ne disparût brusquement dans un café où on ne laisserait pas passer, indigène qu'il était (il y avait des gardes à la porte du café des officiers) pressa le pas et s'approcha du condamné: maintenant il était à deux-trois pas derrière lui, courant toujours le risque que l'officier ne se retournât pour voir celui qui respirait si fort derrière lui et qui le suivait. Bien que leur rencontre d'hier eût eu lieu au crépuscule, mais si l'Allemand avait un oeil vigilant, il reconnaîtrait d'après la silhouette celui qui le suivait.

Aless ne pensait pas reculer, mais en même temps il n'avait pas d'autre plan. Il ne se considérait plus condamné à mort, comme il l'avait fait au camp, étant prisonnier. Il pensait à sa fuite, car maintenant, plus que jamais, il voulait vivre.

Dans sa main, il serrait si fort la poignée du pistolet que la paume lui faisait mal. Tout son

corps brûlait, n'avait-il pas de fièvre? Où c'était le pardessus d'Adam qui était trop chaud?

Où était-il, ce hasard, quand pourrait-il tirer sur cette nuque odieuse, sur ce dos étroit qui se balançait devant lui comme sur des ressorts, tirer et avoir la chance de se sauver?

Près d'un magasin il y avait beaucoup de monde. Plus loin, il y en avait moins, sans compter les gens, en général, mais les soldats; ceux-ci étaient plus nombreux qu'il ne le fallait pour attraper un jeune homme, pas trop fort après une maladie, pas trop habile, qui avait été un sportif médiocre partout, à l'institut et dans l'armée.

L'officier passa le café et Aless poussa un soupir de soulagement, puis il ralentit le pas pour ne pas provoquer la méfiance d'un agent quelconque de la police secrète. Quand l'officier traversa la rue Sovetskaïa pour tourner dans la rue Komsomolskaïa, où il y avait tout un quartier de bâtiments incendiés et détruits, et où à cause de cela il y avait peu de monde, comme à la Komarovka ou sur le terrain vague près du théâtre d'Opéra. Et de nouveau Aless crut en son étoile. Il avait de la chance. Il pouvait y choisir un lieu pour accomplir son acte de vengeance et pour se cacher ensuite dans les ruines. Un nouveau plan surgit dans sa tête comme un éclair. Il faisait assez sombre, il fallait s'approcher de l'Allemand pour ne pas manquer son coup; sa main tremblerait d'émotion, bien qu'il parût tranquille. Et ce rapprochement décisif fut le plus difficile. Comme s'il n'avait plus de forces pour rattraper l'officier; il eut un sentiment étrange, il ne l'avait jamais éprouvé jusqu'alors, une sorte de remords de tirer dans le dos, de le tuer inopinément, de derrière un coin. De nouveau, il dut se convaincre, se suggérer que ce n'était pas un homme qui marchait devant lui, mais un ennemi, un ennemi terrible, sans pitié,

c'est pourquoi lui, Aless, ne devait pas avoir de pitié envers cet homme. Il se gronda: un intellectuel veule, un mollusque. Durant ce combat intérieur, ils passèrent les plus grandes ruines. L'officier tourna dans la rue Karl Marx, où il y avait plus de maisons restées intactes, et, donc, il y avait des passants qui se dessinaient dans l'obscurité neigeuse balayée par le vent. Qui étaient ces gens? Des siens? Des Allemands?

Tout à coup, l'officier, sans s'arrêter, sans ralentir le pas, plongea dans l'entrée d'une maison. Aless se précipita derrière lui, tira la porte qui s'était refermée avec un bruit d'explosion.

Une petite ampoule ne donnait presque pas de lumière. L'officier se trouvait sur le premier palier et secouait la neige du col de sa capote avec un gant. Non, il ne se cacha pas, ayant pressenti quelque chose: il était venu en visite et il ne pouvait pas entrer dans l'appartement avec de la neige sur sa capote. Il se retourna au bruit de la porte, il vit le pistolet qui le visait et, apeuré, il ne cria pas, n'essaya pas de tirer son pistolet de l'étui. Il laissa tomber sa serviette, leva les mains et murmura de ses lèvres livides:

— Oh, mein Gott!

Aless tira deux fois, sous les voûtes de la vieille maison en briques les explosions résonnèrent comme celles d'un canon, elles retentirent quelque part dans le haut. L'Allemand saisit convulsivement la rampe et tomba sur le côté, ses pieds glissèrent sur les marches de l'escalier, cherchant un appui et n'en trouvant pas. A l'étage supérieur une porte s'ouvrit et quelqu'un cria quelque chose en allemand.

Une fois dans la rue, il lui était difficile de ne pas courir, mais Aless se força à marcher d'un pas tranquille. Il s'imagina l'alerte qu'on allait donner, la rafle qui serait organisée. La maison est

habitée, bien sûr, par des Allemands, par des officiers, ils ont des téléphones, ils sont liés à la S.D., à la police. On pouvait dire que l'alerte était déjà donnée. Il était important maintenant de déterminer le lieu de la rafle et d'essayer d'en sortir. Il éprouvait une tentation très forte de se jeter dans les ruines, descendre la pente afin d'atteindre la Svislotch, s'éloigner le plus loin possible du centre. Mais il se souvint tout de suite des limiers. Sans doute, on lancerait des chiens sur ses traces...

Il avait lu non seulement toute l'épopée sur Sherlock Holmes et d'autres romans policiers, mais beaucoup de livres sérieux sur les méthodes de la lutte clandestine à des époques différentes, dans des conditions différentes: sur les membres de „Narodnaïa Volia“<sup>1</sup>, sur les bolchéviks, sur les militants clandestins de la guerre civile, sur les partisans de Garibaldi, sur les patriotes bulgares qui luttèrent contre l'esclavage turc, sur les révolutionnaires français, etc. Il savait toutes les ruses dont usaient ces militants courageux pour tromper les fileurs les plus expérimentés, il savait comment ils organisaient les évasions des prisons les plus terribles.

La nuit passée, quand il mettait au point son plan d'action, comment il tuerait le fasciste, comment il fuirait le danger, pour que les animaux à deux pattes ou à quatre pattes ne suivissent pas ses traces, il se souvint de beaucoup de choses qu'il avait lues et il décida de les appliquer. Mais les conditions avaient changé, le lieu d'action aussi. Il n'y avait plus de temps pour réfléchir. Il ne lui restait plus qu'à se fier à ses intuitions. Les chiens ne suivraient pas ses traces si elles étaient mêlées à d'autres traces, il y aurait d'autres odeurs.

---

<sup>1</sup> Une organisation de narodniks (populistes) en Russie tsariste des années 80 du XIX<sup>e</sup> siècle (N.d.T.).

Donc, le plus juste, c'était d'aller dans la rue Sovetskaïa, la rue centrale où il y avait pas mal de passants à cette heure-ci.

Ce serait bien de cacher le pistolet. Aless comprenait qu'il était dangereux de se promener avec un pistolet. Les ordres allemands disaient que le fait seul de porter une arme signifiait la peine capitale. Mais où le cacherait-il? Comment? Il ne pouvait pas le jeter dans les ruines pour le perdre à jamais, ce serait la même chose que de perdre son arme au combat. D'ailleurs il avait risqué, son succès était minime s'il avait tiré dans la rue, comme il l'avait prémédité. Mais il avait eu de la chance, l'officier était entré dans une maison située dans une rue calme, presque déserte à cette heure-ci.

Aless déboucha dans la rue Sovetskaïa, passa de l'autre côté, là il y avait plus de passants, on y voyait des officiers, des soldats, des femmes qui se promenaient. Il n'y avait encore aucun indice d'alerte. Il se réjouissait surtout de se sentir tranquille. Il n'avait jamais espéré d'être si tranquille après avoir accompli cet acte prémédité. Il se sentait comme un homme qui venait de faire un travail urgent, nécessaire, qui l'avait bien fait, comme un maître, et qui, content de lui-même, sortait dans la rue pour se promener, respirer l'air frais, admirer la neige. Que c'était beau, ces tourbillons de neige!

Une voiture passa, les phares allumés. A la lumière les cristaux de neige ressemblaient à des papillons argentés. Cette voiture était le premier signal de l'alerte. Elle passa très vite, elle venait du côté du centre. Il ne se retourna pas pour voir la direction qu'elle allait prendre, vers le lieu de l'événement, peut-être. Il pressa le pas. Il pouvait le faire maintenant, car la rue descendait vers la Svislotch. Presque tous se pressaient ici, et

non seulement maintenant, à l'approche du couvre-feu, mais même dans la journée; il l'avait remarqué encore lors de sa première sortie au centre. Cette descente ressemblait au cours étroit d'une rivière où le courant devenait de plus en plus rapide.

Une fois sur le pont, il entendit l'alerte. Ce n'étaient pas les sirènes qui hurlaient mais des camions, quelque part sur la Place de la Liberté, près de la Direction de la police. Trois fusées s'envolèrent dans le ciel neigeux. Evidemment, c'était le signal pour les patrouilles. Aless se dit avec méchanceté que les occupants étaient loin de leur direction expéditive si flattée et de leur travail bien agencé comme ils le décrivaient eux-mêmes, ils répandaient des légendes pour faire peur à la population. Dix minutes, ou même plus, avaient passé après son coup de feu, c'était trop, pour cet événement, qui avait eu lieu dans un endroit où on avait crié en allemand. Il passa le pont et vit tout de suite à gauche une ruelle sombre, déserte.

Olga était dans la cuisine où elle donnait à manger à son enfant. Son accueil ne fut pas trop poli, elle lui dit en plaisantant d'un ton de reproche:

— Tu t'absentes trop, mon chéri. Ne vas-tu pas chez des jeunes filles? Ou chez Léna, peut-être?

Se retrouvant dans le calme et le chaud de la maison où ça sentait la bonne cuisine, l'enfant, le linge bleu lavé, où tout, en général, était propre et ressemblait à une habitation et à une vie humaines, Aless aurait voulu lui répondre par une plaisanterie, pour faire rétablir le contact d'âmes, pour oublier tout ce qui s'était passé il y avait une heure. Il avait fait son devoir et il avait oublié. Comme au front. Mais il ne put rien dire, ce n'est pas parce qu'il ne pouvait trouver des mots gais et

gentils, mais parce qu'il ne pouvait pas les prononcer: sa gorge se serra tout à coup, il ne pouvait pas respirer, ses oreilles bourdonnaient, il chancela et eut peur de perdre connaissance et tomber. Pourquoi? A cause de sa marche rapide? Quand il avait zigzagué dans des rues et ruelles sombres il ne marchait pas, il courait. La réserve de tranquillité et de certitude était venue à bout, comme le carburant d'un avion. Après l'alerte donnée il n'avait eu qu'une seule idée dans la tête: atteindre la base où il se sentirait en sûreté. Et voilà, évidemment, il n'y avait plus de carburant, les forces l'abandonnaient. Doucement, comme un homme ivre qui a peur de faire du bruit, il se déboutonna, défit son cache-nez, accrocha le tout au portemanteau dans la salle. Olga, s'inquiétant de son silence, l'observait par la porte, mais elle ne pouvait pas bien voir son visage: la lampe était dans la cuisine, la salle était plongée dans l'obscurité.

Aless alla dans sa chambre, mais tout de suite il en revint, il sortit un objet de la poche de son pardessus et le mit dans la poche de son veston. Olga en fut inquiète; il s'était lié quand même avec les amis de Léna, et maintenant, petit sot, il avait apporté quelque chose de défendu, on le pendrait pour cela.

— Ma petite, encore une cuiller, hein? Regarde, il y a un lapereau qui t'observe par la fenêtre et qui veut savoir si tu as mangé ta kacha.

Elle le dit à Svéta pour la tromper, pour que celle-ci ouvrît la bouche et elle tressaillit elle-même: il lui sembla qu'en réalité des yeux étrangers l'observaient par la fenêtre noire. Elle n'avait jamais eu peur de rien, et maintenant elle avait peur de son ombre. Elle resta sans bouger, pensa à son sort difficile, au dédoublement de son âme. Il faudrait parler autrement à ce jeune homme, lui mettre du plomb dans la tête, pour qu'il oublie de

se venger des Allemands; il y en a d'autres qui le feront, sans lui. Il fallait enfin faire preuve de son caractère, du caractère de Lénovitchikha. Il est vrai, c'est si vite fait d'avoir un malheur. S'il ne pense pas à lui-même, qu'il pense à elle, à l'enfant. Quant à l'enfant qui n'est pas la sienne, il n'y est pour rien. Staline lui est plus cher, il n'évoque pas aussi souvent sa mère que Staline, ses ordres.

Olga prit sur un ton guerrier, se prépara à une conversation sévère, bien qu'elle ne fût pas encore sûre que la conversation aurait lieu, car elle ne pouvait même pas le menacer lui disant qu'elle allait le chasser.

La petite mangea tout et Olga passa avec elle dans la salle, y porta la lampe et l'appela avec grossièreté d'un ton railleur et menaçant:

— Eh bien, viens ici, mon chéri. Nous devons parler.

Aless ne répondit pas. Olga s'inquiéta.

— Sacha! Tu dors? elle entra dans sa chambre, la lampe à la main. Non, il ne dormait pas, il était couché sur le lit, il n'avait enlevé ni vêtements, ni bottes, auparavant il ne se le permettait pas, il n'avait pas mis ses pieds sur le lit pour ne pas salir le linge, il s'était couvert la poitrine d'une couverture froissée. Il tremblait, il claquait des dents.

Olga mit la lampe sur la table, et se pencha sur lui, effrayée.

— Sacha, qu'as-tu? Tu es tombé malade? Je t'ai bien dit que tu ne devais pas encore te promener. Mon Dieu, tu trembles! Qu'est-ce qui s'est passé?

Aless savait ce qui s'était passé, mais il ne pouvait pas comprendre pourquoi il tremblait si tard après l'événement et il en avait peur: il pensa qu'il était incapable de faire ce travail; il ne se rappelait pas qu'un des héros des livres lus se fût

senti de la sorte après avoir tué un ennemi; au cours des duels on ne tuait pas son ennemi, mais un ancien ami, et puis, le vainqueur quittait tranquillement le lieu de l'accident... „Donc, je suis un nerveux, mais il ne pouvait pas consentir à son inaptitude: — Ce n'est rien, je tiendrai! Je tiendrai. Les débuts sont toujours difficiles.“

Il voulait dissimuler ses tremblements, c'est pourquoi il avait mis dessus une couverture, espérant, qu'une fois au chaud tout passerait.

Bien sûr, il ne pensait pas avouer à Olga le meurtre qu'il avait commis, il aurait pu le dire seulement à Léna, mais en revanche elle devrait le faire entrer dans une organisation clandestine.

Mais, ayant fait preuve de cette faiblesse enfantine, il se sentait humilié devant la femme et il voulut s'élever d'une façon quelconque, lui dire que ce n'était pas à cause d'une bêtise, d'un rhume, d'un chien ou d'une patrouille qu'il avait eu peur et qu'il tremblait, la cause en était beaucoup plus sérieuse. En bégayant, il avoua:

— Je... j'ai t-tué... un Allemand... un officier...

C'était singulier. Ayant avoué, il tremblait moins, peut-être, parce qu'Olga le tenait par la main, et maintenant ce fut la main d'Olga qui se mit à trembler, qui devint froide.

— Où? demanda-t-elle tout bas, comme si elle était à bout de forces.

— Dans la rue Karl Marx. Dans l'escalier d'une maison où ils habitent, répondit-il aussi tout bas, mais sans bégayer.

— Comment?

— Avec le pistolet.

— Le pistolet?

— Oui, il sortit le pistolet de la poche de son veston, le retira de dessous la couverture et en caressa le canon.

Olga sentit l'odeur de la poudre et comprit finalement que ce n'était ni un rêve, ni une plaisanterie, mais que c'était vrai.

— Mon Dieu? Qu'est-ce que tu as fait? Qu'est-ce que tu as fait?! elle se mit à reculer, effrayée, comme si elle se trouvait sur un champ de mines ou sur des charbons ardents. Il rejeta la couverture d'un mouvement brusque, mit le pistolet dans sa poche et dit à haute voix:

— Tâche de comprendre... je ne pouvais pas faire autrement... Maintenant je me sens un homme... un combattant... J'ai tué un ennemi... Quant à cela, c'est par manque d'habitude, de la tête il montra le lit, faisant savoir que sa fièvre était restée là-bas, sous la couverture.

Olga recula jusqu'à la porte, sans cesser de le regarder de ses grands yeux. Dans son regard on pouvait voir de la peur et de l'étonnement, car elle n'aurait jamais cru auparavant que ce garçon intelligent, délicat, serait capable de tuer. Elle était toujours méfiante quant à ses paroles, mais son acte, cette affaire, c'était une autre chose. Elle reculait toujours, frappée et apeurée, tandis que la petite s'approchait d'Aless et lui tendait ses mains le priant de la prendre. Olga se précipita vers sa fille, la saisit dans ses bras comme pour la protéger, la serra contre elle si fort que Svéta en pleura.

— Ma petite enfant chérie! Qu'est-ce qui nous tombe dessus? Quel malheur nous veut-il? Mon Dieu! Quel homme que tu es? Quel homme que tu es?

Elle entra dans la salle, se tourna autour de la table, berçant la petite, la calmant, mais, évidemment, sa peur, son inquiétude s'étaient transmises à l'enfant: Svéta ne cessait pas de pleurer à chaudes larmes. Dans l'obscurité, Olga heurta une chaise, qui tomba, fit du bruit.

Aless apporta la lampe dans la salle et l'accrocha au-dessus de la table. Il était tout à fait calme, même il se réjouissait pour avoir éliminé cet ennemi, sa crise de nerfs était passée, maintenant il se sentait de nouveau sûr, fort, résolu comme il l'avait été il y a quelques heures quand il était sorti de la maison avec son arme. Olga sentit sa certitude renaître et lui demanda :

— Qu'est-ce que nous allons faire maintenant?

— Ne t'en fais pas. Si on ne m'a pas saisi là-bas, il n'y a plus de quoi avoir peur.

— Imbécile que tu es, imbécile! le gronda-t-elle, cette fois-ci sans méchanceté, sans grossièreté, il y avait du respect dans ce qu'elle disait de grossier. Qu'est-ce que tu en sais? Ils ont des chiens, des fileurs. Tu ne sais pas comment ils peuvent fouiller et chercher! Ils te fileront et ils te trouveront sous terre.

— S'ils avaient suivi mes traces, ils m'auraient saisi tout de suite. J'ai pris la rue Sovetskaïa, j'ai passé près du cinéma, j'ai méticuleusement embrouillé toutes mes traces.

— Je vois que tu en sais long! Tu ne sais rien! Ces chiens, ils te trouveront une semaine plus tard. Et les fileurs qui ont du flair comme des chiens, puis elle exigea, furieuse: Donne-moi le pistolet, je le jetterai au diable! Bête que je suis, j'ai trouvé un jouet et en plus j'en ai parlé à un fou... En voilà un jouet! Donne!

— Je le ferai moi-même.

Il comprit que si elle cachait le pistolet il ne le trouverait plus, et maintenant, après ces débuts, il ne pouvait plus se séparer de l'arme.

Il se précipita vers la porte. Olga ne l'arrêta pas bien qu'il sortît sans pardessus, sans chapeau.

Il neigeait. Ce fait le calma, bien que les traces dans une ville s'effacent beaucoup plus vite que

dans la forêt. Que ses traces soient ensevelies sous la neige.

Il fallait cacher le pistolet, non pas de la gestapo, mais d'Olga, car c'était elle, la maîtresse de la maison et elle savait découvrir les moindres cachettes comme un véritable Sherlock Holmes. C'est pourquoi il piétina longtemps dans la cour, dans le bûcher, dans la porcherie où auparavant il y avait des porcs. Il réfléchissait toujours où trouver une bonne cachette. D'abord il mit le pistolet dans le bûcher. Non, ce n'est pas un lieu sûr, non seulement Olga, mais n'importe qui verrait tout de suite que la pile de bois faite en automne avait été dérangée. Et s'il le cachait dans la porcherie? Non, il n'y a pas de lumière et il ne pourrait dissimuler les traces. La neige! Il comptait beaucoup sur la neige pour dissimuler la cachette.

Il enveloppa le pistolet d'un chiffon et le fourra dans un tas de neige sous la palissade sans quitter le sentier, il se souvint de la cachette d'Olga et il se persuada de la justesse du principe paradoxal: il est plus difficile de trouver une cachette proche. Il eut froid dans le dos et il se dit que ce n'était pas le moment de tomber malade, il se précipita dans la maison.

Olga, vêtue comme elle l'était quand elle allait au marché — une pelisse, un châle, des valenkis — errait dans la maison, la lampe à la main, comme si elle cherchait quelque chose sans quoi elle ne pouvait sortir, ou même plus, de quoi dépendait sa quiétude, sa vie. Sur le canapé, dans un coin, se tenait Svéta, tout emmitouflée. L'enfant se taisait, elle observait sa mère d'un regard craintif, non enfantin, ou peut-être, observait-elle la lumière, car elle bougea avec inquiétude quand Olga entra dans la chambre d'Aless. Aless s'approcha et la petite se mit à pleurer.

Aless ne s'étonna pas quand il vit qu'Olga

allait partir quelque part, plus d'une fois elle avait passé des soirées chez des voisins. Il fut étonné de voir qu'Olga voulait prendre l'enfant. Où? Pourquoi?

Olga sortit de la chambre et éleva la voix sur la petite:

— Tais-toi!

Elle leva la lampe, regarda les murs où étaient accrochées les photos de ses parents, de ses frères, ses anciennes photos à elle, des photos du temps de l'école.

Aless comprit qu'elle ne cherchait rien, que tout simplement elle faisait ses adieux à la maison. Il ne croyait pas qu'elle pût abandonner si facilement les biens amassés. À cause de quoi?

— Où veux-tu aller? il s'efforçait de parler à haute voix, d'un ton sûr, mais, malgré lui, il parlait d'une voix basse et il en éprouva de la répugnance.

— J'irai chez mon frère.

— Maintenant? Il ne faut pas, Olia, dit-il avec douceur. Réfléchis, qu'est-ce que tu fais? On t'arrêtera, on commencera à t'interroger... Et le frère... que lui diras-tu?..

— Et qu'est-ce que je dois faire? Dis-moi, toi qui a de l'esprit! elle le dit entre les dents et s'approcha de lui, la lampe toujours à la main. Tu as amené le malheur dans la maison et te voilà à pleurnicher: il ne faut pas, O — o — lia, l'imitat-elle avec méchanceté.

En reculant, Aless toucha de ses épaules le poêle brûlant, la chaleur le fit sursauter, comme s'il avait touché un fil électrique, ensuite la chaleur se répandit dans son corps comme un baume miraculeux qui l'aveulit; Aless en fut à bout de forces, il se sentit tout à coup exténué, il avait froid au dos, il lui sembla que ce n'était que ce poêle salubre qui le protégerait contre tout malheur,

contre toute maladie. Il avait éprouvé les mêmes sensations de certitude et de bien-être quand cette femme l'avait fait venir dans sa maison, lui, qui était demi-mort, elle lui avait donné à boire et à manger, l'avait couché sur le saillant chaud du four pour qu'il se réchauffât après le camp. C'était grâce à elle qu'il avait appris la joie de la première vengeance que rien ne pouvait égaler. Mais maintenant il n'avait aucun droit d'exposer au danger cette femme qui l'avait sauvé et surtout son enfant.

— Ce serait plus simple si je m'en allais, dit-il, et, après un silence, il promit: — J'irai tout de suite, n'aie pas peur. Tu peux considérer qu'après être parti dans la journée je ne suis pas rentré.

Mais il ne pouvait pas se détacher du poêle.

Après le camp, après la maladie, même s'il était chaudement vêtu, il avait toujours froid au dos. Il était devenu frileux.

Olga se calma tout à coup, elle recula, accrocha la lampe et s'assit sur le canapé à côté de sa fille, elle fit de grands yeux où on lisait la peur, l'étonnement, l'embarras et un sentiment nouveau qu'elle ne comprenait pas elle-même. Elle tressaillit à l'idée que c'était un autre homme qui se tenait devant elle, que ce n'était plus le garçon fragile qui filait un mauvais coton, comme on dit, et qu'elle avait guéri à grand-peine. Elle ne vit pas sa lassitude suivie toujours d'une indifférence. Elle fut frappée de le voir calme. Il avait tué un homme, que ce soit un Allemand, il avait tremblé un peu (elle le comprenait) et maintenant il était là, devant elle, comme si rien ne s'était passé, il se chauffait le dos...

Personne ne lui avait jamais dit qu'elle était peureuse, tous la croyaient téméraire: elle s'était jetée sous les bombes pour saisir une boîte de macaronis ou un chiffon. Elle n'avait pas peur des

Allemands. Quand elle se souvenait de sa conversation avec eux lors de leur première rencontre... Elle n'avait pas eu peur de prendre chez elle un soldat de l'Armée Rouge. N'avait-elle pas risqué? Il semblait qu'elle s'était habituée à toutes les difficultés de la guerre, et bien qu'elle eût le coeur gros à cause des idées terribles qui lui passaient par la tête pendant ses nuits blanches, elle ne perdait jamais la raison, elle gardait le bon sens des choses. Et maintenant, quand elle venait d'entendre qu'il avait tué un officier, elle perdit brusquement tout son bon sens, son esprit pratique, sa ruse. Elle fut prise de panique surtout qu'il était sorti pour cacher le pistolet. Affolée, elle s'était habillée elle-même, elle avait emmitouflé sa fille, sans réfléchir où elle irait. Elle avait parlé de son frère tout simplement pour dire quelque chose; elle ne pensait pas à aller chez lui, elle n'y serait pas allée. Ces derniers temps leurs relations étaient devenues plus tendues; Kazimir avait manifesté son „souci“ à l'égard d'elle: il avait appris qu'elle avait hébergé un prisonnier, il était venu chez Olga et il avait exigé, usant de son droit de frère aîné, qu'elle jetât dehors le soldat de l'Armée Rouge, qu'elle l'envoyât dans un hôpital; c'était au moment quand Aless était malade. Olga s'était querellée avec son frère, l'avait chassé, car elle ne tolérait être commandée par personne; depuis lors ils ne s'étaient jamais revus, bien que son neveu, âgé de huit ans, vînt deux fois: évidemment, il avait été envoyé par ses parents en reconnaissance.

Olga fut stupéfaite et même indignée de voir Aless se chauffer tranquillement près du poêle. Mais en même temps sa tranquillité apaisa la panique d'Olga, elle savait déjà qu'elle n'irait nulle part. Mais elle voulait lui payer d'une façon quelconque pour tout ce qu'elle venait de survivre,

pour la peur qu'elle avait manifestée devant lui. Elle lui dit, d'un ton méchant:

— Que ferez-vous, vous autres, comme toi? Vous vous trouverez la mort? Les Allemands sont entrés à Moscou.

— Non, ce n'est pas vrai! C'est un mensonge! il cria presque, se détachant du poêle. N'écoute pas les bobards allemands! Ils l'ont déjà dit plus d'une fois!..

— Non, c'est vrai! répétait obstinément Olga et inventa tout à coup pour plus de certitude ce qu'elle n'avait entendu dire ni par les haut-parleurs allemands, ni par les rapporteurs du marché: — Radio Moscou ne parle plus.

Aless s'arrêta court, bouche bée. Mais sa foi était si grande qu'il protesta:

— Des bobards fascistes! Qui te l'as dit? As-tu entendu toi-même, cette radio? Ils ont pu bombarder la station. Mais Moscou... Ils ne prendront pas Moscou! Veux-tu bien le comprendre! Staline est à Moscou! Cet argument était pour un des plus concluants, quant aux autres, plus prolixes, il les avait mentionnés pas mal de fois.

— Ton Staline, il ne pourra pas sauver Moscou...

— Je te défends! Le peuple est avec Staline! Tout le pays.

— Ne crie pas! Tu es fou! dit tout bas Olga mais sans colère et sans crainte, d'un ton conciliateur. Ces paroles refroidirent l'ardeur d'Aless, il se tut, et s'adossa au poêle, las, de nouveau il avait froid, et cette chaleur avait tué sa volonté et ses forces. Il ne voulait plus prouver à Olga ce qu'il avait dit beaucoup de fois quand elle l'écoutait d'une oreille attentive. Il fermait les yeux et... tombait dans un abîme: il s'endormait. Il chancela, ouvrit les yeux et ne comprit pas tout de suite ce qui s'était passé: Olga, débarrassée de ses vêtements

chauds, ôtait les vêtements de sa fille. Puis elle la porta dans son lit.

Elle chanta une berceuse à la petite. Tout fut sur sa place avec cette chanson car tout cela se répétait chaque soir. Tout cela se répèterait éternellement: une berceuse et le sommeil d'un enfant. Il ne pensait plus se détacher du poêle pour sortir dehors au froid, à la rencontre du l'inconnu, du danger. Il s'endormait, bercé par les paroles de son poète préféré; les paroles qu'il avait souvent chanté lui-même à la petite, Olga avait appris ces paroles:

Je te dirai des contes,  
Je te chanterai une chanson,  
Tu vas fermer les yeux et somnoler,  
Fais dodo, fais dodo.

Peut-être qu'Olga ne prononçait pas les mots, rien que l'air, peut-être, il répétait les mots lui-même, en se berçant. Il chancelait et se réveillait, se reprochant, se disant que son sommeil était sa faiblesse, que tout ce qu'il faisait et il ne le faisait pas comme les autres, comme les héros des livres lus. Tantôt il avait la fièvre, tantôt le sommeil le gagnait.

Olga l'appela d'une voix forte, lui ordonna comme l'aurait fait une femme en colère contre son mari:

— Viens ici! Tiens, berce cette capricieuse!

Pour se calmer finalement Olga avait besoin d'agir, d'être active. Elle éprouvait un sentiment vague comme si quelque chose avait changé, mais elle ne pouvait s'expliquer d'une façon précise ce qui avait changé. Elle eut envie de voir si rien, d'extraordinaire ne s'était passé aux alentours si le monde n'était pas tombé les quatre fers en l'air.

Aless lui cria dans le dos:

— Où vas-tu?

Elle ne répondit pas et ne s'arrêta pas. Elle demeura sans parler dans le corridor sombre prêtant l'oreille à ce qui se passait dans la cour. Elle comprenait que s'ils étaient venus, ils feraient du bruit et toute la Komarovka les entendrait, mais quand même elle regarda dehors avec précaution comme si l'ennemi pouvait la guetter de derrière un coin. Toujours avec précaution, elle contourna la cour pour voir s'il n'y avait pas de traces sur la neige blanche. Elle eut peur d'entrer dans la porcherie, elle ne fit qu'en toucher le verrou. Elle écouta la ville où régnait la nuit. La ville n'était pas morte, elle vivait une vie secrète. Ici, à la Komarovka, quelque part dans une rue proche, on entendait le grincement d'un traîneau et l'ébrouement sonore d'un cheval. Plus loin, quelque part au centre, on entendait les sons perçants de la musique allemande. Les vainqueurs s'amusaient. Il est vrai, peut-être, ont-ils une fête? Récemment ils avaient annoncé par le haut-parleur au marché que les troupes vaillantes du führer étaient entrées dans la capitale bolchéviste. Olga n'était jamais allée à Moscou, mais à l'idée que les Allemands s'y trouvaient, cela lui fendait le coeur, elle n'éprouvait pas ces sentiments quand elle entendait parler des autres villes. Et tout à coup elle se réjouit à l'idée que c'est notamment son Aless, et pas un autre qui avait gâté la fête aux Allemands, si ce n'était pas à tous, mais, au moins, à quelques-uns. Que la femme de celui qui n'est plus, que ses parents lisent l'avis de deuil sous le son d'une musique aux accents triomphants. Comment sonnera-t-elle, à leurs oreilles, cette musique? En pensant à tout cela un sentiment de triomphe l'envahit. Elle ouvrit la porte bâtarde et sortit courageusement dans la rue. Elle voulut se promener en propriétaire dans la Komarovka. Pour vérifier son courage subit. Si lui, Aless, avait pu

faire cet exploit, pourquoi ne pouvait-elle pas se promener dans la rue où elle était née, où elle avait grandi? Elle se fichait du couvre-feu, des patrouilles! Elle devait voir non seulement sa cour, elle devait voir toute la Komarovka! Que tout le monde sache qu'elle n'avait jamais été peureuse et qu'elle ne le serait jamais. Si elle risque, c'est à fond!

Peut-être, vraiment elle avait l'air d'une propriétaire que même un policier, vêtu d'une capote noire, quitta le sentier, fit un pas dans la neige et la salua; elle ne le reconnut pas, mais lui, peut-être, l'avait-il connue au marché. Qui ne connaissait pas Lénovitchikha?

Arrivant dans la ruelle où vivaient les Borovski, Olga éprouva un vif désir de passer les voir. Elle n'y était pas venue depuis longtemps, tout d'abord à cause de sa jalousie insensée, et puis, plus tard, elle ne savait plus à cause de quoi. Dommage. Elle était toujours sûre que les Borovski en savaient beaucoup plus long sur les événements que tous les autres habitants de la Komarovka, mais, en général, que tous les Minskois, c'est pourquoi ils vivaient autrement, pauvrement, mais sûrs de leur avenir. Il lui sembla maintenant que ce n'était que chez eux qu'elle entendrait quelque chose de plausible et tout deviendrait plus clair, car pour le moment elle avait tout un mélange dans sa tête. Elle avait l'impression que les Borovski devaient savoir quelque chose quant à l'événement d'aujourd'hui qui avait eu lieu en ville, bien qu'elle comprît que ce fut un peu trop tôt: comment et d'où auraient-ils pu l'apprendre? Deux heures, pas plus, s'étaient écoulées depuis.

Elle fut étonnée de voir que les Borovski n'avaient fermé ni la porte bâtarde, ni la porte de la maison: entre qui veut, ils n'ont peur de rien, ni des bandits, ni du pouvoir. Une fois à l'entrée,

Olga frappa au mur avec sa botte, mais personne ne lui répondit, quoiqu'elle entendît des voix et même un jeune rire, c'était le rire de Kostia, le frère de Léna, élève de neuvième, cet hiver il aurait dû être en dixième.

Toute la famille était autour de la table et... jouait aux cartes, ils jouaient à la dupe. Le père, Léna et les garçons, Kostia et Andrey, 12 ans. Maria Pavlovna, leur mère, se tenait à côté, et, ayant mis des lunettes, rapiécçait une chemise.

Une petite lampe à pétrole, placée sur la table, répandait une odeur d'huile puante, un succédané allemand, bien sûr.

Voyant cette visiteuse inattendue, Léna et sa mère firent preuve d'une inquiétude apparente. Léna se leva à sa rencontre, toute l'expression de son visage demandait: qu'est-ce qui s'est passé? Maria Pavlovna regardait Olga de ses grands yeux, l'aiguille qu'elle tenait entre ses doigts resta en l'air.

Olga les calma:

— Je suis venue pour savoir, comment ça va? Depuis longtemps je ne vous ai pas vus. Dans la journée pas de temps, et vers le soir, on a peur de quitter nos trous.

— De quoi as-tu donc peur? lui lança Kostia d'un air malveillant. Tu es de mêche avec les Allemands...

— Eh toi, petit, on ne reçoit pas des hôtes comme ça, reprocha tranquillement le vieux Borovski à son fils.

Olga nota que le typographe avait le dos encore plus voûté, il était devenu plus maigre, chauve, mais que ses mouvements étaient toujours vifs, l'éclat de ses yeux était gai, comme s'il vivait heureux et prospère comme auparavant. Les garçons et le vieux ne cessèrent même pas leur jeu. Kostia criait comme en enragé, il lançait une carte

usée, tachée de grasse sur la table, agitait les bras:

— Et j'ai un atout, un lieutenant contre votre Hitler! Le voilà! Hein, tu te rends? Ta frange est tombée. Tu seras toujours battu, parasite!

— Kostia, tu parles un peu trop! le prévint la mère d'un air sérieux.

Mais Piotre Illarionovitch riait.

— Léna, qu'est-ce que tu as là-bas? Ces kosaques rouges me gênent. Encore une fois, tu vois, je serai battu.

— Ah, vous voulez lâcher contre nous Goering, comme un chien de chaîne. En voilà un as! Je m'en fiche de cet as!

— Kostia!

— C'est tout, maman. Tu as peur que Lénovitchikha nous dénonce? Andrey, tu incendieras sa maison si je suis arrêté. Ah, vous avez encore un huit? On le battra.

Après avoir entendu cette offense dans cette famille où elle était venue le coeur ouvert, guidée par ses meilleurs sentiments, Olga rougit, elle se sentait mal à l'aise. Elle aurait bien voulu flanquer une gifle à ce morveux, lui dire, lui avouer que ce n'était pas elle, mais grâce à elle, grâce à son aide, avec son arme, qu'une chose importante avait eu lieu. Lui-même, il ne faisait que battre les pavés de la ville.

Léna s'indigna:

— Tu es un petit cochon, Kostia! Olga est ma meilleure amie.

— Pas vrai? il sembla que l'étonnement de Kostia fut sincère.

— Je vais te tirer les oreilles, Kostouss, menaçait la mère, et, pour réparer cette maladresse, céda à Olga son tabouret. — Assieds-toi, Oletchka. Ne fais pas attention à ce bavard. Il a oublié le goût de la ceinture. Comment ça va, ma chérie?

— Ah, petite mère, je vis comme un arbuste au milieu du désert. Tu vois ce que Kostia me reproche. Et moi, j'ai sauvé un soldat de l'Armée Rouge. Et toi, qu'est-ce que tu as fait, un bouc sans cornes? lança-t-elle à Kostia, mais celui-ci ne releva pas son défi et ne s'indigna même pas contre ce bouc, bien que ce fût son sobriquet à l'école.

— Et moi, chère petite soeur, je te donnerai cette dame de carreau. Eh quoi? Ça ne va pas? Andrey, donne-leur ton sept. Qu'ils s'en réjouissent.

— En voilà des bandits! Borovski tournait sa tête chauve et riait. Où s'y sont-ils fait la main, les diables? C'est pour la septième fois que je suis la dupe à mes frais.

— On compte jusqu'à dix et je vous vois sous la table.

— Tu m'y verras. Compte dessus, dit Léna.

— Et notre accord? cria le petit Andrey. On s'est entendu?

Olga se déboutonna, ôta son châle. Malgré l'offense, elle fut saisie tout à coup de gaieté et d'entrain pour les cartes: oublier tout en jouant, comme le font, évidemment, les Borovski.

— Eh bien, Léna, et si je faisais une partie. Je vais montrer à ces blancs-becs comment faut-il jouer.

— En voilà une force! Kostia fit semblant d'avoir peur. Le feld-maréchal Boche qui n'est qu'une caboche.

Olga jouait bien à la dupe, comme d'ailleurs, sa mère: les meilleurs joueurs enragés de la Komarovka perdaient en jouant contre elles.

Les premiers coups d'Olga donnèrent à Kostia à réfléchir; il cessa de bavarder et se mit à siffler la mélodie de la chanson „Par les monts et par les plaines...”

Léna se plaça derrière son père et l'aidait à faire les coups. Kostia, se sentant menacé, devint furieux.

— Andrey, ne lui montre pas tes cartes. Et toi, si tu l'aides encore une fois, je te pincerai le nez, menaçait-il sa soeur.

Peut-être, pour rétablir l'ambiance de gaieté, Piotre Illarionovitch rappela:

— Donc, Kostia, tu dis, „viens le soir“?..

— Mais oui, rit Kostia et tous les Borovski éclatèrent de rire, même la mère, qui était assise maintenant sur le canapé et, faisant semblant de rapiécer la manche d'une chemise, observait Olga d'un regard pénétrant comme si elle voulait deviner, d'après son visage, ses yeux, son jeu, son rire, ses pensées profondes, son essence; cette observation rendait Olga un peu confuse.

Le vieux expliqua pourquoi qu'ils riaient.

— Aujourd'hui Kostia se promenait dans la rue Nékrassov et il a entendu une femme crier à sa voisine qui était de l'autre côté: „Nastia! Viens ce soir chez nous, on va faire nos adieux à Anton qui part chez les partisans!“

— Je suis tombé près d'une palissade, rit Kostia. Je me suis dit: c'est un spectacle. Non, c'était sérieux. „C'est bien, répond l'autre, je viendrai“. — „Tu vas amener ton vieux. Mais prenez des verres avec vous, il n'y en aura pas pour tout le monde.“

— Cela te plaît? demanda Borovski à Olga, les yeux riants, mais d'un ton sérieux et insistant, la regardant droit dans les yeux, peut-être, à cause de cela, cette aventure ne fit pas rire Olga comme les autres.

— Une imbécile, désapprouva Maria Pavlovna, en parlant de l'inconnue.

Le vieux se tourna vers elle et protesta:

— Imbécile, que tu dis? Eh non, ma mère.

On vit d'après ses propres lois. Imprudente, c'est vrai.

Il parla de l'imprudence et Olga pensa tout de suite à Aless, à son imprudence, son coeur se serra avec angoisse. Pourquoi les Borovski lui racontaient qu'un certain Anton allait chez les partisans, pourquoi manifestaient-ils ouvertement leur gaieté? Elle ne crut pas trop que cette aventure les eût fait tellement rire, ce petit malin de Kostia aurait bien pu mentir, il pourrait inventer lui-même tout ce qu'il voulait.

Olga et le vieux gagnèrent. D'après leur accord les garçons devaient recevoir des chiquenaudes sur le nez. Andrey essaya de contester la légitimité de l'exécution: ce n'était pas Léna qui avait joué, mais Olga. Quant à Kostia, il fut d'accord puisqu'ils avaient consenti de jouer avec ce „remplaçant“, ils ne devaient pas faire marche arrière.

Ce fut Léna qui distribuait les chiquenaudes. Elle eut pitié d'Andrey et son coup fut faible, rien que pour la forme, mais Kostia reçut une si bonne chiquenaude que les larmes lui vinrent aux yeux, il se mit à éternuer.

— Canaille, tu frappes, comme si à la place des doigts, tu avais un lance-pierres. Et moi qui t'appelle ma soeur bien-aimée.

Le vieux Borovski se renversa sur le dos de la chaise, il rejeta la tête en arrière et il rit aux éclats comme un enfant. Maintenant Olga comprit que son rire était franc, elle eut envie de rire, elle se sentit très bien, à son aise, au sein de cette famille et elle regretta de ne pas être venue chez les Borovski tout de suite après le commencement de la guerre comme aujourd'hui, en bonne voisine; elle n'y était venue que quelquefois, pour un tout petit moment. La mère regardait avec amour son mari, sa fille qui riaient et hochait la tête d'un ton de reproche: que vous êtes comme des gosses!

Encore une partie. Kostia devint sérieux, il ne bavardait plus, il sifflait, c'est pourquoi tous les autres pouvaient parler. Maria Pavlovna demanda :

— Et ton petit soldat, comment va-t-il, s'est-il remis un peu?

— Il se promène déjà. Il a été en ville. Il brûle d'envie de contacter des gens, il veut chercher du travail. Et moi, je lui dis : à quoi bon travailler pour les Allemands? Tu vas m'aider.

Kostia réagit :

— Tu vas fonder une firme de commerce „Olga Lénovitch et compagnie...“

— Kostia, tu finiras mal, le coupa son père. Olga ne fut point blessée.

— Et qu'est-ce que tu penses? Je vais la fonder. Veux-tu me faire la compagnie?

— Je n'ai pas de capitaux.

— Tu seras un racoleur. Tu feras de la publicité.

— Alors, fiston, elle t'a eu? rit Piotre Illarionovitch.

Mais la mère n'aima pas ce qu'Olga avait dit à propos de son fils : on peut plaisanter tant qu'on veut, mais on doit savoir s'arrêter, à temps et elle lui dit :

— Tu n'as pas peur que ton Adam soit jaloux quand il sera de retour? Les gens peuvent débiter un tas de choses, et inventer tout ce que tu veux.

— Il n'y a pas de fumée sans feu, petite mère, Olga s'étonna elle-même de cet aveu inattendu, mais elle fut contente de son audace, et elle se moquait du trouble des Borovski. Puis elle ajouta : Tout ce que les gens peuvent dire, c'est vrai.

Léna, tenant les cartes à la main, se figea, ses grands yeux devinrent énormes sur son visage maigre. La mère fut saisie d'effroi : elle regardait Olga comme une criminelle.

„Eh quoi, je vous ai eus?“ se dit Olga, évoquant les paroles de Borovski.

— Oh, Oletchka, poussa la mère, en clignant de l'oeil du côté des garçons: il ne faut pas devant eux.

Mais même Kostia, entraîné par le jeu, ne comprit pas le sens des mots prononcés.

— Mais je n'ai plus peur de rien!

Borovski regarda la jeune femme sans sourire, ses yeux ne riaient plus, on n'y lisait que de l'intérêt.

— C'est vrai que tu es devenue si brave?

— Et pourquoi pas?

— Le courage, Olga, doit être sensé.

— Et qui sait quand il est sensé et quand il ne l'est pas? Y pense-t-on d'avance? Il vient, comme la peur, quand on n'y pense pas, quand on ne l'attend pas. Le courage ne se commande pas et ne s'achète pas.

— Et tu veux tout acheter, Kostia ne put pas se retenir, il lui lança un coup d'épingle. Tiens, bats ce Churchill. Ah, tu ne peux pas? Et pourquoi? Un allié! On va faire nos adieux à Anton... Tu sais, où il part? Tu vois bien. Andrey! Prends de flanc! C'est ça, bravo! L'ennemi est encerclé. Hourrah! Le dernier coup décisif. Hende hoch! Ah, vous l'avez? Maintenant, sous la table, tous les trois.

Kostia se réjouissait de la victoire comme un enfant.

Olga qui venait de parler du courage et de la peur, fut saisie tout à coup d'épouvante, son coeur se serra: elle jouait aux cartes ici, elle était gaie, et là-bas, à la maison... Ce rire ne promettait rien de bon. Elle se leva brusquement.

— Je m'enfuis. Il ne manquerait plus que je rencontre une patrouille. Svéta avait des caprices, ne pouvait pas s'endormir. J'ai laissé Sacha pour

la bercer... Je me suis trouvé une bonne, elle eut un sourire forcé, en se souvenant de son aveu.

Léna se couvrit les épaules d'un châle-plaid à carreaux et sortit pour l'accompagner. Dans la rue, voyant qu'il n'y avait personne autour, elle demanda:

— Tu veux me dire quelque chose, Olga, je l'ai lu dans tes yeux.

— Moi? J'ai dit tout ce que je voulais dire.

— Et tu n'as rien à me demander? demanda Léna tout bas d'un ton mystérieux.

— Et pourquoi?

— Il y a une nouvelle!

— Tu la connais, cette nouvelle? douta Olga.

— On a cassé la gueule à Hitler.

— Qui?

— Les nôtres. Près de Moscou. On le chasse, ce salaud.

Olga éclata de rire. Son rire fit peur à Léna: une bonne nouvelle, mais en l'entendant de la sorte...

— Avec ton rire tu peux attirer une patrouille.

— Et moi, j'ai pensé que c'était vrai, que quelqu'un lui avait arraché sa moustache répugnante, Olga riait, se couvrant la bouche d'un bout de son châle, elle comprenait que c'était un rire nerveux dû à sa tension morale. Tout à coup, tout ce qui s'était passé pendant la journée s'est lié ensemble: les haut-parleurs allemands au marché, le coup de feu d'Aless, la gaieté des Borovski, inhabituelle pour ces temps-là. Maintenant elle comprenait pourquoi ils étaient si gais!

— Tu es bête, c'est mille fois plus important. Son armée est en déroute, lui disait Léna tout bas avec ardeur. Demain j'apporterai le communiqué du Sovinformbureau, les gars l'ont capté avec ton poste.

Olga embrassa Léna, pour la première fois

depuis le début de la guerre, elle la considérait comme sa meilleure amie: l'attendrissement et la douceur lui donnaient envie de pleurer, les spasmes lui serraient la gorge. Elle voulut tout raconter à Léna, avec la même franchise. Mais elle se retint. Elle l'embrassa sur les deux joues, ardemment, franchement, puis elle la repoussa avec enjouement et courut, lesté comme une adolescente. Elle courait comme une folle, faisant peur aux gens qui se tenaient derrière leurs contrevents fermés et qui entendaient le bruit de ses bottes sur la neige piétinée, sur le trottoir en bois gelé qui criait et grinçait. Elle courait, tout effrayée: ne s'est-il pas passé quelque chose à la maison? elle courait, pleine de joie, cette joie, elle la portait à Aless, à son fou qu'elle adorait, cette joie débordante. Elle voulait croire que le bonheur et le malheur allaient de pair.

## VII

Quand il avait suivi l'hitlérien, Aless n'était pas si ému, qu'il l'était en se dirigeant à une permanence clandestine. Autrefois, ce n'était qu'un examen qu'il avait dû passer devant lui-même. Maintenant il devait se présenter devant une commission suprême qui devait émettre son jugement et dire s'il avait réussi son premier examen ainsi que tous les autres. Etre ou ne pas être? Sera-t-il reçu ou non?

Il aurait pu se dire: le fait même d'être invité à une permanence où seraient rassemblés, sans doute, les dirigeants de la clandestinité, témoignait qu'on le reconnaissait, qu'on avait confiance en lui. Il ne pouvait pas y penser, il n'avait pas assez de caractère pour cela, toute sa vie, il doutait de sa force, de ses connaissances, de ses capacités, de son talent, il considérait qu'il avait peu

de chance, que rares étaient les cas quand tout se faisait comme il l'avait voulu, comme il y avait rêvé.

Il savait faire une chose: changer sa manière de voir. Il se mettait à la place du dirigeant du groupe clandestin. Il aurait émis des exigences très sévères à l'égard de ceux qu'il prendrait dans son groupe. Il aurait réfléchi longuement quant à lui-même, le prendrait-il dans le groupe? Il n'avait qu'une seule qualité irréprochable: le désir de lutter, de se venger de l'ennemi. Mais il fallait prouver la sincérité de ce désir, tous les mots, toutes les assurances et tous les serments ne valaient rien quand il s'agissait de faire partie d'un groupe clandestin, dans les conditions d'aujourd'hui on ne pouvait pas croire les paroles. On avait besoin d'actes, rien que des actes. Et qu'est-ce qu'il a fait? Le poste. L'assassinat d'un fasciste. En ce qui concernait le poste, ce n'était pas son grand mérite, c'était plutôt celui d'Olga qui avait hâte de s'en débarrasser: elle ne pouvait pas le vendre et, le gardant chez elle, elle aurait pu être châtiée par les occupants. Mais c'était Léna qui lui avait donné cette mission à accomplir, et, on pouvait dire qu'il s'en était acquitté. Et le fasciste... Tout s'était passé de la sorte que maintenant, quelques jours après, cet assassinat lui paraissait peu probable, et, à la place du dirigeant, il n'y aurait pas trop cru. Les femmes y avaient cru. Olga, de peur, le voyant en fièvre. Léna... Pourquoi y avait-elle cru tout de suite? A cause de sa bonté d'âme et sa confiance féminine? Léna connaissait l'enfer, d'où elles l'avaient sorti toutes les deux, elle et Olga. Léna croyait en ses paroles, sa colère, sa haine et sa joie... Avant-hier ils avaient pleuré ensemble quand Léna avait apporté le communiqué du Sovinformbureau sur la défaite des Allemands près de Moscou. Lui, bien qu'il fût un

homme, il n'avait pas honte de ses larmes. Dans un élan de reconnaissance, il avait parlé à Léna de son petit exploit.

Olga, revenue de chez les Borovski, ne lui parla pas tout de suite de la défaite des Allemands, elle le dit entre autres, répétant les mots de Léna, mais avec une nuance d'incertitude: „On dit qu'on a cassé la gueule à Hitler près de Moscou.“ Voilà pourquoi, ce soir-là il ne put pas se réjouir pour de bon. Olga parlait avec beaucoup de détails des Borovski: cette famille qui ne mangeait pas à sa faim jouait aux cartes. Elle les jugea à sa manière, comme l'aurait fait une marchande: „Les vanu-pieds sont toujours gais. Ils n'ont rien à perdre.“

Aless ne se souvenait plus de ce qu'il avait répondu à Olga, il avait dit quelque chose de neutre, de conciliateur, car ni les Borovski, ni la victoire près de Moscou dont Olga avait parlé avec incertitude ne le préoccupaient. Peut-être qu'il ne pensait à rien, à ce moment, parce qu'il était recru de fatigue. Il s'était endormi après avoir bercé la petite, il se réveilla quand Olga rentra et il l'écoutait d'une oreille distraite. Quel héros qu'il était! Maintenant il lui était désagréable de se souvenir de la fameuse soirée, de sa fièvre et de sa somnolence.

Marchant avec difficulté dans une rue enneigée de la cité Pouchkine (la tempête de neige ne cessait pas depuis deux jours) Aless qui pensait sans cesse à son adhésion à l'organisation, était obsédé aussi par ses méditations concernant ses rapports compliqués avec Olga, ses sentiments non moins compliqués. Après tout ce qui s'était passé, il se mit à méditer, sans le vouloir, sur ce qu'on appelle le destin, ce phénomène en lequel il n'avait jamais cru et qu'il avait baptisé le mensonge des popes. Il était sûr que l'homme était le maître de sa vie. C'était vrai que Léna et lui avaient les

mêmes idéaux, les mêmes opinions. Mais les circonstances implacables, qui avaient été plus fortes que sa volonté, que tous ses idéaux, l'avaient lié à Olga. Et ce n'était pas une liaison triviale. Olga l'aimait, il n'y avait pas de doute. C'était pour lui qu'elle dominait sa peur, autrement elle l'aurait chassé, ce sous-locataire. Pouvait-il rester indifférent à ce sentiment? Mais au nom de la grande cause il devrait rompre ses rapports avec elle. La quitter. Peut-être, ce serait une épreuve des plus difficiles. L'examen le plus grave. Mais, si on lui dit là-bas que ce sera nécessaire, il ne reviendrait plus dans cette maison chaude et confortable de la Komarovka.

Ces idées le rendaient triste, il avait froid. Il avait le dos gelé sous la couche épaisse de laine de la vieille pelisse de Lénovitch. Il essayait de se révolter contre Olga. Comment pouvait-il, un komsomol, aimer cette femme qui était étrangère et loin de toutes les choses qui lui étaient sacrées? Mais tout de suite il se ravisait et se disait que tout n'était pas si simple que ça, qu'Olga, raisonnant souvent d'une façon apolitique, avait fait pas mal de bonnes choses, on ne pouvait pas dire qu'elle n'avait pas de mentalité soviétique. Elle ne provenait pas d'un milieu ennemi, elle était une fille d'ouvrier. Avait-il le droit de l'abandonner à cette heure-ci? Sa conduite, n'offenserait-elle pas les sentiments d'Olga? Ne reporterait-elle pas sa colère sur la cause pour laquelle ils combattaient? Qui suivrait-elle? Le policier Droutka? A y penser, il avait mal au coeur, son âme se déchirait. Il vaudrait mieux tout raconter au dirigeant qu'il allait rencontrer. Il ne doutait pas que ce serait un militant du parti, un homme sage et sérieux. Mais il sentait que sa timidité juvénile ne lui permettrait pas de parler de ses rapports avec Olga. Qu'est-ce qu'il dira, le dirigeant? Qu'il avait

séduisit la femme d'un soldat de l'Armée Rouge qui était au front... Et le voilà qui voulait adhérer au groupe clandestin et être chargé d'une mission importante...

Ce qu'il redoutait le plus c'était la méfiance. Il craignait encore d'amener après lui un mouchard. Il zigzagua longuement, se retournant au coin des rues pour voir s'il n'avait pas été suivi. Les rues désertes le mettaient sur ses gardes. Dans certaines rues les sentiers faits d'avance s'étaient couverts de neige et il était le premier à se frayer le chemin. Les traces qu'il laissait lui faisaient peur: les traces solitaires attirent toujours l'attention. Ensuite il comprit qu'il avait zigzagué en vain croyant que la permanence devait se trouver dans une rue perdue.

Dans la rue qu'il avait cherchée il y avait non seulement un sentier, mais une route: des véhicules avaient passé. Il y avait beaucoup de monde ce qui le calma tout de suite comme s'il était maintenant caché des yeux ennemis. Même les soldats allemands ne lui firent pas peur, mais l'encouragèrent: les ennemis étaient tout près et ils dissimulaient ses traces. Il n'y avait personne qui lui parût suspect. Tout était très simple. Des gens expérimentés avaient choisi un bon endroit.

L'appartement se trouvait dans une maison de bois à un étage. Aless monta un escalier grinçant et se trouva devant une porte. Il y avait une sonnette mécanique, mais Aless n'osa pas la tourner, il ne fit que frapper à la porte de ses doigts gelés. Une femme lui ouvrit, sans âge, enveloppée dans un fichu chaud.

— Je viens de la part de Léna, fit-il, car c'était Léna qui lui avait dit de prononcer ces mots; il en était désenchanté, lui, le romantique, il aurait voulu avoir un mot d'ordre plus compliqué, tout était si simple. La femme ne devait pas pro-

noncer de mots de ralliement, mais des mots de tous les jours, ordinaires et polis.

— Entrez, s'il vous plaît.

Léna Borovskaïa se trouva dans le petit corridor, elle avait un air de fête dans sa blouse d'un vert vif. Elle lui sourit en amie et prit son chapeau.

— Ote tes vêtements, Sacha. Aujourd'hui il fait chaud ici.

La chambre où il était entré après Léna l'étonna par sa solennité, bien qu'il n'y eût rien de particulier. C'était l'éclat de la neige qui pénétrait à travers une large fenêtre, les rideaux étaient modestes, mais propres, le papier peint était très gai, avec des bleuets sur un fond doré, ce qui donnait de la solennité à la pièce. Peut-être, cette impression de fête et de solennité provenait de ce qu'il n'y avait rien de trop dans la chambre, ce n'était pas comme dans la maison d'Olga où il y avait de tout. Un lit nickelé bien fait, un petit buffet, un rayon de livres où plusieurs livres manquaient, ce qui était attesté par le papier peint non fané à la place où il y avait eu des livres. Au mur, une reproduction du tableau de Chichkine „Le matin dans une pinède“; le papier peint, papier traître disait qu'il y avait eu encore un tableau au mur, bien que le clou en eût été arraché. Aless se dit qu'il aurait pu y avoir un portrait de Lénine. Il y en avait un de la même dimension chez lui. En général, tout lui rappelait la chambre de sa mère où régnait toujours un ordre parfait, un ordre d'institutrice. Son coeur se serra.

Il ne comprit pas tout de suite que c'était surtout la table, avec sa nappe blanche, un petit samovar brillant, des tasses de porcelaine, des tranches de pain finement coupées, disposées dans une corbeille tressée, ce pain qu'on recevait avec les cartes de ravitaillement allemandes, qui rendaient cette chambre solennelle. Il n'y avait

pas de sucre. Outre le pain il n'y avait rien à manger sur la table. Aless se souvint des pommes de terre au lard qu'Olga lui avait donné le matin et il éprouva de la gêne devant ces gens qui devraient avoir faim.

Il y avait deux hommes dans la chambre. Le premier, portant l'uniforme de cheminot, était assis à la table, tournant le dos à la porte, et buvait du thé, en clappant de la langue avec appétit. Il ne se retourna pas quand Aless entra, ne manifesta aucun intérêt à son égard. Le deuxième, Aless le connaissait, c'était le joyeux Evsey qui était venu prendre le poste, il sourit amicalement à Aless, comme à une vieille connaissance. Aless s'approcha de lui et lui serra la main. A ce moment, il fut saisi d'étonnement: il vit par la fenêtre qu'une unité motorisée stationnait là, de l'autre côté de la rue, des soldats s'affairaient près des camions et nettoyaient les sentiers dans la neige. On pouvait embrasser tout cela d'un coup d'oeil.

En voyant Aless regarder par la fenêtre, Evsey rit:

— Nous sommes bien protégés. N'est-ce pas? Un régiment motorisé.

— Un risque-tout, dit l'homme qui était assis à table.

Aless se tourna vers lui. L'homme n'était pas jeune, d'une cinquantaine d'années, il avait une barbe de trois jours, qui lui donnait un air sérieux et taciturne, à cause de cela il ne convenait pas à toute cette solennité, à la table, à la tasse fine qu'il serrait de ses grosses mains imprégnées d'huile de graissage. Aless eut peur qu'il ne cassât la tasse.

Aless fut un peu blessé parce que le cheminot ne lui fit même pas un signe de tête en guise de salut, bien qu'il l'examinât d'un regard pénétrant, en fronçant ses gros sourcils blancs.

La femme qui lui avait ouvert la porte apparut, elle venait de la cuisine. Elle l'invita poliment:

— Asseyez-vous, Sacha, on va prendre du thé. Le samovar est chaud. Je m'appelle Yanina. Yanina Ossipovna. Et voilà mon frère, elle montra le cheminot, Pavel Ossipovitch.

Aless les regarda et se dit qu'ils ne se ressemblaient point: leurs aspects, la différence d'âges, leurs caractères n'étaient pas ceux d'un frère et d'une soeur. Regardant de près, il vit que la femme avait à peu près trente ans, pas plus. Son sourire était beau et on pouvait voir une dent en or qui brillait comme un rayon de soleil. Une intellectuelle, se dit-il, mais la façon de porter le fichu était celle d'une paysanne.

En regardant Evsey, ses vêtements de ski, trop étroits pour lui, qui ne lui appartenaient sûrement pas, sa démarche féline, souple, Aless comprit qu'il n'était pas un invité ici, mais qu'il y habitait. Mais quand même on pouvait constater, d'après certains indices imperceptibles, qu'Evsey ne se comportait pas en maître dans cette maison.

Yanina Ossipovna lui dit:

— Andrey Ivanovitch, assieds-toi, je te prie. N'es-tu pas encore fatigué?

Aless se réjouit. A cause de ce qu'Evsey n'était pas Evsey. A cause de sa découverte inattendue qu'Evsey était Andrey, et que peut-être il était ici à même titre que lui, Aless, chez Olga. Donc, ce n'était pas seulement lui qui était obligé de se chercher un abri, mais cet homme mûr aussi, ce dirigeant. Cela les apparentait, en tout cas, il n'avait plus honte devant ces gens pour ses rapports avec Olga. Il pensa que maintenant ce n'était pas indispensable de leur parler de ces rapports, comme il avait voulu le faire auparavant et de demander aux dirigeants la permission de ne pas quitter son appartement actuel. Les pensées

qu'il avait quand il se dirigeait à la permanence lui semblèrent naïves. Mais Yanina Ossipovna n'était pas Olga. Elle était la camarade d'Andrey dans la lutte. Et pour lui, qui était Olga?

Yanina Ossipovna lui versa du thé.

— Buvez, et elle ajouta en s'excusant: Il n'y a pas de sucre.

— Les Allemands ne donnent pas de sucre, fit Léna.

Le thé sentait l'airelle rouge et la fleur de tilleul. Quand il était malade, Olga lui avait fait boire beaucoup de ce thé. L'ambiance lui plut: c'était justement de cette manière, en prenant du thé, que se réunissaient les révolutionnaires clandestins sous le tsar; il avait presque tout lu ce que les écrivains et les historiens avaient écrit à ce sujet.

Pavel Ossipovitch lui demanda sans préambule:

— Est-ce que tu savais sur qui tu tirais?

— Sur un fasciste.

Le cheminot eut un sourire discret ce qui le fit ressembler à la femme: oui, c'était son frère.

— Tu as bien visé, c'était l'instructeur d'un groupe chargé d'enquêtes pour la police. Il avait appris aux flics comment il fallait faire une enquête à la manière hitlérienne, il soupira: Mais à cause de cette vermine ce soir-là on a arrêté des nôtres, on saisissait tout homme suspect.

Aless comprit que tout ce qu'il avait raconté à Léna, avait été vérifié en détails.

— Tu voulais venger les prisonniers qui étaient avec toi?

— Tout. Le peuple.

— Qu'est-ce que tu faisais avant la guerre?

— J'étais étudiant. J'ai été engagé dans l'armée quand j'étais en troisième année. En 1940.

— Et dans l'armée qu'est-ce que tu faisais?

Pavel Ossipovitch se trahit: ce genre de question

n'était pas celui d'un cheminot, mais d'un militaire, d'un commandant.

— Pointeur dans l'artillerie, ensuite, j'ai travaillé dans le journal de division. Nous avons été encerclés...

Il voulut lui parler dans quelles circonstances il avait été fait prisonnier pour que le dirigeant du groupe clandestin ne se fît de mauvaises idées à son sujet. Mais Pavel Ossipovitch lui coupa la parole:

— Tu écris?

— J'ai écrit.

— Il a publié des vers, dit Léna.

— Ah oui! Pavel Ossipovitch s'étonna sans le cacher et se mit à contempler le jeune homme avec plus d'intérêt, puis il se tourna vers Andrey: *Pouvons-nous le légaliser?*

— Et pourquoi?

— Un poète, les Allemands lui auraient donné du travail, ils ont besoin de cadres comme lui. Si on le plaçait au commissariat, au bureau de propagande.

— Nous le prendrons dans un groupe diversionniste. Chez les destructeurs, dit Andrey. *C'est un terroriste tout fait.*

— Nous en avons assez, de diversionnistes. Tous brûlent d'envie de tirer. Il faut penser à introduire nos hommes dans tous les organismes d'occupation, là où c'est possible. Il faut penser à l'avenir. Il faut regarder en avant.

— Faire un plan de guerre pour cinq ans, sourit Andrey non sans ironie.

— Pas pour cinq ans. Mais ne crois pas que nous allons vaincre dans un ou deux mois. On verra se répandre beaucoup de sang, oui, mes enfants, beaucoup, soupira Pavel Ossipovitch. *C'est fini avec l'esprit de fanfaronnade. Nous l'avons payé assez cher.*

— Dans un mois Minsk sera entre nos mains, dit tout bas Andrey d'un air très sûr.

— Vous êtes des aventuriers, mes enfants, je vous le dis encore une fois. Tu vois, combien sont-ils? Pavel Ossipovitch montra du côté de la fenêtre. Toutes les casernes, toutes les cours en sont pleines.

— Petit père, tu vas à l'encontre de... lui riposta Andrey d'un ton doux, mais sérieux, sans son sourire habituel.

— Je n'irai pas à l'encontre, j'exécuterai la résolution... Mais tout d'abord nous devons nous organiser, nous organiser... Voilà ce que je veux dire.

— Camarades, s'interposa avec délicatesse Yanina Ossipovna, en montrant des yeux le plafond.

Cette brève discussion, dont Aless comprit plus tard l'essence, l'embrouilla: qui était donc le dirigeant? Il lui sembla même qu'ils l'embrouillaient exprès, mais il n'en fut point blessé, c'était sans doute nécessaire pour la conspiration. Cela aurait été étrange si, dès leur première rencontre, ils avaient joué cartes sur table, en lui montrant qui était le roi et qui était le valet.

Après l'avertissement de Yanina Ossipovna il constata que les hommes s'adressaient à elle avec respect et il pensa que cette femme ne jouait pas le dernier rôle dans le groupe. Mais il ne voulait être sous les ordres ni d'elle, ni de son frère. Il était attiré par Andrey, un homme résolu, audacieux, sûr de lui-même. Il aimait les gens de ce genre, peut-être parce que lui-même, il était un jeune homme doux et timide. Craignant que Pavel Ossipovitch insistât pour l'envoyer travailler chez les occupants, Aless, sans attendre leur décision, dit:

— Je ne suis pas prêt moralement à travailler chez les hitlériens. Je les hais tellement!

Pavel Ossipovitch soupira, comme s'il regrettait qu'il y en avait encore un qui ne le comprenait pas. Il lui dit presque durement:

— Je les hais pas moins que toi. Mais je travaille. Je passe pour un bon ouvrier. Les Allemands me font confiance. Et, entre autres, je sors aussi du camp. Voilà, ce sont eux qui m'ont aidé à le quitter, il les montra tous les trois: Léna, Yanina Ossipovna, Andrey.

La confession de l'homme toucha Aless de près, il avait devant lui un compagnon de souffrances. Un peu avant il avait pensé: „Non, tu ne peux pas les haïr comme moi, parce que tu n'as pas éprouvé ce que j'ai éprouvé, moi.“ Maintenant il avait honte de ses pensées, il avait honte de ne pas avoir traité cet homme sage avec amitié, mais plutôt avec une sorte de scepticisme: je vois, petit père, que tu peux parler facilement de la guerre et la planifier pour cinq ans, comme avait dit Andrey. Mais „petit père“, voilà qui il était en réalité. Ce n'était pas lui par hasard qu'Olga devait racheter?

— Excusez-moi, dit Aless.

— Pourquoi? s'étonna Pavel Ossipovitch.

Andrey rit.

— Alors, petit père? Ce garçon te plaît? J'en ferai le meilleur diversionniste. Et toi, tu veux l'envoyer écrire des tracts allemands.

— Il écrirait nos tracts, mais en connaissance de cause... il connaîtrait l'ennemi de l'intérieur, c'est important. A propos, en attendant qu'Andrey te charge d'une mission, tu vas faire des vers sur la défaite des Allemands près de Moscou. Des vers satiriques, ce serait bien, ou encore des vers que les gens voudraient chanter. Nous allons les publier. Nous avons nos imprimeurs, „Petit père“ regarda avec douceur Léna, et puis Andrey et,

enfin, pour terminer la discussion, ajouta: Il faut profiter, mes enfants, de toutes les formes de la lutte.

Andrey, évidemment, en consentit, car il ne dit rien. Aless nota que Pavel Ossipovitch était un homme intelligent, instruit, il venait de lui parler des vers, même les étudiants, ses camarades ne lui disaient jamais „fais des vers“, mais „fais un vers“, il se dit encore que ce cheminot, bien simple, avec ses vêtements tachés de graisse, sa barbe de trois joirs, avait occupé un poste important avant la guerre, et dans la clandestinité, sans doute, il n'était pas un militant comme les autres. Ce qu'Aless ne comprenait pas, c'étaient ses rapports avec Andrey. Qui était le supérieur? Aless, militaire d'hier, ne pouvait pas accepter tout de suite la démocratie originale de partisans.

Il fut réjoui d'entendre que „petit père“ avait consenti à ce qu'Andrey le chargeât d'une mission. Mais quand? Il aurait voulu l'avoir tout de suite. D'ailleurs, quand il se dirigeait à ce rendez-vous, il avait vu d'un autre oeil sa rencontre avec les dirigeants de la clandestinité. Il lui semblait qu'il y aurait des ordres comme dans un état-major. Et pour le moment il n'entendait que des digressions et des discussions. On aurait dit qu'ils le tâtaient. Pourquoi cet examen? Il était tout entier, corps et âme, dévoué à la lutte. Il aurait pu continuer cette lutte tout seul, mais il savait que l'organisation faisait la force, c'est pourquoi il avait cherché avec insistance des liens avec l'organisation.

— Sacha, prenez du pain, ne vous gênez pas.

— Merci, je n'ai pas faim.

— Sa patronne lui donne des crêpes au lard, rit Andrey. Ses draniks sentent bon dans tout le marché. Je les vois en rêve jusqu'à présent. L'eau me vient à la bouche.

Yanina Ossipovna sourit, regardant amoureusement Andrey, sa dent en or brilla, elle dit, lui reprochant d'un ton railleur :

— Ne flaire pas les casseroles d'autrui.

— Mais c'est au marché donc! Pas dans sa cuisine. Si vous l'entendiez marchander. Incomparable! Il faut la voir, cela vaut son pesant d'or.

Aless eut honte pour Olga et pour lui-même. Il rougit, il était confus, il se trahit, peut-être, d'une autre manière, car la maîtresse de la maison le regarda avec pénétration et demanda tout à coup :

— Ecoutez-moi, Sacha, pouvons-nous initier Olga à notre travail?

— Nous en avons besoin à tout prix, de personnes comme elle, dit Andrey, passant sa main sur son cou. Elle ferait un très bon agent de liaison. Au sein de la ville et hors de la ville. Pour contacter les partisans. Toute la police la connaît.

— Peut-on avoir confiance en elle? demanda à brûle-pourpoint Yanina Ossipovna, le tutoyant et le regardant dans le blanc des yeux.

Aless se troubla et posa son regard sur Léna. Mais Léna ne le regardait pas. Elle regardait sa tasse.

— Peux-tu répondre d'elle? demanda Andrey.

Aless était tout en sueur. Il était prêt à toutes les épreuves, même les plus dures, mais à celle-ci, il n'y avait même pas pensé, et cette épreuve était très difficile. Comment ne pas répondre de la femme qui lui avait sauvé la vie, à qui il avait confié son plus grand secret? Mais comment pouvait-il répondre d'elle puisqu'elle avait d'autres intérêts, même la nouvelle de la défaite des Allemands près de Moscou, elle lui en avait parlé comme d'un fait insignifiant; sans cette joie qui l'avait envahi? Non, il n'était pas sûr qu'Olga fût prête

à une lutte faite consciemment, prête à se sacrifier comme il l'était prêt, lui.

— Et toi, Léna? Peux-tu répondre d'elle? poursuivit-il son attaque avec insistance et impatience.

Léna leva la tête, un éclat méchant brilla dans ses yeux, elle dit sévèrement:

— Moi? Non, je ne peux pas! Une avare qui ne vit que pour elle.

Andrey se leva brusquement, la pelisse tomba de ses épaules, il la saisit, la jeta sur le lit, puis s'approcha de la fenêtre, regarda dans la rue. Il se retourna. Il dit d'une voix étouffée, mais irritée:

— Ah! vous! l'un qui couche avec cette femme...

On aurait dit qu'Aless venait de s'ébouillanter, il rougit comme une écrevisse cuite.

— Andrey, fais attention à ce que tu dis, des taches rouges apparurent sur les joues pâles de Yanina Ossipovna.

— Je ne cherche pas les mots. Je me fous de vos délicatesses intellectuelles. L'autre a fait ses études à l'école avec Olga, elle a été son amie... Et vous ne voyez pas en elle un être humain?! Au diable! Je réponds d'elle! Je réponds sur ma tête!

— Ne donne pas ta tête à couper! Tu n'en as qu'une seule.

— Mais savez-vous, quel type de femme est-ce!

— Et voilà, si c'est un type de femme à part, ne te dépêche pas, vérifie encore, lui conseilla raisonnablement Pavel Ossipovitch qui avait manifesté, on ne savait pas pourquoi, moins d'intérêt à cette discussion qu'aux autres choses. Un agent de liaison comme elle en saura davantage que nous autres.

— Et si je lui parlais? demanda timidement Aless qui n'était plus si rouge.

— Non, poète, tu es un mauvais propagandiste. Ce serait mieux si je lui parlais moi-même, dit Andrey d'un ton plus calme.

## VIII

Aless ne rentra pas. Il était sorti dans l'après-midi, avait dit qu'il se promènerait, mais il n'était pas de retour à minuit. Olga comprenait qu'elle l'attendait en vain: il n'avait pas de laissez-passer, il ne reviendrait pas à cette heure-ci. Envahie d'angoisse, de peur, de mauvais pressentiments, elle ne pouvait non seulement dormir, mais rester couchée; comme un revenant elle errait dans la maison, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise de nuit, elle marchait, pieds nus, sur un plancher froid et elle ne sentait pas ce froid, elle avait peur des ombres dans la cour et dans la maison, avant ceci ne lui était jamais arrivé.

Le clair de lune soulignait encore plus le froid de cette nuit d'hiver. Il gelait à pierre fendre. Un coup de feu retentit quelque part, peut-être, à la Némiga<sup>1</sup>, mais il lui sembla que c'était tout près, dans leur rue. Le sifflement des locomotives n'était jamais si proche, on aurait dit que le chemin de fer passait près de la Komarovka.

Les volets n'étaient pas fermés, Olga regardait tantôt par une fenêtre, tantôt par l'autre. C'était Aless qui l'avait priée de ne pas fermer les volets: l'obscurité l'accablait.

Olga se rappelait tout ce qui était lié à lui: chaque mouvement, chaque parole, chaque désir. Qu'avait-il dit quand il partait? Quels étaient ces derniers mots? Elle fut saisie d'effroi quand elle comprit qu'elle pensait à lui comme à un mort. Non, non! Il est vivant! Peut-être, pour la

---

<sup>1</sup> Un quartier de Minsk (N.d.T.).

première fois elle sentit dûment que ce gars maladif lui était devenu cher, qu'elle l'aimait beaucoup. Elle n'avait peur de rien, elle n'avait pas honte. Elle avait parlé aux Borovski de ses sentiments envers lui. Elle le dirait à tout le monde, mais il fallait qu'il revienne. Même si elle parlait de son amour, qu'est-ce qui changerait? Impossible de le retenir. Non, non, ce n'est pas le mot — „retenir“. Impossible de le garder! Saisie d'émotion, elle entra dans la chambre d'Aless. Elle pensa qu'il avait beaucoup aimé les livres qui s'y trouvaient, elle en prit un, puis encore un autre... Elle les feuilletait au clair de la lune. Elle entendait la voix d'Aless.

Si tu pouvais deviner  
Que je ne veux point partir.

D'où venait ça? Ce n'était pas écrit dans un livre. C'était lui qui le récitait par coeur. Beaucoup de fois. Et encore il récitait...

Mon feu, dans la brume, tu deviens plus fort;  
Que le vent ne t'éteigne pas,  
Il ne peut qu'éteindre un petit feu,  
Il ne fait que grandir un feu puissant.

Ces lignes, elle les avait trouvées dans un livre de Blok:

Je créerai ma vie moi-même,  
Je la détruirai moi-même,  
Je ne contemplerai l'aube  
Qu'avec ceux que j'aime

Elle se répétait souvent ces lignes, quand elle partait faire ses „opérations“. Mais elle ne les lui avait jamais lues: elle craignait, superstitieuse, que ce fût écrit... sur lui. Et sur elle.

Elle avait ressenti tout de suite le changement d'humeur d'Aless après sa sortie en ville par la tempête de neige. Il ne s'absenta que pour trois heures, pas longtemps, mais il rentra, tout rénové. Une joie dissimulée se lisait dans ses yeux,

dans chaque mot prononcé, dans sa manière de lui parler, de jouer avec Svéta, dans le contenu des vers qu'il lisait.

Olga devina pourquoi il était de cette humeur: il avait trouvé les siens, il les avait contactés, elle ne voyait pas d'autres raisons. Elle fut saisie de peur. Mais ce n'était pas la même peur qu'elle avait éprouvée quand elle l'avait fait sortir du camp, où quand il y avait eu une perquisition dans la maison, où même quand il lui avait parlé de l'Allemand qu'il avait tué. Autrefois, elle avait plutôt eu peur pour elle-même. Maintenant elle avait peur pour lui, car elle avait compris tout à coup qu'elle n'avait plus de forces pour arrêter le jeune homme, que son désir de lutter était plus fort que son charme, ses caresses, son affection, sa prospérité, tout, enfin, ce qui aurait pu séduire, à son avis, n'importe qui.

Donc, il y avait quelque chose de plus puissant qu'une bonne chère, qu'un lit doux. Elle l'admirait, étant comme il était, peu semblable à tous ceux qu'elle avait connus jusqu'alors.

Elle comprenait ce que c'était que le devoir, et, par exemple, elle n'aurait jamais conseillé à son mari de désertier, tous font la guerre, toi aussi, tu vas faire la guerre. Mais c'était autre chose, il y avait la loi qui obligeait, la désertion signifiait trahison, on est puni sévèrement pour ça. „Et toi, pensait-elle à Aless, tu n'as trahi personne, tu as été fait prisonnier et ce n'est pas ta faute. Pourquoi donc, toi, qui a tant éprouvé seul, tu montes contre cette force? Regarde, combien sont-ils, ces policiers! Cela signifie que tu cours à ta perte. „Non, tout cela, elle se l'était dit auparavant, et encore, elle avait essayé de le lui prouver. Parfois il discutait avec ardeur, parfois il évitait cette conversation, il lui lisait des vers, qu'il trouvait dans des livres ou qu'il savait

par cœur, et il résultait, si on y réfléchissait, que la vérité était du côté d'Aless, que sa vérité à elle, personne ne l'avait jamais chantée, ni Pouchkine, ni Koupala. Elle aimait Blok; en secret, elle le lisait souvent, il lui semblait que sa vérité à elle se cachait dans ses lignes vagues, qu'elle ne comprenait pas très bien:

Que c'est bien et clair chez toi —

Il fait nuit dehors...

Veux-tu, on va polissoner, frapper à la fenêtre

Ou, ce qui est mieux, on va se cacher derrière  
la croisée.

Mais il aimait ces lignes. Il les comprenait à sa manière.

Non, après ce changement d'humeur qu'elle avait remarqué, elle n'essayait plus de le dissuader de combattre, de lui faire des reproches, de le prier, elle savait bien que toutes ses paroles seraient vaines. Tout simplement, elle voulait le comprendre, pénétrer dans les profondeurs de son âme. Pourquoi durant ces quelques trois heures avait-il tant changé...

— Comment? rit-il en répondant à sa question.

— On dirait que tu as fait ta première communion.

— Olga, tu t'es gavée de Blok, il la serra dans ses bras et l'embrassa sur la bouche pour confirmer qu'il était content et agité.

— Tu ne veux rien me dire?

— Que veux-tu que je te dise?

— Où es-tu allé? Qui as-tu vu?

— Ne crois-tu pas que j'étais à un rendez-vous avec une jeune fille? Tu penses peut-être que j'ai vu Léna? Elle lui avait parlé de sa jalousie envers Léna.

— Non, je ne le crois pas. Tu n'es jamais comme ça après avoir vu Léna.

— Mais comment? Tout simplement, je me

uis bien promené. J'aime la tempête de neige. Les fascistes ne m'ont pas gâté l'humeur. Ils s'étaient fourrés dans leurs trous.

— Tu n'a pas confiance en moi?

— Olga, je ne te cache rien.

— Jure-le!

— Sur quoi? Sur la Bible que tu lis? dit-il avec ironie. Olga lui avait acheté la Bible au marché aux puces. Cette observation l'offensa.

...Serrant contre sa poitrine l'oreiller qui gardait, comme elle le croyait, la vive chaleur d'Aless, son odeur, Olga se maudissait pour avoir été si froide à l'égard de lui. Comment avait-elle pu le traiter de la sorte à l'heure où il se préparait à la mort? Voilà pourquoi il était si serein comme s'il venait d'être communié.

Elle ne ferma pas l'oeil de la nuit, tout était blanc dehors grâce à la neige qui étincelait, grâce à la lune dans le ciel; en même temps tout lui paraissait noir comme dans un trou à cause de ses réflexions. A la pointe du jour, quand sa fille dormait encore et que Léna Borovskaïa ne pouvait pas encore être partie à l'imprimerie allemande où elle travaillait. Olga se précipita chez son amie. Cette nuit-là elle avait pensé à Léna presque avec haine, si ce n'était pas Léna tout aurait été autrement, mais elle n'oubliait pas qu'ayant des inconvénients c'était chez les Borovski qu'elle allait, pas même chez son frère, que c'était à Léna, à elle seule, qu'elle pouvait confier non seulement un secret intime, mais sa vie et la vie de celui qui était devenu pour elle le plus cher au monde.

Léna venait de se réveiller. Elle avait des poches sous les yeux, peut-être, à cause de la malnutrition, elle avait vieilli, elle ressemblait à une femme de quarante ans. Sa mère lui avait donné à manger des pommes de terre froides faites la veille, en robe des champs, et on aurait dit que

Léna s'étranglait en mangeant. Cette arrivée matinale d'Olga fit peur à Léna. Olga le vit et les jambes lui manquèrent: elle crut que Léna savait quelque chose de terrible, et qu'elle avait eu peur en la voyant.

Mais après l'avoir saluée ce fut la vieille Borovskaïa qui commença la conversation la première.

— Oïia, ma chérie, ne pourrais-tu pas nous prêter du sel, Léna ne mange pas sans sel, elle est affamée, la petite sottte. Je ne comprends pas de quoi elle vit. Mais mange donc, ma petite.

— Oïi, petite mère, je vous en apporterai, aujourd'hui même.

— Nous serons plus riches, je te le rendrai.

— Comment et quand peux-tu devenir riche, demanda sévèrement Léna. Tu veux être sous le joug de Lénovitchikha.

— Et tu le crois? Olga fut vexée à en pleurer; si c'était auparavant, elle l'aurait traînée dans la boue, cette Léna, mais à cette heure-ci, elle ne se mit même pas en colère.

La vieille tâcha de les reconcilier:

— Restez bonnes amies, mes enfants, ne vous querellez pas. Toute notre force est maintenant dans l'amitié.

Olga demanda tout bas, avec angoisse:

— Léna, où est Sacha?

— Sacha? Et quoi donc? Léna n'était plus indolente, dans ses yeux on pouvait lire une interrogation, la réaction de Léna calma Olga, la consola même: donc, Léna ne savait rien, sans doute, elle avait cru qu'il était arrivé quelque chose de terrible voyant arriver Olga si tôt, à l'heure du couvre-feu.

— Hier il est parti dans l'après-midi... il n'a rien dit...

Ce fut le tour de Léna de faire preuve de cal-

me: on aurait dit qu'elle souriait, ou c'était la flamme de la petite lampe qui donnait cette impression, éclairant son visage, elle arrangea lentement son fichu et se mit à éplucher attentivement une pomme de terre, sans cet air d'indifférence qu'elle avait auparavant. Elle lui lança un reproche mordant:

— Aless est absent depuis hier et déjà tu cours la ville à sa recherche. Ce qui m'étonne, c'est que tu n'as pas su l'attacher à ta jupe. Il ne s'attache pas, hein? Il est fluide ou quoi? elle se moqua d'Olga, sans le cacher.

— Tu deviens méchante, ma fille, lui reprocha sa mère et soupira: Excuse-la, ma chérie. Son travail est dur, et la nourriture, tu vois... Et toi, n'accuse pas Olga, nous, les femmes, nous sommes toutes comme ça... Elle l'aime.

— Elle l'aime! Dis mieux qu'elle l'a accaparé!

— Que tu es canaille, Léna, les lèvres d'Olga tremblèrent. Je viens à coeur ouvert...

Léna se leva brusquement, poussa la pomme de terre qu'elle avait épluchée, s'enveloppa la tête de son fichu.

— De nouveau tu n'as rien mangé, s'affligea la mère.

— Ne t'offense pas, Olga, dit Léna d'un ton cordial, réconciliant. C'est peut-être la jalousie. Je n'ai pas pu aimer au temps jadis... Et toi, tu peux aimer à cette heure-ci. Ne pleure pas. Il reviendra, ton Sacha, elle prononça ces mots d'une façon si sûre qu'Olga la crut et se calma.

Mais elle fut calme rien qu'au cours de la matinée pendant qu'elle faisait chauffer le poêle, donnait à manger à Svéta, faisait les chambres, d'une façon plus consciencieuse que d'habitude, comme si elle attendait quelqu'un ou se préparait à une fête.

De nouveau l'angoisse... non, ce n'était pas de

l'angoisse, c'était de l'effroi qu'elle éprouva avec l'arrivée de la mère Maryla. La veille Olga s'était entendue avec celle-ci qu'elle irait se promener avec la petite, car elle savait que si Sacha ne rentrait pas, elle ne pourrait rester à la maison toute la journée.

Elle était bonne, cette vieille, compatissante. Elle savait mieux que tous les voisins où Olga avait pris ce locataire, elle savait qu'il avait été gravement malade, elle avait aidé Olga à le guérir, elle avait pitié du malheureux. Ce qui était incompréhensible c'est que la mère Maryla, ou par bonté et compassion pour Olga, ou par un certain manque de tact, lui dit :

— On dit, ma chérie, toute la Komarovka en parle, que ce matin les fascistes maudits ont pendu nos hommes... des partisans, comme on dit... dans le square près de la Maison de l'Armée Rouge... Et qui sont-ils, Dieu le sait.

Les mains, les jambes, les yeux, la langue, tout s'engourdit. Olga ne put pas prononcer une parole, elle n'en avait pas la force. Elle se tenait debout, blanche comme un linge, regardait Maryla et... ne la voyait pas, elle avait du brouillard devant les yeux, elle ne voyait que les silhouettes des pendus, et parmi eux, elle le voyait, Sacha...

Puis tout à coup elle eut l'impression que son cœur se brisait en menus fragments, que chaque fragment palpitait, avec douleur, dans tout son corps, ses tempes, son ventre, ses doigts.

Olga se précipita vers la vieille, la saisit, la secoua :

— Ma petite mère, dis-moi, il est parmi eux ?

— Mais non, ma chérie, non. Personne ne sait, personne n'a vu. Pourquoi serait-il là-bas ? Qu'est-ce qu'il a fait. Il était malade. Bien qu'Olga ne dît rien, ne bougeât pas, Maryla se mit à la dé-

conseiller: ma chérie, n'y va pas... Il ne faut pas que tu y ailles. Ce sera mieux si moi, vieille femme, y allait. En automne, on a pendu trois hommes au marché Tchervensky, une femme est venue, a reconnu son frère, a pleuré, et ces salauds l'ont saisie, bien qu'elle n'ait pas été coupable... Et qui est coupable?

Non, Olga ne pouvait plus rester dans la maison, la vieille avait beau lui dire. Maryla l'avait presque persuadée que son chéri ne pouvait pas être là-bas. Olga n'éprouvait plus cette douleur d'effroi et son coeur se remit à battre normalement. Mais elle devait aller voir les pendus. Ce n'était pas à cause de la peur qu'elle éprouvait croyant qu'il fût là-bas. Ce n'était pas à cause de ce sentiment de curiosité bourgeoise qui lui était propre. Non, c'était quelque chose d'autre, c'était son adhésion à la vie nouvelle, le désir de voir en face le danger qui la guetterait maintenant chaque jour, chaque heure dans cette nouvelle vie. Elle avait vu la mort de son père, écrasé par un wagon, la douce mort de sa mère dans le potager, la mort des gens sous les bombardements, la mort d'un vieux juif qu'un Allemand avait tué en lui tirant dans la gorge, les cadavres des prisonniers derrière les barbelés du camp. Et comment était la mort de ceux qui, comme Aless ne voulaient pas se plier devant les étrangers. Il n'y avait pas longtemps elle avait espéré que sa vérité triompherait, qu'avec ses caresses et l'aisance qui régnait dans la maison elle l'obligerait à se plier pas devant l'ennemi, mais devant elle seule, et qu'il vivrait la vie qu'elle vivait. Ses espérances avaient échoué quand il tua un Allemand. Maintenant, quand le jeune homme avait disparu elle ne savait où, elle n'espérait plus. C'est pour ça qu'elle devait se préparer à une vie nouvelle. Voir tout de ses propres yeux.

Olga, vêtue, embrassa sa fille; Maryla la prévint:

— N'oublie pas Svéta! Avec qui restera-t-elle?

Quand elle pensait à sa fille, elle devenait prudente. Néanmoins, dans les rues de la Komarovka, mi-désertes, elle courait et elle était hors d'haleine. Le froid lui déchirait la poitrine, il aurait condensé l'air et Olga l'aspirait ou l'expirait avec peine; l'air, froid et gelé, lui piquait les poumons, la gorge.

Mais dans la rue Sovetskaïa, malgré le froid, il y avait pas mal de monde. Un sur deux portait une capote verte, grise ou noire. Olga marcha plus lentement, bien que cette précaution fût inutile, le froid chassait tout le monde. Les Allemands sautillaient, dans leurs bottes en cuir gelées, ils se frottaient les oreilles, ce qui les rendait gais, excités.

Olga nota que tous suivaient le côté droit de la rue, tandis que le côté gauche était désert. Elle comprit tout de suite pourquoi. Et de nouveau elle fut saisie de terreur. S'il était là? Elle ne savait pas comment elle se conduirait, ce que lui dirait son coeur souffrant, elle ne comptait plus sur elle-même, elle pensait à sa fille de nouveau. Ce n'était que sa Svéta, ce petit brin d'herbe qui pourrait l'empêcher de faire un pas insensé. Mais qu'est-ce qui est sensé et qu'est-ce qui ne l'est pas? il n'y avait pas longtemps Olga le savait très bien, en tout cas elle ne doutait point que tout ce qu'elle faisait, tout était sensé. Maintenant tout s'était embrouillé. Sacha l'avait fait. Chose étrange, elle n'en était point fâchée, au contraire, elle lui en savait gré.

Comme dans un rêve terrible elle se dirigea de la rue Prolétarskaïa jusqu'au square. Elle croyait monter un escalier raide, sans fin, elle n'avait plus de forces, ses bras et ses jambes

étaient engourdis, son coeur, mortellement épuisé, s'arrêtait.

Avant d'atteindre le cinéma elle vit les pendus, et d'un coup d'oeil, le coeur battant, elle sentit qu'il n'était pas parmi eux... La peur recula, mais un nouveau sentiment s'empara d'elle: une vague de haine contre ces bourreaux, jamais elle n'avait ressenti une haine si puissante. Auparavant elle maudissait les Allemands qui avaient commencé la guerre, qui tuaient des gens, mais comme la guerre ne lui avait pas porté malheur, à elle, personnellement, elle les maudissait avec indifférence, rien que pour être agréable à Aless, pour ne pas être avec les policiers qui faisaient l'éloge du nouveau pouvoir, pour être avec le peuple. Elle n'hésitait pas parfois de tourner en dérision les maîtres devant les policiers de sa connaissance, leurs valets.

Dès qu'elle eut vu les pendus elle éprouva un nouveau sentiment, en tout cas elle comprit ce que c'était que la haine de Sacha, pourquoi il brûlait d'envie de se venger. Ses jambes et ses bras, engourdis jusqu'alors, se remplirent de forces, elle se sentit aussi téméraire qu'elle l'avait été les premiers jours de la guerre quand elle accumulait des biens, mais son courage d'aujourd'hui avait un autre objectif.

Olga marcha d'un pas sûr, rapide, puis elle s'arrêta en face des pendus. Personne des civils ne s'y arrêtait pas, tout le monde avait peur d'y jeter un coup d'oeil, ce n'était que les Allemands qui les contemplaient, délibéraient à haute voix, faisant l'éloge, sans doute, du châtiment des bandits.

Ils étaient pendus dans un coin du square, tout près de la rue Sovetskaïa, à des traverses fixées à de vieux tilleuls. Cinq hommes, une femme. Avant de les pendre on leur avait enlevé leurs vestons,

leurs chemises, la femme était sans blouse; en linge de corps, les pieds nus.

Un givre épais couvrait le square, les arbres n'étaient pas naturels et ressemblaient plutôt à des décors de théâtre. Le givre était tombé des tilleuls où pendaient les militants et ces arbres, d'un noir vif sur le fond blanc, avaient un air triste, a ffligé.

Le givre avait blanchi les têtes des pendus, s'était emparé de leurs visages, leurs bras, leurs jambes; les corps étant sans chaleur, le givre y était le maître absolu. Ces visages gelés semblaient être faits de gypse, ils se ressemblaient. Olga voulut voir leurs visages de plus près, pour se convaincre qu'ils ne se ressemblaient point, pour les retenir en mémoire ou pour reconnaître quelqu'un. Elle passa, sans hésiter, bravement, de l'autre côté de la rue qui était déserte. Elle s'arrêta à cinq pas d'eux et les regarda attentivement. Non, ils étaient tout à fait différents, on le voyait malgré le givre qui les couvrait: un d'entre eux tout jeune, un enfant; un autre avait une barbe courte, mais fournie, qui avait poussé, sans doute, après l'arrestation; tous, ils avaient sur le visage, le cou, la poitrine des ecchymoses.

Olga, s'imagina les tortures qu'on leur avait fait subir, mais elle ne fut pas saisie d'effroi, comme c'était le cas auparavant, quand elle s'imaginait les tortures qu'aurait pu subir Aless. La vague de haine qui l'envahissait de plus en plus, l'assourdissait, l'aveuglait, chavirait son esprit.

Si ce n'était pas les policiers, personne ne sait ce qu'elle aurait fait. Un d'eux apparut tout de suite. Olga ne s'aperçut même pas d'où il avait surgi. Elle vit devant elle sa sale gueule qui souriait, elle faillit crier, surprise et pleine de haine, elle faillit se jeter sur ce dégénéré qui se permettait de sourire si ignoblement ici, près des morts.

„Il faut respecter la mort, canaille!“ — elle faillit prononcer ces mots.

— Eh bien, tu connais quelqu'un? le policier montra ses dents. Ton frère? Ton mari? Un voisin? Une connaissance?

— Personne. Des gens, tout simplement.

— Des gens?! Des bandits! Nous allons voir!..  
Fédia!

Un autre flic se promenait lentement sur le trottoir désert. Olga le reconnut, c'était Drouotka, sa connaissance, il avait bu un seau d'eau-de-vie chez elle. Le policier la reconnut, fut étonné:

— Olga? Que diable viens-tu faire ici?

— Est-ce que je ne peux pas venir voir?

— En voilà un théâtre! Drouotka s'adressa à son collègue, lui expliquant: — C'est une des nôtres, Lénovitchikha de la Komarovka. En as-tu entendu parler? Une diablesse! Va-t'en, que la S.D. ne te voie pas. Imbécile! Tu as du vent dans la tête.

Il la prit par la main et la conduisit de l'autre côté de la rue où il y avait du monde.

— Pourquoi on leur a fait ça? demanda Olga.

— Ils ont fait sauter un dépôt de carburants.

— Tiens! Ce sont des braves.

— Ils ne sont pas braves, mais ils sont fous! se fâcha Drouotka. Rien qu'avec des mains contre cette force! Tous, ils seront pendus! Nous les aurons tous!

— C'est toi qui a fait ça?

— Non. Les Allemands ne nous le confient pas.

— Et s'ils te l'avaient confié, tu les aurais pendus?

Drouotka jura grossièrement.

— Va-t'en! Tu aurais mieux fait d'apporter une petite bouteille, toutes mes entrailles sont gelées, depuis deux heures que je suis de service ici. Il regarda en arrière d'un air effrayé car il y

avait trois Allemands qui venaient à leur rencontre et il demanda tout bas: Tu crois qu'ils ne m'auraient pas pendu, ces Staliniens, ces Komsomols?

— Eux? Olga réfléchit un instant. Mais Droutka, comme s'il avait peur de ce qu'elle allait lui répondre, la poussa et se précipita en arrière, à son terrible poste.

Olga sentit tout à coup qu'elle titubait comme une soule.

Et encore une nuit angoissante. Des cauchemars lui passaient par la tête. Elle s'endormit pour une minute et vit les pendus. Le plus terrible dans ce rêve, c'était qu'au lieu du policier au poste de service se trouvait Aless, près des morts, en linge de corps; elle le voyait se geler, son corps vivant se transformait en gypse blanc, froid, mais elle ne pouvait pas bouger de place pour le sauver car il y avait Droutka tout à côté qui lui murmurait à l'oreille: „Tu y vas, ce sera la mort pour ta fille.“

Le jour vint, et Olga, dévorée d'incertitude, décida de prier Droutka de se renseigner pour savoir si son neveu n'était pas parmi les arrêtés, les Allemands arrêtaient tous sans choisir, dans la rue, au marché, ils auraient bien pu arrêter un innocent. Mais elle savait les aspirations d'Aless, elle savait ce qu'il avait déjà fait et elle se retint: il valait mieux que les flics n'eussent pas vent qu'elle avait peur pour lui, ils pourraient deviner qu'elle avait des raisons pour avoir peur, ils se mettraient à flairer comme des chiens. Il valait mieux que sa maison fût hors de doute.

Elle continuait à se tourmenter dans sa solitude. Elle savait que si elle allait au marché faire du commerce, l'attente serait moins douloureuse. Mais justement parce qu'elle attendait avec impatience et qu'elle croyait qu'il rentrerait, elle ne pouvait pas quitter la maison même pour peu de temps. Elle ne voulait pas que la vieille Maryla

le reçût, mais elle-même, après tout ce qu'il avait souffert pendant ces jours-là (il n'était pas au chaud, il ne mangeait pas de crêpes chez une autre jeune femme).

Dans l'après-midi, son désespoir ardent, imprégné d'idées fougueuses, contradictoires, terribles, invraisemblables, imprégné du désir d'agir, de chercher fit place à un désespoir passif comme quand on éprouve un vide dans le cœur, un manque d'idées. La petite sentit l'humeur de sa mère et se mit à pleurer, elle fit des caprices. Olga lui donna des claques, puis, effrayée pas sa méchanceté, elle pleura comme une femme pleure un mort. Svéta qui avait déjà un an et demi fut tellement surprise qu'elle cessa de pleurer et se mit à calmer sa mère comme le font toujours les enfants, ce qui attendrit Olga davantage.

C'était dans cet état qu'un hôte inattendu la surprit. C'était Evsey, celui qui lui avait vendu sa pelisse et qui était venu chercher le poste de radio. Elle fut étonnée de le voir et elle eut peur. Quand il fut entré, Olga le considéra quelque temps comme un spectre. Il ne portait pas la pelisse qu'elle lui avait rendue, il n'avait plus sa moustache de luron, maintenant il portait un pardessus à carreaux, long et vieux, (ces pardessus, provenant de la Pologne, ils avaient apparu en 1939, lors de la Libération de la Biélorussie Occidentale), un bonnet polonais à visière. Tout cela avait changé son aspect. Mais Olga le reconnut tout de suite. On aurait dit qu'il ne s'était pas aperçu de sa mauvaise humeur, qu'elle venait de pleurer. Ou peut-être, venant de la rue où il faisait froid, où la neige étincelait au soleil, il voyait mal dans la maison; le givre qui fondait sur ses sourcils et ses paupières, pouvait un peu l'aveugler.

Evsey demanda gaiement:

— Tu ne me reconnais pas, ma belle?

— Est-ce qu'on peut ne pas reconnaître un monsieur si chic?

Elle s'étonna de se voir entraînée dans cette conversation un peu légère, mais tout dépendait de l'homme, d'ailleurs, leurs rencontres précédentes ne lui permettaient pas d'adopter un autre ton.

Evsey poussa un rire pas trop gai:

— Oh, c'est presque un compliment. Donc, j'ai peu changé?

Il vit l'armoire à glace dans la salle et s'y approcha pour se regarder.

— Mais non, tu as beaucoup changé, le calma Olga, mais quand on a affaire à un monsieur comme toi, on peut le reconnaître même s'il est pelé.

Il rit encore plus gaiement:

— Un vrai monsieur aurait baisé la main de la dame qui lui avait fait ce compliment.

— Un vrai monsieur, d'accord.

— Mais oui, je n'en suis pas un vrai. Tu sais, pourquoi je suis venu? Pour les draniks que tu m'as promis. A partir du jour que j'en ai mangé, j'y pense toujours, à tes draniks.

Olga fut contente d'entendre cette demande si naturelle et sincère. Non, ce n'était pas à cause de ça qu'elle était contente, mais parce qu'il allait rester pour quelque temps, elle pourrait lui parler, elle lui poserait des questions à propos d'Aless, comme à Léna.

Comme si elle craignait qu'il ne changeât d'avis, elle se précipita dans la cuisine, se mit à éplucher des pommes de terre. Son humeur avait changé, elle était redevenue Lénovitchikha dont l'adresse étonnait et ravissait toute la Komarovka.

La petite devina le changement d'humeur de sa mère et devint gaie, elle aussi, elle ne faisait plus de caprices, elle jouait avec une pomme de terre et babillait sans cesse en sa langue enfantine,

comme si elle demandait pardon pour ses caprices récents.

Olga jeta un coup d'oeil dans la chambre: son hôte, comment allait-il? Elle demeura surprise: le boute-en-train, le loustic était assis sur le canapé, tête basse, il avait l'air d'un homme tout à fait épuisé; une affliction profonde et une grande douleur se lisaient sur son visage. Il ne sentit pas, il ne vit même pas qu'Olga l'observait de derrière le rideau de peluche. Olga fut de nouveau saisie d'effroi: „N'est-il pas venu pour lui dire... Non! Non!“ ce ne fut pas elle qui cria, mais son coeur, son esprit, ils ne pouvaient pas consentir à l'idée que celui qu'elle attendait fût mort.

L'hôte l'entendit râper des pommes de terre, il vint dans la cuisine et resta étonné:

— C'est vrai, tu fais des draniks? Mais j'ai dit ça pour rire. Je n'ai pas le temps. Pourtant, il faut que je mange quelque chose. Pour être fort.

— Mais c'est vite fait. Avec mon réchaud à pétrole.

— Tu as du pétrole?

— J'ai de tout, se vanta-t-elle à la manière de sa mère.

— Tiens, il rit encore comme un fiancé qui était venu pour la demander en mariage et qui avait appris qu'elle était beaucoup plus riche qu'il ne se l'était imaginé.

Il s'assit sur un escabeau et se mit à découper un petit bonhomme dans une pomme de terre — un jouet pour la petite. Puis, quand les premiers draniks, frits au lard, grésillèrent sur la poêle et que le fumet envahit la maison, il avoua, d'un air coupable:

— Je vais me reposer encore un peu sur le canapé, sinon je tombe, j'ai le vertige, je n'ai rien mangé depuis deux jours.

— Oh, mon Dieu! Olga fut épouvantée. Que je suis bête. Mettez-vous à table, je vais vous servir tout de suite, elle s'affaira. Je vous donne de la vodka?

— Non, je ne peux pas boire.

Il mangea beaucoup mais ce n'était pas comme mange un affamé, avidement, on dirait qu'il était prudent, il ne fourrait pas tout un dranik dans la bouche, mais il en mordait un petit morceau, et, sans l'avaler, il le savourait, en attendant que la pulpe aromatique se dissolve.

Olga l'observait avec plaisir, le respect qu'il avait pour la nourriture lui plaisait. Elle se tenait à la porte de la cuisine et le regardait sans parler.

— Jamais je n'ai rien mangé de plus bon, fit-il louant les draniks.

On avait souvent fait des compliments pour son sens d'ordre et d'économie, pour son adresse, mais l'éloge de cet hôte lui était des plus agréables, elle ne savait pas pourquoi.

— Bon appétit, Evsey... Je ne sais pas votre patronyme. Inopinément, Olga lui disait „vous“, après qu'il lui eut avoué qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours et qu'elle eut vu sa façon de manger; il n'y avait plus de ce ton badin entre eux, Olga était devenue sérieuse, elle lui parlait avec respect.

— Aujourd'hui je m'appelle Victor Andréévitch, lui dit-il, avec un sourire mystérieux. Victor Andréévitch Lédénev.

Le respect d'Olga devint encore plus grand quand elle entendit qu'il devait souvent changer de nom et de prénom, mais en même temps elle éprouva une nouvelle crainte.

— Assieds-toi. Mets-toi ici, il lui montra une chaise à côté de la table.

— Mais j'ai mes draniks sur la poêle.

On entendait le bruit du réchaud dans la cuisine, le grésillement des draniks.

— Ça suffit, ou j'ai une indigestion.

Mais Olga apporta la poêle, mit des draniks dans son assiette, y ajouta de la graisse.

— Mangez.

Son air sérieux ne plut pas à l'homme, voilà pourquoi il tâcha de reprendre un ton badin:

— Madame ne s'imagine pas quelle est cette épreuve pour mon pauvre estomac. Il fait si froid dehors.

Olga comprit la plaisanterie, mais elle ne se hâta point de la reprendre. Elle emporta la poêle dans la cuisine, revint dans la salle et s'assit sur la chaise qu'il lui avait indiquée.

Elle l'observait attentivement et elle voyait qu'il n'était pas aussi jeune qu'elle ne l'avait cru lors de leur première rencontre au marché. Peut-être, avait-il vieilli durant ces deux derniers mois, il lui semblait qu'auparavant il n'avait pas de sillons aussi profonds sous les yeux et autour de la bouche.

— Ne me regarde pas, lui dit, en riant. Victor Andréévitch. jamais je n'avais cet air-là devant les jolies dames, je ne me suis pas rasé.

Olga garda le silence, puis elle dit:

— Et moi, je veux comprendre qui êtes-vous.

— Qui?

— Vous... Mon... Sacha...

— Nous sommes comme les autres. Des Soviétiques.

— Donc, je ne suis pas une Soviétique?

— Pourquoi? Toi aussi, tu es une Soviétique.

— Où est Sacha? demanda-t-elle tout à coup avec insistance.

— Pourquoi crois-tu que je dois savoir où est ton Sacha?

— Tu le sais! Tu sais tout!

L'homme avala un dranik, posa sa fourchette, se renversa en arrière, se tourna vers elle et la regarda fixement dans ses yeux bleus. Il demanda tout bas :

— Tu l'aimes ?

— Et quoi, je n'en ai pas le droit ? cette question inattendue fut agréable à Olga, elle se renfrogna et fut déjà prête à riposter, à lui répondre insolemment, à sa manière, à la manière d'une marchande de la Komarovka, s'il lui disait quelque chose de mal en parlant de son amour.

Mais son ton fut doux, ses yeux devinrent humides.

— Mais non, au contraire. Sans doute, que c'est notre force, nous qui haïssons... haïssons l'ennemi, nous pouvons aimer, il se tut un instant, en réfléchissant, puis, il regarda en arrière et dit, tout bas : il est vivant, ton Sacha. Mais je ne sais pas, vaut-il la peine qu'il revienne ici, il faut tout penser, il regarda d'une façon étrange Svéta qui tapait du pied près de la table et caressait sans se soucier de rien un petit chaton lui causant en sa langue.

Le cœur d'Olga bondit : voilà ce qui pouvait arriver ! Ce n'était pas la mort mais les gens, cet homme qui lui semblait si bon pouvait les séparer. Et ce serait pour toujours, sans doute. Mais quel droit avait-il donc ? Elle ne donnerait à personne celui qu'elle avait sauvé de la mort, celui qu'elle aimait. Il n'appartenait qu'à elle, à elle seule ! Mais elle se tut, saisie par le même effroi connu, par l'effroi qu'elle éprouvait tous ces derniers jours, depuis qu'elle avait appris qu'il y avait des pendus dans le square et qu'elle avait failli perdre connaissance.

Elle se mit sur ses gardes, se tut. Elle s'attendait que lui, Victor... Evsey, allait lui demander conseil, qu'ils allaient décider ensemble si Sacha

devait revenir chez elle ou non. Qu'allait-elle lui répondre?

Si c'était il y a trois jours elle se serait engagée dans le combat, comme le font toujours les femmes, comme le fait une marchande: c'est à moi, je ne le donnerai à personne. Mais aujourd'hui elle comprenait que sa réaction serait déplacée. Comment pouvait-elle le donner ou ne pas le donner puisque Sacha était là-bas, chez ces hommes mystérieux, qu'il avait brûlé d'envie de rejoindre.

Olga attendait comme un condamné attend le verdict ce qu'allait lui dire cet homme qui disposait maintenant de la vie de Sacha. Mais Victor se taisait, il sembla à Olga que toute une éternité s'était écoulée, bien qu'en définitive le silence de Victor ne durât qu'une minute au plus. Olga ne s'aperçut pas qu'il restait perplexe, qu'il hésitait. La cause, c'était Svéta. Regardant l'enfant, il avait compris: Gaponioug ne devrait pas rentrer chez Olga rien que pour la sécurité de la petite. Mais pourrait-on, dans ce cas-là, initier la mère à la lutte? Si ce n'était pas à cause de cela qu'Aless n'avait pas répondu d'elle? Il ne pouvait pas se méfier d'une femme qui l'aimait si fort. Non, ce serait impardonnable de perdre la possibilité d'en faire un agent de liaison. Olga est un agent de liaison tout fait, ce n'est pas très dangereux pour elle, elle est intelligente et rusée, elle connaît les policiers. Y a-t-il des risques? Naturellement. Mais est-ce qu'il y a peu de femmes qui, ayant des enfants, partent au front, gagnent des détachements de partisans? Lui, étant un dirigeant, il n'a pas le droit de penser à une enfant et oublier, même pour un instant, l'objectif principal de cette guerre affreuse, de cette guerre sacrée.

Andrey se redressa, repoussa l'assiette, s'accouda à la table, s'approcha d'Olga comme s'il était myope et regarda ses yeux de près.

— Ne crois pas que je suis venu ici pour manger des draniks. Aujourd'hui c'est un grand luxe pour moi. Merci pour les draniks. Un repas merveilleux. Mais je suis venu pour te parler affaires. N'aie pas peur. Tu as un regard éveillé. Rien n'est arrivé d'affreux, sauf la guerre. Nous savons que vous êtes une femme courageuse, vous avez de l'audace. Aidez-nous, Olga Mikhaïlovna.

Olga fut flattée de l'entendre dire du bien d'elle, de l'entendre parler sérieusement, même il lui disait „vous“, mais elle devina tout de suite qu'il allait parler de quelque chose d'extraordinaire, et de nouveau son coeur fut saisi d'angoisse. Si cette conversation avait eu lieu avant qu'elle n'ait vu ces pendus raidis! Vraiment, il avait choisi le bon moment!..

— Faire la liaison entre les nôtres. Rien que la liaison. Dans la ville. Parfois — en dehors de la ville. Vous êtes partout, on vous connaît. Pour vous c'est simple. Transmettre quelque chose à quelqu'un, le prévenir, et, même peut-être, sauver...

Olga entendait ses paroles comme à travers un mur. Ses oreilles bourdonnaient. Elle leva les bras d'un mouvement lent et se les boucha.

„Pourquoi ne veut-elle pas m'entendre?“ se dit Andrey, désespéré, et il se tut brusquement.

Mais Olga ne coupa pas court à la conversation, on aurait dit qu'elle lui demandait grâce:

— Mon Dieu! Que faites-vous? D'abord c'était lui, maintenant vous... Où voulez-vous m'entraîner? A la potence? J'ai une enfant! Avec qui restera-t-elle! Ce matin j'y suis allée... à ce square. Je les ai vus... Allez-y, regardez... Peut-être que ça vous refroidira la tête.

— J'y étais quand on les a pendus. Ce sont mes camarades, lui dit sévèrement Andrey avec tristesse.

Olga s'arrêta court, laissa tomber les bras. Elle regardait de ses grands yeux. Elle demanda tout bas comme on parle quand il y a un mort dans la maison :

— Vous les avez connus ?

— Un d'entre eux est le fils de ma soeur, ses yeux se remplirent de larmes.

Les larmes de cet homme qui venait de rire la touchèrent, lui serrèrent le coeur, Olga fut sur le point de pleurer. Elle ne pouvait pas prononcer un mot, si elle l'avait pu, elle ne savait pas ce qu'il fallait dire dans ces cas-là. Autrefois, quand sa mère était morte, on la plaignait, mais les paroles lui faisaient encore plus de chagrin, et à partir de ce moment-là elle considérait que le silence valait le mieux. Elle se taisait. Elle pensait à ce qu'elle allait dire à cet homme. Elle était étonnée de sentir sa peur reculer, comme s'éloigne une vague. Mais ce sentiment lui fit peur de nouveau.

Après un silence, quand elle ne savait plus comment terminerai-elle cette conversation, consentirai-elle ou refuserai-elle à collaborer avec les militants, elle demanda d'un ton incertain :

— Vous me rendrez mon Sacha ?

Andrey s'essuya les yeux et dit sévèrement :

— Non, je ne te le rendrai pas, puis il ajouta plus doucement : Comprends donc, il faut que ce soit ainsi. Pour notre cause. Pour ta sécurité à toi...

Ce ton sévère vexa Olga :

— Allez-vous en au diable, avec toute votre bienveillance !

Andrey se leva rapidement, prit son pardessus, lui tendit la main, tenant quelques instants les doigts froids d'Olga dans sa paume chaude, lui sourit tristement :

— Il ne faut pas jurer. Cela ne vous va pas :

entendre une femme comme vous dire de ces choses! Merci. Excusez-moi. Mais... pensez-y... Olga Mikhaïlovna!

Quelqu'un frappa doucement à la fenêtre, ce bruit lui était familier, Olga devina que c'était LUI et faillit suffoquer de joie, même son coeur fut sur le point de s'arrêter. Svéta, elle aussi, reconnut celui qui frappait et cria gaiement, montrant qu'il fallait ouvrir plus vite.

Olga se précipita vers la porte, l'enfant dans les bras, puis, elle se souvint que la petite n'était pas habillée, elle retourna dans la chambre et la déposa sur le canapé.

Dans sa fine blouse elle se dirigea vers l'entrée, attendit quelques instants avant d'ouvrir, écoutant le craquement des planches gelées du perron sous ses pieds. Ce n'était pas parce qu'il tapait du pied de froid que les planches craquaient sous lui, non, il restait immobile, tenant la poignée de la porte, mais c'étaient son impatience et son émotion qui se transmettaient au plancher du perron.

Elle leva deux grands crochets. Elle aurait voulu ouvrir la porte d'un seul coup, se jeter dans ses bras. Mais au dernier moment sa pudeur la retint.

Elle revint en courant dans la maison car elle avait entendu que Svéta, pieds nus, s'était approchée de la porte. Peut-être, que ne l'ayant pas attendu, elle était revenue dans la maison; il n'osa pas entrer tout de suite. Olga l'attendait, serrant l'enfant dans ses bras, se faisant du mauvais sang, en pensant que lui, vexé par cet accueil, pouvait partir de nouveau dans la nuit, vers le danger, la quitter pour toujours.

Non, Aless entra, après avoir fermé la porte d'entrée sans faire de bruit. Il sourit d'un air fau-  
tif et la salua d'une façon étrange:

— Me voilà. Bonsoir. Olga ne lui répondit pas, il s'adressa à la petite: Bonsoir, ma chérie.

L'enfant poussa un cri de joie, en lui tendant les mains:

— Tyta, tyta! Aless s'approcha d'elle et baisa ses petits poings, un après l'autre.

Les yeux d'Olga s'emplirent de larmes, en tâchant de se retenir, elle ne voulait pas pleurer, elle prononça d'une voix tremblante:

— C'est un étranger.

Aless se décontenança, puis il se pencha et, dans la chambre demi-obscur, la lampe étant pendue très haut, au-dessus de la table, Olga vit qu'il avait laissé pousser la barbe, son visage était devenu plus maigre, ses yeux brillaient comme s'il avait de la fièvre.

— Ne dis pas ça, Olia. Il ne faut pas, prononça-t-il tout bas. Je ne suis pas un étranger. Si tu savais ce que j'ai fait ces jours-ci, tu ne me traiterais pas de la sorte. Je ne suis pas un étranger. Je... Je t'aime, Olga. Et Svéta...

Alors Olga, tenant l'enfant de son bras droit, l'attira de son bras gauche. La petite rit et l'embrassa aussi. Cette joie d'enfant toucha Olga jusqu'aux larmes, elle cacha le visage dans son épaule, son pardessus froid sentait la scorie de charbon, il sentait le brûlé, comme s'il avait éteint un incendie; elle éclata en sanglots.

— Je suis à la torture, Sacha... Je suis à la torture...

— Calme-toi, je t'en prie. Tu vois je suis sain et sauf. Bien plus... c'est ma deuxième naissance. Si tu savais comme je me sens bien maintenant! Je me sens un homme, un combattant!

— Je ne croyais pas que ce soit si pénible que de t'attendre.

— Je savais que tu m'attendais. Cela me rendait la vie plus facile. Je te remercie.

Peut-être que la fillette eut l'impression qu'Aless avait vexé sa maman, et avec toute son ingénuité d'enfant, où la colère avait succédé à la joie, elle frappa rapidement de sa main la joue d'Aless.

— Quoi donc, petite taquine? Qu'est-ce qui ne va pas? rit Aless.

Olga se détacha de lui et se mit à couvrir de baisers la tête de l'enfant.

— Ma petite sottie! Que tu es bête encore! Tu ne comprends rien! Mon Dieu! Est-ce que je comprends quelque chose, moi? Pourquoi je pleure? Comme une Madeleine. Est-ce que quelqu'un a vu Lénovitchikha pleurer de la sorte? Pourquoi restes-tu là-bas comme si tu n'étais pas chez toi? Ote tes vêtements.

Elle porta l'enfant sur le canapé, la fit asseoir, lui cria comme si elle était fâchée:

— Ne descends pas sur le plancher, Avsioutchikha! Frétillon! Ou je te donne une fessée!

— Ba — ba — ba, imita la petite.

Cette scène fit rire Aless et le toucha jusqu'aux larmes, il était plus ému qu'il ne l'avait été quand la petite l'avait embrassé. Jamais il n'avait eu honte de ces larmes, des larmes de joie, d'attendrissement, de fierté, et maintenant il était intimidé, il ne manquait plus que ça: pleurer comme Olga. Il lui semblait que maintenant lui, qui était un diversionniste, il n'avait aucun droit à cette sorte de sentimentalité, que ces accès sentimentaux ne pouvaient qu'affaiblir sa volonté.

Aless, voulant se laver, Olga se mit à chauffer de l'eau sur le réchaud, il lui semblait qu'il devait non seulement se débarbouiller pour être propre, mais laver toutes les preuves de son activité dangereuse qui faisait peur à Olga et en même temps la ravissait. Dans sa vie elle avait souvent eu peur, mais le ravissement était un sentiment

tout nouveau, inhabituel, doux et amer à la fois, il la libérait des réseaux de la peur, il l'élevait, l'initiait à quelque chose de sublime, mystérieux comme le monde des contes de son enfance, comme sa communion à l'église où sa mère l'avait conduite. Quand Aless rentra, elle pensa à Dieu et crut en son existence plus fort qu'elle ne l'avait fait auparavant.

Olga sortit de sa réserve un morceau de savon, une savonnette d'avant-guerre. Aless ôta sa chemise pour se laver et le cœur d'Olga se serra d'une pitié maternelle: que ce gars était maigre! Mais en même temps Aless l'émerveillait et cet éblouissement allait grandissant. Cela provoquait dans son âme une nouvelle joie et une nouvelle angoisse.

Elle versait de l'eau sur ses mains, il en jetait sur son visage, son cou, ses épaules maigres et reniflait gaiement. Une véritable idylle; la femme aide son mari à se laver quand il rentre, son travail fini. Mais elle n'y pensait pas, elle n'en parlait pas. Elle dit:

— Il me semble que tu es rentré après un long voyage.

Il demeura immobile, penché au-dessus de la bassine, l'eau dégoulinait de ses cheveux qu'il avait laissé pousser après le camp.

— Pense plutôt que je vais partir en voyage.

— Où? tressaillit-elle comme un oiseau troublé.

— Une nouvelle mission. Et ce voyage sera long.

On aurait dit que son nouveau sentiment avait reculé cédant la place à son ancienne peur. Mais elle la chassa et fut heureuse de sa victoire.

Ensuite elle lui donna à manger, elle avait mis sur la table tout ce qu'elle avait de meilleur, ce fut un repas abondant, un repas de fête, elle avait tout sorti. Aless était confus de voir la joie que

son retour avait causé. C'était un accueil qui devrait être réservé aux combattants qui rentre- raient, en vainqueurs, chez eux. Mais la victoire était loin, maintenant quand il s'était engagé dans la lutte active il le comprenait beaucoup mieux qu'au camp, où lui, un romantique, en plein dés- espoir, croyait aux miracles.

Il savait qu'Olga serait blessée par cette ré- solution qui avait été adoptée, non, pas par lui, mais par Andrey, commandant du groupe. Il ne comprenait pas bien l'utilité de son déménagement, il croyait qu'ici, sous ce toit, protégé par cette fem- me, pratique avant l'âge, lui-même, et les mis- sions qu'on lui confierait seraient en plus grande sûreté ici que n'importe où. Mais il n'avait pas osé contester la décision de son commandant. Pour- tant, il n'avait pas suivi son conseil de ne pas passer chez Olga, car il savait qu'Olga souffrirait dans l'ignorance et qu'il ne serait jamais calme en pen- sant qu'une âme proche était à la torture.

Il était venu ici, dans l'intention de lui parler, de tout lui expliquer, de partir ensuite, de ne pas rester pour la nuit afin d'avoir moins de tourments, afin de ne pas raviver sa plaie, à elle, il était ré- solu à partir pour une autre maison, chez des in- connus; il avait un laissez-passer de nuit rédigé au nom d'Ivan Khadkévitch, cheminot.

Mais la joie d'Olga provoquée par son retour avait fait disperser sa fermeté. Voyant ses soucis et sa tendresse il n'eut pas le courage de lui parler de sa décision, ce n'était pas le moment de lui dire qu'il avait reçu cet ordre, elle ne le compren- drait pas, elle enverrait au diable tous les comman- dants, car personne ne pourrait donner un ordre à son coeur.

Aless avait faim, mais il mangeait sans ap- pétit, comme un malade et Olga en était tourmentée. Elle était assise en face de lui, ne détachait pas

ses yeux de son visage, le régalaît comme son hôte le plus cher, lui offrait un plat après un autre.

Leur conversation était étrange, on dirait. C'était Olga qui parlait, prolixé, comme si elle comprenait qu'ils avaient peu de temps et elle se pressait de tout lui dire. Mais il sentait qu'elle ne disait pas tout ce qu'elle voulait dire, ce qu'elle voulait demander; qu'elle avait peur de s'engager dans la conversation qui les intéressait tous les deux, elle voulait la remettre, cette conversation, comme il le voulait, lui aussi.

Elle lui parla longuement, entrant dans les détails, de la conduite de Svéta, de toutes ses ruses et ses caprices, elle lui dit que la petite s'était ennuyée sans lui, qu'elle l'avait cherché partout dans la maison, qu'elle avait demandé avec insistance en sa langue que seule Olga comprenait où était-il, quand rentrerait-il. Olga ne lui parla ni de sa tristesse, ni de ses angoisses. Aless fut touché d'avoir entendu ce qu'elle lui avait dit sur sa fille, mais il comprit le sens secret de son récit et il s'étonna, pas pour la première fois, de la délicatesse d'âme et de la finesse d'esprit de cette femme, qui était, en d'autres circonstances, une femme brutale et criarde. On aurait dit qu'elle le berçait, las et alourdi après le repas, de ses récits sur sa fille, sur ses affaires, sur ses voisins, sur la mère Maryla qui devenait sourde, on ne savait pas pourquoi, et, n'entendant rien, elle répondait souvent mal à propos ce qui étonnait même Svéta.

Elle dit qu'elle avait été chez les Borovski, mais elle ne lui avoua pas qu'elle l'avait cherché, elle serait venue chez eux comme ça, en passant. Aless comprit qu'elle abordait doucement le sujet de la conversation qu'ils devraient avoir et il prêta l'oreille.

— Léna est nerveuse, méchante. On ne peut pas lui dire un mot. C'est à force de crever de faim.

— Tu aurais pu les aider.

— Aider qui? Les Borovski? Ils sont orgueilleux. D'ailleurs, ce n'est pas un dépôt chez moi, ou un magasin. Ils ont bayé aux corneilles. Des garçons, comme leur Kostia, ont chipé tant de choses, beaucoup plus que moi, femme seule. Je n'osais pas pénétrer partout. Ils ménageaient leur conscience, et moi aussi, j'avais quelque chose à ménager...

„C'est ça, la marchande de la Komarovka se déchaîne“, se dit-il, désenchanté par ses paroles, par son inimitié, à l'égard des Borovski; chez elle, c'est souvent comme ça: à côté de la cordialité il y a de la brutalité, de l'avidité, des calculs, comme une marchande. Mais il ne répondit rien en l'entendant se prononcer contre les Borovski. Qu'elle se mette à les injurier tous, les militants clandestins, ce serait pour lui plus facile de parler de sa décision et de partir. Que c'est difficile quand même de la quitter!

Ayant fait son compte-rendu sur tout ce qui s'était passé dans la maison pendant son absence, et, n'entendant pas la même confession de sa part, Olga lui demanda d'un air mystérieux, tout bas:

— Et toi... qu'est-ce que tu as fait?

— Il ne faut pas parler de mes affaires, Olia. Ce serait mieux comme ça. Pour toi surtout... pour moi, pour nous tous. Pourquoi veux-tu savoir?

— Je suis allée voir les pendus dans le square...

Il s'arrêta net. Il comprit ce qu'elle avait enduré pendant son absence. Elle venait de le dire. Pourrait-il la persuader de ne pas s'intéresser à ses affaires?

— Nous... avons vengé nos camarades.

— Tu as tué, toi aussi?

— Je n'étais pas tout seul. Nous avons fait

sauter un train militaire. Mais toi... tu n'as rien entendu!

— Je n'ai rien entendu, consentit docilement Olga, elle se pelotonna comme si elle avait froid et cacha les mains sous sa blouse. Aless comprit: elle avait dit l'essentiel. Maintenant c'était son tour. Après avoir entendu son aveu, il lui était plus difficile de dire qu'il allait la quitter. Tout de suite.

La petite se mit à faire des caprices, elle avait sommeil. Olga sortit de la pièce pour la coucher.

Aless resta seul, en pensant avec angoisse qu'il ne pouvait pas accomplir un devoir si simple. Il se disait que c'était une véritable mission, qu'il avait reçu des ordres. Il devait les exécuter!

Svéta ne voulait pas s'endormir, elle l'appelait:

— Ty — ta! Ty — ta!

C'était étrange, pourquoi l'appelait-elle comme ça? Qu'est-ce que cela signifiait en sa langue?

Il ne bougeait pas, ne répondait pas.

Olga l'appela:

— Elle ne peut pas s'endormir sans toi. C'est toujours comme ça tous les soirs. Viens, berce-là.

Ils étaient assis sur le lit, dans la demi-obscurité, la lumière pénétrait à travers la porte de la chambre à coucher, tenant le lit de l'enfant, leurs mains se touchaient; on aurait dit que chaque branche d'osier sec du lit tressé sonnait comme un mirliton.

L'enfant, calmée grâce à la présence d'Aless, chanta pour elle-même une chanson „Le chaton“ et s'endormit.

Alors Olga embrassa Aless et lui murmura ardemment:

— Sacha, mon chéri, mon bien-aimé! Ne me quitte pas! J'ai peur de rester seule. Je ne peux pas vivre sans toi. Je ne t'empêcherai pas de faire ton devoir. Je les hais aussi! Veux-tu, je vais t'aider? Je t'aiderai, je suis brave, tu sais, je n'ai peur de

rien. S'il faut mourir, je mourrai pour toi... avec toi... comme tu veux. Ne pars pas, Sacha, tu es mon fiancé. Tu m'es envoyé par Dieu...

Elle pleura.

Aless ne l'avait jamais entendu pleurer comme cela, il n'aurait jamais pensé qu'elle pût être si décontenancée, si impuissante. Frappé, touché, réjoui, apeuré, car ce serait plus difficile de quitter cette maison, il passait la main sur sa tête comme si elle était petite, il l'embrassait sur la bouche, sur sa bouche mouillée, salée, ardente.

Aless se réveilla, il avait fait un mauvais rêve. Les fascistes pendaient des enfants. Le plus terrible, ce n'était pas le crime, mais le fait que les enfants ne comprenaient pas ce qui leur arrivait, ils prenaient cela pour un jeu, ils riaient avec joie, en montrant du doigt ceux qui étaient déjà pendus. Les adultes étaient autour, une foule immense, tel un mur, ils ne bougeaient pas, ils se taisaient: lui, Aless, il voulait se frayer un passage à travers cette foule, il voulait crier, mais il n'avait plus de voix. Tout était figé, muet, sourd, on n'entendait que le rire des enfants.

Tout en sueur froide, il ne comprit pas tout de suite qu'il s'était réveillé. Il faisait nuit. Les oreilles lui bourdonnaient, cela provenait des battements de son cœur.

Ensuite il entendit le souffle d'Olga, elle était à côté de lui. Son souffle à peine perceptible montrait qu'elle ne dormait pas et, peut-être, qu'elle n'avait pas fermé l'oeil de toute la nuit. Il toucha légèrement son bras. Elle murmura:

— Dors. Il est très tôt.

Aless eut honte pour sa faiblesse du soir, pour ne pas avoir osé lui dire tout, lui expliquer tout d'une manière réfléchie. Il n'avait que trahi par sa conduite son intention de partir. Rien que des accès émotionnels. Il n'aurait pas dû rester pour

la nuit, c'était une faiblesse de son côté, il se trompait et il la trompait, maintenant, elle croyait, peut-être, qu'elle l'avait persuadé, l'avait soumis à sa volonté. Non, il était impossible de le persuader. Il avait un ordre et maintenant il était convaincu que c'était un bon ordre, c'était une des lois de la conspiration. Il ne fallait plus retarder la conversation. D'ailleurs, dans la matinée tout paraissait plus simple. Calme, il dit :

— Je partirai à l'aube, Olga. Essaie de comprendre. Il le faut. Pour la sécurité de Svéta. Pour la cause. Mais je resterai à Minsk. Tout près. Nous nous verrons.

Il eut peur qu'elle ne pleurât, qu'elle ne le suppliât; il ne savait pas s'opposer aux larmes d'une femme. Olga se tut longtemps. Puis elle trouva sa main et lui serra les doigts. Aless réfléchissait comment allait-il la quitter, sans se laisser fléchir, sans l'affliger. Que ce soit sans larmes. Mais Olga l'étonna une fois de plus. Elle lui dit comme si elle parlait d'une chose commune :

— Dis au Commandant que j'accepte sa proposition.

## IX

Le Commandant lui-même chargea Olga de sa première mission; Olga ne savait pas comment, mais elle avait donné ce nom suprême et respectable de Commandant à cet homme qui avait plusieurs autres noms.

Elle attendait avec impatience celui qui s'adresserait un jour à elle. Elle craignait que personne ne le fît. Le Commandant pouvait être vexé, Aless pouvait ne pas transmettre son consentement, il lui avait bien dit qu'il quittait sa maison pour sa sécurité et celle de Svéta. De jour en jour son désir de les aider devenait de plus en plus

grand. Non que cela fît naître l'espoir de voir Aless, mais pour quelque autre raison, qui n'était pas d'ordre personnel, cela était dû à un sentiment qu'elle ne pouvait pas bien comprendre encore elle-même.

Maintenant elle allait rarement au marché. Les vivres devenaient plus chers, les habitants de la ville n'en vendaient presque pas, les paysans avaient peur d'en apporter. Elle avait quelques réserves et elle avait décidé sagement que tout ce qui pouvait se conserver pourrait être caché. Mais quant aux pommes de terre et aux betteraves à sucre, il était impossible de les conserver pendant longtemps. Sans doute, elle pouvait les vendre au printemps, les prix monteraient, les gens voudraient en manger et en planter, dans le potager. Mais elle s'ennuyait sans son occupation habituelle, maintenant, qu'Aless n'était pas là. Enfin, le marché, c'était son élément, c'était sa sortie dans le monde, c'était son activité sociale, c'était absolument tout. Elle était tentée d'y apparaître au moins une fois par semaine, de se voir au centre de l'attention des marchandes, des clients, des policiers, de crier, de faire du bruit, de marchander, d'entendre les dernières nouvelles de la ville.

Ce jour-là elle vendait des pommes de terre en robe des champs cuites et des betteraves à sucre. Les grands froids de Noël étaient passés, on dirait que la nature avait fait grâce aux gens. Il dégelait, une petite neige tombait, les contours des maisons et les silhouettes humaines étaient flous, comme dans la brume. Mais Olga le reconnut de loin, il apparut de derrière un ancien pavillon de viande transformé par les Allemands en une décharge, car, après un bombardement au début de la guerre, un mur s'était écroulé.

Le coeur d'Olga battit avec joie et angoisse.

Qu'il la voie! Elle rejeta en arrière son fichu chaud qui lui couvrait le front, leva la tête, exposant ses joues enflammées aux cristaux de neige. Maintenant il ne pourrait pas passer sans la voir. Mais elle savait: s'il passe sans faire attention à elle, elle devrait se taire sans montrer qu'elle le connaissait. Entre autres, elle fut contente de le voir dans la même pelisse qu'elle avait voulu acheter. Mais la pelisse avait encore perdu de son élégance, elle était devenue plus sale et le Commandant n'avait plus son air d'autrefois. Un visage fatigué, maigri. Il n'y avait que ses yeux qui avaient gardé leur éclat gai, espiègle comme ceux d'un garçon. Il avait des yeux qui ne laissent passer personne, ni une jeune femme, ni un soldat allemand, ni une vieille mendicante qui demande l'aumône. Il donna quelque chose à la mendicante, ensuite il parla à un policier comme à une bonne connaissance. Olga se dit qu'il n'allait pas l'accoster et... son angoisse fut si grande comme si toute sa vie dépendait de la conduite du Commandant. Elle oublia toutes les précautions, ne faisait que le suivre des yeux. Enfin, il se dirigea vers elle et Olga rayonna de joie comme une jeune mariée. Il s'approcha et la salua tout simplement:

— Bonjour, ma belle. Ne me donnes-tu pas des draniks chauds?

Olga rit aux éclats.

— Tu viens trop tard. Il n'y a plus de draniks. On me les a arrachés des mains. J'ai des pommes de terre chaudes en robe des champs. En veux-tu?

— Et tu as du sel?

— J'en trouverai un peu pour un Monsieur comme toi.

— Oh, dans ce cas-là, je suis d'accord. Le sel aujourd'hui, c'est comme le lard.

Olga se pencha au-dessus de la luge où était placé un grand pot de fer enveloppé dans une vieille

salopette ouatinée. Il s'approcha tout près comme s'il voulait voir d'où elle prenait les pommes de terre et il lui dit tout bas :

— Sacha te salue.

— Olga tressaillit, mais ne se redressa pas, elle continuait à tirer les pommes de terre de dessous où elles étaient plus chaudes.

— Comment va-t-il ?

— Oh, c'est un héros !

— Permets-nous de nous voir.

— Moi ? s'étonna-t-il.

— Mais qui donc ?

Il comprit qu'Olga croyait que leur organisation était une organisation militaire où un militant clandestin n'a pas le droit de voir les siens sans avoir reçu la permission de son commandant ; et le commandant pour elle, c'était lui. Lui, ancien militant politique, il fut flatté que cette femme simple, qui était pour le moment loin de toutes leurs affaires, se faisait cette image de l'organisation clandestine. Au début, lui aussi, il avait eu cette image de la clandestinité, ainsi que certains de ses camarades. Mais c'était leur faute. Lui, tête chaude, il avait le temps de se refroidir et depuis il avait compris beaucoup de choses après les arrestations en décembre et en janvier. Les dirigeants de la première organisation clandestine avaient agi avec envergure : ils avaient attiré un grand nombre de personnes qui n'était pas prêt à la lutte, ils s'étaient posé des tâches irréalisables, comme, par exemple, organiser des insurrections dans les camps de prisonniers, libérer Minsk avec leur aide. Pavel Ossipovitch, vétéran du Parti, militant clandestin du temps de la guerre civile, disait que c'était une aventure, mais les dirigeants du conseil militaire ne voulaient rien entendre, ne voulaient même pas le voir, bien qu'Andrey tâchât de les lier. Les échecs leur

avaient appris à être plus prudents. Néanmoins, il fallait risquer chaque jour. Avoir confiance en les gens, c'était aussi un risque, mais il était impossible de lutter sans avoir confiance.

Il avait eu confiance en Olga dès le jour où il était venu chez elle pour prendre le poste. Il s'indignait que l'homme qu'elle avait sauvé ne lui répondait pas par le même. Le refus d'Olga de les aider n'avait pas ébranlé sa certitude, au contraire: il comprenait que ce n'était pas facile pour cette femme de s'engager dans la voie d'une lutte consciente, qu'elle était capable de faire spontanément l'acte le plus téméraire, mais qu'elle ne pourrait pas accomplir un exploit conscient. Il avait été réjoui, non pour elle, mais pour Aless, quand celui-ci lui avait dit qu'Olga était d'accord. Mais Pavel était trop prudent, voilà pourquoi, au cours de ces deux longues semaines, il n'avait pas pu trouver une mission pour ce nouvel agent de liaison. Mais aujourd'hui il ne pouvait plus s'en passer, de cette femme agile, car elle serait soupçonnée moins que tous les autres.

Le matin, quand il rentrait de son „travail de nuit“, il vit que la gendarmerie militaire et la gestapo avaient encerclé le quartier où se trouvait sa maison. Ce serait une folie d'y aller tout droit pour se laisser prendre bien qu'il eût ses papiers en règle. Mais qu'est-ce qui s'est passé? Où était Yanina? Maintenant, dans la journée, le quartier n'était plus encerclé, les garçons qui étaient allés en reconnaissance l'avaient confirmé. Mais n'avait-on pas dressé une embuscade dans la maison?

Olga sortit un mouchoir, dans le noeud duquel il y avait une pincée de sel. Ce n'était pas pour les clients qu'elle prenait du sel, mais pour les policiers: ceux-ci, même s'ils avaient bu et mangé chez quelqu'un d'autre, ils se rendaient chez Olga pour chercher du sel.

Le Commandant rompit une pomme de terre, y mit un peu de sel. Ce qui étonna Olga c'était ce qu'il mangeait sans éplucher les pommes de terre: était-il tellement affamé? Ayant mangé trois pommes de terre il tira son porte-monnaie et se mit à compter son argent.

— Est-ce que j'en ai assez pour régler mes comptes avec toi?

Olga comprit qu'elle devait accepter, mais elle dit quand même:

— Vous pouvez me rendre l'argent plus tard. Je peux faire cette concession à un Monsieur comme vous.

Elle vit que sa réponse ne lui plut pas, mais il continua le jeu:

— Oh, Madame est très bonne. Mais elle peut se tromper: je passe rarement par ici. D'ailleurs, j'oublie toujours de rendre mes dettes.

Il lui donna de l'argent et dit une adresse. Puis, profitant du moment quand la voisine leur avait tourné le dos, il se pencha lui-même au-dessus du pot, comme s'il voulait choisir les meilleures pommes de terre pour l'argent donné et lui dit tout bas:

— Ton mot d'ordre: „On dit que vous vendez un fichu d'Orenbourg?“ On te répondra: „Oui, j'ai vendu un fichu blanc, mais il me reste un fichu gris.“ La femme s'appelle Yanina Ossipovna. C'est ma femme. Si elle n'y est pas, tu comprendras ce que cela signifie. Débrouille-toi comme tu peux.

— Et qu'est-ce que je dois lui dire? Lui demander?

— Qu'Andrey est chez Vitiok.

— Et c'est tout?

— Ne sois pas avare, rit-il.

Olga fit l'air d'être désenchantée, mais en réalité elle ne l'était pas. Ce qui l'étonna c'était que cet homme ne pouvait pas rentrer chez lui, chez sa femme. De nouveau la crainte la saisit:

il arriverait qu'elle aussi, elle ne pourrait plus voir sa chère enfant. Mais cela ne dura qu'un instant. Quelque temps après elle regardait le Commandant avec admiration. Il s'était redressé et mangeait avec appétit une pomme de terre qu'il n'avait pas épluchée, il ronronnait même comme un chat, ses yeux riaient comme s'il venait de duper Hitler lui-même.

Rentrée chez elle, Olga dit à Maryla pour la première fois:

— Si on m'arrête, tu porteras Svéta chez Kazik.

La vieille n'avait pas aimé la disparition subite du „locataire“ et c'est pour cette raison que les propos inattendus d'Olga lui firent peur. Elle avait vu qu'Olga se tourmentait quand Aless n'était pas rentré pour la nuit, qu'elle était allée voir les pendus, et que tout à coup elle s'était calmée après une nuit. C'est à ce moment-là que Maryla flaira le mystère, ces soupçons devinrent encore plus grands quand une fois elle avait essayé de faire semblant d'être triste à cause de la disparition du jeune homme et qu'Olga lui avait répondu méchamment:

— Peut-être qu'il s'est trouvé une autre femme. Nous sommes nombreuses maintenant. Chacune veut attirer un pantalon.

Mais la mère Maryla savait bien qu'Aless n'était pas le genre de gars qui pouvait passer tout simplement chez une femme de soldat.

— Pourquoi t'arrêterait-on? Qu'est-ce que tu radotes?

— Pour la spéculation.

— Les Allemands n'arrêtent personne pour spéculation.

— Oh là là! Ils le font et encore comment! Dis-moi donc mieux, pour quelles raisons, qu'ils n'arrêtent pas, ne fusillent pas?

La vieille dut accepter ces arguments. Mais quand même les préparatifs d'Olga qui allait sortir ne lui plurent pas. Olga emportait beaucoup d'objets à vendre quand elle allait au marché, dans des villages, mais cette fois-ci la façon dont elle se préparait était inhabituelle. Cette fois-ci elle se serra la taille d'un fichu de laine filée, cacha une montre et un anneau dans sa blouse, fit un baluchon.

En réalité, tout était naturel: on dirait qu'Olga répétait un nouveau rôle. C'est encore au marché quand le Commandant lui avait fait ses adieux qu'elle s'était dit que maintenant en tant qu'agent de liaison (le mot d'ordre le lui suggérait) elle devait se transformer en une „accapareuse“. C'était vrai qu'elle ne respectait pas beaucoup ceux qui faisaient du porte à porte, achetaient des choses pour les échanger ensuite avec profit contre les vivres; ce genre de commerce lui paraissait bohémien, malhonnête. Mais maintenant il pouvait aider la cause.

„Débrouille-toi comme tu peux.“ Se débrouiller, elle savait bien le faire.

Elle allait à sa première mission sans crainte. Elle en était étonnée. Elle comprenait: si le Commandant avait peur de revenir chez lui et s'il pensait que sa femme ait pu être arrêtée, donc, quelque chose avait eu lieu. Mais, peut-être, parce qu'elle ne savait rien et ne pouvait rien deviner, elle ne connaissait pas la femme chez qui elle allait, à cause de tout cela elle n'avait peur de rien. Elle était sûre de son rôle d'accapareuse de vêtements, il était vrai que ce rôle lui convenait, qu'il lui était très proche: elle n'avait pas besoin de faire semblant de jouer. La moitié de la ville pouvait confirmer et dire qui elle était: puisque depuis son enfance elle vendait, elle achetait et maintenant elle continuait à faire la même chose.

Il n'y avait qu'une chose qui la troublait: des camions militaires sortaient de la cour qui se trouvait en face de la maison vers laquelle elle se dirigeait. Et si elle avait mal compris l'adresse, si elle avait confondu quelque chose? Mais elle se souvint du camion avec lequel le Commandant était venu chercher le poste. Un risque-tout. D'ailleurs, ce voisinage, il l'avait malgré lui. Ces intrus étaient les voisins de presque tout le monde, une maison sur deux était occupée par eux.

Olga regardait attentivement, tâchant de comprendre pourquoi le Commandant n'avait pas pu rentrer chez lui. Elle ne vit rien de suspect. Il y avait des Allemands dans la rue. Mais il y en avait partout maintenant. Il n'y avait personne dans la cour. Il n'y avait personne dans l'entrée.

Elle monta l'escalier grinçant jusqu'au premier étage. Une fois devant la porte, elle comprit qu'elle était émue comme une écolière à un examen. Non, elle n'avait pas peur, mais elle était émue. Elle répéta le mot d'ordre. Elle ne se hasarda pas à frapper tout de suite. Puis elle se rappela brusquement qu'elle ne devait pas rester longtemps comme ça: si un regard étranger, un regard ennemi la voyait? Le Commandant aurait pu voir ce regard ennemi.

Elle frappa avec fermeté. On lui ouvrit sans demander qui était là. Olga fut contente et confuse à la fois: elle connaissait la femme qui se tenait dans le corridor — avant la guerre celle-ci avait souvent acheté des primeurs chez Olga; elle lui était restée dans la mémoire car elle appartenait à ce type de ménagères, peu nombreuses d'ailleurs, qui ne marchandaient pas, ne choisissaient pas les meilleurs légumes, achetaient comme le font les hommes. Mais Olga fut surtout frappée quand elle vit que Yanina Ossipovna était enceinte. Elle le vit d'après les taches qu'il y avait sur le

visage de la femme, sa manière de se tenir, sa façon de croiser les bras. Ce fait inattendu coupa la parole à Olga, elle oublia même le mot d'ordre. Mais la femme l'invita à passer dans la pièce sans mot d'ordre et ce qui l'étonna encore plus, ce fut le fait qu'elle savait son nom :

— Entrez, Olga.

Olga prononça quand même le mot d'ordre. La femme lui répondit comme il le fallait. Puis elle lui tendit son fichu d'angora gris et demanda :

— Vous allez dans des villages? Apportez-moi quelque chose en échange de cela... du lard, du beurre...

Olga se troubla: qu'est-ce que c'était? un examen de plus, la suite du mot d'ordre ou une demande sincère? Bien sûr, une femme dans cet état doit bien manger. Mais tout est simple là où tout est facile, et ici, Dieu seul aurait pu y comprendre quelque chose.

Quand elle avait fait ses préparatifs elle avait pris non seulement quelques habits récemment achetés, mais une miche de pain et un morceau de lard, car elle savait que beaucoup de ces spéculateurs qui s'engraissent aux frais d'autrui font des échanges: ils ne payent pas les habits qu'ils achètent en argent, mais en vivres, ils paient un tiers de ce qu'ils récupéreront après dans les villages. Elle avait pensé encore à une autre chose, se basant sur son expérience: si elle a de l'eau-de-vie, du pain ou du lard il serait plus facile pour elle de payer une rançon à un policier insolent, ou à des Allemands qui ne dédaignaient rien.

Olga demeura indécise, pensive. Puis elle prit le fichu des mains de la femme, le plia doucement et le mit sur la table, sur la nappe propre, bien repassée, à carreaux. Ensuite elle délia son baluchon et mit sur la table, à côté du fichu, du pain et du lard.

Olga regarda la femme et... se figea pétrifiée: les grands yeux de la femme, cernés, c'était un cas fréquent pour les femmes enceintes, s'étaient remplies d'une peur mortelle, d'effroi. Olga la regardait et ne pouvait pas comprendre ce qui s'était passé pendant qu'elle défaisait le baluchon.

— Qu'est-ce qu'il a? murmura Yanina Ossipovna d'une voix faible, sa bouche se dessécha tout à coup.

— Qui?

— Andrey.

C'était donc ça! Mon Dieu! Quelle honte! Quelle était bête! Elle, qui venait d'éprouver la même chose, n'avait pas compris ce que voulait savoir cette femme en premier lieu, ce qu'elle attendait. Olga venait de comprendre que la femme lui avait montré le fichu, lui avait parlé de l'échanger contre quelque chose pour ne pas se trahir, pour retarder la révélation d'Olga, surtout si la nouvelle était mauvaise. Mais elle, tête d'imbécile, elle s'était mise à sortir du pain comme si elle donnait l'aumône à une misérable, comme si elle était venue pour un repas funéraire.

— Andrey est chez Vitiok.

Yanina Ossipovna la saisit par les mains:

— Qui? Qui vous l'a dit?

— Lui-même.

— Vous l'avez vu? Quand?

— Ce matin. Au marché. Tout récemment. C'était il y a... elle regarda le réveille-matin qui faisait tic-tac sur la table. Deux heures, peut-être, pas plus.

Yanina Ossipovna recula, tira lentement une chaise de dessous la table, s'assit doucement comme si elle souffrait de la radiculite et dit à Olga:

— Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Elle n'avait pas su dissimuler sa peur, mais elle

sut dissimuler sa joie: elle devint calme, visiblement polie, attentive.

Olga s'assit en face d'elle et lui expliqua tout simplement:

— J'ai compris qu'il ne pouvait pas rentrer, il m'a envoyée vous prévenir. Vous savez, il était impossible de parler plus longtemps. Il y a du monde autour. Il a mangé quelques pommes de terre. Je lui ai donné du sel.

— Merci, Olga. Maintenant je comprends. C'est à l'aube que ceux-ci, elle montra la fenêtre par laquelle on voyait une unité militaire, ont encerclé tout le quartier, ils ont fait des perquisitions dans tous les appartements. Ils cherchaient quelqu'un ou quelque chose. Mais ils n'ont arrêté personne. En tout cas, dans notre maison. D'après le procédé de perquisition employé chez moi, d'après les lieux qu'ils ont inspecté j'ai compris que notre radio avait fait son émission quelque part tout près et qu'ils l'avaient capté. Mais ce n'est que ma supposition. Dites-le à Andrey. Qu'il attende jusqu'à ce que nous ne le confirmions.

— Et il y a même... des radios? demanda tout bas Olga, jetant un coup d'oeil en arrière, vers la fenêtre.

Yanina Ossipovna sourit à peine et Olga rougit, comprenant toute la naïveté de sa question. Elle savait elle-même qu'il y en avait, les Allemands avaient écrit en automne qu'ils avaient saisi des radios soviétiques, les gens au marché en parlaient entre eux. Mais elle aurait bien voulu entendre ou comprendre d'après la réponse de Yanina que ces radios étaient avec eux, qu'ils faisaient partie de leur groupe. Encore au marché elle avait éprouvé ce sentiment nouveau que rien ne pouvait égaler, elle avait senti qu'elle s'initiait à quelque chose de particulier, de suprême, qu'elle s'engageait dans une nouvelle voie, une voie inconnue, secrète,

dangereuse, cette voie l'attirait justement par ce sens d'inconnu. Elle voulait tout savoir le plus vite possible. Elle voulait de la certitude. Des radios, c'était quelque chose de réel, de fort, c'était l'Armée Rouge, ce n'était pas une activité d'amateurs dans le genre des premiers pas de Sacha quand il avait pris le pistolet à son insu et avait tué un Allemand. Il ne s'en était tiré que par miracle, ou, peut-être, grâce à sa prière à elle, à Olga. Si un radio était venu chez elle et avait demandé son aide, tout de suite elle aurait consenti à l'aider, même au début de la guerre.

Yanina Ossipovna la regardait avec attention; Olga se sentit gênée, elle baissa les yeux.

La femme lui dit:

— Excusez-moi, je ne vous ai pas proposé de vous dévêtir. Aujourd'hui il fait chaud ici, j'ai chauffé après la perquisition, ils ont fait refroidir...

Olga, étonnée, se dit avec une admiration contradictoire, mêlée de reproche que cette intellectuelle ne se voyait pas d'autre vie: on ne mange pas à sa faim, mais on vit proprement et on est à son aise, tiens, même après la perquisition, après cette angoisse pour son mari, elle a fait de l'ordre, elle a chauffé. Il sembla à Olga que la femme lui avait dit de se dévêtir parce qu'elle s'était accoudée avec son manteau taché de graisse sur la nappe si propre — comment l'avait-elle lavée sans savon?

Confuse, Olga se leva et se prépara à faire ses adieux: elle n'avait pas de temps, elle ne pouvait pas rester plus longtemps, elle n'était pas venue en visite. Mais la femme l'aida à ôter son manteau, le porta dans le corridor pour l'accrocher au portemanteau. Olga se résigna bien qu'elle fût mécontente d'elle-même, et elle tâcha de monter contre cette femme proprette. Mais que peut-on penser d'une femme qui porte un enfant dans son sein,

une vie nouvelle, et qui va consciemment à la mort? Il était impossible de monter contre elle. Au mari énigmatique, Olga avait demandé: „Qui êtes-vous?“ Mais elle aurait demandé volontiers à sa femme: „Qui es-tu, femme? Explique-moi, je veux te comprendre, j'en ai besoin, peut-être, je comprendrai mieux mes propres actes qui me font peur.“ Non, elle ne pouvait pas lui demander cela, elle n'avait pas assez de mots pour le dire, il fallait des mots particuliers, élevés, des mots qu'Aless savait dire.

Yanina Ossipovna dit:

— Je me souviens de vous.

— Et moi aussi.

Elles rirent toutes les deux. Ceci les rapprocha, simplifia leurs rapports. Continuant de lui parler Yanina lui dit „tu“:

— Je t'offre du thé. Andrey sait que j'aime le thé et il a acheté un paquet de thé chez les Allemands, de production française. Du thé de Ceylan.

Olga ne refusa pas, elle voulait rester plus longtemps avec cette femme, peut-être, espérait-elle découvrir quelque chose de particulier chez les gens de la même espèce que son Sacha.

Pendant que Yanina Ossipovna lui servait du thé, il se trouvait dans un thermos allemand, Olga regarda encore une fois la chambre. Que tout était simple, sans aucun luxe, il n'y avait rien de précieux, rien de trop, mais tout était si beau! Pour la première fois Olga envia la capacité de créer la beauté autour de soi. Les tasses pour le thé étaient extraordinaires, comme si elles avaient été fabriquées d'après une commande spéciale, elles s'harmonisaient bien avec le papier peint du mur, avec le plaid qui recouvrait le lit, avec la nappe de lin à bordure de bleuets. Ayant versé du thé, Yanina dit avec confusion, comme si le lard n'était pas à elle:

— Je mangerai bien un peu de lard, j'en ai envie. On dit que c'est très rare, cette envie de manger quelque chose de gras, ce fut son aveu indirect qu'elle était enceinte. Mais je crois qu'on n'en veut pas quand on en a. C'est fête chez moi aujourd'hui. Tu m'as apporté de la joie. J'avais peur pour Andrey, bien que ses papiers soient en règle. Mais il n'est pas prudent. Et puis, elle lui dit tout bas: Surveille-les, Olia.

Olga tressaillit. Les? Qui? Sans doute, elle sait tout quant à Sacha. Andrey lui aurait tout dit. Elle voulut parler de ses sentiments à l'égard de Sacha, comme on n'en ferait part qu'à une amie intime. Mais elle eut honte, ou, plutôt, elle eut peur: si Yanina lui demandait des explications à propos de son mari? Depuis longtemps Olga était troublée et étonnée: elle ne reconnaissait pas ses torts envers Adass. Mais même à une amie intime elle avait honte de le reconnaître, sans parler de cette femme qu'elle voyait de si près pour la première fois. Voilà pourquoi Olga ne dit rien à propos d'Aless. Elle se mit à parler de sa fille. Elle en parlait avec attendrissement, entraînait dans les détails que seule une mère peut voir et qui ne peuvent qu'intéresser une autre mère ou une femme qui deviendra mère.

Yanina Ossipovna l'écoutait sans l'interrompre, avec attention, mais, il semblait à Olga qu'elle l'écoutait, restant toujours sur ses gardes, ou même craignant quelque chose: on écoute comme ça quand on ne veut point entendre certaines choses ou quand on ne veut pas savoir de trop de ces choses.

Olga brûlait de désir de lui avouer qu'elle n'avait peur que pour sa fille. Pourtant, voyant l'état toujours en éveil de Yanina, elle lui dit une vérité qui n'était pas tout à fait sincère, mais que toutes les mères répètent toujours:

— Ma fille, c'est ma seule joie. C'est pour elle que je vis.

Yanina Ossipovna comprit cette conversation à sa manière, elle restait sur ses gardes pour une autre raison — elle avait peur qu'Olga ne leur jouât un mauvais tour: vivre cette vie, élever sa fille, mais c'est de l'effroi, de la peur, des tourments. Elle avait hautement apprécié la délicatesse de coeur d'Olga et, reconnaissante, elle lui avoua ses sentiments les plus intimes comme elle l'aurait fait à l'âme la plus proche:

— Moi et Andrey, nous nous y sommes décidés consciemment, nous voulons que notre vie continue en lui. Peut-être, c'est cruel à son égard, mais nous croyons que de bonnes gens ne l'abandonneront pas si nous périssons. C'est maintenant qu'il faut lui donner la vie.

Ces mots touchèrent Olga jusqu'aux larmes pour leur sens tragique, mais en même temps ils lui ouvrirent plus largement les portes des cachettes de leurs âmes. Et de nouveau, elle lui demanda, comme elle l'avait fait, s'adressant au Commandant; non, ce n'était pas une question, mais une expiration:

— Je suis étonnée... Mais qui êtes-vous?!

La femme lui répondit autrement que ne l'avait fait son mari, en d'autres termes, moins sublimes:

— Nous sommes comme toi, Olya. Ne crois pas que nous sommes extraordinaires, pétris dans une autre argile... Non. Nous sommes comme toi...

Le thé était vraiment très bon, bien que ce fût du thé allemand, versé d'un thermos allemand. Ils sont riches, ces Allemands, ils ont mis à sac le monde. Yanina avait dit que le thé était français. On aurait dit que le thermos aussi n'était pas de production allemande, car il était barbouillé d'une façon étrange. D'un côté il y avait un lion au pied d'un palmier, de l'autre côté — un ours blanc sur

un bloc de glace; il n'y avait ni inscriptions, ni emblèmes allemands. En tout cas, il sembla à Olga qu'elle n'avait jamais bu un thé aussi bon que celui-ci, même quand il y avait un samovar et de la confiture sur la table. Ici, il n'y avait pas un morceau de sucre, mais le thé était bon.

Elles restèrent encore ensemble pas trop longtemps, une demi-heure, mais elle étaient devenues très proches. Yanina rappela elle-même à Olga qu'elle devait partir, elle lui dit l'adresse et le mot d'ordre qu'elle dirait à ce Vitiok pour qu'il la prît pour la sienne.

Quand Olga s'habillait dans le corridor Yanina Ossipovna se souvint du fichu et se troubla beaucoup de l'avoir oublié: elle l'avait mis sur une chaise.

— Et le fichu? Excusez-moi, s'il vous plaît.

Olga prit le fichu que Yanina avait apporté, le déplia, en l'admirant, et, tout à coup, elle embrassa la femme et lui jeta le fichu sur les épaules, puis, lui en recouvrant la poitrine, elle la baisa sur la joue.

— Qu'il est chaud, et vous, vous en avez besoin maintenant, il faut être toujours au chaud, et, sans lui donner le temps de la contredire, Olga sortit brusquement.

La même journée, Olga allait à une autre permanence clandestine (d'ailleurs, c'étaient les mots de Yanina Ossipovna), chargée d'une autre mission; elle s'y dirigeait avec plus d'intérêt, saisie d'une nouvelle excitation, une excitation de joie.

La femme, avec laquelle elle avait failli s'apparenter pendant un temps si court, avait produit sur elle une impression extraordinaire, Yanina avait complété à sa manière, comme peut le faire une femme, les sentiments inhabituels d'Olga qui avaient apparu pour la première fois devant

les barbelés du camp, ou pendant la fête d'Octobre quand Sacha lui avait lancé son premier reproche et après quoi elle avait voulu célébrer cette fête soviétique. Ses sentiments germaient et grandissaient avec peine et difficulté au fur et à mesure qu'elle connaissait mieux Sacha, que leurs idéaux moraux se rapprochaient. Les rencontres avec le Commandant, avec sa femme, c'était une sorte de pluie de printemps, et après — le beau temps.

Ce jour-ci elle comprit enfin qui étaient ces gens, avec qui son destin l'avait liée.

Le premier sentiment qu'elle éprouva après être sortie de chez Yanina Ossipovna l'étonna, il était inattendu. Auparavant, parfois, elle avait envié les intellectuels, mais quant aux enseignants, elle ne les estimait pas hautement: ils se détraquent les nerfs et ils gagnent des kopecks. Et maintenant, pour la première fois, elle voulut devenir institutrice, enseigner aux enfants. Elle se souvint que Sacha lui avait dit qu'elle avait une bonne mémoire, qu'elle était capable et qu'elle devait absolument faire ses études. Il l'avait priée de lui promettre qu'elle ferait ses études. Elle avait promis, mais elle n'y croyait pas elle-même, une fois elle lui avait dit: „Je ne veux pas faire des études“ Et la voilà qui marchait dans des rues désertes, couvertes de neige et qui mentalement donnait sa parole à Sacha, au Commandant, à Yanina, à elle-même, au ciel d'où tombait une petite neige douce, où, croyait-elle, il y avait Dieu, elle promettait de continuer ses études tout de suite après la libération de la ville, malgré toutes les difficultés. Il y avait des écoles du soir avant la guerre, il y en aura après la guerre, on en aurait besoin davantage: les adolescents qui devraient aller à l'école maintenant et qui n'y allaient pas, après la guerre deviendraient plus grands.

Ce désir inattendu et avide d'étudier avait élevé en elle sa certitude que les nôtres reviendraient bientôt et que la vie se renouvellerait. Encore une idée lui vint à l'esprit: cette vie d'avant-guerre lui sembla très belle, elle n'y avait pas prêté attention autrefois. Mais si, elle y avait prêté attention quand il fallait critiquer les ordres au marché, dans un magasin, au bureau de passeports, dans une file d'attente de cinéma, dans un wagon de tramway. Maintenant il lui semblait étrange, même criminel, que pour ces bagatelles certains habitants de la Komarovka étaient mécontents de leurs supérieurs. Ils étaient mécontents de qui? Des leurs, ouvriers et paysans. La vieille Lénovitchikha se conduisait de cette manière: à cause de cela le vieux corroyeur s'était souvent querellé avec elle, il lui expliquait toutes ces difficultés à sa façon, à la façon d'un ouvrier. Ce jour-là certains changements eurent lieu dans l'attitude d'Olga envers ses parents. Auparavant elle avait évoqué souvent sa mère, surtout par les temps difficiles, dans ses pensées, elle lui demandait conseil, elle était sûre de sa sagesse, elle se souvenait de son père rarement, jamais elle ne lui avait demandé conseil, et tout à coup, elle pensait à lui avec reconnaissance, elle aurait voulu lui parler, elle sentait qu'il l'aurait bénie.

Elle ne dut pas prononcer le deuxième mot d'ordre bien qu'elle n'eût pas trouvé la maison assez vite; la maison se trouvait dans une ruelle sans nom, tout près de la forêt — Krasnoïé Orotchichtché. La maison était neuve, mais sa construction n'était pas achevée, il n'y avait même pas de porte cochère: entre qui veut. Des poutres et des planches traînaient dans la cour, mais tout cela ne restait pas toujours à la même place, la neige n'était intacte nulle part, on y voyait jaunir des copeaux et des morceaux de bois; sous un avant-

toit, inachevé comme tout le reste, il y avait des planches récemment rabotées, des planures. Ça sentait le pin. Le fait qu'il y avait des gens qui construisaient en ces temps-là rendit Olga gaie, elle éprouva de la sympathie à l'égard des maîtres de la maison, ces gens, qui aimaient le travail et qui étaient sûrs de quelque chose de plus considérable que leur propre vie, s'ils avaient transformé leur maison inachevée en une permanence clandestine. Les fenêtres étaient condamnées, il n'y avait que deux croisées à gauche du perron, qui étaient adaptées à l'hiver: les trous avaient été bouchées avec de l'étaupe, mastiquées.

Le perron l'étonna: l'unique partie de la maison qui était non seulement achevée, mais faite d'une manière compliquée, avec invention — de petits poteaux ciselés, une rampe, un petit banc — comme si les maîtres de la maison avaient décidé qu'on pourrait vivre sans autre chose, mais qu'on ne pourrait pas se passer d'un beau perron. „Ce n'est pas par esprit d'ordre et d'économie, mais une sorte de bizarrerie“, se dit Olga. Il est vrai, cette bizarrerie concernait non seulement le perron. Comment, par exemple, pouvait-on vivre sans porte cochère quand il y a des choses utiles qui traînaient dans la cour? Le combustible, par ce froid hiver de guerre, c'était comme le pain. Même elle, Olga, qui ne prenait jamais ce qui ne lui appartenait pas (ce qui appartenait à l'Etat ou était abandonné par des réfugiés ne s'y rapportait pas), elle aurait eu du mal de ne pas succomber à la tentation si elle avait à côté un voisin qui n'aurait pas eu de porte cochère et qui aurait gardé du bois dans sa cour.

Donc, si tout est ouvert, on peut entrer dans cette maison, comme dans une boutique, sans demander la permission, sans frapper.

Olga entra dans un corridor où il n'y avait pas

de porte s'ouvrant dans la partie inachevée de la maison, rien qu'une baie. Ça sentait l'étable — le foin et le fumier. Elle ouvrit une porte et se trouva dans la partie habitée de la maison — une cuisine vaste et chaude. Elle vit le Commandant et le maître de la maison, un homme sur le retour. Ils étaient assis à table et ils... buvaient. Sur la table sans nappe il y avait une bouteille remplie d'un liquide trouble, le même breuvage était dans le verre devant le Commandant, quant à l'homme, il avait devant lui un quart fabriqué d'une boîte de conserve, on pouvait y voir encore une assiette avec de la choucroute, une demi-miche de pain, un étrange couteau de cordonnier.

Cette scène produisit une mauvaise impression sur Olga. Non, ce n'était pas ce qu'ils buvaient et mangeaient, mais la prose de la conduite des militants clandestins, cette imprudence impardonnable, comme il lui avait semblé, qui était tout l'opposé de ce qu'elle venait de voir à la première permanence clandestine: là-bas, tout était basé sur les nerfs, comme on dit, sur les sentiments les plus nobles, chaque geste et chaque mot avaient un sens particulier, même la manière de lui offrir du thé était noble et pleine d'un sens précis. Ou peut-être, après avoir vu le sublime auquel elle s'était initiée moralement, elle fut un peu désenchantée par cette prose odieuse de la vie quotidienne qu'elle avait observée avant la guerre quand Adass buvait un verre presque chaque jour et qu'elle observait maintenant: des policiers, comme des chiens affamés courent à la recherche de cette buvée gratuite. Mais les flics, ils ne sauraient pas vivre autrement. Et Olga avait vu une autre vie, celle d'Aless, celle de Yanina Ossipovna.

Peut-être, en raison d'une solidarité féminine Olga fut piquée au vif pour Yanina Ossipovna: c'était et c'est toujours comme ça — la femme

tremble pour l'homme, et lui, il s'embrasse avec un verre.

Mais tout cela se dissipa dès qu'elle eut vu les yeux du Commandant qui se levait à sa rencontre. Elle lut dans ses yeux la même angoisse qu'elle avait vu dans les yeux de Yanina Ossipovna. Peut-être, à ce moment-là, Olga comprit une des lois principales de la conspiration: la plus grande sécurité et la prudence consistent dans le naturel, l'habituel de la situation et de la conduite; chez une institutrice tout doit être comme chez une institutrice, chez cet homme simple — comme chez un homme simple, il faut que cela sente l'étable, qu'on coupe le pain avec un couteau de cordonnier et qu'on boive de l'eau-de-vie dans un grand quart fabriqué d'une boîte de conserve.

Olga changea d'humeur parce qu'elle connaissait cet homme, le maître de la maison, elle l'avait vu au marché — elle avait de la chance ce jour-ci. Il n'apparaissait pas souvent au marché, mais les marchandes de la Komarovka avaient retenu un événement. Cet homme, un invalide, à une jambe de bois, vendait une fois des bottes et un milicien s'était accroché à lui. Tous les deux s'emportèrent, en vinrent aux mains. Alors le milicien l'arrêta pour outrage aux pouvoirs et le conduisit au poste de milice. Bien que le milicien fût en bons termes avec les marchandes, il ne les offensait jamais, celles-ci prirent parti de l'invalide. Elle les encerclèrent tous les deux, crièrent, menaçant le milicien d'aller se plaindre à son chef. Le milicien dut céder ce qui lui valut la renommée d'un homme bon et il reçut une compensation pour un bouton arraché.

Olga n'eut pas le temps de faire un pas dans la cuisine que le Commandant lui demanda avec impatience:

— Que s'est-il passé là-bas?

Il vit qu'elle s'était troublée, la loua pour sa prudence, sans le dire à haute voix, d'ailleurs, et lui présenta le vieux :

— C'est notre camarade. Zakhar Pétrovitch, Vitiok en question...

— Diables, ils ont inventé tout ça... le vieux rit et hocha la tête, puis il se leva aussi, fit quelques pas, frappant avec sa jambe de bois le plancher, prit un tabouret près du four, le mit devant la table et invita : — Asseyez-vous, Olga, on va t'offrir quelque chose qui te réchauffera.

Olga s'assit et parla de ce qui était arrivé à la cité Pouchkine et ce que Yanina Ossipovna pensait à ce sujet-là. Elle transmit également son avertissement de ne pas y revenir pour le moment.

Le Commandant l'écoutait sans l'interrompre, il avait un air sérieux, soucieux. Olga prêta l'oreille aux modulations de sa voix et se rendit compte qu'elle tremblait. Elle s'étonna d'être si émue en parlant de sa première mission, si simple, au fond, un service courant à rendre. Puis elle comprit. Maintenant quand elle le racontait, tout avait un sens particulier, pour elle-même. Il lui sembla que ce n'était pas quand elle avait sauvé Sacha, ou quand il l'avait quittée et elle avait consenti à la proposition du Commandant, ou quand le Commandant l'avait chargée de cette mission et elle était partie, mais que c'était notamment à ce moment-là, pendant qu'elle parlait de sa conversation avec Yanina Ossipovna qu'elle franchissait un seuil et qu'elle entrait dans une vie nouvelle, une vie dangereuse. Mais peut-être, la cause de son émotion, de son émotion joyeuse, c'était que pour la première fois elle n'avait pas peur, elle était toute consciente de ce danger, elle n'éprouvait plus cette peur qui avait refroidi son cœur et qui avait engourdi ses bras. Elle voulut lui dire quelque chose d'agréable et elle conclut en admiration sincère :

— Mais tu as une de ces femmes, Commandant! Même moi, je suis tombée amoureuse de ta Yarina.

Andrey eut un sourire reconnaissant. Le vieux rit gaiement, comme une jeune fille et fit un souhait:

— Ah, que tout marche bien!

Sur ces entrefaites, il sortit du tiroir de la table un petit verre ébréché, jauni avec le temps, l'essuya avec la manche de sa chemise de flanelle tachée de graisse et y versa de l'eau-de-vie, l'offrit, cérémonieusement à Olga:

— Je vous en prie, Madame.

Olga prit le verre, fit une gorgée et sa figure se crispa:

— Pouah, c'est nauséabond! C'est comme du pétrole allemand.

Zakhar Pétrovitch éclata de rire, il ressemblait maintenant à un garçon — Vitiok — il eut même les larmes aux yeux.

— Regarde, Andrey, elle descend de la noblesse. Où l'a-t-on élevée, cette princesse? La boisson régale, c'est du pétrole allemand pour elle. Ah, que tout marche bien! Mais cela provient de notre pomme de terre chérie.

Olga s'inquiétait que le Commandant, un grand railleur — elle se souvint de leurs conversations au moment de leurs rencontres — ne répondait pas aux rigolades. Qu'est-ce qui le tourmentait? Il ne pouvait pas rester sur place.

Andrey marchait dans cette vaste pièce, du four jusqu'au coin où il y avait un billot, un tabouret bas à un siège de cuir et une petite caisse avec des outils de cordonnier. Donc, ces bottes-là, Zakhar Pétrovitch les avait faites lui-même. Mais il n'était pas seulement cordonnier, il était charpentier, menuisier; Olga voyait sur une planche des rabots, des ciseaux, des scies à main qui

étaient accrochées au mur; tout cela était bien rangé, ce qu'on n'aurait pas dit de tout le reste.

En observant toujours Andrey, Olga promenait ses yeux rapides et éveillés sur la pièce, comme le font les femmes, et fut surprise de constater que rien n'avait été fait par une femme. Il n'y avait même pas de lit. On dormait, peut-être, sur une couchette en bois ou sur le saillant du four.

Le Commandant s'arrêta près de la table et s'adressa au vieux:

— Tu sais, Pétrovitch, ce qui m'inquiète. Cette semaine, c'est la troisième rafle quand ils encerclent tout un quartier. La supposition de Yanina a coïncidé avec mes idées. Je ne lui ai pas parlé des deux autres rafles, mais tu vois, ce qu'elle me transmet. Je n'ai plus de doute: il ne peut s'agir que d'un radio s'ils ont alerté tout un bataillon mécanisé. Et lui, il est insaisissable. Ah, si nous pouvions contacter ce gars ou cette jeune fille! Si tu savais comme nous en avons besoin! C'est la liaison avec Moscou.

— S'il a des messages à transmettre, donc, il est lié à ceux qu'il faut.

— Mais à qui? A qui?

— Eh, mon ami, nous ne sommes pas seuls à Minsk. Je t'ai dit qui j'ai rencontré...

— Je sais que nous ne sommes pas seuls. Mais comment pouvons-nous réunir tous?

— Et pourquoi? Pour que les hitlériens nous attrapent plus facilement? C'est un artiste qui veut que tout le monde le connaisse. Et maintenant nous n'avons pas besoin d'applaudissements. Il vaut mieux agir seul.

— Tu as dans le sang cette psychologie individualiste.

Zakhar Pétrovitch ne s'offensa point. Il rigola.

— Je suis un pot, tu peux bien le dire, mais tu ne me mettras pas dans le four.

— Tu as peur du feu? fit le Commandant d'un ton batailleur, presque caustique.

Mais le vieux lui répondit avec une condescendance paternelle:

— Ne me casse pas la tête, Andrey. Buvois encore, ce sera mieux.

— D'accord. Andrey but une gorgée et fit une drôle de mine. — Olga a bien dit: cela sent le pétrole. Tu le gardes, peut-être, dans un bidon à pétrole, vieux malin?

— En voilà un chicaneur, que tout marche bien! Ta femme doit avoir une grande patience avec toi.

Cette boutade fit rire Olga. Alors Andrey éclata de rire, comme il l'avait fait au cours de leurs rencontres, en faisant voir une rangée de belles dents blanches.

— Ça va, Pétrovitch, tu peux croire que ton eau-de-vie est parfaite. A ta santé, chef de ravi-taillement.

— J'étais chef d'état-major, tu me baisses en grade.

— Toi, tu as chaque jour un nouveau rôle. Et tu dis que tu n'es pas un artsite. Un artiste, et encore quel artiste!

— Cesse tes boniments... Mange avec du pain. Ne te gêne pas. J'achèterai du pain. Je ne vais pas mourir de faim avec mon métier.

— Si tu savais le goût des draniks que fait Olga. C'est à s'en lécher les babines. J'en ai goûté une fois et j'en rêve toujours.

Cet éloge fut agréable à Olga bien qu'il eût été énoncé sous forme de plaisanterie. En général, toute leur conversation lui plut, aussi bien que leurs rapports, simples et amicaux, malgré la différence d'âge, de situation et d'instruction. Ce Commandant, s'il n'est pas un officier de l'Armée Rouge, il serait un chef soviétique, cela se voit

d'après toute sa conduite. Tandis que le vieux, c'est un homme simple, qui n'a pas de jambe et qui bricole un peu: il fait des bottes, des tabourets. Mais cet homme a su se révolter contre l'ennemi. Il n'y avait qu'une chose qui avait désenchanté Olga: c'était l'aveu involontaire du Commandant qu'ils n'avaient pas de liaison avec Moscou. Elle était sûre que les hommes comme ça devaient absolument être liés à Moscou. Mais elle vit le désir du Commandant de trouver le radio, il se cassait la tête pour cela. Elle voulut l'aider. Mais comment? C'est la même chose que de chercher une aiguille dans un tas de foin.

Sa notion sur les militants clandestins changea lorsqu'elle entendit la remarque de Zakhar Pétrovitch qu'ils n'étaient pas seuls dans la ville et qu'il avait rencontré un homme qu'il ne voulait pas nommer devant elle. Elle ne s'offensa pas. Elle consentit tout de suite que chacun d'entre eux devait en savoir le moins possible sur les militants. Car si la personne ne sait rien, elle ne peut en parler ni à sa femme, ni à son ami, ni au juge d'instruction. Il y eut un moment quand elle sentit le danger plus profondément qu'auparavant sur cette voie dans laquelle elle venait de s'engager. Une crainte bougea dans son cœur quand le maître de la maison suggéra: „Pour que les hitlériens nous attrapent plus facilement?“ Oui, ils peuvent les attraper. Mais ces hommes, ils en parlaient si calmement. C'est, peut-être, comme des soldats qui parlent de la mort éventuelle au combat. Ils boivent, ils mangent, ils rigolent et... ils évoquent la mort comme quelque chose d'inévitable à la guerre. Mais personne n'oublie son devoir: mener un combat, attaquer.

C'était le vieux invalide qui l'avait dit, celui, qui avait vécu sa vie. Il avait vécu, et elle, Olga ne venait que de la commencer, cette vie... Et

Yanina Ossipovna? Et le Commandant? Ils s'étaient mis d'accord pour avoir un enfant. Et quand même ils allaient au combat.

Vraiment, Olga eut la chance ce jour-là de voir des gens si différents. Elle les aima, ces gens, elle comprit qu'ils participaient à cette lutte non pas pour leur profit. Ils confirmaient ce que Sacha lui avait dit. Peut-être, ce qui était le plus important pour elle, c'était qu'ils avaient cru en elle, qu'ils lui avaient confié leurs vies. Pourrait-elle reculer maintenant? Non, elle n'avait qu'une seule voie à suivre. Etre avec eux. Pour la gloire ou pour la mort. Comme on le chante dans une chanson.

## X

Olga ne dormait pas. Elle ne pouvait pas s'endormir. Elle écoutait attentivement la nuit, elle percevait chaque bruit, chaque son. Des coups de feu lointains lui donnaient moins d'angoisse: elle en avait entendu plus d'une fois. Elle ne faisait pas attention aux sifflements et aux bruits des locomotives. Voilà, elle entendit l'aboiement des chiens et elle fut sur ses gardes, prête à bondir. Les habitants n'avaient pas de chiens, on les avait exterminés selon les ordres allemands. Ce n'était que ceux qui faisaient la chasse aux hommes qui avaient des chiens. Mais les chiens qui l'avaient inquiétée, la calmèrent aussi: l'aboiement ne s'approchait pas. Elle fut inquiète d'entendre d'autres bruits: bruits à peine perceptibles, mystérieux qui remplissaient sa vieille maison. Il lui semblait que quelqu'un respirait fort près de la fenêtre, que quelqu'un s'était caché au grenier et y bougeait doucement, et que dans la cave quelqu'un déplaçait des tonneaux, des caisses, de grandes bouteilles.

Elle n'avait pas peur de revenants, elle ne

croyait pas aux domovoïs <sup>1</sup>. En général, elle n'avait peur de rien. Ces dernières nuits elle dormait paisiblement. Il arrivait qu'elle ne pouvait pas s'endormir assez vite quand la journée qui venait d'expirer avait été remplie d'événements auxquels elle devrait réfléchir sérieusement dans la nuit, se rappeler tout ce qu'elle avait vu et avait entendu. Mais même dans ce cas-là elle réfléchissait, elle n'écoutait pas attentivement les bruissements de souris qu'elle prenait aujourd'hui pour une embuscade des espions de la gestapo. C'était drôle. A quoi bon faire une embuscade? Un seul soupçon leur suffit pour qu'ils viennent avec des autos, pour qu'ils saisissent non seulement le coupable, mais sa famille, ses voisins, toute la rue... Elle, Olga le savait et, pourtant, elle s'endormait sans crainte tous les soirs après avoir commencé à exécuter des missions de militants clandestins. Elle restait dans la maison avec Svéta elle ne demandait même pas à la mère Maryla de venir passer la nuit chez elle. Elle ne le faisait pas car elle attendait toujours Sacha. Elle l'attendait chaque nuit. C'est à cause de cela qu'elle ne pouvait pas s'endormir parfois. Elle avait surmonté sa peur, comme elle croyait, à jamais, ce premier jour-là, aux permanences clandestines, surtout chez Zakhar Pétrovitch.

Plus elle faisait connaissance avec des militants clandestins, plus elle pénétrait profondément à son travail, plus elle devenait courageuse. Ou, peut-être, s'habituaient-elle au danger? On s'habitue à tout.

Le travail la passionnait. Comment ne pouvait-il pas la passionner si toute son activité de marchand avait un autre sens, un sens secret. Elle

---

<sup>1</sup> Génie familial de la maison dans le folklore russe (N.d.T.).

ne s'affairait plus pour son profit personnel. Se tenant à côté de ses amies, elle les regardait d'autres yeux et elle se disait avec émotion: „Si vous saviez qui je suis et ce que je fais!“ Quant aux policiers, elle se moquait d'eux.

Il est vrai que maintenant elle devait s'occuper d'utôt de frusques, ce qu'elle n'aimait pas: elle devait faire du porte à porte et acheter des effets. Mais elle n'oubliait pas le marché: elle devait se défaire avec profit des vivres qu'elle avait reçu en échange, autrement, elle aurait cessé tout son commerce et ses voyages à la campagne auraient provoqué des propos déplacés, des conjectures, des soupçons.

Bien sûr, Olga ne se doutait pas qu'elle était devenue un des membres les plus actifs du groupe clandestin. Andrey avait l'agent de liaison qu'il avait voulu avoir. „Rien que de la liaison“, répétait-il toujours quand il s'agissait d'Olga. Mais grâce à son métier d'„accapareuse“, son infatigabilité — faire la moitié de la ville en une journée — sa ruse et son esprit, son charme féminin, car elle savait faire un clin d'oeil, lancer une plaisanterie, faire une connaissance sans beaucoup de peine à l'aide de ses anciennes connaissances parmi les citadins et la police; Olga se transformait, d'elle-même, sans missions spéciales, en un bon éclaireur. Elle savait toutes les nouvelles, elle savait tout ce qui se passait ou ce qui se trouvait en ville, elle savait où cela se passait et où cela se trouvait, elle avait aidé, de ce fait, à établir des liaisons avec d'autres groupes clandestins, ne le sachant même pas. Grâce à sa propre initiative elle s'était réconciliée avec son frère, qui travaillait à la bourse du travail et apportait quelques nouvelles de là-bas. Elle avait d'autres raisons d'aller faire des courbettes devant son frère, des raisons personnelles: s'il lui arrive quelque chose,

qu'il n'abandonne pas Svéta, il est son oncle; elle n'avait plus peur comme autrefois, mais elle ne l'ignorait pas qu'il pouvait lui arriver quelque chose, elle prévoyait tout d'une façon pratique, le meilleur et le pire.

Elle voyait rarement le Commandant. Elle n'était jamais plus venue chez Yanina Ossipovna. Elle avait une liaison permanente avec Zakhar Pétrovitch; cela s'était passé tout simplement, car personne ne lui avait défendu de visiter cette cour sans porte cochère, cette maison qui ne se fermait pas, au contraire, le maître de la maison lui avait dit le jour de sa première visite: „Viens me voir, Olga.“ Donc, elle pouvait y venir comme ça, sans mission. Elle aimait à venir dans cette maison qui n'était pas achevée. La simplicité et le naturel du vieil invalide, le manque de secret dans sa conduite, de rappels de la guerre et du danger l'attiraient avec force. C'était un homme calme à merveille, son calme et sa persuasion extraordinaire dans la nécessité et l'inévitabilité de tout ce qu'ils faisaient, eux, militants clandestins, se transmettaient à Olga. Sans doute, ils parlaient de la guerre, mais leur conversation terminée, Olga n'avait jamais peur, même elle n'avait plus de mauvaises idées comme cela se produisait après les rencontres avec d'autres gens. On aurait dit que la mort et la peur n'existaient pas pour lui, il n'en parlait jamais. Il parlait de la guerre gaiement, en riant, ou, parfois, d'un ton sérieux, comme la plupart des gens parlent de leur travail: dans les champs, à l'usine. C'est ainsi que le père d'Olga parlait de son métier. Peut-être, l'invalide, n'avait-il pas de métier dans sa vie civile, peut-être, restait-il militaire dans son âme, c'est pourquoi il parlait avec humour de ses occupations civiles. Il lui montrait les bottes qu'il avait faites et il riait: „Regarde, Olga, jamais je n'ai réussi à faire

une paire de bottes qui se ressemblent. Il va me rosser, le client!“ Ou tout à coup, regardant la porte, il éclatait de rire: „Oh, que tout marche bien! Je n’ai même pas vu que le jambage est de travers. Pour un maître, j’en suis un!“

Il parlait volontiers, toujours en riant, de ses marches dans l’armée de Boudionny, avec amour pour celui-ci, pour ses camarades. Il parlait des circonstances où il avait perdu sa jambe et Olga voulait rire, mais elle ne le faisait pas, ce n’était pas bien de rire du malheur d’autrui, de l’infirmité.

Avant la guerre la belle-fille de Zakhar Pétrovitch, la femme de son fils aîné, un officier, était venue chez lui avec son petit-fils. Elle eut peur de la guerre. Elle se précipita à la gare, mais elle ne put partir ni avec un train de voyageurs, ni avec un train de marchandises. La femme de Zakhar Pétrovitch était partie à pied avec la belle-fille pour l’aider à porter l’enfant qui avait deux ans. Elle avait l’intention de revenir, mais... „Mes femmes ont détalé, je crois que les chars allemands n’ont pas pu les rattraper. Autrement elles seraient de retour, beaucoup de Minskois sont rentrés.“ Il parlait de sa femme et de sa belle-fille avec une angoisse dissimulée, tristement, mais toujours en plaisantant. Quant au fils cadet, Vitiok, qui venait de partir chez les partisans, il en parlait toujours d’un ton sérieux, soucieux, paternel. „Aujourd’hui j’ai vu mon Vitiok en rêve. Nous avons scié du bois. Des sapins très minces. Qu’est-ce que cela signifie, Olga, tu ne sais pas?“ Il ne croyait ni aux rêves, ni aux signes, il se moquait des icônes et des dieux, il chassait de chez lui des diseuses de bonne aventure qui allaient de maison en maison, mais il commençait à croire à tout ce qui concernait Vitiok. „Si tu savais quel est ce gars, mon Vitiok“,! „C’est Vitiok qui a fait cela. Il fait ce qu’il veut de ses doigts.“

Sans doute, ce ne fut pas seulement à Olga qu'il avait parlé de Vitiok; ce n'est pas sans raison que les militants l'avaient surnommé „Vitiok“.

Olga avait aimé ce vieil original dès leurs premières rencontres. Elle s'était fiée à lui plus qu'à tous les autres. Elle n'osait plus demander au Commandant de permettre à Sacha de venir chez elle ou de lui donner son adresse. Elle le demanda à Zakhar Pétrovitch. Celui-ci, sans rien dire, la comprit, elle en fut même un peu gênée. „Je connais ton Rossignol. Nous l'appelons Rossignol. Il est venu chez moi, il a passé deux nuits ici. Un gars intelligent. Comme mon Vitiok.“

Deux jours après il lui donnait l'adresse, en souriant: „Andrey aime jouer à la conspiration. Pourquoi a-t-il voulu vous séparer? Ayez une joie, au moins. La conspiration est une chose astucieuse. Plus elle est simple, plus elle est sûre. Il ne faut pas y jouer.“

La même journée elle se précipita à l'autre bout de la ville, à la rue Kamennaïa. Aless n'était pas là. Elle se calma, comme le peut une femme, quand elle vit qu'il habitait chez un couple de gens âgés, vivant seuls. Olga tourna, se pavana devant eux pour leur donner à comprendre que le but de sa visite était un intérêt purement féminin, elle demanda même: „Des jeunes filles ne viennent pas chez lui?“ — „Eh, ma chérie! C'est un saint“ lui dit la femme. „Ils sont tous des anges, ma mère, quand ils prennent le sein de maman, mais dès qu'ils voient le sein d'une autre femme, on ne sait plus où est passée leur sainteté.“

La vieille fit même le signe de croix en cachette.

Aless vint le lendemain. Olga chauffait le four, elle était affairée. Elle l'embrassa, le serra dans ses bras humides. Il lui reprocha d'avoir parlé de la sorte devant ces gens, elle avait troublé les vieux

qui l'avaient accusé de connaître une fille semblable à celles qui s'abouchent avec des officiers allemands. Elle lui répondit d'un ton furieux, répétant les paroles de Zakhar Pétrovitch:

„Ne jouez pas à la conspiration avec Andrey. Quant à tes vieux, je le leur ai dit parce qu'ils ne m'ont pas plu. Ils sont comme... comme s'ils étaient apeurés depuis leur enfance. Et moi, je n'aime pas les peureux!“ — „Quand as-tu eu le temps de devenir si brave?“

Ils faillirent se quereller.

C'était vrai, le couple ne lui avait pas plu. En pensant à la sécurité de Sacha elle le dit à Zakhar Pétrovitch, elle lui raconta tout comme cela s'était passé. L'invalidé rit aux larmes. „Ah, que tout marche bien! Alors tu dis, dès qu'ils voient le sein d'une autre femme?..“ Mais il la calma: le maître de la maison était son ancien ami, ils avaient fait la guerre ensemble contre les blancs, ouvrier de l'usine de réparation des locomotives, il avait été membre du Parti, puis il avait été exclu à cause de sa femme, elle allait à l'église: une femme honnête, bonne, mais pieuse.

Olga fut contente d'entendre que Sacha n'habitait pas chez n'importe qui, mais qu'il était sous la protection d'un homme tel que Zakhar Pétrovitch, elle se disait que c'était la protection la plus sûre. Il était vrai qu'il arrivait parfois que celui-ci l'étonnait et lui faisait peur par son manque de prudence et par un risque déplacé, comme elle le croyait.

Dans la partie de la maison qui était inachevée le vieux gardait une chèvre, avait-il besoin de voir un être vivant dans la maison, d'ailleurs un verre de lait coûtait cher. La chèvre lui faisait des câlineries comme un chien, elle se ruait même sur les étrangers comme un chien. Pendant longtemps elle ne permettait pas à Olga de l'approcher,

jusqu'à ce qu'elle ne comprît, peut-être, que la femme était presque chez elle dans la maison. Là où se trouvait la chèvre, il y avait du foin qui recouvrait le plancher le long d'un mur orbe. Une fois quand Olga était restée pour soigner la chèvre elle prit du foin avec une fourche par-dessus les planches qui séparaient le foin de la chèvre. Quand elle sortait la fourche quelque chose de lourd, de rond tomba et roula sur le plancher. Il faisait sombre dans la maison, voilà pourquoi elle ne put pas bien voir ce que c'était. Elle se pencha au-dessus des planches, prit la chose dans ses mains, l'approcha de ses yeux et faillit s'évanouir de surprise et de peur. Une grenade! Ronde, à corps rayé. Elle en avait vu jadis, dans la salle militaire de l'école, elle savait qu'on les appelait „limonka“<sup>1</sup>. Mais les grenades de l'école étaient creuses, déchargées, tandis que celle-là, une grenade de combat, sans doute, elle était tombée, s'était heurtée au plancher, et la fourche de fer l'avait accrochée... Donc, elle pouvait éclater. Dans sa main. Que faire? La lancer quelque part? Mais partout il y avait des murs. Dans le foin? Il prendrait feu à cause de l'explosion.

Elle ne savait pas combien de temps elle était demeurée sans bouger, tenant sa mort sur sa paume. Puis elle comprit que si la grenade n'avait pas éclaté tout de suite, donc, il n'y avait pas de danger imminent. Doucement, comme si la grenade était en verre, elle la mit sur les planches. Toute blanche, elle entra dans la chambre. Zakhar Pétrovitch, rien qu'à la regarder, devina qu'un événement extraordinaire était arrivé. Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre: la gestapo, n'encerclait-elle pas la maison? Non, on n'entendait personne.

„Il y a une grenade... dans le foin...“

---

<sup>1</sup> Du mot russe "limon" — citron (N.d.T.).

— „Ah, que tout marche bien! Tu m'as fait peur. Comment a-t-elle roulé?“

Il y alla, prit la grenade, la lança en l'air comme une balle, l'attrapa avec sa main.

„N'aie pas peur. Il n'y a pas de bouchon-allumeur. As-tu eu peur? — il franchit les planches, se retrouva dans le foin et appela Olga: — Viens ici, je vais te montrer quelque chose.“

Il fouilla dans le foin, fit une place et lui montra un „nid“ où, comme des oeufs d'un grand oiseau, il y avait des grenades, une cinquantaine à peu près. Il fut content comme un garçon: „Tu vois cette richesse, Olga! Il faudrait bien la porter aux nôtres. Mais comment? Ici nous ne pouvons pas les utiliser. Et pour eux, dans la forêt, c'est comme du pain.“

Peu de temps avant cela Olga avait exécuté une mission peu ordinaire: elle était allée chez les partisans, leur avait porté des bandes pour pansement, de l'iode, d'autres médicaments. Il est vrai, elle n'était pas venue jusqu'aux partisans, elle avait donné tout cela à leur agent de liaison dans le district de Roudensk, à un ami de Zakhar Pétrovitch, avec lequel il était allé à la pêche au lac Serguéévskoïé.

... Une porte claqua, quelqu'un fit grincer des planches gelées. Il sembla à Olga que c'était la porte bâtarde qui avait claqué et que c'étaient les planches de son perron qui grinçaient: les bruits étaient si proches. Elle sauta comme un oiseau, colla le nez à une vitre, puis à l'autre. Elle n'avait pas fermé les volets, elle avait peur de vivre aveugle et sourde, elle s'étonnait que sa mère avait toujours fermé les volets, qui avait-elle craint par ce temps de paix?

Elle sortit dans la cuisine et entendit la toux et le gémissement du vieux voisin, elle le vit qui rentrait dans sa maison, portant une pelisse noire

et un caleçon blanc. Elle pensa à ses voisins: maintenant elle ne pouvait pas rester indifférente envers eux. Sa mère s'était souvent querellée avec ce voisin, lui, il était maintenant impossible de se souvenir de la cause. Quant à Olga, elle avait tâché d'établir de bons rapports avec tous ses voisins au début de la guerre quand elle était restée seule avec l'enfant. Elle venait en aide à ses voisins avec les vivres. Mais elle se dit avec tristesse qu'elle ne pouvait se fier à aucun d'entre eux comme elle pouvait se fier aux Borovski.

Elle avait froid d'être restée sur le plancher sans chaussures. Elle mit ses valenkis <sup>1</sup>, jeta une pelisse sur les épaules. S'assit près du four. Elle avait décidé de ne plus se coucher, car elle savait qu'elle ne s'endormirait pas. Elle va protéger son sommeil de cette manière, elle sera assise pour ne pas sauter à chaque bruissement de souris et pour entendre le plus vite possible le vrai danger.

Qu'est-ce qu'ils auraient fait, elle et Sacha, si des uniformes noirs étaient venus ici? Non, il vaut mieux de ne pas y penser. Puis elle se dit qu'il fallait sortir la croisée d'hiver de la fenêtre dans la cuisine: pour qu'on puisse ouvrir la fenêtre et sauter dans la cour. Elle se dit encore qu'elle devait prendre chez Zakhar Pétrovitch quelques grenades pour Sacha, au cas où il lui faudrait se défendre. Elle était sûre que Sacha ne se rendrait pas, qu'il résisterait. Auparavant la seule idée de ce combat inégal lui aurait fait peur, maintenant elle comprenait que cette issue est unique et la plus naturelle.

Les idées se succédaient.

Peut-être que c'était bien que les Borovski n'étaient pas ses voisins les plus proches? Léna était la dernière qui l'avait récemment appelée bour-

---

<sup>1</sup> Bottes de feutre (N.d.T).

geoise et même traîtresse et putain. Mais elle, Olga, elle ne s'était pas offensée, au contraire, elle fut contente que cette discussion avait eu lieu après... après ce qu'avait changé sa vie.

Quant à Léna, Olga savait tout sur elle, Zakhar Pétrovitch lui faisait des éloges, il disait qu'Olga avait une bonne amie. Léna ne savait rien sur Olga, ce qui plaisait à Olga: pour la première fois elle aurait triomphé de Léna, donc, son activité dans l'organisation clandestine était plus secrète. Léna ne savait rien sur Sacha. Elle vint un jour et demanda où était Aless; les Borovski auraient appris par des voisins que le locataire d'Olga avait disparu.

— Mais je l'ai chassé.

— Et pourquoi?

— Il ne sait rien faire. Est-ce un homme? Il gêne tous les autres. Tu sais, qui vient chez moi? Il y a un officier qui me fait la cour.

C'est alors que Léna lui avait dit les mots qu'Olga n'avait jamais entendu de personne. Olga ne faisait que verser de l'huile sur le feu, elle se montrait d'une façon peu louable... Léna, blanche de colère la maudit et la menaçait: les nôtres viendront, ils te pendront avec les autres traîtres. Quand Léna fut partie, Olga eut peur: qu'est-ce qu'elle a donc débité, imbécile! Si Léna le dit aux autres, elle ne pourra plus regarder les gens dans les yeux. D'ailleurs, c'est un péché devant Dieu et son propre enfant que de se diffamer ainsi.

Mais, évidemment, Léna n'avait pas tout dit car la vieille Borovskaïa vint chez Olga et lui demanda de prendre Kostik avec elle pour aller aux provisions dans des villages. „J'ai ramassé les meilleures frusques, qu'il les échange contre des produits, la famille souffre la faim.“ Olga consentit, en tout cas, elle aurait un homme à côté d'elle, un protecteur. Elle n'aimait pas partir

avec des femmes, elle avait peur de partir seule. Mais Kostik, ce saligaud, il la taquinait tout le temps qu'ils allaient à Sloutsk, coupant comme un rasoir, on ne peut pas lui dire un mot, il se moquait de son commerce, lançait des grossièretés à tout Allemand rencontré. Un camion allemand les avait pris, à la fin du voyage Olga était occupée à compter des marks pour en donner au chauffeur, mais Kostik, il cria à haute voix: „Tu mérites une balle dans la tête, chien hitlérien. Tiens, sa gueule grasse avec nos provisions, canaille fasciste.“ Olga faillit s'évanouir de peur. Heureusement que l'Allemand ne comprenait pas un mot. Il acquiesçait d'un signe de tête, approuvant Kostik, et il répétait: „Ja, ja...“

Olga ne se retint pas et donna une taloche à Kostik: „En voilà un combattant, nom de Dieu! Imbécile, bourré de vannure.“ Après cela Kostik se tut, il ne prononça rien pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, comme s'il était muet. Olga s'inquiéta que ce petit sot ne lui jouât un tour, comment allait-elle se débrouiller? Quant à l'échange, il n'échangeait rien, Olga devait faire tout elle-même, il ne portait que les besaces avec du millet et de l'orge.

Leur chemin de retour, ils passèrent une nuit à Valériany. Kostia et le fils du maître de la maison, un peu plus âgé que lui, partirent à une soirée, c'était la fête de Noël; il n'y avait ni couvre-feu dans le village, ni cette tension comme dans la ville où on avait peur de son voisin à côté duquel on avait vécu toute la vie.

Le lendemain quand ils se remirent de nouveau en route Kostik se mit à parler, mais ses propos étaient autres, on aurait dit qu'il avait changé pendant la nuit. Il lui dit d'un ton sérieux, poli, même il s'adressa à elle sans cette familiarité qui lui était propre: „Petite tante, ne monte pas dans

un camion — moi, je ne veux pas... Bien sûr, je t'aiderai à porter nos besaces jusqu'à Minsk, et puis, s'il te plaît, tu te débrouilleras toute seule. Je n'irai pas en ville."

Olga poussa un cri: en voilà un malheur, il ne manquait que ça!

— Mais où iras-tu?

Kostik tarda à répondre:

— J'irai chez les partisans.

— Imbécile, où est-ce que tu les trouveras?

„Je les trouverai!" il y avait de la certitude dans sa réponse et dans son regard, Olga en perdit la tête: que faire? comment allait-elle se conduire? Elle essaya de le supplier.

— Kostik, mon chéri, que me fais-tu? Ta mère me tuera pour ne pas t'avoir ramené. Elle mourra de douleur.

Il s'assombrit, se tut, souffla du nez, il avait un rhume de cerveau.

— Elle n'en mourra pas. Elle n'est pas la seule à avoir des enfants au front.

Olga n'arrêta pas de camion, elle avait peur que Kostik ne montât pas avec elle et que leur conduite put paraître suspecte aux Allemands; ces Allemands, ils sont différents, il y en a parmi eux qui sont humains, mais pour la plupart des cas ce sont des sauvages.

Elle espérait que Kostik allait changer d'avis. Ils marchèrent toute une journée sur une route glissante, portant leurs lourdes besaces. Kostik ne répondait plus à ses persuasions, il se taisait, il était triste. Puis il lui demanda combien il leur restait encore de chemin à faire jusqu'à Minsk; Olga comprit que sa résolution était ferme.

— Où les trouveras-tu, ces partisans?

— Dans la forêt.

— Avec cette neige? Tu tomberas comme l'agneau du conte. Les loups te mangeront.

— Ne me fais pas peur. A d'autres! Il y a des loups plus méchants dans la ville.

Ils ne pourraient pas gagner la ville en une journée s'ils ne prenaient pas un camion. Il leur faudrait encore passer une nuit quelque part. Et cette nuit Kostik disparaîtrait, elle ne pourrait même pas dire aux Borovski où il était allé, dans quelle forêt.

— Veux-tu, je te conduirai dans la forêt chez les partisans?

Surpris, Kostik s'arrêta net.

— Toi? Tu peux me conduire chez les partisans?

— Oui, si tu me le demandes comme il faut.

— Tu me fais rire.

Il tomba sur un rempart de neige à côté de la route, agita les jambes en l'air pour montrer qu'il avait envie de rire, qu'il se moquait d'elle, d'une marchande de la Komarovka, qui savait où se trouvaient les partisans; on voyait bien qu'il ne voulait pas rire, qu'il n'était pas d'humeur à plaisanter, lui, exténué, gelé, rempli de craintes devant cette vie inconnue où il allait entrer. Olga comprit tout cela, mais fut néanmoins blessée par cette bouffonnerie.

— Ce n'est rien, tu peux rigoler, si tu en as envie.

Il la rattrapa, sérieux, comme s'il était devenu plus âgé, il aurait compris, petit diable, que ce n'était pas pour rire qu'elle lui avait parlé des partisans.

— Excuse-moi, Olga, pour tout. Tu penses que quelqu'un d'autre que moi t'aurait cru d'être liée avec les partisans? Que tu es brave! Léna ne fait que parler... comme si nous avons besoin d'être persuadés. Elle ne sait rien. Je lui ai parlé à propos des partisans.

En voilà un malin, il sait bien qu'elles sont jalouses, l'une de l'autre, sa soeur et Olga.

— Mais pour cela nous devons aller du côté de Roudensk.

— Où tu veux, je te suivrai au bout du monde.

¶ Marian Sivets, agent de liaison, cheminot sous l'occupation, comme il l'était avant la guerre, habitait dans un village, il ne fut pas content qu'elle amenât ce garçon sans demander l'accord de Zakhar Pétrovitch; il lui dit: „Les partisans ont besoin de militaires, d'officiers de l'Armée Rouge, et pas de ces morveux, les villages en sont pleins, tu n'as qu'à leur faire signe“. Mais, au bonheur de Kostik, Sivets connaissait bien Léna ils s'étaient rencontrés chez Zakhar Pétrovitch; peut-être, on avait formé d'abord Léna comme agent de liaison, et puis Olga, elle leur serait mieux convenue.

Olga ne se hasarda pas à aller chez les Borovski, elle avait peur de ne pouvoir expliquer à la mère où avait disparu son fils. Elle demanda à un garçon son voisin, de dire à Léna de venir chez elle. Léna accourut, tout essoufflée, blanche comme un linge, elle cria d'une voix terrible de la porte:

— Où est Kostik? Où l'as-tu caché?

Olga dut lui raconter toute la vérité. Une grande réconciliation eut lieu. Elles s'embrassèrent, elles s'excusèrent, elles se demandèrent pardon, elles se jurèrent de ne plus jamais se disputer.

Maintenant Olga était plus calme, elle avait une âme amie près d'elle, sa camarade d'école à qui elle pouvait tout dire, demander son avis, sans rien cacher. Auparavant elle regrettait que les Borovski n'étaient pas ses voisins les plus proches, que ce n'était pas une seule palissade qui les séparait, il lui semblait qu'ils auraient pu se venir en aide, les uns aux autres. Et maintenant elle se dit qu'il ne fallait pas crier sur tous les toits son amitié avec eux. Il valait mieux se tenir à l'écart. Peut-être, elle ne devait plus aller si souvent chez Zakhar Pétrovitch. Non, chez lui, elle

pouvait bien y aller. Elle n'avait pas peur pour lui. Mais pour Sacha .. Il ne faut pas que celui-ci vienne chez elle pour la nuit, car cela ne lui donnait pas beaucoup de joie. La peur qui l'avait quittée, maintenant elle allait dans la ville et dans les villages sans crainte, cette peur revenait. Son sommeil était devenu calme. Elle n'avait plus besoin de cette peur qui lui rongeaient l'âme, comme la rouille ronge le fer, qui affaiblissait sa volonté.

Elle resta plongée dans ses réflexions et elle n'entendit pas que Sacha avait quitté son lit, était entré dans la cuisine. Elle tressaillit, le voyant surgir devant elle, comme s'il l'avait surprise quand elle faisait quelque chose de défendu, de honteux.

— Pourquoi restes-tu ici?

— Tout simplement... Je ne peux pas m'endormir.

— Pourquoi donc?

— J'ai dormi pendant la journée, elle le trompa sans y penser, car il savait qu'elle ne se couchait jamais pendant la journée.

— Il va faire jour et tu n'as pas dormi.

— Si, j'ai dormi.

— Mais non, moi, je le sais.

— Alors toi comme moi, tu n'as pas dormi, s'étonna-t-elle. Auparavant elle croyait qu'elle pouvait toujours savoir d'après le souffle s'il dormait ou non; son sommeil était toujours inquiet comme celui d'un garçon qui avait couru toute la journée, qui avait eu pas mal d'impressions; cette nuit il avait „dormi“ calmement, sans bouger, c'est ce qui l'avait trompée.

L'éclat de la neige dans la cour permit à Olga de voir qu'il se tenait devant elle, pieds nus, en chemise de nuit.

— Le plancher est froid. Prends les valenkis, je les ai chauffés.

— Et toi?

— J'ai les miens sur le four où ils se sèchent.

Elle lui donna les vieux valenkis usés de son père, lui mit sur les épaules la pelisse qu'elle avait chauffée de son corps. Elle prit ses valenkis, petits, blancs, les mit. Elle demeura quelque temps en chemise de nuit.

— Assieds-toi. Nous avons une pelisse pour nous deux.

Contente, elle plongea comme une souris sous la pelisse, embrassa Aless, se serra contre lui, resta immobile, comme si elle voulait se fondre en lui, ou entendre les battements de son cœur, ou tâcher de pénétrer dans le fond de ses idées. Puis elle posa sa bouche contre sa joue et lui murmura ce que murmurent toujours les femmes:

— Que c'est bien d'être avec toi.

Mais il ne fit pas preuve de la même douceur, il était plus réservé que jamais.

— Qu'est-ce qui te tourmente, Olia que tu ne peux pas t'endormir?

Elle s'écarta un peu et réfléchit un instant. Devait-elle lui dire ce qui la tourmentait? Lui dire qu'il ne vienne plus ici, car elle avait peur pour lui? Non, si elle le lui disait, elle tuerait son amour, son unique joie.

— Je réfléchis comment nous allons vivre après la guerre, puis elle se reprit et se corrigea: Comment moi, je vais vivre.

— Tu as peur?

— De quoi?

— De cette vie d'après-guerre?

— Mais non! elle rit franchement. Si je n'ai pas peur de ma vie d'aujourd'hui, pourquoi veux-tu que j'aie peur de ma vie qui sera! Je suis heureuse de la vie que j'aurai. J'ai décidé fermement de faire mes études. J'étais couchée et je réfléchissais: j'irai à l'école. Puis j'entrerai à l'institut...

Et puis après, de nouveau à l'école, car je serai institutrice, je veux enseigner. Après sa rencontre avec Yanina Ossipovna elle y avait souvent réfléchi. Tu crois que je peux devenir institutrice?

Aless l'embrassa avec reconnaissance.

— Tes rêves sont beaux.

— C'est grâce à toi que je peux rêver maintenant.

Il soupira.

— Il me semble que moi, je ne peux plus rêver. Je rêve rarement. Même je ne veux plus lire. Surtout des vers. Cela me fait peur, Olga. Avant c'était pour moi la plus grande joie que de lire une bonne poésie. Tu sais que j'écrivais des vers, je me disais que j'étais un poète. J'étais heureux, oh, que j'étais heureux de savoir écrire des vers, d'avoir une profession qui donnerait du bonheur aux autres. Mes camarades de classe brûlaient d'envie d'entrer dans des écoles militaires. Moi, je n'ai jamais voulu être un militaire. Je voulais être un instituteur et... un poète. Et maintenant... je tue... Mais tu sais, pourquoi je ne peux pas m'endormir, ce qui me tourmente? Je suis incapable de faire cela, je ne l'apprendrai jamais... Je le fais et cela me tourmente... j'ai déjà tué trois... Allemands, des fascistes... Tu te rappelles les frissons que j'ai eus après que j'avais tué le premier. Et maintenant rien, pas de tourments particuliers, parfois... les nerfs... Les ennemis ont cherché leur mort, ils sont venus pour te tuer, pour me tuer, pour détruire notre peuple... Ils commettent des atrocités, ils tuent, ils pendent... Sang pour sang! Mort pour mort! — ce ne sont plus des mots. C'est le sens de notre vie d'aujourd'hui. Ils ont pensé qu'ils pourraient nous soumettre... Mais regarde le peuple qui se lève. Tu m'as dit que dans chaque village on ne parlait que des partisans. Et qu'est-ce qu'il y

aura encore! Ce n'est rien en comparaison avec ce qui les attend. Ils vont voir. Je le comprends. Je le comprends mieux que les autres: plus nous les tuons, plus proche sera notre victoire. Mais tu sais ce qui s'est passé avec moi? J'ai reçu une mission... Le comité clandestin a prononcé un arrêt à un traître. La mort! Je suis chargé de mettre cet arrêt en exécution. Mais tu sais... Tu sais... Tâche de comprendre que je ne l'aurais dit à personne, ce n'est qu'à toi... à toi que je peux dire tout ça. Ceux que j'ai tués, des Allemands, des étrangers, je ne les ai vus que de loin, je ne sais pas qui ils sont. Ils ne sont pas des humains pour moi. Ils sont venus me tuer, moi, et je les tue. Et celui-ci c'est un des nôtres. Il est de chez nous... un Biélorusse. Ce serait peut-être plus simple si je ne l'avais pas connu... Mais je le connais très bien, on se voyait... Je comprends qu'un traître est pire qu'un fasciste. Mais c'est égal... j'ai de la peine à tuer un des nôtres. Je ne peux pas... j'ai peur de cette mission, Olia. Je ne peux pas trouver l'issue: comment, où, quand faire cela... Je ne dors pas depuis deux jours...

Il eut des frissons sous la pelisse chaude, son inquiétude se transmet à Olga. Elle se dit que ce traître, c'était quelqu'un du groupe clandestin; elle eut peur: s'il allait lui dire le nom de l'homme qu'elle aurait connu, qu'elle aurait rencontré, à qui elle aurait confié plus que sa vie. Ou ce qui était pire encore: s'ils s'étaient trompés et s'ils avaient condamné à mort un innocent.

— Qui est-ce? demanda-t-elle tout bas,

— Drouka.

— Drou — ka? Olga fut soulagée: il n'était pas des nôtres, mais un flic. Elle fut étonnée: le plus doux parmi les policiers, le plus calme, on aurait dit qu'il avait honte de sa fonction, il flirtait avec elle, cela se voyait, mais il n'était

jamais insolent comme les autres, il voulait l'attirer par la caresse et la soumission; c'est pourquoi elle dit sans cacher sa surprise: — Il est si gentil...

— Gentil? — Aless ôta la pelisse d'un brusque mouvement, il se leva, indigné par ces paroles.— Tu ne sais pas, quelle est cette canaille. Il est calme, mais rusé comme un renard. Il a le flair d'un chien. Il a trahi des communistes, il a fusillé des Juifs du ghetto... Tous ses actes noirs sont inscrits dans l'arrêt de mort.

Olga se souvint qu'il y avait huit jours que Droutka était venu chez elle, qu'elle lui avait donné à manger et à boire et qu'il avait cherché à savoir où avait disparu son neveu. Elle lui avait dit qu'il était parti chez lui, dans son village, dans le district de Kopyl. Mais le policier, qui avait bu, lui demanda encore une fois: „Donc, tu dis qu'il est parti? Dans quel village?“ Et puis il dit encore, entre autres: „Il n'a pas le parler de Kopyl. Avant la guerre j'ai fait le tour de toute la région de Minsk. Mais à ce moment-là Olga ne prêta pas attention à ces paroles, elle était occupée par une autre chose: Droutka lui avait proposé de visiter son pays, le district de Tcherven. „Tu iras en traîneau comme une dame. Tu ne te perdras pas avec moi. Tu échangeras tes chiffons sous une bonne protection. Personne ne s'accrochera à toi. Et tu auras un profit plus que n'importe où, je te le jure. Ma soeur t'aidera. On n'est pas avare chez nous.“

Une proposition attrayante. Olga se dit qu'il fallait demander conseil à Zakhar Pétrovitch pour mieux profiter de ce voyage fait avec un policier: ils allaient partir dans la zone des partisans, comme appelait cette région le vieux militant clandestin. Elle savait ce qu'espérait ce coureur de jupons, mais elle n'avait pas peur, elle considérait qu'il ne la prendrait pas de vive force, il

n'était pas encore un bandit à ce point-là, s'il l'était, il aurait essayé de le faire ici, dans sa maison, il n'aurait pas peur des voisins, d'ailleurs, elle ne saurait appeler ses voisins, personne ne viendrait en aide maintenant. Mais la conduite de Droutka était telle qu'Olga lui était reconnaissante, il l'aurait protégé des autres policiers et des Allemands; ceux-là lançaient des propos salés quant à elle et Droutka, elle ne faisait qu'approuver ces propos avec une pudeur malicieuse, en tout cas elle ne les contredisait point, qu'ils se disent qu'elle vit avec Droutka, on l'accrocherait moins.

Maintenant quand Olga se souvint des questions de Droutka concernant Aless elle sentit qu'elle avait froid sous la pelisse. Elle se souvint encore que les autres policiers avaient peur de ce calme Droutka. Elle faisait le bilan de ses souvenirs: non, le comité clandestin ne s'était pas trompé. Ce n'était pas un innocent qui avait été condamné à mort.

Mais elle comprenait Sacha. Lui, rêveur, poète, si doux et si bon, il devait exécuter cet arrêt! Il est vrai, quand il s'agit des Allemands, des étrangers, des occupants, des bourreaux, c'est une chose, c'est la guerre — qui prendra le dessus? Mais tuer le sien, une connaissance...

Elle savait déjà qui ils étaient, les militants clandestins. Bien sûr, ils veulent que tout se fasse selon la loi, pour cela ils ont écrit cet arrêt, évidemment, il faut le lire au condamné. Où? Comment? Quand?

— Tu vas prendre froid, lui reprocha-t-elle, comme si elle n'était préoccupée que par cela. Viens ici, sous la pelisse.

Il n'obéit pas, il s'arrêta devant elle, et il sembla à Olga qu'elle voyait son visage dans cette obscurité, il était blanc comme sa chemise.

— N'aie pas pitié de lui, Olga. C'est un ennemi. Terrible. Dangereux. Pour nous tous.

— Je n'ai pas pitié. Je vais t'aider.

— Non, dit Aless avec fermeté. Andrey ne veut pas qu'on te charge d'autres missions, outre la liaison.

## XI

Au marché, Olga demanda à un policier qu'elle connaissait où habitait Drouotka. Deux heures après celui-là lui apportait son adresse pour se voir offrir une bonne coupe d'eau-de-vie. Olga faillit appliquer la force pour chasser le policier éméché et partit chez Drouotka.

Il habitait la rue Prolétarskaïa, dans une maison à deux étages. Elle avait décidé que si le policier n'était pas chez lui, elle lui laisserait une lettre, l'invitait chez elle; elle était sûre qu'il viendrait. Mais Drouotka lui ouvrit la porte. Olga ne le reconnut pas, elle ne comprit pas tout de suite qui était devant elle: un homme ou une femme. Il portait une longue robe de chambre de couleur, une toque noire, un pantalon de pyjama rayé, on dirait qu'il était venu dans ce corridor sombre du film allemand qu'elle venait de voir. C'est Zakhar Pétrovitch qui lui avait conseillé d'aller au cinéma pour lui raconter après ce qu'elle y avait vu.

Elle reconnut enfin Drouotka, ne se retint pas et éclata de rire:

— Ah, Fiodorka, que tout marche bien! A qui ressembles-tu, donc?

Le policier se troubla pour un instant, se gêna, réfléchit s'il devait laisser entrer cette visiteuse. Mais tout de suite son visage s'épanouit, il lui fit un salut comme dans le film, l'invita d'un grand geste:

— Je vous prie, ma chère visiteuse.

Ils entrèrent dans une chambre claire, à deux fenêtres. Olga s'arrêta, surprise. La chambre était encombrée de choses. Pendant toute leur vie, sa mère et Olga, qui travaillaient comme des boeufs dans leur potager, qui portaient des légumes au marché, qui achetaient toujours des choses, des habits, n'avaient accumulé la moitié de ce qu'il y avait dans l'appartement du policier. Deux tables, deux canapés, des fauteuils et des chaises, une commode en acajou, une armoire à glace, meilleure que celle qui était chez Olga et dont sa mère avait été fière. Mais ce qui lui sauta aux yeux c'étaient les tapis aux murs, deux grands tapis persans, comme on les appelait, des tapis de couleur, elle enviait toujours les gens qui en possédaient.

Mais ici elle n'envia pas Droutka, car elle se dit tout de suite que tout cela n'avait pas été accumulé d'une façon honnête, mais que tout avait été pillé, enlevé chez des gens qu'il avait tués, peut-être. Elle se souvint des propos d'Aless quant à Droutka, de la cause de cet arrêt de mort. Et encore elle se dit à sa manière, à la manière d'une marchande de la Komarovka: „En voilà un escroc, il tâche toujours de boire et de manger sans bourse délier, celui qui passait pour un veau a volé tant de choses.“

Elle lui dit:

— Eh bien, Fiodor, tu vis comme un prince!

Il rit, content de lui-même:

— Et pourquoi nous serions pires que des princes? Moi, je serai un prince. Veux-tu, je ferai de toi une princesse?

— Bernique, je suis une femme de la Komarovka. Je ne sais que vendre de l'oignon et des pommes de terre.

— Mais toi, si on t'attife, tu seras plus belle

que n'importe quelle princesse. J'en ai vu, des princesses!

„Où en as-tu vu?“ faillit-elle demander, mais se dit qu'il fallait dissimuler ses doutes, sa mère lui avait dit: quand on a affaire à un imbécile, il vaut mieux opiner du bonnet.

Droutka, sans trop se cacher derrière l'armoire, changeait d'habit. Pour ne pas le voir, Olga se détourna et fit semblant de regarder attentivement un tapis et un étrange fusil de chasse, à crosse rayée, qui pendait sur une ramure. Mais elle s'intéressa surtout à un tableau au-dessus du tapis: une jeune femme, très belle, lisait un livre à des enfants, ils étaient sept à peu près, grands et petits, tous se ressemblaient, habillés comme pour une fête: les fillettes portaient de longues robes, des rubans dans leurs cheveux, les garçons portaient des culottes, des chemises blanches, des vestes de couleurs différentes.

— Et pourquoi que tu n'as pas Hitler ici?

— Comment donc? Le voilà, sur la table, notre libérateur.

— Tiens, je n'ai pas fait attention. Elle loua le portrait:

— Il est beau. J'aime bien sa petite moustache. Et cette frange.

— Olga! dit le maître d'un ton sévère qui devait lui donner à comprendre que ce n'était pas un sujet de conversation.

Droutka sortit de derrière l'armoire. Il avait mis le pantalon noir de policier, des bottes, il avait ôté sa calotte ridicule, mais il restait toujours en robe de chambre qu'il avait déboutonnée, faisant voir une chemise brune un peu sale.

— Que dois-je offrir à cette chère visiteuse? se demanda Droutka en maître préoccupé, en se grattant la tête.

Près de la table Olga sentit la mauvaise odeur

d'une demeure d'homme: sur le plancher, dans un coin, il y avait un tas de casseroles et d'assiettes sales. Elle éprouva de l'aversion rien qu'à l'idée de manger quelque chose dans ces assiettes, bien qu'elle n'eût pas ce sentiment de dégoût: elle pouvait nettoyer une étable, panser une plaie purulente.

— Après, dit-elle. Aujourd'hui je n'ai pas le temps. La faim chasse le loup hors du bois, c'est comme moi. Je suis venue chez toi, Fiodor, pour parler affaires.

Drouotka cessa de faire de l'ordre sur la table et la regarda, tout étonné.

— Tu m'avais proposé de partir avec toi dans ton pays, dans ton village. Alors, je suis d'accord. J'ai réfléchi et je me suis dit: quant à Fiodor, il ne me fera pas de mal, je le connais bien. Et moi, j'ai acheté des chiffons, il faut faire l'échange, car je n'ai plus rien à manger.

— Je sais comme tu n'as rien à manger. Ne nourris-tu pas quelqu'un?

— Sans doute! Une division de soldats.

Drouotka rit, puis, encouragé, il s'étira, leva les bras, et, sans faire de bruit, comme un chat, il fit quelques pas vers elle.

— Quand partons-nous?

— Demain. Ce serait bien.

Il s'arrêta, fit la grimace, réfléchit un instant, dit avec incertitude:

— Mon chef ne me laissera pas partir.

— Toi? s'étonna Olga du fait qu'un chef quelconque ne laisserait pas partir la personnalité qu'était Drouotka. Son étonnement lui aurait donné une idée. Il rit les dents au vent, frappa sur la table avec sa paume.

— Oui. J'ai des atouts. Il me permettra.

— Je savais bien que tu n'avais que des atouts, sourit Olga et lui toucha l'épaule, le regarda avec

douceur dans les yeux.— Mais tu sais, Fédia, j'ai encore une chose à te demander. Chemin faisant nous irons voir mon oncle près de Roudensk.

— Tu peux bien dire: chemin faisant! Mais c'est un grand détour!

— Fédia, mon cher, on m'a dit que ma tante était tombée malade, on demande des médicaments. Mais avec ton cheval, vingt verstes <sup>1</sup>, ce n'est rien.

— Bon. Ça va. Avec toi j'irai n'importe où, tu sais persuader n'importe qui. Et j'aurai une récompense?

— Mais oui, elle rit d'une manière enjouée. Drouotka essaya de l'embrasser, mais elle l'évita avec adresse et espièglerie et le menaça du doigt.

— Eh, il faut d'abord gagner, elle recula vers la porte et dit: — Donc, je t'attends demain, Fiodor. Quand viendras-tu?

— A l'aube. Il faut partir le plus tôt possible, on va loin.

Une fois dans le corridor avec elle, il se vanta, en lui montrant deux portes:

— L'appartement d'un chef bolchéviste du comité de la ville. Et maintenant, il est à moi. Dans ces chambres ils vivaient à deux, et moi, j'y vis tout seul.

Elle quitta Drouotka et alla chez Zakhar Pétrovitch. La conduite de celui-ci ne lui plut pas. En général, il se conduisait toujours comme s'il ne s'était rien passé au monde et que seule l'arrivée d'Olga était le plus grand événement dans sa triste vie solitaire. Sa joie était toujours naturelle et sincère. Mais ce jour-là, on dirait qu'il n'était pas content de la voir, qu'il était préoccupé de quelque chose, bien qu'il tâchât de dissimuler

---

<sup>1</sup> Ancienne mesure itinéraire utilisée en Russie (1067m) (N.d.T.).

sa mauvaise humeur sous ses plaisanteries habituelles. Olga s'aperçut que quelque chose était arrivée. Elle se troubla: devait-elle lui dire tout? Elle avait fait le gros de l'affaire, elle pouvait faire tout le reste. Non, elle ne pouvait pas. Elle avait besoin de sa permission, sans cela elle n'avait pas le droit d'y amener le policier.

D'habitude elle ôtait ses vêtements et devenait tout de suite maîtresse de la maison, ce qui plaisait toujours au vieux. Cette fois-ci elle s'assit près de la table, comme si elle était venue en visite, sans se dévêtir. Le vieux s'assit en face d'elle; il se conduisait comme un maître qui veut rester hospitalier, bienveillant, mais qui ne pense qu'à dire adieu à ses visiteurs. Zakhar Pétrovitch portait une salopette ouatinée, un chapeau pelé sur la tête. Rien d'extraordinaire, il était toujours comme ça quand il ne faisait pas son métier de cordonnier. Mais Olga sentit qu'il faisait froid dans la maison, que le matin on n'avait pas chauffé le four, et ce fait la rendit inquiète: donc, quelque chose d'extraordinaire était arrivé. Mais elle se dit que dans ce cas-là elle avait plus de raisons de le mettre au courant de l'affaire. Car le vieux pouvait penser que sa conduite, à elle, était incompréhensible: elle est venue chez lui, y a passé quelque temps, puis elle est partie.

— Un policier me propose de partir avec lui. Il va chez ses parents, quelque part dans... dans notre zone. Alors je me suis dit: si je transmettais quelque chose à Marian? Je dirai au policier que c'est mon oncle. D'ailleurs j'y suis allée comme étant sa nièce.

Zakhar Pétrovitch s'accouda lourdement à la table et la regarda droit dans les yeux, son regard était si attentif et pénétrant qu'Olga en était mal à l'aise et elle eut de la peine à sublir ce regard, il lui sembla que le vieux avait compris qu'elle

ne lui avait pas dit toute la vérité, rien que la moitié.

— Comment s'appelle-t-il?

A-t-il pensé à Drouotka? Sans doute, il sait que Drouotka est condamné à mort. Ce serait drôle s'il ne le savait pas. Elle se disait souvent que ce n'était pas Andrey, mais lui, l'homme sans jambe, qui était le chef de ce groupe clandestin, en tout cas, il tenait beaucoup de fils. Il faudrait le tromper. Dans sa vie, elle l'avait fait pas mal de fois d'une façon tout à fait naturelle. Maintenant elle comprit que ce ne serait pas facile de tromper cet homme, surtout qu'après elle devrait lui dire toute la vérité.

— Tikhonkov, se souvint-elle du nom d'un policier qu'elle avait entendu au marché. Zakhar Pétrovitch soupira.

— Il y a quelque chose à transmettre. Un homme. Mais on ne peut le prendre avec un policier.

— Non, dit Olga et se hâta d'ajouter: — Petit père, tu sais: si je portais ces grenades? — elle montra du côté de la partie inachevée de la maison où il y avait la chèvre.

— Les grenades? dit tout bas le vieux et ses yeux devinrent tout grands, ils brillèrent d'un éclat enfantin.

— Et quoi? Il ne fouillera pas dans mon sac, on ne le touchera pas, il a des papiers... D'ailleurs quand est-ce qu'on aura une occasion comme ça?

— Ah, que tout marche bien! Zakhar Pétrovitch poussa un petit rire et fit bouger sa jambe de bois sous la table, il se transforma, devint tel qu'il était toujours: gai, vif, bon comme un père, confiant. Cette idée de l'agent de liaison lui avait plu.

Olga se ranima, il lui sembla qu'elle avait dit

à son chef la plus grande partie de la vérité, devant laquelle son petit mensonge n'était rien, une sorte de manifestation d'indépendance juvénile à l'égard d'un homme âgé.

— Combien en prendras-tu?

— C'est vrai que je n'en prendrai pas beaucoup. Tout simplement pour en mettre dans des blouses, dans des fichus. J'en mettrai dans le sel... Une quinzaine, peut-être.... Cela vaut la peine, ou non? lui demanda-t-elle d'un ton peu sûr.

— Mais si, Oletchka, cela vaut la peine, oui. Ils ont dit qu'ils avaient besoin de grenades, et ici, elles se couvrent de rouille. Vitiok aura un cadeau de son père! Le vieux se frotta les mains et rit gaiement, mais tout à coup il s'arrêta court, devint sérieux, se mit sur ses gardes. — Ecoute. Et ici, dans la ville. Y as-tu pensé? Comment en prendre? Il vaut mieux de ne pas montrer ma maison au flic. Ils la trouveront eux-mêmes.

— Je les prendrai maintenant.

— Comment donc?

— J'en mettrai dans mon panier et je les couvrirai de pommes de terre.

— Ah, que tout marche bien! Je couvrirai! Rien que ça! Tu es une risque-tout, Olga. Et si on t'arrête?

— Ils arrêtent rarement pendant la journée. Ce n'est qu'une fois qu'ils ont fouillé mon sac.

— Alors, tu vois. Non, ce n'est pas possible. Je n'ai pas le droit de risquer ta vie. Nous perdons beaucoup d'hommes sans cela, il soupira encore une fois.

— On t'apportera les grenades.

— Qui?

— Quelqu'un te les apportera.

— C'est la même chose! Qui va risquer sa vie?

— Ne t'emballe pas, Oletchka. Ne t'emballe

pas. Je dois réfléchir. Ce n'est pas une bagatelle. Nous jouons à cache-cache avec la mort.

Le coeur d'Olga bondit: le vieux avait changé d'avis, mais il ne lui refusait pas, tout simplement, il avait trouvé une raison — personne ne lui apporterait ces grenades; après il lui dirait qu'il avait bien réfléchi et qu'il avait changé d'avis.

Mais elle ne pouvait plus reculer, elle devait partir et voir Sivets sans la permission de Zakhar... Elle se dit avec obstination que ce serait mieux, peut-être, il y aurait moins de risque à prendre. Qu'on la juge après pour ses actes non autorisés.

Non, Zakhar Pétrovitch ne changea pas d'avis. Il marcha de long en large dans sa vaste cuisine, frappant le placher de sa jambe de bois, regarda le four, jeta un regard sur une fenêtre, puis sur l'autre.

— Tu prendras les bouchons-allumeurs maintenant, tu les cacheras quelque part, excuse-moi, dans ta culotte. Et quant aux grenades, on te les apportera.

Il alla dans la partie inachevée de la maison, en revint avec un petit paquet, déploya un chiffon graissé et Olga vit des tubes d'étain, brillants, neufs, il était impossible de croire qu'ils portaient la mort, on les aurait donnés aux enfants pour jouer.

Zakhar Pétrovitch en compta une dizaine, lui demanda:

— Ça suffit?

— Ajoutez-en encore.

Il soupira comme s'il avait de la peine à s'en séparer, de ces tubes.

— Tu n'en a jamais assez. Ton sac sera lourd.

— Je ne sais pas ce qui est assez et ce qui ne l'est pas. J'aime marchander, tout simplement, rit Olga.

— Tu sais, au moins, les manier? Mettre l'allumeur? Lancer une grenade?

— Non. Est-ce que j'ai fait le commerce des grenades?

— Ah, que tout marche bien! En voilà un soldat. Il faut le savoir. Tout pourra être utile. Moi, je sais faire tout. Faire des bottes, faire une croisée, réparer une montre, démonter et monter une mitrailleuse allemande... Des gars me l'ont apportée pour que j'apprenne à la manier... c'est du matériel allemand. Il est vrai, ce qui m'étonne, c'est que les clients ne m'ont pas encore battu pour les bottes ou les croisées que je leur ai faites. Ils me font un rabais pour ma jambe, il cogna de sa prothèse contre le plancher.

En parlant, Zakhar Pétrovitch, sans se dépêcher, regarda encore une fois les fenêtres, sortit de-dessous de sa salopette une grenade.

— Tiens, regarde. Nous mettons l'allumeur de cette manière. Oui, sous ce truc de sûreté, et ça, c'est une goupille. Autrement dit, c'est une esse. Tu la tires et tu lances le plus vite la grenade. Et puis, tu creuses la terre avec ton nez, pour que les éclats ne t'atteignent pas, ils se dispersent en éventail. Ça y est? Tiens, apprend un peu, mais ne touche pas la goupille, autrement nous tomberons ici, près de notre four.

Olga n'avait jamais de peine à apprendre quelque chose de nouveau. Elle fit tout comme le vieux le lui avait montré, sans se tromper. Zakhar Pétrovitch fut content:

— Tu aurais dû devenir un armurier.

Cet éloge énoncé avec un rire lui serra le coeur: elle aurait pu apprendre beaucoup de choses dans sa vie, le chemin était libre, comme pour les autres, mais elle avait échangé la science contre la ville et le marché, contre une charrette avec de la salade et des oignons.

Elle y pensait toujours revenant à la maison avec les allumeurs. Elle s'imaginait faire ses études. Elle était émue comme si elle courait à l'institut pour passer les examens d'admission. Mais ses rêves cessèrent: des camions allemands, blancs et gris, avec des taches, s'avançaient à sa rencontre; les soldats qui se trouvaient dans un camion se mirent à la montrer au doigt, en rigolant, en hululant. Les jambes lui manquèrent. Si le camion allait s'arrêter et ils l'entouraient, la dépouillaient de ses vêtements?

Cette peur devant les Allemands, elle l'éprouva encore quand elle se préparait à emmener la petite Svéta chez son frère. Elle se disait que c'était une chose tout à fait naturelle, elle ne craignait que de se séparer de l'enfant. Car pendant tout le temps de l'occupation, en été, en automne, maintenant, en hiver, elle n'emmenait pas Svéta plus loin que la maison de la mère Maryla qui habitait dans leur ruelle, à quelques trois maisons de chez elle. Sans compter ces deux ou trois Allemands qui étaient venus chez elle avec des policiers, les occupants n'avaient pas vu son enfant, qui vivait dans son pays, à elle, d'après ses propres lois. Maintenant Olga devait la mettre, tout emmitoufflée, sur la luge et la conduire à la Storojovka. Il est vrai, elle ne passerait pas par le centre où les Allemands constituaient la majorité des passants, mais, peut-être, c'est pis encore que les rues de la périphérie sont désertes et si quelqu'un l'accrochait, personne ne la défendrait. Pendant tout le temps de l'occupation elle ne s'était jamais ressentie si abandonnée que ce jour-là. Elle ne comprenait pas, elle s'étonnait à cause de cette idée qui lui était venue d'emmener l'enfant. Elle était allée plusieurs fois dans des villages, une fois elle s'était absentée pour cinq jours, jamais elle n'avait emmené la petite chez son frère, c'était tou-

jours Maryla qui la gardait. Pourquoi avait-elle voulu l'emmenner aujourd'hui? Cette résolution lui faisait peur, mais elle ne pouvait plus revenir sur sa décision. Elles partirent. Il fallait se dépêcher pour revenir vers le soir: on allait apporter les grenades.

Tout se passa bien. Même la séparation ne lui causa pas beaucoup de peine, ne lui fendit pas l'âme. Svéta se lia tout de suite d'amitié avec sa cousine de cinq ans, ce qui réjouit Olga. Quant à Galia, la femme de son frère, elles étaient amies encore à l'école, et surtout, la première année après le mariage de Kazimir. Mais après, la mère avait pris sa belle-fille en grippe, elles s'étaient querellées, et Olga, adolescente, avait soutenu sa mère, bien qu'elle n'eût jamais éprouvé d'inimitié à l'égard de Galia, elle en voulait plutôt à son frère.

La bru n'était pas trop contente de recevoir cette enfant qui lui était étrangère, comme elle l'avait dit. Cette attitude piqua Olga au vif. Galia voulait se quereller, se venger des offenses anciennes. Mais une chose étrange arriva: sa façon de se quereller ne produisit aucune impression sur Olga, elle n'en fut point fâchée, mais, au contraire, elle ne fut encouragée, réjouie et lui redonna même de l'affection à l'égard de sa bru.

Galia lui dit:

— Tu cours toujours, tu fais du commerce? Tu n'en as jamais assez? Les gens meurent et toi, tu deviens plus riche. Vous, les Lénovitch maudits, vous êtes insatiables. Vous vous casserez le cou et vos enfants seront orphelins.

Ce n'était pas à Olga qu'elle s'adressait, mais plutôt à son passé, à son mari qui était au service des Allemands. Cela plut à Olga. Elle rit et embrassa Galia, tout étonnée. Elle revint chez elle, elle était de bonne humeur. Et tout le reste de la

journalière elle ne pensait qu'à une chose: quand apportera-t-on les grenades?

Au crépuscule, un jeune homme en uniforme de policier lui apporta des grenades, elle n'eut même pas le temps de le voir de près.

Il lui dit le mot d'ordre, lui passa de main en main une grande boîte lourde et disparut comme s'il avait peur d'être reconnu ou qu'Olga ne le retînt en mémoire.

Olga ouvrit le couvercle d'un grand seau rectangulaire et fit la grimace: le seau était rempli de mazout puant.

Bien que les grenades eussent été enveloppées dans une grosse toile, le mazout y avait pénétré. Avec précaution, très attentivement, comme une grande valeur, Olga essuya les grenades, et enveloppa chaque grenade à part dans des blouses et des fichus qu'elle avait achetés ou qu'elle avait dans la maison, dans des souliers, dans le sac avec du sel, elle ne ménagea pas les choses qu'elle n'avait jamais pensé à échanger, elle mit tout cela dans le sac pour que personne, ni Droutka, ni les Allemands sur leurs postes de contrôle ne pussent y trouver des objets durs. Tout le sac était moelleux.

Elle garda une grenade. Essayait d'y mettre l'allumeur, leva la main, prête à la lancer. Puis elle rit d'elle-même: comme un garçon qui joue avec une arme, comme Kostia Borovski. Elle se souvint de Kostia, elle voulut voir Léna. Mais elle n'alla pas chez Léna, elle se reprocha: pourquoi aurait-elle voulu lui faire ses adieux?

Cette grenade chargée, avec l'allumeur, elle la mit sous l'oreiller. Puis, elle eut peur de se coucher sur la grenade et la mit dans un tiroir de la commode, sous le linge, plus loin.

Elle se réveilla, frotta une allumette, regarda le réveille-matin, s'étonna: c'est le matin! Depuis

longtemps son sommeil n'était pas si calme et si profond, elle aura dormi sept heures, sans se réveiller. Elle chauffa le fourneau, fit frire du lard, sans en ménager pour son petit déjeuner et pour en prendre pour leur voyage à deux.

## XII

Droutka arriva juste à temps, à l'aube. Il entra dans la maison, comme s'il entrait chez lui, un peu soûl, ouvrit la porte avec bruit, jamais il n'avait été si brave, si gai. Une fois sur le seuil, il demanda :

— Es-tu prête ?

— Oui. As-tu mangé ?

— Oui, mais il vit la poêle avec du lard sur le fourneau, qui sentait le fumet appétissant, il se corrigea : — Que veux-tu que mange un célibataire ? Du pain et des conserves. Ersatz.

— Assieds-toi, prends quelque chose. Le chemin n'est pas court.

— Qu'on ne vole rien de ce qui est dans le traîneau.

— Je vais voir.

Olga mit sur la table des cornichons, de la choucroute, du pain, elle mit la poêle avec le lard. Elle ne lui donna rien à boire : Droutka, ivre, deviendrait trop hardi, insolent, et elle ne devait pas se quereller avec lui. Il regarda Olga d'une façon suggestive, mais elle fit semblant de ne rien comprendre, prit la pelisse et alla dehors pour garder le bien du policier sur le traîneau.

Le cheval était là, attaché par les rênes au poteau de la porte cochère.

Elle admira le cheval. Un cheval bai, à peau lisse, d'une constitution athlétique, il ne ressemblait point à ces chevaux allemands de gros trait qui pouvaient tirer, peut-être, deux tonnes, mais

qui ne pouvaient, bien sûr, courir au petit trot. Celui-là pouvait porter une grande charge, et il pouvait courir assez vite. On dirait qu'il est jeune: Olga ne s'y connaissait pas beaucoup dans les chevaux, mais elle savait que seul un jeune cheval pouvait arquer le cou d'un mouvement si beau et chauvir des oreilles. Le cheval, ce petit diable, la regardait d'un mauvais oeil. Elle passa la main sur son flanc, il tressaillit et s'ébroua d'un air content.

„Tu serviras les partisans“, pensa Olga. Le cheval piaffa sur le trottoir gelé en bois, il aura fendu les planches, des glaçons tombèrent sur Olga.

— Calme-toi, bêta, dit-elle. Tu serviras ceux que tu auras pour maîtres.

Le cheval avait un harnais très compliqué, en cuir, muni de plaques métalliques et de clochettes qui ne tintaient point pas.

„Droutka jouit de l'estime de ses chefs“, se dit Olga; elle voulait se disposer sur une note appropriée, bien qu'elle crût tout ce que lui avait dit Aless à propos de ce vilain traître, elle était troublée, elle avait même peur de ne pas éprouver assez de haine pour ce policier qu'elle devait tuer.

Le harnais était allemand, sans doute, mais le traîneau était le nôtre, biélorusse, un traîneau en bouleau, pas neuf, mais solide, il n'y avait que l'arrière qui était rénové et peint d'une couleur absurde, d'une couleur noire; personne de chez nous, pensa Olga, n'aurait jamais peint un objet comme ça en noir, ce ne sont que les Allemands qui le font. Mais tout à coup elle eut un souvenir de son enfance: certaines parties des traîneaux qui servaient à transporter les morts au cimetière étaient peintes en noir, elle ne se souvenait plus, si c'étaient les brancards ou les patins. Ce souvenir la mit mal à son aise; ces derniers temps elle avait

cessé d'être superstitieuse, mais elle était restée pieuse, éducation de la Komarovka, où on croyait à toutes sortes de signes.

Les objets sur le traîneau étaient couverts d'une grande pelisse. Olga la souleva et vit une machine à coudre, une bicyclette démontée et trois sacs, moelleux, avec des vêtements, sans doute.

— Il a volé, parasite, dit-elle à haute voix, poursuivant le même objectif: se disposer sur une note appropriée.

Le cheval avait senti qu'elle ne prendrait rien sur le traîneau, il s'ébroua en paix, tranquille.

Elle passa la main sur le garrot du cheval: il faut se lier d'amitié avec lui, il devrait lui venir en aide.

Elle eut froid. Elle s'en étonna: elle était si bien vêtue! Il est vrai qu'elle ne s'était pas préparée à marcher, sac au dos, mais à aller en traîneau. Elle avait mis son vieux pantalon de ski, ce pantalon lui était devenu étroit après la naissance de Svéta, et maintenant il lui allait bien: elle avait maigri; elle avait mise encore une blouse de laine, un vieux veston d'Adass, s'était ceinturée, avait mis encore la vieille pelisse de laine de sa mère, sale, mais très épaisse. Elle avait froid, peut-être parce qu'elle venait de quitter sa place près du fourneau où il faisait très chaud. Le temps était froid et humide; il avait dégelé la veille, la neige avait fondu, pendant la nuit l'eau se gela, mais le froid n'était pas grand, la ville était plongée dans le brouillard, on respirait avec peine.

Elle ne comprit pas qu'elle avait froid et qu'elle respirait avec peine à cause de son émotion.

Elle rentra dans la maison. Droutka ramassait les restes de lard avec son pain. Sa physionomie luisait de graisse.

— Voilà, j'ai bien cassé une croûte.

— Tu aurais pu au moins enlever ton chapeau, impie.

Olga sortit son sac, elle tâcha de le porter avec facilité. Droutka se leva avec empressement pour l'aider. Il souleva le sac, s'étonna :

— Mais c'est lourd ! Qu'est-ce que tu y as fourré ?

— J'y ai mis une bombe, dit Olga sans sourire. Tu crois que je trouverai des acheteurs ?

Le policier rigola.

— Bien sûr. Ils achètent tout. Avant-hier il y a deux types qui ont volé un char à l'usine. Les Allemands avec leurs avions les ont bombardés quelque part près de Borovliany. Qu'est-ce qu'ils pensent, ces gens-là ? Où ont-ils voulu mettre ce char ? Cela n'entre pas dans ma tête. Ce sont des toqués.

Olga le suivit, l'observa mettre le sac sur le traîneau. Ensuite elle rentra dans la maison, sortit la grenade du tiroir, tâta la goupille pour voir si elle tenait bien, cacha la grenade sous son veston, à gauche.

Elle s'assit sur un sac de foin à gauche de Droutka pour qu'il ne sentît pas la grenade si, par hasard, ils passaient dans des ornières, elle tourna vers sa maison et se signa trois fois.

Droutka, qui déliait les rênes, la vit se signer, il ne s'en moqua pas, au contraire, une fois sur la route, il se signa, sérieux, d'un geste large et lent.

Il marcha quelques dizaines de pas à côté du traîneau, puis il fouetta le cheval avec les rênes, et quand celui-ci, après s'être ébroué, se mit à courir, Droutka tomba sur le traîneau, poussa Olga de façon qu'elle serra sa grenade contre le bord du traîneau, elle eut même mal au côté ; elle eut peur : on peut sauter en l'air avec ces secousses !

— J'ai failli tomber du traîneau, ours que tu es!

— Ce n'est rien, tu n'es pas en verre, tu ne te briseras pas.

Le ton de Drouotka ne lui plut pas: ils n'avaient pas encore eu le temps de s'éloigner de la maison et déjà il lui parlait comme à sa femme qui lui était devenue odieuse; peut-être, pour la première fois, elle éprouva de la haine pour lui la haine qui lui manquait auparavant.

Les rues de la Komarovka étaient encore désertes, on voyait rarement un passant qui se dépêchait à son usine ou à un établissement allemand. Mais la rue Sovetskaïa était déjà animée, il y avait pas mal d'Allemands qui passaient comme les maîtres de la ville, sans se presser, avec leur ponctualité allemande: à chaque carrefour on aurait pu régler l'heure sur chacun d'eux. Les voitures étaient rares, on y voyait des chefs de l'armée d'occupation. Peut-être, à cause de ces voitures, Drouotka se tenait tout près du trottoir. Ils devaient passer quelques trois cents mètres par cette rue centrale pour la quitter ensuite.

Ils allaient lentement, sans parler, toujours sur ses gardes, comme si c'était indécent de parler ici. Peut-être, Drouotka qui savait le caractère rébarbatif de ses maîtres, avait-il peur d'eux. Non sans raison. Tout à coup un officier, avec une serviette, leva la main d'un geste autoritaire. Drouotka tendit les rênes et fouilla dans sa capote pour chercher les papiers.

— J'ai des papiers, Herr officier. Je ist poliziant. Poliziste. Je ist ausweiss.

„Et c'est tout? se dit Olga, sans crainte, furieuse contre elle-même. — On n'a pas fait une verste, et c'est fini avec tout ton plan? “

Elle n'eut pas l'idée d'utiliser son arme ici, dans la rue. Elle s'était fourrée dans une vilaine

affaire. „Tu l'as bien mérité“, se dit-elle. Elle eut une petite consolation, comme un feu lointain: Droutka ne s'en tirera pas à cause des grenades, elle rejettera tout sur lui.

L'Allemand ne s'intéressa pas aux papiers de Droutka. Il ne les regarda même pas. Il souleva la pelisse noire de Droutka qui couvrait les sacs. Il sembla à Olga que l'Allemand savait ce qu'elle avait dans le sac.

„Est-ce une trahison?“ pensa Olga avec effroi, elle se souvint du jeune homme en uniforme de policier qui lui avait apporté les grenades: c'était le plus terrible — la trahison de la part de celui à qui s'était fié Zakhar Pétrovitch.

Non, l'Allemand ne toucha pas aux sacs, et Olga comprit que ses craintes étaient vaines: ce serait étrange si l'Allemand qui savait ce qu'il y avait dans le sac, aurait fait cette opération, seul, sans même sortir son revolver.

L'officier plia soigneusement la pelisse, la mit sur le bras où il tenait sa serviette, puis, il menaça Droutka du doigt et prononça tout un discours. Olga comprit presque tout d'après le ton et les gestes de l'Allemand: il ne grondait pas, il ne faisait que bafouer, d'un ton calme et autoritaire, ce serviteur du nouvel ordre, il disait qu'à cette heure-ci quand la grande armée gèle dans les neiges russes, et eux, les Allemands, ont annoncé la collecte des vêtements d'hiver, lui, un policier, il utilise ce ledermantel <sup>1</sup> (il répéta ce mot plusieurs fois) pour couvrir des sacs. Est-ce possible! Il s'en fout de ses bienfaiteurs. C'est ainsi qu'Olga traduisit sa dernière phrase et elle eut envie de rire, parce que ce n'était pas elle qui avait été grondée, mais Droutka, qui avait reçu un blâme de ses maîtres.

---

<sup>1</sup> En allemand: Leder — cuir, Mantel — pardessus (N.d.T.).

Elle dit:

— Danke, Monsieur l'officier, danke.

— Oh, Frau verstand? Gut, gut. Frau — kluger Kopf <sup>1</sup>, lui fit-il des éloges, examinant attentivement sa pelisse. Olga se troubla: il va s'emparer de sa pelisse aussi. Elle ne regrettait pas le vêtement, mais la grenade sous le veston saillirait comme une pommette de visage. Non, cette pelisse usée, tachée de graisse, ne plut pas à ce monsieur compatissant; il la loua encore une fois et dit à Droutka qu'il était un policier peu cultivé et qu'il fallait l'éduquer. Puis il continua son chemin avec sa serviette et la pelisse.

Droutka, les mains tremblantes, cacha tous ses papiers, fit tourner le cheval d'un mouvement brusque et méchant, et prit la première ruelle près du cimetière catholique, pour ne plus suivre cette Hitlerstrasse, qui était peu sûre, quelques cent mètres qui leur restaient jusqu'à la rue Dolgobrodskaja.

Le policier se taisait, abattu, il respirait comme s'il était enrhumé. Il n'osa pas gronder l'Allemand, même quand il resta seul avec Olga dans une ruelle déserte derrière le cimetière, bien que son âme fût en flammes.

Olga le voyait, elle se taisait, elle aussi. Droutka, ses émotions passées, tout lui était égal. Cet événement lui avait donné l'idée qu'elle ne le faisait pas comme il le fallait, que, tout pourrait arriver, elle n'atteindrait pas son objectif, qu'elle n'avait pas eu le droit de prendre cette décision.

Droutka ne se retint pas, il lui reprocha:

— C'est facile de remercier pour une pelisse d'autrui.

— Et toi, tu attendais qu'il fourre le nez dans les sacs? demanda Olga avec méchanceté. Je crois

---

<sup>1</sup> Intelligente (N.d.T.).

que tu as là-bas quelque chose de plus précieux qu'une pelisse.

— Mais une pelisse comme ça ne traîne pas par terre.

— Pour lui, c'est comme s'il l'a trouvée par terre.

— On ne leur permet pas de faire cela...

— Quand on sera de retour tu te plaindras.

— Sur qui? poussa un rire sec Droutka à cause de sa naïveté.

— Et à qui? le blessa-t-elle avec méchanceté.

Sa méchanceté aura fait peur au policier, il la regarda du coin de l'oeil et recula:

— Ah, au diable, cette pelisse. Elle ne fait pas le bonheur. Tout peut arriver à la guerre! Et les Allemands, ils sont différents. Il y en a des bons, des avarés, des avides... Comme nous autres; toi, tu as pensé tout d'abord à ton sac, voilà pourquoi tu as voulu te racheter avec ma pelisse.

Olga était inattentive, elle était plongée dans ses réflexions.

Quand ils passèrent non loin de la maison de Zakhar Pétrovitch, son coeur lui fit mal: elle avait trompé cet homme, elle ne lui avait pas dit toute la vérité, jamais elle ne s'était tourmentée de cette façon pour avoir trompé quelqu'un; sa mère trompait parfois, mais cela ne l'avait jamais tourmentée. Tout ça, c'était des bagatelles, tandis qu'ici elle jouait sa vie. De cette vie, ce n'était plus seulement elle ou Svéta qui en avaient besoin. Sa conscience lui disait que les gens avaient besoin d'elle — et c'étaient de braves gens! — que la Patrie avait besoin d'elle (la notion de Patrie qui pour elle avait été vague, s'était agrandie, était devenue plus nette, et en même temps plus concrète, elle était entrée dans son esprit, dans son âme avec tout le sens que Sacha lui donnait) — tout cela remplissait sa vie d'une joie inhabituelle,

fébrile, émouvante; elle voulait vivre plus que jamais, vivre cette nouvelle vie.

Comme une petite fille, elle rêvait au miracle: elle aurait voulu que Zakhar Pétrovitch, bon magicien, la rencontrât derrière cette maison, arrêtât le cheval, la fît descendre du traîneau, et prît le sac. Qu'il la gronde après, ou la fouette, elle lui aurait baisé les mains, reconnaissante.

Olga avait peur du poste de contrôle à Krasnoïé Oourotchichtché, des gardes avaient déjà fouillé son sac quand elle revenait de Roudensk, elle avait dû leur donner une bouteille d'eau-de-vie et un morceau de lard. C'était en vain qu'elle avait eu confiance en Droutka, c'était en vain qu'elle avait eu peur qu'il ne bût et ne fût insolent; il aurait fallu prendre de l'eau-de-vie qu'elle avait acheté en prévision de ces voyages à la campagne.

Un Allemand et un policier sortirent du bunker au-dessus duquel on voyait une petite fumée claire — le bois était sec.

Olga se troubla, cacha la main sous la pelisse, toucha la grenade, bien qu'elle fût peu sûre de pouvoir, en cas de nécessité, utiliser son arme. Comment? Où va-t-elle la lancer? Qu'est-ce que cela lui donnerait? Que ferait-elle ensuite?

Mais Droutka, qui, après cette aventure avec la pelisse, était comme à un repas funéraire, s'anima, il tira les rênes, s'avança, se mit à genoux sur le sac, et, quelques quarante pas avant la barrière oscillante, il cria:

— Salut, Lévon!

— Heil, Fiodor! lui répondit le garde, le policier.

L'Allemand se dirigea vers le bunker sans faire attention à eux, se pelotonnant de froid.

— Où vas-tu? demanda la policier à Droutka.

— Chez les miens. Voilà. Je vais leur montrer ma fiancée.

— Tu vas te marier? Chic, alors! Tu ne te perds jamais! — il s'approcha du traîneau, regarda Olga de près, la loua: — De tête elle est pas mal. Tiens! Mais je la connais! Une marchande! Fedka, vous vous êtes bien assortis. — Cette dernière phrase offensa Olga, mais elle ne dit rien: ce n'était pas le moment de répliquer, d'ailleurs, son caractère de bataille était gelé. Le policier éclata de rire, leva la barrière, leur souhaita bon voyage, ensuite il donna à Droutka un conseil grossier.

Droutka, comme s'il avait honte, se tut quelques instants. Il sauta dans la neige, marcha à côté, glissa, tomba dans le traîneau, sa tête sur le bas de la pelisse d'Olga, agita les jambes, fit peur au cheval; celui-ci alla au galop.

— Doucement, eh, canaille! Tu vas nous verser!

On voyait bien que Droutka était de bonne humeur après avoir passé le poste, il était redevenu sûr de lui, il était plus gai, il voulait faire des bêtises, rigoler, il criait au cheval de s'arrêter, mais il l'envoyait en avant, il tirait les rênes, il agitait les jambes, il riait aux éclats.

Puis, quand un camion les dépassa, il se calma, s'assit à sa place, à côté d'Olga, devint sérieux, prit Olga par les épaules d'un geste peu hardi.

Olga fut saisie de dégoût, elle se crispa, il lui sembla que c'était la main d'un mort qui l'embrassait, cette proximité de Droutka lui était répugnante, aussi bien que son haleine.

— Tu sais, Olga, ce n'est pas pour rire que j'ai parlé du mariage. C'est vrai, je veux me marier. Tu me plais. Veux-tu être ma femme? J'ai besoin d'avoir une femme comme toi! Une maîtresse de maison comme toi.

„Tu ne connais pas encore la fiancée qui t'attend“ se dit Olga avec haine et avec peur, cette peur lui était encore inconnue, sans doute, à cause de la proximité du condamné.

Elle lui reprocha :

— Tu dis des blagues, Fiodor. J'ai mon mari qui est au front.

— Il ne reviendra pas, ton combattant. Seulement, s'il n'est pas bête, il passera chez les Allemands. S'il se rend de bon gré, on le laissera partir.

Olga, avec plus d'angoisse qu'auparavant, avec douleur et même avec un sentiment de culpabilité envers son mari, (ce sentiment était rare chez elle), pensa à son mari, mais elle se réjouit tout de suite, sachant qu'Adass ne se rendrait jamais, qu'il ne serait pas traître, qu'il ne déshonorerait pas son nom.

„Il rentrera! Et toi, tu ne rentreras pas!“ pensa-t-elle avec haine. Drouka, lui promettant monts et merveilles, lui parlait de la vie qu'ils auraient si elle consentait à être sa femme.

Olga ne l'écoutait presque pas. Elle pensait à son plan. Hier, quand elle avait tâché de prévoir tous les détails, ce plan lui semblait irréprochable.

Olga avait peur que Sacha mît le verdict en exécution. Peut-être, c'était parce qu'il lui avait dit qu'il lui serait difficile de tuer un homme qu'il connaissait. Elle comprenait que le risque était plus grand, puisque Sacha éprouvait des hésitations, alors il pourrait échouer, mourir. Cette nuit-là elle avait décidé de l'aider, bien qu'il eût été contre, de se charger de l'exécution du verdict. Elle réfléchissait longuement : comment allait-elle s'acquitter de cette tâche? Allait-elle tuer? Elle ressentait qu'elle ne pourrait pas le faire. Alors elle trouva une issue : elle allait rendre Drouka aux partisans par l'intermédiaire de Sivets, qu'ils le châtient ; là-bas, dans la forêt, ce serait un vrai châtiment, selon la loi, ce ne serait pas un assassinat de derrière le coin. Ce serait franc à l'égard des camarades et, comme il lui semblait, ce serait simple. Sivets le confirmerait. On

pouvait lui faire des reproches, la gronder pour son esprit anarchiste, comme l'appelait maintenant Zakhar Pétrovitch, mais on ne lui retirerait pas sa confiance. Et quant à l'esprit anarchiste, le vieux avait adressé ce reproche à Andrey qui était pour elle le chef de tout le groupe.

Mais pourquoi c'est seulement aujourd'hui, quand ils avaient quitté la ville, qu'elle se mit à douter de la justesse de ses actes? Est-ce l'aventure avec la pelisse qui l'avait troublée? Non, la pelisse n'y était pour rien!

Elle pensait ce que dirait Sivets à propos de son plan. Il n'était pas jeune. Il avait une femme. Une fille. Il habitait un village. Des voisins à côté. C'est vrai, il n'y avait pas de garnison allemande dans le village, mais... Voudra-t-il se charger de cette affaire: rendre le policier aux partisans? Non, probablement non.

Droutka était pressé, il comptait, sans doute, gagner son district avant la tombée de la nuit; le jour n'était pas très court—mars approchait. Elle se chargerait à le convaincre de passer la nuit chez Sivets. Mais les partisans, étaient-ils si proches, Sivets, aurait-il le temps de les faire venir en une seule nuit? Et encore, elle ne savait pas quelle serait l'attitude des partisans. Ils pourraient bien dire: vous, en ville, vous l'avez jugé, c'est à vous de l'exécuter. Qui peut prendre sur sa conscience l'exécution d'un homme? Elle n'avait pas voulu que Sacha le fît: cette mission le tourmentait.

Elle se calma: si son plan ne réussissait pas, il n'arriverait rien d'extraordinaire, Droutka ne se sauverait pas, ils rentreraient dans quelques jours. Son voyage ne serait pas vain: les partisans auraient des grenades. Et quand ils seraient de retour, elle inventerait encore quelque chose. Non, elle dirait tout à Zakhar Pétrovitch, elle lui demanderait conseil. C'était en vain qu'elle avait eu peur

qu'il ne l'empêchât de réaliser son plan; le vieux était bon, raisonnable, il l'aurait comprise, il aurait compris Sacha, il aurait trouvé une issue, peut-être que son plan lui aurait plu, ou peut-être qu'il aurait ajouté quelques détails pour prévenir une erreur éventuelle. N'avait-il pas permis qu'elle aille chez Sivets avec le policier, qu'elle prenne les grenades.

Et si tout se réalisait d'après son plan, elle crierait devant la police du village: des bandits nous ont arrêtés, ils ont pris le cheval et Fiodor Droutka avec. Cherchez-les! Sauvez-nous! Aidez— nous! Qu'ils cherchent.

Ils traversèrent la chaussée de Moguilev et tournèrent dans la direction de Novy Dvor. A travers champs. Le brouillard ne se dissipait pas, tout était couvert d'une brume blanche. Ce maudit brouillard, on a froid davantage que par les grands froids: Olga était transie dans sa pelisse. Droutka n'avait qu'une capote. Il ne put se retenir et gronda son bienfaiteur:

— Il m'a pris ma pelisse, la canaille. Rat des arrières, vermine, intendant maudit. A qui tu chipes des vêtements d'hiver? Aux tiens? Si tu me l'avais dit comme il faut, je t'aurais trouvé un tas de ces pelisses.

Droutka sauta dans la neige, passa les rênes à Olga.

— Conduis, je vais courir, je suis transi.

Puis il tomba dans le traîneau, tout essoufflé, mit sa tête sur les jambes d'Olga, souleva le bas de sa pelisse, comme s'il voulait jeter un coup d'oeil dans le lieu sacré.

— Tu aurais pu me chauffer.

— Où? Dans la neige? Tu vas te geler tout ce que tu as. Prends patience jusqu'à un bon lit. Un lit doux.

Elle plaisantait, mais ses dents claquaient

de dégoût et d'une peur superstitieuse: peut-on se conduire de la sorte avec un condamné? C'est un péché!

Quand ils furent dans la forêt, Drouotka descendit pour la troisième ou la quatrième fois et courut derrière le traîneau. Les pins bordaient les deux côtés de la route, ils dominaient les noisetiers qui se courbaient tristement. Tout à coup Olga eut une idée: se soulever et lancer le „jouet“ à l'encontre du policier quand il sera tout près: tiens, attrape, tu ris pour la dernière fois. C'est tout simple. Elle regarda en arrière. Drouotka était loin. Elle enleva les moufles, sortit la grenade, elle était chaude, comme si une flamme mortelle brûlait dans son âme. Cette flamme lui fit peur. Et si les grenades dans le sac, éclateraient aussi? Elle cacha vite la grenade. Mais puis elle se reprocha: „Froussarde, tu veux faire la guerre et avoir les mains propres! Que les autres fassent tout le sale travail!“

Ils passèrent Korolichtchévitchi et la route les conduisit vers le chemin de fer qu'ils devaient traverser. Le passage à niveau n'était pas gardé, il n'y avait pas de barrière, mais la route passait tout près de la maison du garde-barrière, le long de la palissade du potager, le long du mur orbe d'un bâtiment rouge tout à fait ordinaire. Il n'y avait pas de neige sur le remblai, l'arrivée du printemps se faisait sentir sur le chemin de fer plus tôt que n'importe où. Le sable apporté par les patins des traîneaux avait fait fondre la neige près de la voie ferrée.

Drouotka, en bon maître, descendit pour aider le cheval. Olga, elle aussi, eut pitié du cheval; elle avait le diable au corps, elle ne pouvait tenir en place, et aujourd'hui, pas une seule fois pendant tout le temps de leur voyage, elle n'était descendue du traîneau, comme cette femme de la fable, elle

s'en étonna; elle avait déjà les jambes engourdis. Le cheval s'arrêta devant ce chemin de sable, comme s'il donnait à comprendre qu'il serait difficile pour lui de le traverser; il était en nage, des flocons d'écume tombaient par terre.

Olga descendit. Elle s'arrêta sur les rails luisants qui couraient vers des lointains inconnus. Ces lointains l'attiraient, comme ils attirent tous ceux qui ont peu voyagé, il lui semblait depuis son enfance que là où les rails finissent, un nouveau pays commence où on vit autrement, pas comme chez nous.

Drouotka laissa tomber les rênes, attendit Olga de l'autre côté.

— Est-il encore loin, ton oncle?

— Non, ce n'est pas loin. On passe Mikhanovitchi, puis Bordilovka, et ensuite on prend la route de Péréjir.

— Tu penses si ce n'est pas loin!

— Ce n'est pas toi que est attelé, c'est le cheval. Quant aux rênes, c'est plutôt moi qui les tient. Je ne suis point fatiguée. Veux-tu que je danse?

— Tu aurais pu me divertir un peu mieux.

— Tu veux que je te paie cher.

— Moi? Etre payé? Par toi? Au contraire, je veux te couvrir d'or. Tu vois que je suis bon. Je te demande en mariage selon la tradition.

La porte de la maison s'ouvrit avec fracas et une voix jeune et aiguë leur cria:

— Eh, vous! Arrêtez-vous!

Ils se retournèrent. Deux hommes s'approchaient d'eux: l'un portait l'uniforme de soldat allemand, sans arme, l'autre, haut et maigre, avait des lunettes rondes, il était habillé en civil: un pardessus noir et long, un chapeau haut gris d'astrakan qui le faisait encore plus long; ce binoclard était de deux têtes plus haut que le soldat.

Drouotka s'avansa vers eux. Mais l'autre lui cria méchamment:

— Arrête le cheval, badaud!

Olga n'eut pas peur, elle ne pensa même pas à ce qu'elle avait pensé du poste de contrôle à Minsk. Mais elle obéit et courut pour rattraper le cheval.

Le cheval avait fait une centaine de pas. Elle avait peur de crier: il se mettrait à courir, cela arrive souvent avec les chevaux. Mais c'était un cheval intelligent: il entendit le bruit des pas derrière lui et s'arrêta.

Olga se tenait près du traîneau et les regardait s'approcher — les gardes et son compagnon de route.

Drouotka regardait de binoclard de bas en haut et lui prouvait quelque chose avec ardeur. Il avait sorti ses papiers, les tendit à l'Allemand, mais celui-ci les passa à l'interprète. On entendait le jeune homme parler en allemand d'une voix aiguë, une voix de jeune fille, il traduisait.

Ils s'approchèrent. L'interprète avait non seulement une voix de jeune fille, mais son visage aussi ressemblait à celui d'une jeune fille ou d'un garçon. Il est vrai que malgré sa taille très haute, c'était un garçon, il devait avoir dix-sept ans, pas plus. Mais sa bouche se tordait en une grimace méchante, il serrait les poings, on aurait dit qu'il se retenait à peine, qu'il avait envie de donner un coup de poing à Drouotka.

Drouotka était offensé:

— Vous n'avez pas confiance en moi? Mais ces papiers! Regarde qui a signé mon certificat!

— Si tu es un policier, tu dois savoir que les bandits ont toujours leurs papiers en règle, dit le jeune homme d'un ton plus conciliant et traduisit à l'Allemand ce qu'il venait de dire.

L'autre fut content:

— Oh, jawohl.

Olga se dit: „Où a-t-il appris, cette canaille, à parler comme ça l'allemand? Il est long comme si on l'avait tiré par les oreilles. Une longue perche! Ne dois-je pas aider Fiodor?“

Non, elle ne voulait, elle ne savait pas pourquoi, ni prier ni prouver quelque chose, ou encore, rire ou plaisanter — mettre son charme en action. Ne ressentait-elle pas le danger, ne croyait-elle pas qu'on pût l'éviter?

L'Allemand se trouva près du cheval, examina le collier — pourquoi? — y passa la main. L'interprète souleva le sac avec le foin, le jeta sur le sol d'un mouvement de dégoût; Droutka devint pâle. Mais cela ne toucha pas Olga.

L'Allemand avait contourné le cheval et s'approchait d'elle. Elle recula de quelques pas dans la neige en pensant: ne voulait-il pas la fouiller? Non, l'Allemand montra du doigt les sacs et la machine à coudre.

— Ou'est-ce qu'il y a dans les sacs? demanda le binoclard.

— Mais je t'ai dit ce qu'il y avait dans les sacs. Des chiffons. Nous nous dirigeons chez nos parents pour nous marier. Droutka esquissa un sourire. Il faut faire des cadeaux.

— Délie-les.

— Ah, tu veux fouiller dans mes sacs? Toi! Un garçon si „antelligent“! Tu ne me crois pas.

L'interprète rougit et sa bouche se tordit de nouveau; il n'avait plus cet air méchant, mais plutôt vexé.

— Il te les ouvrira avec un couteau. Ne fais pas l'imbécile.

L'Allemand s'étonna que l'interprète ne lui avait pas traduit ces derniers mots; il attendait patiemment, alors celui-là se mit à lui parler, mais

Olga comprit: il ne traduisait pas ce qu'il venait de dire à Droutka.

Droutka sauta sur le traîneau, comme s'il se préparait à faire un discours.

— Lequel veux-tu?

— N'importe.

„S'il se met à délier mon sac, je lancerai la grenade“, se dit Olga, calmement, elle fut étonnée de ce calme, il n'y avait qu'une chose qui l'inquiétait: où allait-elle lancer la grenade? Puis elle décida: dans le traîneau, sous les pieds de Droutka. Elle recula de quelques pas pour faire un élan. Elle ne pensait pas où elle allait se cacher.

Droutka saisit son sac, délia le noeud avec les dents, les doigts ne lui obéissaient pas, à cause du froid, ou de l'émotion. Il renversa le sac et le vida avec colère.

Pour un instant Olga oublia même sa grenade, elle demeura stupéfiée: il y avait des pantalons d'enfants, des chemises, des blouses, des bas, des souliers, beaucoup de souliers, une vingtaine de paires de petits souliers, blancs, rouges, noirs, talons éculés, bouts usés...

— Alors, tu vois, ce qu'il y a ici. Des chiffons de youpins. Des youdis. Pan — pan, expliquait-il à l'Allemand. Ces petits youpins, ils s'en passeront dans l'autre monde.

Olga s'enflamma. „Toi, salaud! Qu'est-ce que tu as fait, canaille! Quel est le châtiment que tu mérites?“

Le jeune homme traduisit les paroles de Droutka — l'Allemand éclata de rire. Et Droutka, à côté de qui elle venait de faire le trajet en traîneau, riait, lui aussi, les dents au vent. Et ce ver, ce serpent à lunettes, ce morveux, il eut un petit rire flatteur, rire méchant.

„De quoi se moquent-ils? De la mort des enfants? Ils rient de la mort des enfants?“

La force qui pût l'arrêter n'existait plus. Elle n'avait plus le temps de penser: qu'est-ce qu'elle deviendrait? Où se cacherait-elle, comme l'avait appris Zakhar Pétrovitch? Elle sortit doucement la grenade, la leva au-dessus de sa tête. Cria d'une voix enrouée:

— Eh, canailles!

Alors ils la regardèrent.

L'Allemand tomba tout de suite derrière le traîneau. Le binoclard, tout pâle, ferma les yeux de ses mains, comme si c'était sa seule préoccupation que de protéger ses yeux malades. Drouotka se figea sur le traîneau, la bouche ouverte, écartant les bras, il la regardait, s'efforçait de sourire, peut-être, n'avait-il pas compris tout de suite que c'était la mort qui planait au-dessus de lui, peut-être il pensait que la femme plaisantait.

Olga ne lança pas la grenade sous ses pieds. Elle arracha l'anneau, se pencha et fit rouler la grenade sous le traîneau.

Elle n'entendit pas l'explosion, elle ne vit pas la flamme. Elle vit le traîneau s'élançer vers le ciel et Drouotka sauter encore plus haut comme un artiste de cirque sur le filet. Le cheval partit brusquement. Olga eut le temps de se dire: c'est bien que le cheval ne soit pas touché, elle s'enfuirait plus vite avec lui.

Ce n'était pas une bouffée de flamme qui l'avait atteinte au visage, mais des étincelles gelées, un tourbillon de neige. Puis elle sentit un coup terrible à la poitrine. Elle tomba dans la neige, et, peut-être, elle perdit connaissance pour quelque temps. Elle reprit ses sens et entendit un bruit, comme si c'était le bruit de la forêt pendant l'orage ou le bruit d'un train qui s'approchait, elle entendit encore un hennissement lointain. Elle leva la tête et vit que tout près d'elle, un à côté de l'autre, gisaient Drouotka et le long in-

terprète. Alors Olga pensa, tranquille, que tout s'était bien passé, qu'elle avait mis le verdict en exécution, qu'elle les avait châtiés... Il ne faudra plus s'adresser à Sivets. Personne ne lui reprochera quoi que ce soit, ni le Commandant, ni Zakhar Pétrovitch... Tout allait bien... Mais il faut rattraper le cheval... Où hennit-il? Elle tourna la tête avec peine. Le cheval, sans traîneau, mais avec les brancards, enveloppé d'une vapeur rouge de feu, se débattait, secoué de convulsions, dans la neige tout près de la route. De la fumée montait autour. Peut-être qu'elle voyait rouge à ce moment-là? Ou bien le sang lui inondait les yeux? Elle passa la main sur son visage. Il n'y avait pas de sang. Elle en fut contente: sa figure n'avait pas été touchée. Elle voyait tout: des poteaux, une sapinière qui s'étendait le long du chemin de fer... Mais pourquoi cette vapeur au-dessus du cheval? Elle eut pitié du cheval. Son hennissement était si plaintif...

— Je vais t'aider, mon petit cheval. Je vais t'aider...

Elle recueillit ses forces et essaya de se lever. Alors elle vit que non seulement la vapeur au-dessus du cheval était rouge, mais que le ciel gris, couvert de nuages, était devenu rouge aussi; tout à coup il s'effondra, ce ciel immense—sur elle seule.

*Ivan Chamiaikine*

LA MARCHANDE  
ET L POËTE

Nouvelle

Traduit du biélorusse par  
M. Déchévitsyne  
Editions «Younatstva», 1983  
Imprimé en U.R.S.S.

(1—50)

*Иван Шамякин*

Торговка и поэт

Повесть

На французском языке

Перевод сделан по книге:  
І. Шамякін  
Гандлярка і паэт.  
Шлюбная ноч. Мінск,  
«Мастацкая літаратура», 1976

*En 1982 les Editions «Younatstva»  
ont publié en français le livre*

### LA BELLE FAMILLE

Le recueil de berceuses, d'amusettes, de jeux et de comptines. Ils sont recueillis par le célèbre écrivain pour enfants Vassil Vitka, prix H. Ch. Andersen.

Le livre, destiné aux tout-petits, est richement illustré par les dessinateurs biélorusses N. Poplavskaïa, A. Loss, V. Bassalyga. Les dessins de vives couleurs complètent le contenu du livre. Ils permettront aux adultes de mieux raconter aux enfants la vie des animaux domestiques, des bêtes sauvages et des oiseaux.

Ce livre a été édité en beaucoup de langues européennes.

*Les Editions «Younatstva» ont publié  
l'essai de Vladimir  
Korotkévitch en français*

## LA TERRE SOUS LES AILES BLANCHES

V. Korotkévitch est un des écrivains les plus populaires et les plus lus en U.R.S.S. et à l'étranger, il est l'auteur de romans historiques et de livres d'aventures.

Le livre de V. Korotkévitch LA TERRE SOUS LES AILES BLANCHES aidera le lecteur à faire un voyage passionnant à travers la Biélorussie, ancienne et contemporaine. De page en page on observe l'histoire du peuple biélorusse, la formation de la nation et de la culture biélorusse.

Une large place y revient aux particularités ethnographiques de la vie des Biélorusses.

L'auteur parle avec tendresse et beaucoup de chaleur des paysages de son pays natal, de la diversité enchanteresse des couleurs de la nature biélorusse.

Dans le livre il y a de nombreuses photographies en noir et en couleurs.



Les oeuvres du célèbre prosateur Ivan Chamiakine, écrivain national de la Biélorussie, prix d'Etat de l'U.R.S.S., Héros du Travail Socialiste, jouissent d'une grande popularité auprès des lecteurs soviétiques et étrangers. Il est l'auteur des romans "Le cours profond", "Les sources", "Le coeur sur la main", des nouvelles "Le bonheur inquiet", "La nuit de nocé", de beaucoup de récits etc...

L'entrecroisement compliqué des destins humains et caractères, le lyrisme, l'abnégation des personnages sont les traits distinctifs de l'oeuvre d'Ivan Chamiakine



